

# Digitaliseret af | Digitised by



**DET KGL.  
BIBLIOTEK**

Royal Danish Library

Forfatter(e) | Author(s):

Titel | Title:

Théâtre royal de Dannemarc ou Recueil des  
meilleures pièces dramatiques françoises,  
représentées sur le Théâtre de la Cour, depuis  
1766 ... : Opéra-Comédies.

Bindbetegnelse | Volume Statement:

Vol. 5

Udgivet år og sted | Publication time and place: Copenhagen : Cl. Philibert, 1770-73

Fysiske størrelse | Physical extent:

5 bd.

## DK

Materialet er fri af ophavsret. Du kan kopiere, ændre, distribuere eller fremføre værket, også til kommercielle formål, uden at bede om tilladelse. Husk altid at kreditere ophavsmanden.

## UK

The work is free of copyright. You can copy, change, distribute or present the work, even for commercial purposes, without asking for permission. Always remember to credit the author.





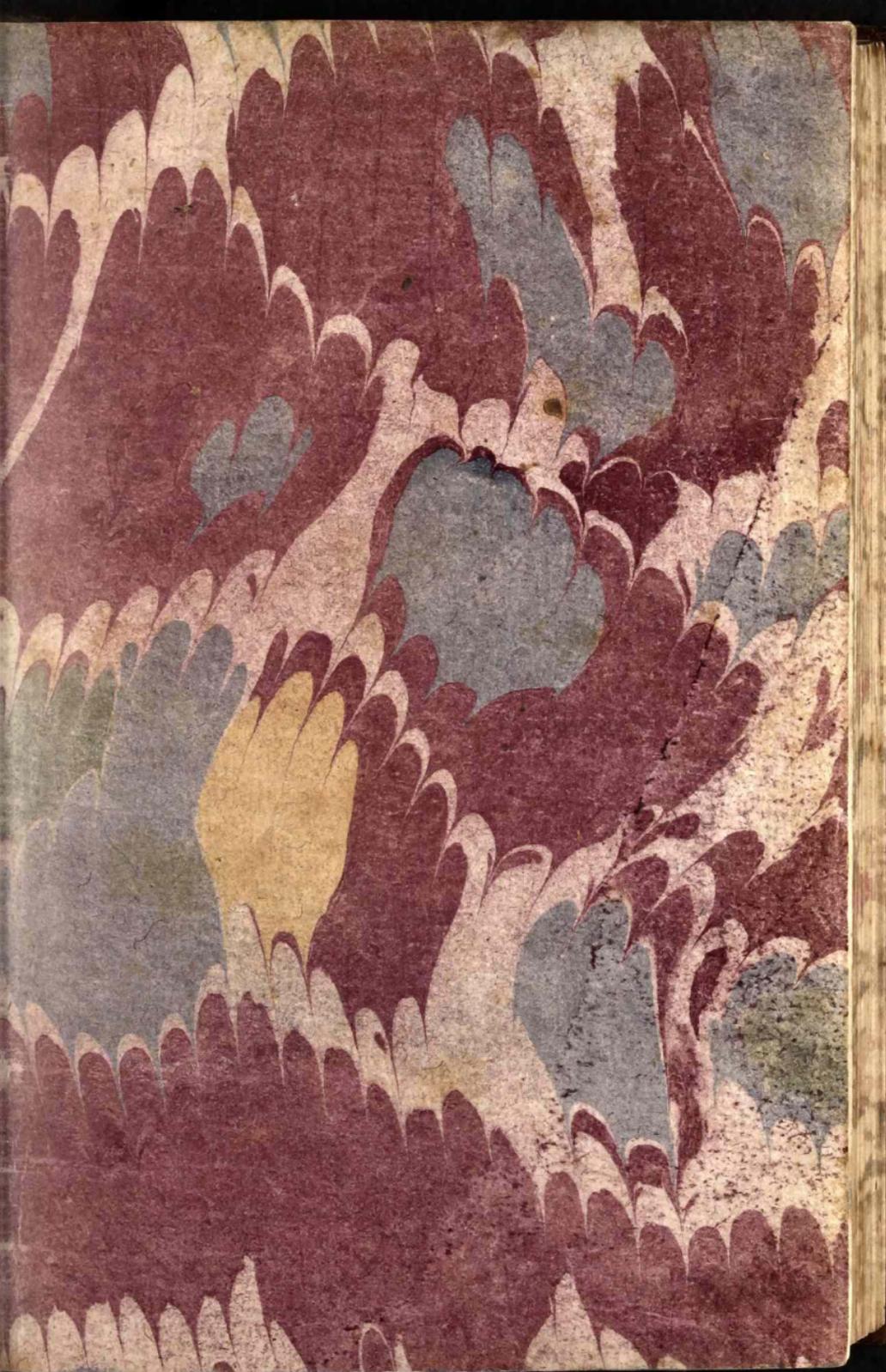
DET KONGELIGE BIBLIOTEK  
DA 1.-2.S 56 8°



1 1 56 0 8 01281 1

TREX

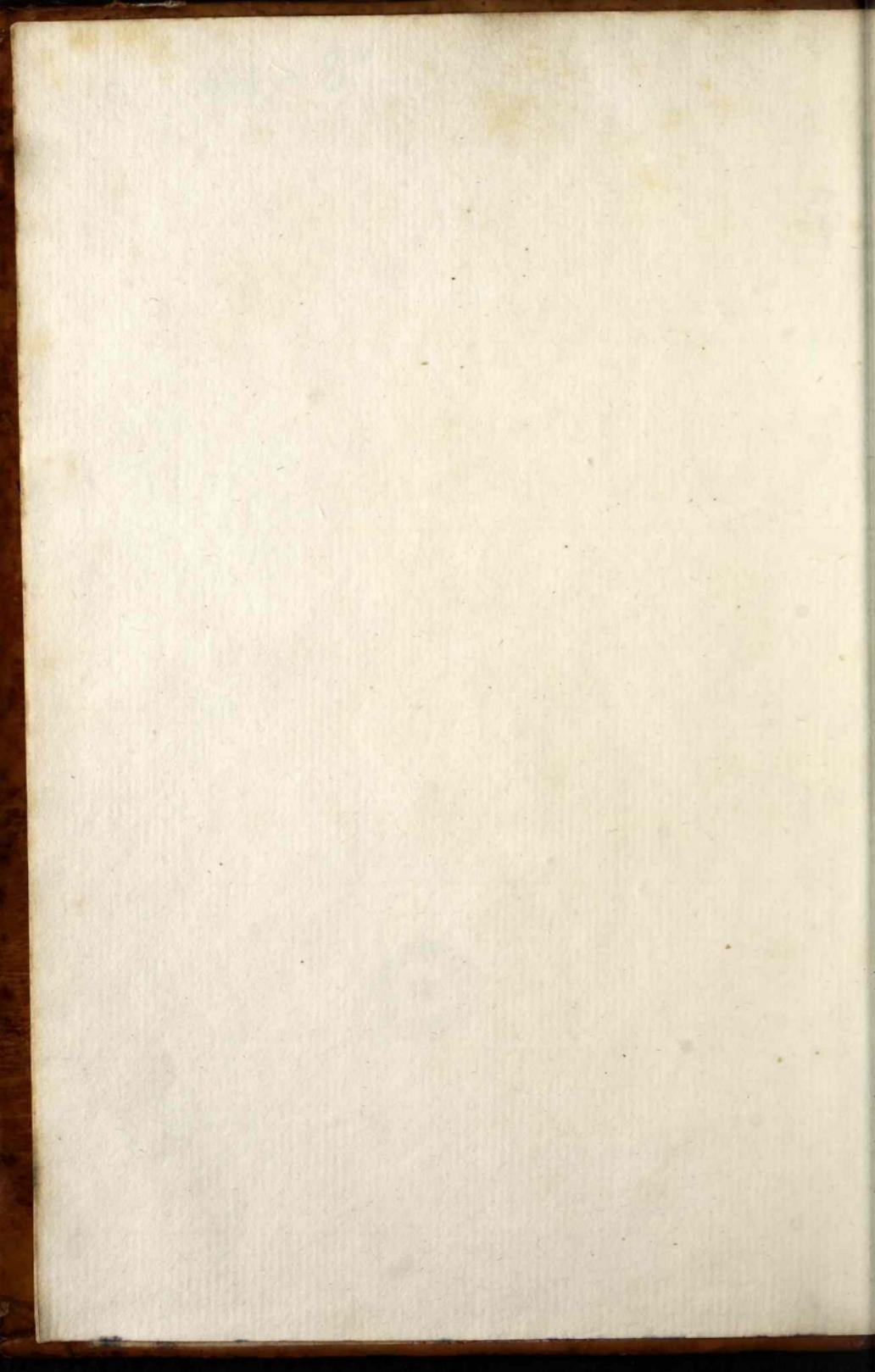




56, - 163, - 8°



TRAVAIL DE LA  
DIRECTION GÉNÉRALE  
DE  
R. F. C. D. P. L.  
DES MÉTIERS ET DES CLÉS  
DE LA RÉPUBLIQUE



THEATRE ROYAL

DE DANNEMARC,

OU

RECUEIL

DES MEILLEURES PIECES

DRAMATIQUES FRANCOISES,

*Représentées sur le Théâtre de la Cour, depuis*

*1766 à 1773.*

---

OPERA-COMIQUES.

TOME V.

---

---

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

---

MDCCLXXIII.

*Avec Permission du Roi.*

56, - 163, - 8°

*Pieces contenues dans ce Volume.*

OPERA-COMIQUES.

L'Amitié à l'Epreuve, par Mr. Marmontel, - - -	f. 4.
L'Ami de la Maison, par le même, -	3½.
La Buona Figliuola, par Goldoni, -	4.
Les Deux Avarés, par Mr. de Falbaire, -	4.
Gilles, Garçon Peintre, par Mr. Poinfinet, -	2¼.
Le Jardinier & son Seigneur, par Mr. Sedaine, - - -	2½.
L'Isle Sonnante, - - -	3.
La Rencontre imprévue, par Mr. Dancourt, -	4¼.
Sylvain, par Mr. Marmontel, -	2½.
Toinon & Toinette, - - -	3.
Zemire & Azor, par Mr. Marmontel, -	3½.
	<hr/>
	f. 36½.

à 2 sols. Rixd. 1. 25 sols.

L' A M I T I E  
A L'ÉPREUVE,  
C O M E D I E

EN DEUX ACTES MÊLÉE D'ARIETTES;

*Tirée des Contes Moraux*

DE M. DE M A R M O N T E L :

DÉDIÉE A MADAME LA DAUPHINE;

Les Paroles sont de MM\*\*\*, & FAVART,

*Compositeurs des Spectacles de la Cour.*

La Musique est de Mr. GRETRI.

*Représentée sur le Théâtre de la Cour, par  
les Comédiens François ordinaires du Roi,  
le Mai 1772.*

---

A C O P E N H A G U E,  
Chez C L. P H I L I B E R T,  
Imprimeur-Libraire.

---

M. DCC. LXXII.

*Avec Permission du Roi.*

LAMITTE

A REPREUVE

COMEDIE

EN DEUX ACTES MISE EN SCENE

Par M. de M. de M. de M.

de M. de M. de M. de M.

DEDIEE A MADAME LA DUCHESSE

de M. de M. de M. de M.

---

A PARIS

chez M. de M. de M. de M.

de M. de M. de M. de M.

---

M. de M. de M. de M.

de M. de M. de M. de M.



---

A M A D A M E

L A D A U P H I N E.

**D**'un jour pur , d'un jour doux vous éclairez la  
France ;

Toutes vos actions partent de votre cœur ;

Dans vos regards sereins , se peint la bienfaisance ;

Et l'on vient , près de vous , respirer le bonheur.

L'Amitié ne doit pas vous paroître étrangere :

Vous en faire sentir le charme séduisant,

Fut le premier bienfait de votre auguste Mere :

C'est le besoin des Rois ; c'est leur faire un présent.

PRINCESSE , vous daignez en accepter l'hommage :

Vous rendez plus ardens les vœux que nous formons.

Les Princes ont toujours nos respects en partage ;

Mais on ne leur dit point à tous : nous vous aimons.

---

---

ACTEURS.

NELSON, *Membre du Parlement d'Angleterre.*

LADI JULIETTE, *Sœur de Nelson.*

CORALI, *jeune Indienne confiée à Nelson.*

BLANDFORD, *Capitaine de Vaisseau de haut-  
bord.*

HUBERT, *Femme-de-chambre de Ladi Juliette  
& de Corali.*

UN MAITRE A CHANTER, *Italien.*

UN NOTAIRE.

Plusieurs Valets.

---

*Représentée devant Sa Majesté, à Fontainebleau,  
le 13 Novembre 1770.*

*Et à Paris, le 24 Janvier 1771.*



L'AMITIÉ  
A L'ÉPREUVE,  
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Cabinet richement meublé à l'Angloise. Les meubles sont effectifs ; d'un côté est un secrétaire à deux faces, dont l'angle pyramidal est coupé de façon qu'il peut servir de table. Autour de ce secrétaire sont des sièges.*

---

SCÈNE PREMIÈRE.

NELSON, *seul.*

ARIETTE.

Mon ame est dans un trouble extrême,  
Le jour luit à regret pour moi.  
O ciel! me craindrois-je moi-même?  
L'honneur n'est-il donc plus ma loi?

6 L'AMITIE' A L'E'PREUVE,

Corali . . . Peut-être je l'aime :  
Ce dépôt me fut confié  
Par Blandfort , par l'amitié même.  
O tendre & divine amitié,  
Dans mon cœur tu n'es pas éteinte.  
Si par l'amour j'étois vaincu,  
Si j'osois, te porter atteinte ,  
Je rougirois d'avoir vécu.

\* \* \*

Confions à ma sœur le trouble qui m'agite :  
Juliette est prudente... Ah! faut-il que j'hésite?..  
Elle paroît . . . je commence à trembler.

---

S C E N E II.

JULIETTE, NELSON.

JULIETTE.

Mon frere, Corali demande à vous parler.

NELSON.

Corali ?

JULIETTE.

Oui. Cela vous fait-il de la peine ?

NELSON.

De la peine à moi ? non ; mais, sans doute, ma sœur.  
Vous savez quel sujet l'amène ?

JULIETTE.

Elle ne me fait pas l'honneur  
De me prendre pour confidente.

NEL-

NELSON.

Depuis un certain tems son air est plus rêveur ,  
 D'elle-même elle est différente.  
 Vous ne la traitez pas peut-être avec aigreur ?

JULIETTE.

Vous me faites injure.

NELSON.

Elle aime la retraite...

Ah! vous verrez que c'est Blandfort qu'elle regrette.

JULIETTE.

Elle le doit au moins, il est son bienfaiteur.  
 Cette jeune Indienne a perdu sa famille;  
 Son Pere, en expirant sous le fer du vainqueur ,  
 A Blandfort confia sa fille ;  
 De ce brave Officier il connoissoit l'honneur.  
 Par la raison, par la douceur,  
 Blandfort fut abrégé le temps de son enfance,  
 Il l'éclaira par la reconnoissance ,  
 Et hâta son esprit en parlant à son cœur.

NELSON, *très-vivement.*

Au-dessus de son âge, il est vrai qu'elle pense :  
 Ses yeux peignent son ame , on y voit la candeur.

JULIETTE.

ARIETTE.

Je m'y connois, mon cher frere :  
 Mon cher frere, vous aimez.  
 Vous tenez dans le mystere  
 Vos sentimens renfermés :  
 Mais vous avez beau vous taire ;  
 En vous taisant, vous parlez.  
 En vain vous dissimulez.

Je m'y connois, mon cher frere, &c.

Quand cette jeune étrangere

Vient à vous les yeux baissés,

Elle tremble; & vous, mon frere,

Vous rougissez :

Elle craint votre colere,

Vous craignez de l'offenser.

On se trahit sans y penser :

Ne vous cachez plus, mon frere ;

Avec moi soyez sincere ;

Coralie fait trop vous plaire,

Et même vous lui plaidez.

Bon! bon! je m'y connois, mon frere, mon cher frere:

En vain vous vous déguisez ;

Tous les deux vous vous aimez.

Oui, mon frere; oui, mon frere,

Tous les deux vous m'allarmez,

Tous les deux vous vous aimez.

\*\*\*

N E L S O N.

Sur une simple conjecture...

J U L I E T T E.

Conjecture! ah! l'heureux détour!

N E L S O N.

Vous accusez à tort l'amitié la plus pure.

J U L I E T T E.

Discours! *l'amitié la plus pure*

Est le voile que prend l'amour.

N E L S O N.

Mais...

J U L I E T T E.

Je vous aime trop pour n'être pas sincere :

Vous, défenseur des loix, membre du Parlement,

Vous

Vous qui devez l'exemple, ah! quel égarement!  
 Vous allez dégrader ce noble caractère ,  
 Vous allez être indubitablement  
 Ami trompeur, parjure à son serment ,  
 Et perfide dépositaire.

NELSON.

Eh! pourquoi dans mon cœur enfoncez-vous ce trait?  
 Que faites-vous, ma sœur ?

JULIETTE.

Votre portrait.

NELSON.

Quoi! c'est le déshonneur qu'il faut que je redoute!  
 Vous me tenez de semblables propos !

JULIETTE.

Votre devoir, qui vous parle sans doute ,  
 M'est plus cher que votre repos.

A Blandfort Corali doit être mariée.  
 A son départ pour l'Inde, il vous l'a confiée ;  
 Sur un dépôt si cher, il auroit dû compter ;  
 Vous le lui ravissez. Dans les cœurs je fais lire ,  
 Dans le vôtre sur-tout.

NELSON.

Qu'osez-vous me prédire ?

JULIETTE.

Ce que vous devez éviter.

NELSON.

C'est mon intention.

JULIETTE.

Ayez un air plus grave.

NELSON.

Alors elle croira qu'on la traite en esclave.

JULIETTE.

Vous aimez mieux être le sien.

NELSON.

Je vous promets de m'observer moi-même.

JULIETTE.

Et moi, pour soulager votre contrainte extrême,  
Je reviendrai bientôt abrégér l'entretien.

NELSON.

Vous me ferez plaisir.

JULIETTE.

Je n'en crois rien, mon frere.

---

SCENE III.

NELSON, *seul.*

ARIETTE.

Non non, jamais

L'amour ne troublera la paix  
Qui regne dans mon ame :  
Je triompherai de sa flamme ;  
La fierté d'un Anglais  
N'est pas faite pour la tendresse.  
Aurois-je une foiblesse ?

Non, non, jamais.

Mais je juge mon cœur

Avec trop de rigueur :

Eh ! comment s'empêcher d'adorer tant d'attraits ?

Par

Par son empire,  
L'Amour attire,  
Entraîne,  
Enchaîne.  
Pour lui nos cœurs font-ils donc faits?  
Non, non, jamais, &c.

---

## SCENE IV.

CORALI, NELSON.

NELSON.

Aimable Corali, ma sœur vient de m'instruire  
Que vous desirez me parler.

CORALI.

Mais vraiment, j'ai toujours quelque chose à vous  
dire.

NELSON.

A moi ?

CORALI.

Oui; pourquoi vous troubler ?

NELSON.

Moi, me troubler !...

CORALI.

Très-fort; cela me fait trembler.

ARIETTE.

Si je pense, c'est votre ouvrage.

Je vois en vous la vérité ;

Vous m'en enseignez le langage :

Avec

Avec plaisir j'en fais usage,  
 Je peins ma sensibilité;  
 Excusez ma timidité.  
 Pour un maître, c'est un hommage;  
 Mais dans mon cœur sans fausseté,  
 Que la reconnoissance engage,  
 Démêlez bien la vérité  
 Dont vous m'enseignez le langage.

\*\*

NELSON, *à part.*

Je ne fais où j'en fais, & mon cœur transporté...  
 Ah ! ma sœur m'a dit vrai.

CORALI.

Cette vivacité  
 Peut-être est un mauvais présage.  
 Vous aurois-je déplu ?

NELSON.

Déplu ! vous ?

CORALI.

Un nuage

Altere la sérénité  
 Que la candeur peint sur votre visage.  
 Ah ! Nelson, contre moi vous êtes irrité.

NELSON.

Non, je vous en réponds.

CORALI.

Enfin j'ai dans l'idée  
 Que je vous importune fort.  
 Quand on est malheureuse, on est intimidée :  
 Ici vous ne m'avez gardée  
 Que par amitié pour Blandfort.

NEL-

NELSON.

Dès que l'on vous connoît, on en perd le mérite.

J'ai fait l'office d'un ami ;

Plus je vous vois, plus je m'en félicite ,

Et maintenant je ne fais rien pour lui.

CORALI.

Vous le devez ; car je vous aime

Avec tant de plaisir !...

NELSON, *troublé.*

Vous m'aimez ?

CORALI.

Oui , Nelson.

NELSON.

Corali !... Corali !...

CORALI.

Votre trouble est extrême.

Mon amitié vous fâche ?

NELSON.

Non.

Non ;.. mais j'étudiois une cause importante :

Il faut sur ce procès répandre un jour nouveau.

CORALI.

L'affaire est donc intéressante ?

NELSON.

Oui... oui. Permettez-moi d'aller à mon bureau.

CORALI.

Eh bien ! de mon côté, je vais m'asseoir & lire.

Cela ne pourra point vous causer d'embarras ;

Je vous promets de ne rien dire.

NEL-

N E L S O N.

Vous ne m'interrompez pas moins.

C O R A L I.

Je ne crois pas.

Travaillez: je vais prendre un livre.

(Elle s'assied.)

(NELSON, ouvre son secretaire, & comme différentes choses l'empêchent de dégager un tiroir, il les ôte & les pose sur l'angle coupé du secretaire. Ces différentes choses consistent en un paquet de plumes, un étui, une tabatiere d'or, & une paire de pistolets. Corali du côté opposé, ouvre aussi le secretaire, & en tire un Livre.)

NELSON, après un moment de silence de part & d'autre.

Voyons donc sur quel exposé

Je puis justifier l'innocent accusé,

L'innocent dans les fers.

C O R A L I.

Il faut qu'on le délivre.

N E L S O N.

Vous ne lisez donc pas ?

C O R A L I.

Si fait ;

Mais j'écoutois.

N E L S O N.

Du moins foyez silencieuse ;

Un seul mot de vous me distrait.

CO-

CORALI.

Et moi, quand vous parlez, je deviens curieuse.

NELSON.

Eh bien! ne difons rien tous deux.

CORALI.

Je ne fais pas si cela seroit mieux.

NELSON, à part.

Examinons ces pièces d'écriture.

CORALI, à part.

Recommençons notre lecture.

*(Il se fait un assez long silence, pendant lequel Nelson & Corali se regardent de tems en tems.)*

NELSON, à part.

Je ne puis travailler.

CORALI.

Ce livre est ennuyeux.

NELSON.

Corali, prenez-vous donc garde  
A quoi nous employons le tems?

CORALI.

Oui: vous me regardez & moi je vous regarde.  
Nous ferions aussi bien de nous parler.

NELSON.

J'entends :  
Vous aimez à parler, vous n'aimez pas à lire?

CORALI.

Parler avec vous, c'est s'instruire.

SCENE

S C E N E V.

JULIETTE, CORALI, HUBERT,  
NELSON.

HUBERT.

Miff, c'est votre Maître à chanter.

*(Elle fort.)*

NELSON, à part, en remettant dans son secretaire tout ce qu'il en avoit retiré.

Il vient bien à propos.

JULIETTE.

Il faut en profiter.

Blandfort veut vous donner tous les moyens de  
plaire,

Vous lui devez une amitié sincere.

CORALI.

Tout ce qu'il fait pour moi m'engage à l'estimer;

Mais le secours d'autrui m'afflige & m'humilie.

Ce malheur à mes yeux sert à me déprimer.

J'ai formé le projet, j'ai la louable envie,

De me mettre au-dessus des besoins de la vie;

*(A Nelson.)*

Excepté cependant celui de vous aimer.

JULIETTE.

Cultivez avec soin les talens agréables;

Une femme souvent leur doit tout son bonheur.

Ce sont presque toujours des secrets immanquables

Pour séduire un époux, & pour fixer son cœur:

C'est

C'est en l'attirant par leurs charmes  
 Qu'on lui fait aimer sa maison ,  
 Et tous les talens sont des armes  
 Que l'amour inventa pour plaire à la raison.

CORALI, à *Nelson en sortant*.  
 Eh bien donc ! vous ferez l'objet de ma leçon.

## SCENE VI.

JULIETTE, NELSON.

NELSON.

AH ! ma sœur, que je suis à plaindre !

JULIETTE.

Vous aimez, vous êtes aimé ;  
 J'avois bien raison de le craindre.

NELSON.

Coralie me l'a confirmé.

Son ame, incapable de feindre,

N'a pris ni voile , ni détour.

Son esprit naturel, que rien ne peut contraindre,

Pense qu'il est permis d'exposer au grand jour

Ce sentiment si doux, ce penchant de l'amour,

Que l'éducation nous ordonne d'éteindre,

Lorsque le cœur en prescrit le retour.

JULIETTE.

L'amitié va perdre sa cause.

NELSON.

Non ; à cet affreux repentir

Ne croyez pas que je m'expose,

B

Ma

Ma sœur ; &, pour m'en garantir,  
Demain... ce soir, je suis résolu de partir.

JULIETTE.

De partir ?

NELSON.

Oui, sans doute ; & je vais quitter Londres.  
A mon ami je fais ce que je doi ;  
Ce n'est qu'en m'éloignant que je puis en répondre.  
Comment pourrois-je voir sans cesse auprès de moi  
Une Beauté sensible & vertueuse  
Me demander & me donner la loi ?  
La circonstance est dangereuse ;  
Et, pour être exact à sa foi ,  
Quel homme auroit la force malheureuse  
De pouvoir répondre de soi ?

SCENE VII.

CORALI, LE MAITRE à *Chanter*,  
JULIETTE, NELSON.

CORALI, à *Juliette*.

Ladi, j'amene ici mon Maître ;  
Il faut que devant vous je prenne ma leçon :  
Vous aimez la musique, & vous pourrez connoître  
Si je chante assez bien pour amuser Nelson.

NELSON.

J'en suis certain avant de vous entendre.

CORALI, à *Nelson*.

Quand vous m'écoutez, ma voix sera plus tendre.  
NEL-

NELSON, *à part.*

Cela manquoit pour m'achever.

*(Des Domestiques conduits par Hubert apportent  
la harpe de Juliette.)*

JULIETTE.

Comment ! ma harpe aussi !

CORALI, *à Juliette.*

Vous devez m'approuver ;

Vous accompagnez à merveille.

A ce petit concert Nelson va prendre part ,

Et mes accens , soutenus par votre art.

Flatteront bien plus son oreille.

JULIETTE.

Mon amour-propre en souffrira ;

Mais il suffit que la chose vous plaise.

NELSON.

Dites de quel pays la musique sera ;

Italienne , Allemande , Françoisse ?

JULIETTE.

Mon frere, là-dessus point de discussions.

Il est, pour en juger, une règle très-sûre :

Toute Musique doit rendre les passions ;

Celle qui fait exprimer la nature ,

Est de toutes les nations.

LE MAITRE.

Ladi pense très-juste , & je pense comme elle.

L'arrêt qu'elle vient de porter

Doit terminer toute querelle.

*(A Corali.)*

Miss, cette Ariette est nouvelle.

## C O R A L I.

Donnez-la ; je vais la chanter.

## A R I E T T E.

Du Dieu d'Amour en bravant la puissance,  
 On s'expose à ses rigueurs :  
 On croit le fuir ; mais les traits qu'il nous lance  
 Ont déjà frappé nos cœurs.  
 Au doux murmure des fontaines,  
 En vain on cherche le repos,  
 Et le ramage des oiseaux  
 Réveille encor nos peines.  
     On languit,  
     On gémit,  
     On se tourmente,  
 Toujours la peine augmente.  
 Mais on se livre à l'espérance,  
 Quand l'Amour unit deux cœurs.  
 Du Dieu d'Amour en servant la puissance,  
 On mérite ses faveurs.  
 Le ciel est pur, nos jours sont beaux,  
 Quand les plaisirs forment nos chaînes.  
 Au doux murmure des fontaines,  
 Alors on goûte le repos,  
 Et loin de nous l'Amour bannit les peines.  
     Oui, tout remplit nos desirs,  
     Quand les nœuds des plaisirs  
     Forment nos chaînes.

\* \* \*

## L E M A Î T R E.

Il n'est point de pareils sujets.

NELSON, *au Maître.*

Non ; j'ai connu les plus parfaits.

(*à part.*)

Ah ! Corali, tu les surpasses

Par

Par les dons les plus excellens.

*(Juliette pousse Nelson, qui lui dit avec humeur  
en montrant Corali:)*

Pour séduire les cœurs, pour enivrer les sens,  
N'étoit-ce pas assez de ses traits, de ses graces,  
Sans y joindre encor les talens ?

*(Se levant avec une espece de fureur.)*

Quelle voix sensible & légère !

C O R A L I.

Vous êtes mécontent, Nelson ?

N E L S O N.

Non.

C O R A L I.

Je le voi.

N E L S O N.

Non, Corali ; je suis sincere.

*(A part.)*

Je suis fort mécontent ; mais ce n'est que de moi.

L E M A I T R E.

Cette Musique a dû vous plaire.

N E L S O N.

Oui ; mais pour aujourd'hui ç'en est assez, je croi ?

*(Le Maître se retire en faisant une grande révérence.)*

S C E N E V I I I.

CORALI, JULIETTE, NELSON.

N E L S O N.

Vous chantez assez bien pour vous passer de Maître.

C O R A L I.

Nelson, vous me flattez peut-être.

J U L I E T T E.

Non, Corali; vous chantez tout au mieux.

Allez, allez, laissez-moi faire:

Nous nous amuserons beaucoup toutes les deux

Pendant l'absence de mon frere.

C O R A L I.

Comment donc?

N E L S O N.

Oui, je pars, je vais... bien loin d'ici.

C O R A L I.

Mais Juliette & moi nous vous suivrons aussi.

N E L S O N.

Non, Corali; je vous laisse avec elle.

C O R A L I.

Vous pouvez vous résoudre à quitter votre sœur?

De la tendresse fraternelle

Vous ne sentez donc pas le charme & la douceur?

J U L I E T T E.

Je demeure ici pour affaires,

Et je vais ordonner pour lui

Les préparatifs nécessaires,

Pour qu'il soit en état de partir aujourd'hui.

(Elle sort.)

SCENE

## SCENE IX.

CORALI, NELSON.

CORALI.

Votre sœur peut rester, si bon lui semble.  
Nelson, nous partirons ensemble.

NELSON.

Cela seroit décent !

CORALI.

Vous me haïssez donc ?

NELSON.

Non, Corali, non ; jé vous le proteste.

CORALI.

Dans ce cas mon projet doit vous paroître bon :  
Si vous partez, je pars ; si vous restez, je reste.

NELSON.

Ce que je vais dire est affreux...  
Non, je ne puis...

CORALI.

Parlez...

NELSON.

Je n'ose.

CORALI.

Nelson !...

NELSON.

De mon départ vous seule êtes la cause.

C O R A L I.

Ma tendresse pour vous est un crime à vos yeux.

N E L S O N.

J'ai de votre bonheur fait mon unique étude ;  
Et si vous n'aimiez pas Nelson,  
Ce seroit une ingratitude.

C O R A L I.

Eh bien ! voilà parler raison.

N E L S O N.

Mais ce penchant & si doux & si tendre  
Pourroit nous préparer un cruel repentir ;  
Je ne dois pas y consentir.  
Un autre a le droit de prétendre...

C O R A L I.

Hélas ! je ne vous entends plus.

N E L S O N.

Le respectable ami, plein de tant de vertus,  
Que vous devez aimer autant que je l'honore,  
Ne doit-il plus compter sur moi ?  
Blandfort, quand il vous a confiée à ma foi,  
Vous étoit cher.

C O R A L I.

Il l'est encore.

N E L S O N.

Blandfort, votre Libérateur,  
Et de vos jeunes ans heureux dépositaire,  
Doit être aimé de vous.

C O R A L I.

Il est mon second pere,  
Et ses bienfaits sont gravés dans mon cœur.

NEL-

NELSON.

Eh bien ! à son retour, il veut pour récompense  
Des sentimens plus flatteurs & plus doux  
Que la simple amitié, que la reconnoissance ;  
Il aspire au bonheur de se voir votre époux.

CORALI.

Jamais, jamais Corali, trop sensible,  
A Blandfort ne se donnera.

NELSON.

Il faut que cela soit.

CORALI.

Cela n'est pas possible.

Blandfort lui-même l'avouera.

Ses préceptes sont bien gravés dans ma mémoire :

Une fille qui veut avoir soin de sa gloire,

Doit se marier à son choix.

Voici ce que Blandfort m'a dit plus d'une fois.

ARIETTE.

Sans amour lorsque l'on s'enchaîne,

On ne connoît pas son malheur,

Jusqu'à l'instant qui vous entraîne

Vers l'objet fait pour votre cœur.

C'est alors qu'on sent sa peine ;

On veut fuir, la fuite est vaine :

Par-tout où l'on va,

L'amour est là,

Qui dit voilà, voilà

L'époux qu'il falloit prendre ;

C'est à celui-là

Qu'il falloit vous rendre.

On veut s'en défendre ;

Mais, quand on a l'ame tendre,

Qu'arrive-t-il de cela ?

Sans amour lorsque l'on s'enchaîne, &c.

\*\*\*

N E L S O N.

Vous voudriez que je trahisse  
 Mon ami qui s'endort dans la sécurité!  
 Je renverserois l'édifice  
 De l'ordre, de l'honneur, de la société.

A R I E T T E.

Non ; j'aurois horreur de moi-même.  
 Je me detesterois,  
 Je me mépriserois,  
 Je me fuirais ;  
 Je me dirois :

On doit s'estimer, quand on aime.

Dès que le sommeil viendrait

Appesantir ma paupiere,

Lorsque la nature entiere

Se reposeroit ,

Le remords me poursuivroit,

Et me crieroit :

Malheureux ! je t'éveille :

Vois ton ami ,

Tu l'as trahi ;

Jamais un traître ne sommeille.

\* \* \*

C O R A L I.

Mais vous éviterez un si cruel remord ,  
 Quand vous m'épouserez de l'aveu de Blandfort ;  
 Et je lui vais écrire une lettre très-vive ,  
 Pour lui mander qu'il est tems qu'il arrive.

N E L S O N.

Non ; c'est par moi qu'il doit être éclairci.

*SCENE*

## SCENE X.

HUBERT, JULIETTE, CORALI,  
NELSON.

HUBERT, *apportant une lettre à Nelson.*

ON m'a donné pour vous la lettre que voici,  
*(Elle sort.)*

JULIETTE, *qui est arrivée en même tems  
qu'Hubert.*

On vous apporte des nouvelles  
De Blandfort.

CORALI, *vivement.*

Ah! voyons; nous apprendrons par elles  
Si son voyage a fécondé mes vœux.

NELSON.

Bon: votre impatience est telle  
Que je le désirois: je vous en aime mieux.

CORALI.

Mais elle est toute naturelle:  
Blandfort est bienfaisant, sensible, vertueux,  
Je lui dois tout: j'aurois une peine mortelle,  
Si je le favois malheureux.

NELSON, *après avoir lu.*  
Il arrive.

CORALI, *interdite.*  
Il arrive?

NEL-

NELSON.

Oui, dès cette heure même.

CORALI.

J'en suis charmée.

NELSON, *en désordre.*

Et moi j'en suis ravi.

*(Il lit la lettre.)*

*J'arriverai, mon cher ami,  
 Peut-être avant ma lettre. Ainsi  
 Je reverrai bien-tôt tout ce que j'aime.  
 Je recevrai de toi l'aimable Corali,  
 Ce dépôt, ce trésor si rare,  
 Que ta fidélité reçut de mon amour.  
 Avec plaisir je touche à l'heureux jour  
 Où notre bonheur se prépare.  
 J'espère que ta sœur, par amitié pour moi,  
 Des instans précieux sachant faire l'emploi,  
 Aura formé le cœur de ma jeune pupile,  
 Enrichi son esprit par une étude utile;  
 Je verrai ses talens égaux à ses attraits,  
 Et ma félicité sera bien plus réelle.  
 Que je serai content? c'est un de vos bienfaits  
 Que je vais posséder en elle.*

NELSON.

Blandfort vient réclamer les droits qu'il a sur vous.

JULIETTE.

Il faut, sans balancer, l'accepter pour époux.

CORALI.

Et moi, sans balancer, je suis très-décidée  
 A lui déclarer net que je ne le puis pas.

NEL-

NELSON.

Mais ...

CORALI.

Par la vérité je fus toujours guidée.  
Voilà les seuls conseils dont je veux faire cas.

NELSON.

Ma sœur, je pars en diligence.

JULIETTE.

Mais pouvez-vous avec décence  
Vous éloiger au moment que Blandfort?..

NELSON.

Je ne pourrai jamais soutenir sa présence.

Ah! ma sœur! cachez-lui mon tort;  
Et, comme vous pourrez, excusez mon absence.

*(A Corali.)*

Vous, jusqu'à mon retour observez le silence.  
Car... de vous va dépendre... ou ma vie ou ma mort.

*(A Juliette.)*

Je me fie à votre prudence,  
Ma sœur.

JULIETTE.

Partez, j'en suis d'accord.

TRIO.

NELSON.

Je pars, rien ne m'arrête.  
Ne suivez point mes pas.

CORALI.

Vous ne partirez pas.  
Vous ne partirez pas.

JULIETTE.

Votre voiture est prête:  
Partez, ne cédez pas.

NEL-

NELSON.		CORALI.
Elle me désespere.		Vous ne partirez pas. Coralie t'est si chere, Et tu veux la quitter !

JULIETTE.

Partez, partez, mon frere.

NELSON.		CORALI.
Je ne puis la quitter.		Coralie, t'est si chere.

JULIETTE.

Partez, partez, mon frere,

Partez, sans l'écouter :

La raison vous éclaire,

N'écoutez que l'honneur.

NELSON.		CORALI.
Ah ! trop cruelle sœur ! (A Coralie.)		Ah ! trop cruelle sœur ! Je me croirai haïe ,
Non, tu n'es pas haïe. (A part.)		Cher Nelson , si tu pars. Sois attendri par mes re-
Ah ! je crains tout de ses regards.		gards.

JULIETTE.

De l'amitié trahie

Craignez bien plutôt les regards.

NELSON.		CORALI.
(A Juliette.)		O désespoir extrême !
Ah ! vous me rendez à moi- même.		Arrête.
(A Coralie.)		
Ne me suivez pas.		

JULIETTE, à Nelson.

Ne l'écoutez pas.

NELSON.		CORALI.
Ne suivez point mes pas.		Vous ne partirez pas.

JULIETTE, à Corali.

Ne suivez point ses pas.

CORALI.

Mais il s'échappe de mes  
bras:

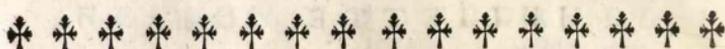
Dieux ! il ne m'aime pas.

(Nelson sort d'un côté, & Juliette emmene Corali  
de l'autre.)

*Fin du premier Acte.*



ACTE



A C T E II.

---

SCENE PREMIERE.

CORALI, seule, vêtue à l'Indienne; mais elle a encore des boucles d'oreilles de diamants & un riche collier avec une gance noire, où pend un petit cœur de crystal.

A R I E T T E.

Nelson part, Nelson me laisse,  
 Je veux m'en aller aussi.  
 On me contredit sans cesse:  
 Que pourrois-je faire ici?  
 Il s'en va, parce qu'il m'aime:  
 Peut-on en agir ainsi?  
 Comme je l'aime de même,  
 Je veux m'en aller aussi.

Oui, oui,

Ladi

Aura beau dire & beau faire,  
 Je lui dirai ces mots-ci:  
 Il est parti votre frere;  
 Je veux m'en aller aussi.

SCENE

SCENE II  
CORALI, HUBERT.

CORALI.

Hubert, venez m'aider à lier cet habit ;  
Dépêchez-vous.

HUBERT.

Vous avez du dépit.

CORALI.

Oh! si j'en ai..!

HUBERT.

Même de la colere.

Pour la première fois..

CORALI.

Si Corali t'est chere,

Obéis, ne réplique pas :

*(Lui donnant quelques piéces.)*

Accepte cet argent.

HUBERT, *les acceptant.*

Il faut vous satisfaire.

*(Elle acheve d'habiller Corali.)*

CORALI, *ôtant son collier.*

Quittons cette parure, elle m'est étrangere ;

*(Elle ôte ses boucles d'oreilles.)*

Et ces vains ornemens dont je fais peu de cas.

HUBERT.

Daignez expliquer ce mystere.

C

CO-

C O R A L I.

Un vaisseau dès ce soir va partir pour Madras.  
Embrassons-nous, demain : hélas! ..  
Tu ne me verras plus.

H U B E R T.

Que prétendez-vous faire?

C O R A L I.

M'éloigner pour jamais de ces affreux climats ,  
Où l'on défend... d'aimer... d'être sincère.  
N'en dis rien à personne : à présent laisse-moi.  
Adieu.

HUBERT, à part, en s'en allant.

La pauvre enfant ! il est de mon emploi  
D'avertir Juliette, & je risque à me taire.

## S C E N E III.

C O R A L I , seule.

J'Emporte avec moi que ce cœur de crystal.  
Nelson me l'a donné : présent cher & fatal !

*(En baisant le cœur de crystal.)*

A tous les biens je te préfère.

Il faut quitter cette maison.

*(Elle s'assied.)*

Je vais rentrer au sein de la misère ;  
Du moins je reverrai le séjour de mon père.

*(Elle se leve.)*

Et j'oublierai... puis-je oublier Nelson ?

RO-

## ROMANCE.

## I.

A quels maux il me livre !  
 Nelson, mon ame va te suivre :  
 Sans toi pourrai-je vivre ?  
 Eh ! tu m'en fais la loi !  
 Au lieu d'un bien suprême ,  
 Tu vas d'un cœur qui t'aime  
 Rendre la peine extrême.

Mais fais-je si toi-même  
 Tu songeras à moi ,  
 Tu penseras à moi ?

## I I.

Dans nos bois, dans nos plaines,  
 Hélas ! mes larmes feront vaines :  
 Je vais traîner mes peines,  
 Et gémir loin de toi.  
 De l'une à l'autre Aurore,  
 Tout va nourrir encore  
 Un tourment qui dévore...

Mais, toi qu'en vain j'implore ,  
 Vas-tu songer à moi ,  
 Vas-tu penser à moi ?

## I I I.

Du charme de t'entendre,  
 Comment pouvois-je me défendre ?  
 Si mon cœur fut trop tendre ,  
 Ah ! ne t'en prends qu'à toi :  
 Tu m'en appris l'usage ;  
 Je t'en devois l'hommage.  
 J'emporte ton image.

Mais toi, que rien n'engage,  
 Vas-tu songer à moi,  
 Vas-tu penser à moi ?

## I V.

Ici, j'étois contente ;  
 J'osois me dire ton amant.  
 Ici, ma voix tremblante  
 T'assuroit de ma foi :  
 C'est là que ta tendresse  
 Prit soin de ma jeunesse ;  
 J'y songerai sans cesse.

Mais lui qui me délaisse,  
 Songera-t-il à moi,  
 Pensera-t-il à moi ?

## V.

Que l'amour te rappelle  
 Ce cœur si tendre, si fidèle,  
 Dont ta fierté cruelle  
 A dédaigné la foi.  
 (*Fierement.*)  
 Que je fois retracée  
 Dans ton ame oppressée...  
 Mais que dis-je, insensée ?

Ah ! Nelson !

Bannis de ta pensée  
 Tout souvenir de moi,  
 Tout souvenir de moi.

SCENE

## SCENE IV.

JULIETTE, CORALI.

JULIETTE.

Où Miss dans cet habit va-t-elle donc si vite?

CORALI.

Je m'en vais...

JULIETTE.

Quoi?

CORALI.

Oui, je m'en vais.

JULIETTE.

Expliquez-moi cette conduite.

CORALI.

Pouvez-vous le trouver mauvais?

Le départ de Nelson vous sembloit nécessaire,

Et vous voulez vous opposer au mien!

M'aimez-vous plus que lui, moi qui ne vous suis rien?

JULIETTE.

Nelson fait à quel point sa tendresse m'est chere.

CORALI, *d'un ton d'impatience.*

Eh! pourquoi donc l'avez-vous fait partir?

J'ai fait ce que j'ai pu, moi, pour le retenir.

Voyez! n'est-il pas beau que j'aime votre frere

Plus que vous ne l'aimez?

JULIETTE.

J'ai fait ce que j'ai dû.

CORALI.

Ah! quelles mœurs! quel pays corrompu!  
La nature en ces lieux est la seule étrangere.

JULIETTE.

C'étoit vous servir.

CORALI.

Nous trahir.

Et... je vous haïrois, ... si je pouvois haïr.

JULIETTE, *prenant la main de Corali affectueusement.*

Vous me haïriez! vous!

CORALI, *se jettant dans les bras de Juliette.*

Pardonnez... je m'égare.

Non jamais... non... mais je déclare  
Que je veux m'en aller de ce vilain pays,  
Où c'est un crime d'être tendre.  
Je pars, je vous en avertis.

JULIETTE.

Sachez...

CORALI.

Je ne veux rien entendre.

JULIETTE.

Eh bien! partez: ce dessein est prudent;  
Nelson revient.

CORALI, *transportée de joie.*

Nelson?

JU-

JULIETTE.

Il arrive à l'instant.

Je venois vous le dire.

CORALI.

Il arrive ? je reste.

O doux moment !

JULIETTE.

Je crains qu'il ne vous soit funeste.

CORALI.

Pourquoi ? vous m'étonnez très-fort.

Votre air est réservé quand votre frere arrive.

Voyez ma joie, elle est cent fois plus vive.

Je ne vous conçois pas.

JULIETTE.

Modérez ce transport :

Apprenez que Nelson arrive avec Blandfort.

CORALI.

Je n'ai jamais appris à déguiser mon ame.

JULIETTE.

Par égard pour Nelson , réprimez cette flamme.

La tristesse flétrit son cœur.

Ses jours sont consumés par la mélancolie ;

Et son état me remplit de frayeur.

Contraignez-vous par amour pour sa vie.

CORALI.

Je le revois ; ah ! quel bonheur !

SCENE V.

BLANDFORT, NELSON, CORALI,  
JULIETTE.

QUATUOR.

<p>CORALI &amp; BLANDFORT. Que mon ame est contente ! Rien ne manque à mon fort. Je revois ce que j'aime ; Ah ! quel bonheur extrême !</p>	<p>NELSON, JULIETTE. Tout remplit notre attente ; Nous revoyons Blandfort.</p>
--	--

<p>CORALI. Qui peut me l'attirer ? Je n'osois l'espérer ; J'étois dans les allarmes, Je répandois des larmes.</p>	<p>JULIETTE, BLANDFORT. Vous deviez l'espérer. JULIETTE, BLANDFORT, NELSON. On vient sécher vos larmes.</p>
---	---

TOUS QUATRE.

O momens pleins de charmes !

<p>CORALI. Je passe des regrets Au bien suprême. Je revois ce que j'aime : Ah ! je renais. Que mon ame est contente ! Rien ne manque à mon fort.</p>	<p>BLANDFORT. Je revois ce que j'aime : Ah ! je renais. JULIETTE, NELSON. Tout remplit notre attente ; Nous revoyons Blandfort.</p>
--	---

TOUS QUATRE.

Je rends grace à mon fort.

\*\*

BLAND-

B L A N D F O R T.

J'ai rencontré Nelson s'en allant dans ses terres ;  
Il a, du plus loin qu'il m'a vu,  
Oublié toutes ses affaires.  
Sur le champ il est revenu.

N E L S O N.

Mon ami, la plus importante  
Étoit de te revoir, de t'embrasser cent fois.

B L A N D F O R T.

Viens, Nelson, viens remplir mon ame impatiente :  
Nos cœurs en ce moment rentrent dans tous leurs  
droits.

J U L I E T T E.

Votre retour étoit bien nécessaire.

B L A N D F O R T.

Je vous fais gré de cet empressement.  
La sœur veut bien pour moi penser comme le frere.

C O R A L I.

Oui ; nous vous desirions tous trois également.

B L A N D F O R T.

Coralie s'offre à moi dans cet ajustement.  
Ah ! sans doute, c'est pour me plaire ?  
Ma présence vous est donc chere ?  
Pauvre petite !

C O R A L I.

Affurément.

Lorsque je vous revois, je crois révoir un pere.

B L A N D F O R T.

Mais toi, qu'as-tu Nelson? je te trouve changé.

Tu jouissois d'une santé parfaite.

Ce bon tempérament seroit-il dérangé?

N E L S O N, *d'un air triste.*

Oh! je me porte bien.

J U L I E T T E.

Moi, j'en suis inquiète.

C O R A L I.

Et moi de même.

B L A N D F O R T.

Je ne fais;

Mais j'ai cru vous trouver tout autres que vous êtes.

N E L S O N.

Qui, nous?

B L A N D F O R T.

Oui, vous semblez tous trois embarrassés.

Auriez-vous de chagrin quelques causes secretes?

J U L I E T T E.

Qui pourroit manquer à nos vœux?

N E L S O N.

Il suffit que l'on te revoie.

B L A N D F O R T.

Tenez, mes chers amis, vous n'êtes pas heureux;  
Mais ma présence ici va ramener la joie.

*(A Nelson.)*

Tiens: ouvre-moi ton cœur, mon ami; je le veux.

CO-

CORALI.

Si quelque chose vous afflige,  
Blandfort est un ami bien sûr , bien généreux.  
Dites-lui tout, puisqu'il l'exige.

BLANDFORT.

Corali , je le vois , desire mon bonheur.

NELSON.

Ma santé s'affoiblit , le travail me fait peur.  
J'ai formé le projet de vivre pour moi-même.

BLANDFORT.

As-tu quelques chagrins du côté de la Cour ?  
Elle t'estime plus que bien des gens qu'elle aime,  
Et te le prouvera sans doute quelque jour.

NELSON.

Ce n'est point par humeur ni par misanthropie  
Que je veux quitter mon état ;  
Mais le bruit de la ville... Ah ! le monde m'ennuie...  
Plus libre à la campagne , on y vit sans éclat.

CORALI.

Eh bien ! nous pourrons vous y fuivre.

BLANDFORT.

Par-tout où tu feras , c'est-là que je veux vivre.

JULIETTE.

Votre bonheur, mon frere, est notre unique loi.

BLANDFORT.

Nelson, tu m'appartiens, & mon cœur te reclame :  
Tu ne vivras jamais autre part que chez moi.

Corali

44 *L'AMITIE' A L'E'PREUVE,*

Corali m'aimera ; je recevrai sa foi ;  
Tu feras heureux de ma flamme ,  
Et de son gouverneur tu garderas l'emploi ,  
Même quand je l'aurai pour femme.

N E L S O N .

Non ; ne t'en rapporte qu'à toi.

B L A N D F O R T .

A R I E T T E .

Qu'il est doux de passer sa vie  
Entre l'amour & l'amitié !  
De tout l'univers, qu'on oublie,  
Heureux qui peut être oublié !  
Ami tendre & femme jolie  
Sans cesse feront mon bonheur,  
Et je trouverai dans mon cœur  
Les biens charmans que l'on envie.

Qu'il est doux de passer sa vie  
Entre l'amour & l'amitié ! &c.

\* \* \*

N E L S O N .

Oui, voilà le bonheur : quand on a l'ame tendre,  
On n'aspire en effet qu'à pouvoir vivre ainsi.

B L A N D F O R T .

Eh bien ! tu peux te marier aussi.

N E L S O N .

Non, non ; je veux encore attendre.

B L A N D -

## B L A N D F O R T.

Tu fais mal ; tiens , Nelson , quand on a du fouci ,  
 Une femme jolie est une enchanteresse  
 Dont le regard ferein fait fixer le plaisir ;  
 Et son sourire , qui careffe ,  
 Nous présente un bonheur qu'il est doux de saisir.

## J U L I E T T E.

Je connois bien mon frere , & c'est ainsi qu'il pense.

N E L S O N , *bas.*

Ma sœur !..

## B L A N D F O R T.

Comment ! quelque Beauté lui plaît ?  
 Corali , vous savez qui c'est ?  
 Mettez-moi dans la confiance.

C O R A L I , *embarrassée , & contrainte par un  
 regard de Nelson.*

Non ; je dois garder le silence.

## B L A N D F O R T.

Sans la discrétion point de société ,  
 Et son secret doit être respecté ;  
 Je ne suis plus curieux de l'apprendre.  
 Rendre mon ami libre est ma première loi ,  
 Et je veux que son cœur vienne au-devant de moi ;  
 Je me reprocherois de vouloir le surprendre.

## N E L S O N.

Mon ami .. !

JU-

46 L'AMITIE' A L'E'PREUVE,

JULIETTE, à Blandfort.

Vous voyez quel est son embarras.

B L A N D F O R T.

Sa réserve m'étonne & ne m'offense pas.

Mais Corali pour moi sans doute est sans mystère ?

Je la connois, & je me crois certain  
Que son ame n'a point de secret à me faire.

C O R A L I.

Je ferois bien gênée en voulant vous le taire.

B L A N D F O R T.

Ainsi vous consentez à recevoir ma main ?

Je vais chercher moi-même le Notaire.

N E L S O N.

Mais un valet pourroit...

B L A N D F O R T.

J'arriverai plutôt.

Il s'agit du bonheur ; il faut

Saisir tout ce qui l'accélère.

Quand je fais tant que de bien souhaiter,

De tous mes pas je suis prodigue ;

Et je trouve qu'on se fatigue

Beaucoup moins à marcher qu'à s'impatienter.

*(Il revient du fond du Théâtre.)*

Je reviens, j'oubliois l'article nécessaire ;

C'est de vous mettre au fait de mon vrai caractère :

Si, comme je n'en doute pas,

Vous êtes douce, aimable, honnête, vertueuse ;

Si dans notre union vous trouvez des appas,

Les

Les plaisirs suivront tous vos pas ,  
 Votre félicité me fera précieuse.  
 Si des plaisirs bruyans vous êtes amoureuse ,  
 Si vous aimez le monde & tout son vain fracas ;  
 Oh ! je vous déclare, en ce cas ,  
 Que vous serez encor parfaitement heureuse.

(*Il sort.*)

## S C E N E IV.

CORALI, JULIETTE, NELSON.

N E L S O N.

Si nous trompions cet homme , en vérité ,  
 Nous serions bien inexcusables.

J U L I E T T E.

Hon ! souvent ce malheur arrive à ses semblables ;  
 Il semble que ce soit une fatalité.

C O R A L I.

C'est votre intention , à ce que j'imagine.

N E L S O N.

Qui, moi ? vous me croyez ce projet inhumain ?

C O R A L I.

Examinez-vous bien comme je m'examine :  
 Vous attrapez Blandfort en lui donnant ma main.

N E L S O N.

C'est un devoir.

CO-

C O R A L I.

C'est une tromperie ;

*(Avec un peu d'humeur.)*

De son côté Madame y donne tous ses soins.

J U L I E T T E.

Seriez-vous infidelle à Blandfort ?

C O R A L I.

De ma vie.

Je ne l'en tromperai pas moins.

N E L S O N.

Comment ?

C O R A L I.

En devenant sa femme ,

On me fera jurer que c'est selon mon gré.

J U L I E T T E.

Eh bien ?

C O R A L I.

Comme je mentirai !

J U L I E T T E.

L'honnêteté...

C O R A L I.

Fort bien , Madame !

Je trahirai la vérité :

C'est une belle honnêteté !

N E L S O N.

Aimez-vous mieux manquer à la reconnoissance ?

C'est à Blandfort à disposer de vous.

JU-

JULIETTE.

Votre pere, en mourant, lui remit sa puissance.

CORALI.

Tant mieux; il ne peut donc devenir mon époux.

NELSON.

Eh! pourquoi donc?

CORALI.

Un pere épouse-t-il sa fille?

Le mien, en bon chef de famille,

Au lieu de m'imposer des loix,

Eut consulté mon cœur, de peur de se méprendre.

Il eût dit à l'amant dont j'aurois fait le choix:

Ma fille t'aime, sois mon gendre;

Et nous serons heureux tous trois.

Voilà ce que Blandfort doit faire.

JULIETTE.

Mais vous l'aimez?

NELSON.

Oui, comme on aime un pere.

N'aimiez-vous pas le vôtre?

JULIETTE.

Ah! oui.

CORALI.

Vous aimiez votre époux aussi?

JULIETTE.

Il fut toujours l'objet de ma tendresse extrême.

D

CO-

C O R A L I.

Les aimez-vous tous deux de même ?

J U L I E T T E.

Pas tout-à-fait , pour parler franchement.

C O R A L I.

Eh bien donc ! jugez-moi par votre sentiment.  
De bonne foi concluez-en, Madame ,  
Que l'instinct naturel qui nous conduit si bien ,  
Ne fait point sentir dans notre ame  
Ces différences-là pour rien.

N E L S O N.

Je serois moins inexcusable ,  
Si pour Blandfort j'étois un étranger ;  
Avec vous, dans ce cas, je pourrois m'engager ,  
Sans me rien reprocher , sans être méprisable.  
Mais mon intime ami !... Juste Ciel ! j'en frémis.  
Quoi ! d'un dépôt sacré la sainteté trahie...  
L'attentat est affreux... si je l'avois commis...  
Si j'en étois tenté, je m'ôteroïis la vie :  
Oui, je me l'ôteroïis ; Corali, je le puis.  
Corali, frémissiez de l'état où je suis.

J U L I E T T E.

Voyez le désespoir où vous plongez mon frere.

C O R A L I.

Est-ce ma faute, à moi, s'il m'a sçu plaire ?

NEL-

NELSON.

*(A part.)*

Non, c'est la mienne, & je dois m'en punir.  
Le danger est trop grand, il faut le prévenir.

*(Haut.)*

J'ai besoin d'être seul.

CORALI.

D'une frayeur mortelle  
Votre sang-froid glace mon cœur.

NELSON.

De grace, laissez-moi.

JULIETTE.

Mon frere!..

NELSON.

Et vous, ma sœur,

*(Il se jette dans un fauteuil.)*

Emmenez Corali: sur-tout veillez sur elle.

JULIETTE, à Corali.

Suivez-moi, gardez-vous d'irriter sa douleur.

Un instant va calmer son ame trop émue;

Mais ne le perdons point de vue.

*(Elles sortent & reparoissent aussi-tôt dans le fond  
du Théâtre pour observer Nelson.)*

NELSON.

*(Il laisse tomber sa tête dans ses mains; après une  
pause il revient à lui.)*

La douleur dans mon ame entre de toutes parts.

Le spectacle de la nature ,  
De mes sens affectés emprunte la teinture,  
Et tout se peint en noir à mes tristes regards.  
Terminons ce combat.

(Il se leve, & s'avance vers son Bureau.)

C O R A L I.

Ah ! Nelson

J U L I E T T E.

Ah ! mon frere !

C O R A L I.

Juste Ciel ! que veux-tu donc faire ?

N E L S O N.

Te montrer ton devoir , en m'acquittant du mien.

C O R A L I.

Mon courage, Nelson , égalera le tien.

J U L I E T T E.

Vois ta sœur à tes pieds.

C O R A L I.

Et vois-y ta victime.

N E L S O N, *les relevant.*

(A Corali.)

Apprends que la vie & l'estime,  
Dans un cœur élevé n'ont qu'un même lien ;  
Dès que l'une nous quitte, on doit détester l'autre.

JU-

## JULIETTE.

C'est l'arrêt de l'honneur, par conséquent le nôtre.

## CORALI.

Eh bien ! sois satisfait, Blandfort aura ma foi.

## NELSON.

M'en fais-tu le serment ?

## CORALI.

Oui, je renonce à toi.

## NELSON.

Ah ! tu me rends la vie ; une beauté nouvelle  
 A mes yeux satisfaits anime l'Univers ;  
 Et je sens dans mon cœur une preuve réelle ,  
 Que la clarté du jour est plus douce & plus belle  
 Pour l'honnête-homme heureux , que pour l'homme  
 pervers.

## JULIETTE.

Tu feras donc ami fidele ?

(A Corali.)

Vous & Blandfort , Nelson & moi,  
 Nous ne ferons qu'un cœur entre nous quatre.  
 Etre unis à jamais va faire notre loi,  
 Et nous serons heureux sans peine & sans com-  
 battre.

## TRIO.

Remplis nos cœurs, douce Amitié :

Tu consoles l'hyver de l'âge,

Tu fais annoblir la pitié,  
 Tu viens au secours du courage.  
 Si l'on éprouve des malheurs,  
 Le regard d'un ami soulage;  
 Le plaisir a plus de douceurs,  
 Lorsqu'un tendre ami les partage.  
 Inspire & reçois notre hommage,  
 Douce Amitié, remplis nos cœurs.

\*\*\*

---

SCENE VII. & DERNIERE.  
 BLANDFORT, LE NOTAIRE,  
 les Acteurs précédens.

BLANDFORT, à Corali.

**L**E contrat est passé tout à votre avantage;  
 Corali, je suis enchanté.  
 Jouissez de mes biens en pleine liberté;  
 Vous me donnez bien d'avantage,  
 Je vous dois ma félicité.

C O R A L I.

Vos dispositions blessent l'intégrité:  
 Vos parens n'ont-ils pas droit à votre héritage?

B L A N D F O R T.

Si mon bien ne m'eût rien coûté,  
 Ce fond pour eux seroit une ressource:

Je

Je commettrois une infidélité ,  
 En le détournant de sa source.  
 Ma fortune est le fruit de vingt ans de travaux ,  
 J'ai gagné quelque bien ; mais c'est en honnête-  
 homme ,

Et c'est pour mes amis que j'en suis économe.

A qui le laisserois-je ? à des collatéraux

De qui l'avidité sur cet espoir se fonde ,

Qui, soigneux de s'anéantir

Dans une inaction profonde,

Ne savent que je suis au monde ,

Que pour épier l'heure où je dois en sortir.

(*Au Notaire.*)

Allons, Monsieur, faites lecture

De cet acte où mon cœur se montre à découvert.

CORALI, *bas à Nelson.*

Nelson, voici le moment qui nous perd !

NELSON, *bas.*

L'amitié nous soutient dans cette conjoncture.

B L A N D F O R T.

Allons, Monsieur, lisez : passez les qualités ;

Cet amas boursoufflé de vaines dignités ,

Pour tout Anglais qui pense, est un vrai verbiage.

LE N O T A I R E.

Hon, hon , hon , hon. Les clauses sont ici.

*(Il lit.)*

*Et Blandfort reconnoît avoir de Corali  
 Reçu, lors de son mariage,  
 Une terre près de Dublin,  
 Valant de revenu mille livres sterling.*

## C O R A L I.

Si l'on m'appelle en témoignage,  
 Je dirai que l'article est une fausseté.

## L E N O T A I R E.

C'est une fausseté d'usage.

*Et si ledit Blandfort meurt sans postérité,  
 La moitié de ses biens sera pour son épouse;  
 L'autre moitié de droit appartiendra  
 A l'homme heureux qui la consolera.*

## J U L I E T T E.

C'est n'avoir pas l'humeur jalouse.

## B L A N D F O R T.

C'est être juste; on ne peut faire mieux.  
 Je n'ai point l'orgueil odieux  
 De vouloir que ma veuve, en équipage sombre,  
 Dans la fleur de ses ans, soit fidelle à mon ombre.  
 Nelson, tu connois ses vertus:  
 Car je te l'ai donnée en garde:  
 Remplace-moi, quand je ne ferai plus;  
 C'est toi que ce soin-là regarde.

## N E L S O N.

Je ne pourrois jamais te survivre un moment.

BLAND-

## BLANDFORT.

Tu me regretteras , fans doute ;  
Mais tiens, mon cher Nelson , écoute :

Au métier que je fais , on vieillit rarement,  
Et j'aurai cette idée, & douce, & consolante ,  
De songer qu'après moi ma chere Corali ,  
Honnête & respectable autant qu'elle est charmante ,  
Tiendra tout son bonheur de mon meilleur ami.

## CORALI.

Quel plaisir trouvez-vous à me voir fondre en larmes ?

## BLANDFORT.

Je ne puis m'empêcher de leur trouver des charmes ;  
Elles prouvent que vous m'aimez.

## CORALI.

Je vous le dois.

## BLANDFORT.

Vous me charmez.

Quel fort plus que le mien peut être desirable !

O vous, dont la jeunesse embellit la vertu ,

Signez cet acte respectable ,

Pour lui donner la forme irrévocable

Dont il doit être revêtu.

CORALI, *prenant la plume.*

Donnez... je vais vous satisfaire.

JULIETTE, *bas à Nelson.*

Elle pâlit...

NELSON, *bas.*

Je tremble.

CORALI, *tombant dans un fauteuil.*

Je me meurs.

B L A N D F O R T.

Dieu! quel moment!.. mais Juliette en pleurs!..  
Et Nelson immobile! ah Ciel! qu'allois-je faire?

J U L I E T T E.

Voilà toujours ce que j'ai craint.

B L A N D F O R T.

Nelson, dans tes regards le désespoir est peint;  
Tu ne me réponds rien, ton embarras m'éclaire;  
Mais d'un voile fatal tes yeux semblent couverts!

Eh! ne fais-tu pas que je t'aime?

Quoi! n'es-tu pas toujours la moitié de moi-même?  
Viens, approche, mes bras & mon cœur sont ouverts.

N E L S O N.

Ta tendresse m'accable. Ah! Blandfort, je te perds!

B L A N D F O R T.

Non, non; mon amitié voit tout & te fait grace.  
Va, je lis dans ton ame, & fais ce qui s'y passe:  
Cette enfant, sans t'aimer, n'a pu vivre chez toi.

Tu l'as condamnée au silence,

D'un sacrifice affreux tu lui faisois la loi;  
Mais la nature, à qui tu faisois violence,  
A repris tous ses droits pour les tenir de moi.

NEL-

## NELSON.

J'avoue, en gémissant, mon crime impardonnable.  
 Sans le vouloir, j'ai causé ton malheur ;  
 J'ai préparé celui de cette fille aimable ;  
 Mais j'atteste la foi, mon amitié, l'honneur...

## BLANDFORT.

Laisse-là tes sermens, Nelson ; ils nous outragent :  
 C'est la ressource des ingrats,  
 Et non de deux amis, dont les maux se partagent.  
 Te ferrerois-je dans mes bras,  
 Si je te soupçonnois d'un crime volontaire ?  
 Ma chere Corali, revoyez la lumiere.  
 Je ne veux que votre bonheur,  
 Et ne ferai jamais votre persécuteur.

## CORALI.

Blandfort ! Blandfort, sans être trop sévère,  
 Vous pouvez m'accabler de reproches affreux.

## BLANDFORT.

Je craindrois bien plutôt d'avoir lieu de m'en faire,  
 En vous séparant tous les deux.  
 Je ne veux point avoir d'amis qui me détestent.

CORALI, *se levant.*

Et comment espérer d'obtenir nos pardons ?

## BLANDFORT.

Le contrat est dressé, l'on va changer les noms ;  
 Mais j'exige & j'entends que les articles restent.

NEL-

N E L S O N.

Dans la honte des torts quand nous nous confon-  
dons...

B L A N D F O R T.

Ils font tous oubliés , mes procédés l'attestent.  
Ne m'humiliez pas, en refusant mes dons.

J U L I E T T E.

Dans de tels procédés la grandeur d'ame brille.  
Vous, dont les actions font de si bons avis ,  
Vos exemples feront plus cités que suivis.

B L A N D F O R T.

Nous n'allons composer qu'une même famille ;  
Nelson va devenir l'époux de Corali ;  
Dans ce moment je l'adopte pour fille.

C O R A L I.

C'est n'être pas généreux à demi.

B L A N D F O R T.

En sacrifiant ma tendresse ,  
Mon aventure apprend qu'on doit à son ami  
Donner tout à garder , excepté sa Maitresse.

Q U A T U O R.

Passons les jours les plus doux :  
Que l'amitié nous rassemble  
Passons tous nos jours ensemble ,  
Le bonheur fera chez nous.

B L A N D F O R T.

Pour être heureux dans la jeunesse ,  
Cherissez-vous.

JULIETTE.

Pour être heureux dans la vieillesse,  
Estimez vous.

CORALI &amp; NELSON.

Jamais nous n'aurons de mystere  
Pour vous.

BLANDFORT &amp; JULIETTE.

Que votre ame sincere  
S'épanche sans cesse avec nous.

BLANDFORT.

Un ami tendre est un bon pere.

JULIETTE.

Une sœur tendre est une mere.

ENSEMBLE.

Passons les jours les plus doux, &c.

*Fin du second & dernier Acte.*



DIVER-

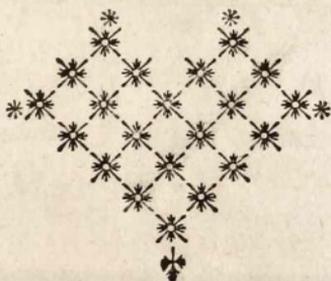


## DIVERTISSEMENT.

**L**E Théâtre change & représente un Jardin à l'Angloise, c'est-à-dire, sans aucune symétrie. Du côté de la Reine, une petite terrasse, fort peu élevée & séparée du Théâtre par une balustrade de marbre à hauteur d'appui, occupe les deux premiers chassis. C'est sur cette terrasse que viennent se placer Nelson, Corali, Juliette & Blandfort, pour jouir de la Fête. Cette Fête commence par une entrée de Matelots Anglois avec leurs Femmes ou leurs Maîtresses; ils sont suivis par des Indiens & des Indiennes de la côte de Malabar, habillés selon leur costume: ensuite paroissent des Nègres qui offrent à Corali des étoffes des Indes, des perles, des branches de corail, &c.

Ces

*Ces Nègres dansent ensuite le Kalenda & le Branbran-sonnette avec leurs petits tambours, suivant leur usage : ils ont des grelots & des sonnettes aux jambes, aux bras, à la tête, & à la ceinture, qui est en façon de lambrequin : ils forment après un Ballet général avec les Indiens, Indiennes & Matelots ; ce qui termine le Divertissement.*





L'AMI  
DE LA MAISON,  
COMEDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,  
MÊLÉS D'ARIETTES;  
Par Mr. MARMONTEL,

*De l'Académie Française.*

La Musique est de Mr. GRETRI.

Représentée sur le Théâtre de la Cour, par  
les Comédiens François ordinaires du Roi,  
le Mars 1773.

---

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,  
Imprimeur-Libraire.

---

M. DCC. LXXIII.

*Avec Permission du Roi.*

---

L A M I

A C T E U R S.

CE' LICOUR.

AGATHE.

ORFISE, *Mere d' Agathe.*

ORONTE, *Frere d' Orfise & Pere de  
Célicour.*

CLITON, *Ami d' Orfise.*

UN LAQUAIS.

*Le lieu de la Scene est une Maison de Campagne.*

---

*Représentée devant Sa Majesté, à Fontainebleau,  
le 26 Octobre 1771, & sur le Théâtre de  
la Comédie Italienne, le Lundi 2 Décembre  
suivant.*





L'AMI DE LA MAISON.  
C O M E D I E.

---

A C T E P R E M I E R.

*Le Théâtre représente un salon.*

---

SCENE PREMIERE.

CÉLICOUR, AGATHE.

CÉLICOUR.

**B**elle cousine, hé quoi! vous me fuyez toujours!  
Je ne suis en ces lieux que depuis quinze jours;  
Et de m'y voir vous êtes lasse!  
Les heureux momens que j'y passe,  
Ne seront-ils pas assez courts?

AGATHE.

AIR.

Je suis de vous très-mécontente,  
Très-mécontente, entendez-vous?  
Je vous croyois docile & doux;  
Vous avez trompé mon attente.

A 2

Je

4 L'AMI DE LA MAISON,

Je suis de vous très-mécontente,  
Très-mécontente, entendez-vous ?

Hé quoi ! sans cesse  
Suivre mes pas !

Chercher mes yeux ! me parler bas !  
Et me sourire avec finesse !

Belle finesse !

Vous croyez qu'on ne vous voit pas.

Je suis de vous, &c.

Des vivacités

Sans fin, sans nombre ;

Vous vous dépitez ;

Vous devenez sombre ;

Vous ne me quittez

Non plus que mon ombre ;

Toujours assis à mes côtés.

Je suis de vous, &c.

CÉLICOUR.

Pardon, belle cousine. Oui, je suis trop sensible :

Je devrois retenir ces premiers mouvemens.

Mais se vaincre à tous les momens !

L'effort est pour moi trop pénible.

Près de vous mes empressemens

N'ont pas, je crois, besoin d'excuse.

Quant aux vivacités dont je fais qu'on m'accuse,

Rien de plus pardonnable. Avec moi, sans façon,

Je vois que tout le monde en use,

C'est à qui tous les jours me fera la leçon.

A G A T H E.

C'est un avis pour moi.

CÉLICOUR.

Vous savez bien que non :  
Jamais

Jamais l'amitié n'humilie.  
 Mais il n'est pas ici, jusqu'à Monsieur Cliton,  
 Qui sans cesse avec moi s'oublie,  
 Et prétend me donner le ton.

A G A T H E.

Pour celui-là, je vous supplie  
 De le ménager.

C E L I C O U R.

Moi!

A G A T H E.

Vous-même, & pour raison;  
 Car c'est l'ami de la maison.

C E L I C O U R.

Vraiment! votre mere en est folle;  
 Et comme elle chacun le croit, sur sa parole,  
 Un Savant, un Sage, un Caton.

A G A T H E.

Hé bien? laissez-les croire.

C E L I C O U R.

Oh! tout cela me blesse.

A G A T H E.

Mais, mon petit cousin, je ne fais pas pourquoi.

C E L I C O U R.

Par exemple, là, dites-moi,  
 S'il est bien qu'avec lui votre mere vous laisse  
 Des heures tête-à-tête?

A G A T H E.

Il le trouve assez doux.

A 3

CE'-

6 L'AMI DE LA MAISON,

CE' LICOUR.

Je le crois bien.

AGATHE.

Rassurez-vous :

Un Sage est exempt de foiblesse.

CE' LICOUR.

Un fade adulateur, un censeur importun,  
Tombé céans comme des nues,  
Dont les mœurs vous sont inconnues,  
Et dont l'état consiste à n'en avoir aucun :  
Voilà ce qu'on appelle un Sage.

AGATHE.

Oui, ç'en est un,

Car il le dit.

CE' LICOUR.

La preuve est claire.

AGATHE.

D'abord, il n'est jamais de l'avis du vulgaire.

CE' LICOUR.

C'est n'avoir pas le sens commun.

AGATHE.

De plus, il méprise un chacun.

CE' LICOUR.

Qui, je crois, ne l'estime guere.

AGATHE.

Il raisonne de tout.

CE' LICOUR.

Et n'a jamais raison.

AGATHE.

Sait l'histoire, la carte, & même le blazon.

CE'

CE' LICOUR.

Science rare!

AGATHE.

Et nécessaire.

Sur un globe avec lui je parcours l'Univers.

Dans les tems reculés avec lui je me perds.

C'est lui qui m'instruit, qui m'éclaire.

Il veut me rendre habile.

CE' LICOUR.

Ho! moi, je vous prédis

Qu'il a des desseins plus hardis.

AGATHE.

Et quels desseins?

CE' LICOUR.

Mais de vous plaire.

D U O.

AGATHE. CE' LICOUR.

Vous avez deviné cela, | Sans être fin, sans être habile

C'est être fin, c'est être habile | J'ai fort bien deviné cela.

Que d'avoir deviné cela. | Vous qu'il appelle sa pupile

Moi qu'il appelle sa pupile, | Desfiez-vous de ce nom là.

Me desfier de ce nom là, | Je suis certain qu'il en tient

Croyez plutôt qu'il s'en tient | là.

Ses yeux disent-ils quelque | Ses yeux cent fois m'ont dit

chose? | la chose,

Qu'il n'ose, ... | On voit qu'il desfire & qu'il

Croyez plutôt qu'il s'en tient | n'ose, ...

là, &c. | Je suis certain qu'il en tient

là, &c.

CE' LICOUR.

Et s'il se réserve à lui-même

Un prix qui n'étoit dû qu'à moi, qu'à mon amour?

A 4 AGA-

AGATHE.

Vous n'y pensez pas, Célicour,  
Est-ce que vous m'aimez ?

CELICOUR.

O ciel ! si je vous aime !  
En doutez-vous , Agathe ?

AGATHE.

Et qui me l'auroit dit ?

CELICOUR.

Qui ? mon ravissement, mon trouble, mon ivresse,  
De mon cœur agité la joie & la tristesse,  
L'inquiétude & le dépit ;  
Tout , jusqu'à mon silence.

AGATHE.

Ho ! je n'ai pas l'adresse  
D'expliquer le silence.

CELICOUR.

Et mes soins assidus,  
Mes soupirs , mes regards , qui vous parloient sans  
cessé ?

AGATHE.

Je ne les ai pas entendus.

CELICOUR.

Je ne m'étonne plus de vous voir si paisible.  
Je vous paroissais fou : vraiment , je le crois bien :  
Votre cœur étoit insensible  
A tous les mouvemens du mien.

Mais non, cela n'est pas possible.

Par exemple , cent fois, en vous donnant la main,  
J'ai pressé doucement la vôtre dans la mienne.

AGA-

AGATHE.

Je ne l'ai pas senti , du moins qu'il me souvienne.

CE'LICOUR.

Et l'autre jour , dans le jardin ,  
Quand je louois tant cette rose ,  
Fraîche , vermeille , à demi close.

AGATHE.

A tout cela je n'entends rien ;  
Et je ne fais jamais que ce qu'on me dit bien.

CE'LICOUR , *vivement.*

Je vous dis donc que je vous aime ;  
Que je veux être votre époux ;  
Et que je ne puis voir , sans un dépit extrême,  
Qu'un autre ose prétendre à des liens si doux.  
M'entendez-vous enfin ?

AGATHE.

Oui , vous êtes jaloux.

Cela fait bien du mal !

CE'LICOUR.

Il dépend de vous-même  
De m'en guérir , de me calmer.

AGATHE.

Que faut-il pour cela ?

CE'LICOUR.

M'aimer.

AGATHE.

Vous aimez ! après ? je suppose  
Que nous nous aimions. Croyez vous  
Qu'à nous unir on se dispose ?

A 5

Et

10 *L'AMI DE LA MAISON,*

Et qu'avec vos vingt ans, vous soyez bien l'époux  
Qu'à votre cousine on propose?

*CÉLICOUR.*

Ah! quel malheur vous m'annoncez!  
J'en mourrai de douleur; mais, avant que je meure,  
Dites-moi seulement, je t'aime: c'est assez.

*AGATHE.*

Oui, je vous aime, à la bonne heure;  
Mais plus d'impatience, ou je me fâcherai.

*CÉLICOUR, très-vivement.*

Ho! non, je me posséderai.  
A présent rien n'est plus facile,  
Mais si Mr. Cliton vient m'échauffer la bile!..

*AGATHE.*

Hé bien? Que ferez-vous?

*CÉLICOUR.*

Je...

*AGATHE.*

Quoi?

*CÉLICOUR.*

Je me vaincrai.

Je suis aimé, je suis tranquile;  
Et plein de mon bonheur je le renfermerai.

---

*SCENE II.*

*ORONTE, CÉLICOUR, AGATHE.*

*ORONTE.*

AH! mon fils, te voilà? Tant mieux: je te  
cherchois.

Réjouis-

Réjouis-toi. Ma sœur... quelle sœur! quelle femme!  
Tu le savois, Agathe, & tu nous le cachois.

AGATHE.

Moi non, je ne fais rien.

ORONTE, à Célécour.

Elle a lû dans ton ame;  
Elle met le comble à tes vœux.

CELICOUR.

Ah! mon pere!

ORONTE.

Oui, mon fils, dès demain, si tu veux,  
Tu peux partir.

CELICOUR.

Comment?

ORONTE.

Du bien que je possède,  
Elle a su que j'allois employer la moitié  
Pour ton avancement; elle vient à mon aide;

Et sa généreuse amitié

Te fais don du brevet qui t'ouvre la carrière.

Rien ne s'oppose plus à ton ardeur guerrière.

La fortune t'appelle, & la gloire t'attend.

Te voilà Capitaine.

CELICOUR.

O ciel!

ORONTE.

Es-tu content?

CELICOUR, avec embarras.

Je me sens pénétré des bontés de ma tante;

Mais vous, mon pere...

ORON-

ORONTE.

He bien ?

CÉLICOUR.

Vous, de qui je dépends,  
A recevoir ses dons faut-il que je consente ?  
C'est le bien de sa fille; & c'est à ses dépens...

AGATHE.

Célicourt, avez-vous envie  
De ne plus me revoir ? C'en est fait pour la vie,  
Si vous répétez ce mot là.

CÉLICOUR.

Je me tais.

ORONTE.

Oui, laissons cela.

Tu n'as plus rien qui te retienne;  
Et mon impatience est égale à la tienne.

Allons. Viens d'abord t'acquitter  
De ce devoir si doux de la reconnoissance.

CELICOUR, *retenant Agathe qui veut s'en aller.*

Un moment, chere Agathe. Avant de nous quitter,  
Mon pere, écoutez-moi.

ORONTE.

Qu'est-ce ? Une confidence ?

CÉLICOUR.

Mon pere !

ORONTE.

Au fait,

CE-

CELICOUR.

Depuis que nous sommes ici,  
Je n'ai cessé de voir Agathe.

ORONTE.

Elle est jolie,

Ta cousine!

CELICOUR.

Ah! charmante.

ORONTE.

Elle est douce, polie.

Je l'aime tout à fait.

CELICOUR.

Hélas! je l'aime aussi.

ORONTE.

Je n'ai pas de peine à le croire.

Hé bien, mon fils, l'amour est le prix de la gloire.

Il vous en a lui-même aplani le chemin;

Soyez digne d'Agathe, & méritez sa main.

A I R.

Rien ne plait tant aux yeux des belles

Que le courage des guerriers.

Qu'ils soient vaillans, qu'ils soient fideles;

A leur retour je répons d'elles.

L'amour sous les lauriers

N'a point vu de cruelles.

Rien ne plait tant aux yeux des belles

Que le courage des guerriers.

Sous les Drapeaux, quand la trompette sonne,

Chacun se dit: „Voilà l'instant;

„ L'amour m'attend;

„ Et dans ses mains est la couronne.

„ Qu'il

„ Qu'il nous regarde, & qu'il la donne  
 „ Au plus vaillant,  
 „ Au plus brillant.  
 „ Voilà l'instant ;  
 „ L'amour m'attend ;  
 „ Et dans ses mains est la couronne.“  
 Il a raison : l'amour l'attend.

Rien ne plaît tant aux yeux des belles, &c.

CE' LICOUR, *vivement.*

Je ferai mon devoir ; je ferai , je l'espere ,  
 Digne de ma maîtresse, & digne de mon pere.  
 Je brûle de servir ma patrie & mon Roi ;  
 Et vous serez content de moi.

ORONTE.

Allons, j'en accepte l'augure.

CE' LICOUR.

Ho ! vous pouvez y croire ; & mon cœur vous  
 l'assure :

De l'amour à la gloire on me verra voler.  
 Tout ce que je demande, avant de m'en aller,  
 C'est de m'unir à ce que j'aime.

ORONTE.

Quoi, mon fils ! à ton âge !

CE' LICOUR.

Ah, mon pere ! un soldat  
 Est si pressé de vivre ! & vous savez vous-même  
 Que personne n'est jeune au moment d'un combat.  
 Si je meurs son époux , je meurs digne d'envie.  
 Mon pere, laissez-moi lui donner de ma vie  
 Deux beaux jours seulement : le reste est à l'Etat.

AGA-

## AGATHE.

(à Célécour.) (à Oronte.)

Vous me faites trembler. Non, Monsieur, non,  
ma mere

N'y consentiroit pas. Elle veut l'éloigner.

Il lui déplaira s'il differe;

J'en suis sûre, & je veux du moins vous épargner

La douleur d'un refus marqué par sa colere.

## ORONTE.

Elle a plus de bon sens que toi,

Mon fils.

## CELICOUR.

Ah! que n'a-t-elle autant d'amour que moi?

## ORONTE.

Es-tu donc si pressé? Vois un peu la folie

D'épouser à vingt ans femme jeune & jolie

Et de la laisser là?

## CELICOUR.

Mon pere! vous savez

Quels sont les écueils de mon âge.

Vous m'avez tant dit d'être sage!

Aidez-moi donc à l'être. Hélas! vous le pouvez.

Pour la fougue de la jeunesse

Est-il un frein plus assuré

Que ce lien chéri, que ce nœud révééré,

Dont l'amour & l'honneur nous occupent sans cesse?

## ORONTE.

Oui, je sens bien que le devoir

Peut beaucoup sur une ame honnête;

Et ma sœur n'auroit qu'à vouloir:

Moi, je m'en ferois une fête.

AGA-

## A G A T H E.

Mon oncle , perdez cet espoir.

T R I O.

CE' LICOUR.	ORONTE.	AGATHE.
Laissez agir mon pere.	Voyez : je suis bon pere.	Je connois bien ma mere.
Il peut, avec douceur,	Je puis, avec douceur,	Severe avec douceur,
Lui dire : allons, ma sœur,	Lui dire : allons, ma sœur,	Elle diroit : non, non, mon frere.
Ma sœur, point de colere.	Ma sœur, point de colere.	Vous avez tort. Ma fille a tort.
Nos enfans n'ont pas tort.	Nos enfans n'ont pas tort.	
Comme eux soyons d'accord.	Comme eux soyons d'accord.	

CE' LICOUR.	ENSEMBLE.	AGATHE.
Elle diroit, ils n'ont pas tort.	ORONTE.	Elle diroit, ma fille a tort.
	Je lui dirois, ils font d'accord.	

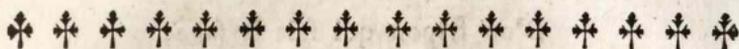
O R O N T E.

Est-ce la fortune  
Qui fait les heureux ?C E' L I C O U R.  
S'aimer en est une  
Qui remplit nos vœux.A G A T H E.  
La mode importune  
S'oppose à ces nœuds.

CE' LICOUR.	ORONTE.	AGATHE.
He quoi ! l'amour est-il un tort ?	He quoi ! l'amour est-il un tort ?	Elle diroit, oui c'est un tort.
Non, non, l'amour n'est pas un tort.	Non, non, l'amour n'est pas un tort.	

*Fin du premier Acte.*

ACTE



## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

AGATHE, ORONTE, & *ensuite*  
CÉLICOUR.

ORONTE.

**J**E ne puis donc la voir ?

AGATHE.

C'est l'heure de l'étude.

ORONTE.

Mon fils est dans une inquiétude !..

AGATHE.

De grace opposez-vous à sa vivacité ;  
Qu'il soit sage & me laisse faire.  
Cliton croit se jouer de ma simplicité ,  
Mais je veux qu'il nous serve & j'en fais mon affaire.

AGATHE.

ARIETTE.

Je ne fais semblant de rien ;  
Mais j'observe , je remarque.  
Laissez-moi mener ma barque.  
Paix donc! paix! tout ira bien.  
C'est un plaisir bien flatteur,  
De se jouer , à mon âge ,

B

D'un

D'un fripon qui fait le sage,  
 Et de tromper un trompeur !  
 Je ne fais semblant , &c.  
 Je vois de loin son adresse ;  
 Et tous çape je m'en ris.  
 Le chat guette la souris ,  
 Mais au piège qu'il me dresse  
 Lui même il va se voir pris.  
 Je ne fais semblant , &c.

C E' L I C O U R.

Ah ! vous me rendez le courage,  
 Belle Agathe , je vous devrai  
 Le bonheur de ma vie , il fera votre ouvrage.

A G A T H E.

Et ma peine , avec vous je la partagerai.

O R O N T E , *à part.*

J'en ai peu vu , je l'avouerai,  
 D'aussi fine quelle à son âge.

A G A T H E.

J'entends ma mere , évitons-la,  
 Moi de ce côté-ci , vous de ce côté là,  
 Ceci pourroit enfin lui donner de l'ombrage.

*(Ils sortent tous trois.)*

S C E N E II.

O R F I S E , C L I T O N.

O R F I S E.

Pour cela non, jamais, il y peut renoncer,  
 Je veux même, au plutôt, qu'il s'éloigne & l'oublie.  
 Juste

Juste ciel ! à quelle folie  
Je donnois lieu sans y penser ?

ARIETTE.

On dit souvent, qu'il est doux d'être mere,  
En le disant, hélas ! on ne sçait guere  
Ce qu'il en coûte de regrets.  
Le ciel nous vend une faveur si chere,  
Et la douleur la fuit de près.  
Oui, la douleur la fuit de près.  
Le jour, la nuit, dans les allarmes,  
En tremblant, on cède au sommeil,  
Et quelle mere à son reveil  
N'a jamais répandu de larmes ?  
Il n'est possible d'être en paix,  
Non, non, non, jamais  
Un cœur sensible n'est en paix,  
On dit souvent, &c.

SCENE III.

ORONTE, CELICOUR,  
ORFISE, CLITON.

ORONTE.

MA sœur, voilà mon fils qui vient vous rendre  
graces.

ORFISE.

Mon neveu, votre pere a bien servi son Roi ;  
C'est à vous de suivre ses traces.

CÉLICOUR.

Son exemple, Madame, & ce que je vous doi,  
Présent à mon esprit, m'occupera sans cesse.

ORFISE.

Quand partez-vous ?

CÉLICOUR.

Bientôt.

ORFISE.

Au plutôt, croyez-moi.

CLITON, *gravement.*

C'est dans l'oïfiveté que se perd la jeunesse.

CÉLICOUR, *à demi voix.*

Hé, Monsieur !

ORFISE.

C'est voir prudemment,

Mon frere, allons, point de foiblesse,

Son équipage fait, qu'il parte incessamment.

Mon neveu, la raison, le devoir, tout exige

Que vous soyez au moins deux ans loin de Paris.

CÉLICOUR.

Deux ans, ma tante !

ORFISE.

Au moins, vous dis-je.

CÉLICOUR.

Mon pere !

ORONTE.

Ma sœur !

ORFISE.

Je l'afflige :

Mais mes bontés sont à ce prix.

(Oronte emmene son fils.)

SCENE

## SCENE IV.

ORFISE, CLITON.

CLITON.

**V**ous avez fait , Madame , une chose admirable.

ORFISE.

J'ai suivi vos conseils.

CLITON.

Ah ! vous les devancez.

Toujours le mieux possible est ce que vous pensez.

Quelle ame ! quelle ame adorable !

On ne vous connoît pas. Je voudrois que l'on fut

Tout ce que vous valez , Madame.

De l'homme , à ce qu'on dit , la force est l'attribut ;

Mais la délicatesse est celui de la femme.

Ce que nous méditons vous l'avez deviné ;

Et la raison , qu'en nous l'on vante ,

N'est que la très-humble servante

De cet heureux instinct , qui chez vous est inné.

ORFISE.

Ah ! Cliton , que l'on gagne au commerce d'un sage !

Vous m'ennoblissez à mes yeux.

Je ne fais pas si je vaux mieux ;

Mais je m'estime d'avantage.

CLITON.

Non , Madame , non , pas assez :

Vous êtes encor trop modeste.

B 3

OR-

O R F I S E.

Vous croyez ?

C L I T O N.

Vous êtes céleste.

O R F I S E.

Mais vous , peut-être aussi vous vous éblouissez ?

C L I T O N.

Et non, Madame, non : j'en appelle à vous même.

O R F I S E.

Il faut que la louange soit un poison bien doux !  
 Tout le monde la craint , & tout le monde l'aime.  
 Je sens que je devois me défier de vous :  
 Vous me flattez, Monsieur ; je me le dis sans cesse ;  
 Et tel est votre empire , & telle est ma foiblesse ,  
 Que je vous crois , vous seul , plus que moi , plus  
 que tous.

Mais enfin ce peut-il que je sois accomplie ?  
 L'amitié dans un sage est-elle une folie ?  
 Se fait-elle un devoir de tirer le rideau  
 Sur tout ce qui dépare une image embellie ?  
 Ou bien comme l'amour a-t'-elle son bandeau ?

C L I T O N.

Pourquoi non , Madame ? peut-être  
 Avez vous des défauts que je ne puis connoître  
 Que vous même vous effacez,  
 Qu'avec art vous embellissez.

O R F I S E.

Avec art , moi , Cliton ! Ce reproche m'allarme ,  
 Je ne connois point d'art.

C L I T O N.

Ma foi ! c'est donc un charme,  
Un charme inconcevable.

O R F I S E.

Ah ! vous me rassurez ,  
Mais si ce charme cesse , au moins vous l'avouerez.

C L I T O N.

Oui , Madame , croyez que jamais je ne flatte.

Par exemple , je vous dirai  
Que ce beau naturel , que j'ai tant admiré ,  
Dégénere un peu dans Agathe ,  
Elle a de l'enjouement , de la vivacité ,  
Même quelque lueur de sensibilité ;  
Mais ce tact de l'esprit , cette raison sublime ,  
Ce feu divin qui vous anime,

Pardon , je ne crois pas qu'elle en ait hérité :

Je sens que je suis trop sévère ;

Je devrais un peu plus ménager une mère ,

Mais je n'ai jamais su trahir la vérité.

O R F I S E.

Un cœur que vous formez fera du moins honnête.

C L I T O N.

Oui , je vous réponds de son cœur :

Mais je commençois d'avoir peur

Que le petit Cousin ne lui tournât la tête.

A I R.

Dans la brûlante saison,  
Vers la fin d'un jour tranquille,  
Vous voyez sur l'horizon  
Comme une vapeur subtile.  
Ce n'est d'abord qu'un éclair

B 4

Qui

Qui voltige & qui fend l'air.  
 Bientôt s'éleve un nuage ;  
 Et ce nuage s'étend.  
 Le ciel gronde ; & dans l'instant  
 L'éclair devient un orage.  
 C'est tout de même en amour ;  
 Et de l'éclair au ravage ,  
 L'intervale n'est qu'un jour.

## O R F I S E.

Il faut à ma fille , à son âge ,  
 Un guide sur , un homme sage ;  
 Et , sans parler du bien qui manque à mon neveu,  
 Jamais cet amour là n'auroit eu mon aveu.

## C L I T O N.

Quelle mere!

## O R F I S E.

Ajoutez , quel ami ! dont le zele  
 Pense à tout ! prévoit tout ! mon sexe a bien raison.  
 Un homme est un ami pour nous bien plus fidele  
 Qu'une femme. En effet quelle comparaison !  
 De deux femmes en liaison,  
 Ce goût n'est qu'une fantaisie ;  
 Sa vanité , la jalousie,  
 Y mêlent bientôt leur poison.  
 Dans son amie on voit sans cesse une rivale.  
 Dès qu'on l'efface on lui déplaît ;  
 On ne peut la souffrir , à moins qu'on ne l'égale ;  
 Et dès qu'on lui cède on la hait,  
 Des triomphes de son amie,  
 Un homme au contraire est flatté ,  
 Avec elle il est sans envie ,  
 Comme il est sans rivalité.

Certaine voix confuse en eux se fait entendre,

Qui

Qui leur dit , foyez de moitié.  
 Ce n'est point de l'amour ; on est loin d'y prétendre ;  
 Mais c'est un intérêt plus délicat , plus tendre,  
 Plus vif que la simple amitié,

CLITON.

A merveille ! cette peinture  
 Rend le cœur humain trait pour trait,  
 Et l'on diroit que la nature  
 Vous a révélé son secret.

ORFISE, (*à un laquais.*)

Hola ! quelqu'un... ma fille... il est tems quelle vienne  
 Prendre sa leçon. Vous serez  
 Seul avec elle , & vous lirez  
 Dans son ame.

CLITON.

Ho ! j'y vois plus clair que dans la mienne.

SCENE V.

CLITON, ORFISE, AGATHE.

ORFISE.

Voilà bien des jours dissipés,  
 Ma fille , & perdus pour l'étude.

AGATHE.

Hélas , oui.

CLITON.

Nos momens seront mieux occupés.

*O R F I S E.*

Allons , reprenez l'habitude  
D'une sage application.

*A G A T H E.*

C'est bien mon inclination.  
Mais mon cousin vouloit sans cesse  
Que nous fussions ensemble. Il aime à s'amuser,  
Mon cousin. Moi, par politesse,  
Je n'osois pas le refuser.

*O R F I S E.*

De quoi parliez-vous ?

*A G A T H E.*

Bon ! que fais-je ?  
Des tours qu'il faisoit au collège  
Quand il étoit petit garçon,  
De l'exercice, du manège,  
De la guerre, & de la façon  
Dont il se conduiroit pour avoir de la gloire.  
Tout cela m'ennuyoit, comme vous pouvez croire;  
Et j'aimois bien mieux ma leçon  
De géographie & d'histoire.

*C L I T O N.*

Elle est naïve.

*O R F I S E.*

Elle a du moins  
La franchise de l'innocence.  
Je vous laisse. Ah , Cliton ! quelle reconnoissance  
Ne devrai-je pas à vos soins !

*SCENE*

## SCENE VI.

CLITON, AGATHE.

CLITON.

Alons, Mademoiselle ! il faut vous rendre digne  
D'une mere accomplie.

AGATHE.

Hélas ! je le veux bien.

CLITON.

Quelle docilité ! vous le voulez ? hé bien,  
Cette émulation est d'abord un bon signe.  
Vos cartes , votre globe.

AGATHE.

Ah ! je les ai laissés.

Je vais...

CLITON.

Non, demeurez. C'est moi...

AGATHE.

Vous ne cessez

De vous donner pour moi des peines !

CLITON.

Qu'elles vous plaisent, c'est assez.

*(Il sort.)*

SCENE

SCENE VII

AGATHE, *seule.*

Je te réponds qu'elles sont vaines.

AIR.

Si quelquefois tu fais ruser,  
Amour, apprends-moi l'art de feindre.  
Tu n'auras jamais à t'en plaindre.  
Je ne veux point en abuser.  
Ne crains pas qu'un voile trompeur,  
A mon Amant cache mon ame.  
C'est au pur éclat de ta flâme  
Qu'il lira toujours dans mon cœur.  
Si quelquefois, &c.

---

SCENE VIII.

AGATHE, CLITON. *Ils s'assoyent.*

CLITON.

Quel pays avons-nous parcouru?

AGATHE.

L'Italie.

CLITON.

Comment! vous vous en souvenez?

AGATHE.

Ho! n'ayez pas peur que j'oublie  
Les leçons que vous me donnez.

CLI-

CLITON.

Nous allons à présent voyager dans la Grece,  
 Pays autrefois si vanté ,  
 Où fleurissoient les arts , les talens , la beauté,  
 La Poësie enchanteresse.

AGATHE.

Ah ! que j'aurois voulu voir ce beau pays-là !

CLITON.

Oui, belle Agathe, c'étoit-là  
 Que vous étiez digne de naître.

Avec ces attraits ingénus,  
 Si l'on vous avoit vu paroître

A la fête d'Hébé, de Flore, de Vénus !

AGATHE.

Flore, Vénus, Hébé, ces noms me sont connus.

CLITON.

Affurément ils doivent l'être.

AGATHE.

Flore, la Déesse des fleurs ;  
 Hébé, celle de la Jeunesse ;  
 Mais Vénus ?

CLITON.

La Reine des cœurs ;  
 Des plaisirs l'aimable Déesse.

AGATHE.

Hé ! oui, la mere de l'Amour,  
 Dont les plaisirs formoient la cour ,  
 Et dont les jeux suivoient les traces :  
 Je lisois cela l'autre jour.

CLI-

CLITON.

Vous oubliez vos sœurs.

AGATHE.

Moi! mes sœurs! qui?

CLITON.

Les Graces.

AGATHE.

Ah, Cliton! les Graces, mes sœurs!

CLITON.

En les nommant ainsi, soyez bien sûre, Agathe,  
Que ce n'est pas vous que je flate.

AGATHE.

Toujours à vos leçons vous mêlez des douceurs.  
Mais ces fêtes d'Hébé, de Vénus & de Flore,  
Cela devoit être bien beau!

CLITON.

Hélas! si beau, que même encore  
Le souvenir en est un magique tableau.

AIR.

Ah! dans ces Fêtes,  
Que de conquêtes  
L'Amour n'eût pas  
Fait sur vos pas!  
Dans quelle ivresse,  
Toute la Grece,  
N'eût-elle pas  
Célébré tant d'appas!  
On eût dit: la voilà, c'est elle,  
Qui ne le cède qu'à Cypris.  
Donnons le prix  
A la plus belle.

La voilà, la voilà, c'est elle.

A la plus belle  
Donnons le prix.

Ah! dans ces fêtes, &c.

La Grece avoit des Sages;  
Vous les auriez vu tous,  
Au pied de vos images,  
Présenter les hommages  
Et les vœux les plus doux.

Oui, leur encens n'eût brûlé que pour vous.

Ah! dans ces fêtes, &c.

A G A T H E.

Je suis confuse, en vérité...

Si l'on avoit la vanité

De vous croire... est-ce donc là comme  
Un sage?...

C L I T O N.

Agathe, un Sage est homme :  
La sagesse n'est pas l'insensibilité.

A G A T H E.

Quoi! vous n'êtes pas insensible!

C L I T O N.

Insensible avec vous! le croyez-vous possible?

A G A T H E.

Allons, voyons la Grece.

C L I T O N,

Ho! pas encor.

A G A T H E.

Laissez mes mains.

Laissez,

CLI-

CLITON.

Je cède au pouvoir invincible...

AGATHE, *en se levant.*

Vous n'y pensez pas. Finissez.

DUO.

CLITON.

Plus de mystère,

Plus de détour.

Non, non, l'Amour

Ne peut se taire.

C'est une ivresse que l'amour.

AGATHE.

Qu'avez-vous donc qui vous altere ?

A nos leçons que fait l'amour ?

CLITON.

C'est comme un feu qui me brûle.

AGATHE.

Ho! je ne suis pas si crédule.

CLITON.

Je vous dis que c'est un feu.

AGATHE.

Je vois bien que c'est un jeu.

CLITON.

Mais je vous dis que c'est un feu.

AGATHE.

Moi, je vous dis que c'est un jeu.

CLITON.

Répondez à ma tendresse.

AGATHE.

C'est donc là qu'étoit la Grèce ?

Ne pensons

Qu'à nos leçons.

CLITON.

Ah! laissons-là nos leçons.

AGATHE.

Ah! finissons nos leçons.  
Ne parlons que de la Grèce.

CLITON.

Ah! laissons-là nos leçons.  
Ne parlons que de tendresse.

AGATHE.

Voyez à quoi je m'expose,  
Si l'on fait, dans la maison,  
Que c'est moi qui suis la cause  
Que vous perdez la raison.

CLITON.

Hé! non, non, n'ayez pas peur  
Que jamais je vous expose.  
C'est le secret de mon cœur.

AGATHE.

La colere  
De ma mere  
Me fait peur.

CLITON.

N'ayez pas peur.  
Je fais brûler & me taire.  
C'est le secret de mon cœur.

AGATHE.

Voilà le tems qui se passe.  
Ah! de grace!  
Laissez-moi.

CLITON.

Voilà le tems qui se passe.  
Ah! de grace!  
Ecoutez-moi.  
Je meurs d'amour.

C

AGA-

A G A T H E.

Je meurs d'effroi.

C L I T O N.

Non, je ne suis plus à moi.

Quoi! vous refusez de m'entendre!  
 Quoi! l'ami le plus vrai, quoi! l'amant le plus tendre  
 Ne peut un moment vous parler!  
 Le tems de nos leçons est le seul qu'on nous laisse.

A G A T H E.

Maman nous observe sans cesse.

Laissez-moi. Je veux m'en aller.

C L I T O N.

Si du moins j'osois vous écrire!

A G A T H E.

M'écrire! à quoi bon? &amp; sur quoi?

C L I T O N.

Que n'aurois-je pas à vous dire?

A G A T H E.

Je balance, je n'ose, & je ne fais pourquoi;  
 Car enfin vos écrits sont des leçons pour moi:  
 C'est m'éclairer que de vous lire.

S C E N E IX.

C L I T O N, *seul.*

A I R.

AH! je triomphe de son cœur,  
 Je suis aimé, je suis vainqueur.

Quelle

Quelle innocence !

Quelle candeur !

C'est le desir dans sa naissance ;

C'est le plaisir dans sa fleur.

Ah! je triomphe , &c.

De l'amour, dans ma lettre,

Le poison va couler.

D'un feu qui la pénètre,

Ma plume va brûler.

Elle lira ,

S'attendrira ;

Et dans son ame,

Un trait de flâme

Se glissera.

Oui, je triomphe de son cœur.

Je suis aimé, je suis vainqueur.

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

AGATHE, seule, une lettre à la main.

**J**E l'ai, cette preuve parlante.  
 Ho! ho! l'ami de la maison,  
 Le Sage si vanté, vous perdez la raison!  
 Relisons sa lettre... Excellente!

## AIR.

Bon! mieux encor! oui, c'est cela.  
 Le digne Mentor que j'ai là!  
 Le pauvre homme! c'est dommage!  
 Il ne dort pas de la nuit.

C'est dommage!

Mon image

Le tourmente & le poursuit.

Bon! mieux encor! oui, c'est cela.

Le digne Mentor que j'ai là!

Je crois voir d'ici ma mere,

Lisant ce joli poulet,

Sa surprise, sa colere,

Et la mine qu'elle fait.

Son ami ne la craint guère:

Il me le dit clair & net.

Hé! oui vraiment, oui, c'est cela.

C'est un trésor que je tiens-là.

(Agathe baise la lettre.)

SCENE

## SCENE II.

AGATHE, CELICOUR.

CELICOUR.

Que vois-je? quelle est cette lettre,  
Qu'avec ce transport vous baitez?

AGATHE.

Ce n'est rien.

CELICOUR.

Ce n'est rien! voulez-vous bien permettre?

AGATHE.

Non, Monsieur.

CELICOUR.

Vous me refusez?

AGATHE.

Mais ce n'est rien, vous dis-je.

CELICOUR.

Agathe!

AGATHE.

Un badinage,  
Qui ne mérite pas la curiosité.

CELICOUR.

Agathe!

AGATHE.

Non, en vérité,  
Ce n'est qu'un jeu.

CE' LICOUR.

Voyons. Je gage  
Que cette lettre vient du Couvent.

AGATHE.

Du Couvent ?

Non.

CE' LICOUR.

Quelque compagne chérie  
Qui vous écrit, je le parie.

AGATHE.

Non.

CE' LICOUR.

Non !

AGATHE.

Non. C'est d'un homme. Etes-vous plus savant ?

CE' LICOUR.

D'un homme !

AGATHE.

Oui, oui, d'un homme.

CE' LICOUR.

Et vous baifez fa lettre ?

AGATHE.

Si vous voulez bien le permettre.

CE' LICOUR.

Quelque parent ?

AGATHE.

Non.

CE' LICOUR, *vivement.*

Non ! je saurai ce que c'est ?

AGA-

AGATHE.

Mais, vous le saurez, s'il me plaît.

CELICOUR.

Seulement voyons de quel stile.

AGATHE.

Célicour, vous m'avez promis  
Que si je vous aimois, vous seriez doux, tranquile,  
Modéré, docile, & soumis?

CELICOUR.

Vous voyez, je le suis. Mais...

AGATHE.

Point d'impaticnce.

Les amants, comme les amis,  
Se doivent l'un à l'autre un peu de confiance.

CELICOUR.

J'en ai. Mais...

AGATHE.

Croyez-vous, ou non,

Que je vous aime?

CELICOUR, *en tremblant.*

Hélas! je le crois.

AGATHE.

Tout de bon?

CELICOUR, *de même.*

Oui, tout de bon.

AGATHE.

Croyez de même

Qu'on ne trahit pas ce qu'on aime.

CELICOUR, *vivement.*

Non, mais pour ce qu'on aime on n'a point de secret.

AGATHE, *d'un ton imposant.*  
Vous vous fâchez!

CE' LICOUR, *timidement.*

Moi! non.

AGATHE.

Je veux qu'on soit discret.

Comment! si j'étois votre femme,  
Monsieur tous les matins auroit donc l'œil au guet,  
Pour demander à voir le plus petit billet  
Que l'on écriroit à Madame!

CE' LICOUR.

Ho! non. Ce seroit abuser...

*Vivement.*

Mais cette lettre enfin, je vous la vois baiser,  
Et baiser de toute votre ame.

AGATHE.

Vraiment! si je l'avois déchirée à vos yeux,  
Vous n'en seriez pas curieux,  
Je le crois bien. Le beau mérite!  
La confiance est de me voir  
La lire, la baiser, sans vous en émouvoir,  
Et sans me demander qui peut l'avoir écrite.

CE' LICOUR.

Cela se peut-il proposer?

Là, je m'en raporte à vous-même.

AGATHE.

Oui, Monsieur, voilà comme on aime;  
Et sur la bonne foi l'on doit se reposer.

D U O.

CE' LICOUR.

Tout ce qu'il vous plaira;  
Mais ce refus me blesse.

AGATHE.

Tout ce qu'il vous plaira ;  
Mais le soupçon me blesse.

CE' LICOUR.

Si c'est une foiblesse ,  
L'Amour l'excusera.

AGATHE.

Si c'est une foiblesse ,  
L'Amour vous guérira.

CE' LICOUR.

Et si l'on m'aime , on me plaindra.

AGATHE.

Et si l'on m'aime , on me croira.

CE' LICOUR.

Mais qu'est-ce qu'il en coûte ,  
D'appaîser son Amant ?

AGATHE.

Jusqu'à l'ombre du doute ,  
Est un crime en aimant.

CE' LICOUR.

Vous me voyez tremblant ;  
Et de m'être infidelle  
Vous faites le semblant.

AGATHE.

Si ce n'est qu'un semblant ,  
Et si je suis fidelle ,  
Ne soyez plus tremblant.

CE' LICOUR.

Tout ce qu'il vous plaira , &c.

AGATHE.

Tout ce qu'il vous plaira , &c.

CE' LICOUR.

Hé bien je t'en croi.

Sur ta bonne foi,

A tout je m'expose.

Je n'ai plus de doute avec toi.

A G A T H E.

C'est assez pour moi.  
 Sur ma bonne foi  
 Ton cœur se repose.  
 Je n'ai plus de secret pour toi.

Tiens , lis.

C E' L I C O U R.

Non , je ne veux pas lire.

Tu m'aimes ; je le crois ; cela doit me suffire.

A G A T H E.

Lis, lis, quelques mots seulement.

C E' L I C O U R.

Si tu le veux absolument ,

Il faut bien t'obéir. . . Quoi ! c'est Cliton !

A G A T H E.

Lui-même.

C E' L I C O U R.

Que vois-je ? Il vous dit qu'il vous aime !

A G A T H E.

Assurément.

C E' L I C O U R.

Et vous baisez

Cette lettre insolente !

A G A T H E, *avec impatience.*

Ho ! de grace , lisez.

C E' L I C O U R, *lit.*

„Oui, belle Agathe, je vous aime.

„Votre image sans cesse , en tous lieux me poursuit.

A G A T H E.

Ce n'est rien que cela. Passez à ce qui suit.

C E' L I C O U R, *lit.*

„Je ne me connois plus moi-même.

„Tous

„Tous les jours enivré du plaisir de vous voir,  
 „Près de vous je respire un feu qui me consume.  
 „La raison veut l'éteindre , & l'amour le ralume  
 „Aux foibles rayons de l'espoir.  
 „Ah ! laissez cet espoir à mon ame enflammée.  
 „Livrez-vous au plaisir d'aimer & d'être aimée.  
 „Croyez qu'il n'est rien sous les cieux  
 „Ni de plus doux , ni de plus sage.  
 „Voyez quels momens précieux  
 „L'amour attentif nous ménaage,  
 „Ah ! qu'ils seroient délicieux  
 „Si nous savions en faire usage !“

A G A T H E.

Continuez.

C E' L I C O U R.

L'audacieux !

Quel égarement ! quel délire !

A G A T H E.

La fin , surtout , est bonne à lire.

C E' L I C O U R, *lit.*

„Doutez-vous que l'himen ne souscrive à des nœuds  
 „Qu'aura formés l'amour ? Allez, soyez tranquile.  
 „A votre mere il m'est facile  
 „D'inspirer tout ce que je veux.  
 „Que n'êtes-vous aussi docile !  
 „Rien ne manqueroit à mes vœux.

A G A T H E.

Qu'en dites-vous ?

C E' L I C O U R.

Qu'elle insolence !

Votre mere lira cette lettre.

A G A T H E.

Un moment.

C E' -

CÉLICOUR.

Moi ! garder avec lui quelque ménagement !  
Non, non, rien ne sauroit me forcer au silence.

A G A T H E.

Vous êtes un peu vif. (*bas.*) Voyons s'il est méchant,  
Oui, vous ferez vengé, si vous aimez à l'être.

Dès que maman va le connoître...

CÉLICOUR.

Il aura son congé, n'est-ce pas ?

A G A T H E.

Sur le champ.

CÉLICOUR.

Sans éclat ?

A G A T H E.

Sans éclat, peut-être ;

Mais tout se fait. Le bruit en sera répandu ;

Et les noms de fourbe & de traître

Lui seront prodigués. C'est un homme perdu.

CÉLICOUR.

Quoi ! perdu, pour une folie !

Cela seroit trop sérieux.

A G A T H E.

Vous croyez ?

CÉLICOUR.

Ma foi, j'aime mieux

Qu'elle demeure ensevelie.

Après tout, cet homme a des yeux ;

Il vous voit tous les jours, tous les jours embellie ;

Et sans être un homme odieux,

On peut vous trouver fort jolie.

A G A T H E.

Ah ! je suis tranquille à présent ;

Et comme je voulois, cette épreuve m'éclaire.

CÉ-

CE' LICOUR.

Serois-je digne de vous plaire,  
Digne de vous aimer, si j'étois malfaisant?

*(Il veut déchirer la lettre.)*

AGATHE.

Ne déchirez pas.

CE' LICOUR.

Bon! pourquoi?

AGATHE.

Je veux lui faire

Peu de mal, mais beaucoup de peur.

Ce n'est pas trop, je crois, pour punir un trompeur.

CE' LICOUR.

Ho! non.

AGATHE.

Vous ferez en colere;

Et Cliton, pour vous appaiser,

N'ayant rien à vous refuser,

Lui-même à nous unir engagera ma mere.

CE' LICOUR.

A merveille! au moyen de sa lettre... Oui, je vois,  
Belle Agathe, & je sens tout ce que je vous dois.

*(Il se jette à ses genoux, & lui baise la main.)*

## SCENE III.

CLITON, CE' LICOUR, AGATHE.

AGATHE, *appercevant Cliton.*

*(Bas.)*

*(Haut.)*

Voici Cliton. Quelle folie!

Un Capitaine à mes genoux!

Est-ce là votre poste?

CE'-

CE'LI COUR.

Il me seroit bien doux!

A G A T H E.

Si votre Colonel vous voyoit ?

CE'LI COUR.

De sa vie

Il n'auroit été si jaloux.

A G A T H E.

Allons, finissez. Levez-vous.

CE'LI COUR.

Songez que dans peu je vous quitte.

A G A T H E.

Ne m'avez-vous pas fait vos adieux ? Tout est dit.  
Allez vous-en bien loin, & m'oubliez bien vite.

CLITON, à part.

Bon ! comme il a l'air interdit !

(à Célicour.)

Ah ! je vous y prends, petit traître,

Petit séducteur ! c'est ainsi

Que de la liberté que l'on vous donne ici ?..

Je suis ravi de vous connoître.

CE'LI COUR.

Qu'ai-je fait ?

CLITON.

Vous croyez peut-être

Que je n'ai pas vû ? Libertin !

A G A T H E.

Oui, grondez-le bien fort ; car c'est un vrai lutin.

CLITON.

Tremblez jeune insensé.

Sa mere va m'entendre ;

Et vous serez tancé.

Demain, sans plus attendre,

Partez,

Partez, partez d'ici.  
 Agathe le veut ainsi.  
 Voyez-vous, dans sa rougeur  
 Comme la colère éclate?  
 Appaisez-vous, belle Agathe :  
 Je serai votre vengeur.  
 Tremblez jeune insensé.  
 Sa mere va m'entendre;  
 Et vous serez tancé.  
 Demain, sans plus attendre,  
 Partez, partez d'ici.  
 Agathe le veut ainsi.

CE LICOUR.

Qu'elle ordonne; il suffit. Mais vous, il vous sied bien  
 D'employer ici la menace?

Vous voulez me chasser? Et c'est moi qui vous chasse.

*(Il lui montre sa lettre.)*

Voilà votre congé, bien plus sur que le mien.

CLITON, à Agathe.

Quel est ce congé?

AGATHE.

Ce n'est rien.

C'est ce billet, ce badinage,

Que vous m'avez écrit.

CLITON.

Il l'a vu!

CE LICOUR, à part.

Le courage,

Va lui manquer.

CLITON.

O ciel!

AGATHE.

Ne soyez point fâché:

C'est mon cousin: pour lui je n'ai rien de caché.

CLI-

CLITON.

Je suis trahi! perdu!

CE' LICOUR.

J'aime à voir de quel stile  
Un sage écrit à sa pupile.  
Libertin! séducteur!

CLITON.

J'avois perdu l'esprit,  
Je l'avoue. Ah! rendez, rendez-moi cet écrit.

CE' LICOUR.

Non.

CLITON.

De grace.

CE' LICOUR.

Peine inutile.

CLITON.

Agathe!

AGATHE.

Allez, soyez tranquile.  
Il ne le montrera qu'à ma mere.

(Elle sort.)

SCENE IV.

CE' LICOUR, CLITON.

CLITON.

AH! serpent!

(A part.)

Que vais-je devenir si cela se répand?

DUO.

D U O.

C L I T O N.

J'ai fait une grande folie.

Je le sens bien !

C E' L I C O U R.

Je le crois bien.

C L I T O N.

Hélas ! quel malheur est le mien !

Mais quoi , le plus sage s'oublie.

C E' L I C O U R.

On ne peut pas toute sa vie

Jouer si bien l'homme de bien.

C L I T O N.

Souvent le plus sage s'oublie.

C E' L I C O U R.

Souvent le plus rusé s'oublie.

C L I T O N.

J'ai fait une grande folie.

Hélas ! quel malheur est le mien !

C E' L I C O U R.

On ne peut pas toute sa vie

Jouer si bien l'homme de bien.

C L I T O N.

Mon cœur me le reprochoit bien ;

Mais Agathe est si jolie !

C E' L I C O U R.

Ho ! très-jolie !

Oui , j'en convien.

C L I T O N.

N'en dites rien , je vous supplie ,

Dans la maison n'en dites rien.

C E' L I C O U R.

Pour cela non. Je vous supplie

De trouver bon qu'il n'en soit rien.

C L I T O N.

J'ai fait une grande folie, &c.

C E' L I C O U R.

Finissons. Vous avez du crédit sur ma tante ;

A garder le secret voulez-vous m'engager ?

D

CLI-

CLITON.

Si je le veux !

CÉLICOUR.

Je puis encor vous ménager.

J'aime Agathe. A mes vœux que sa mere consente;  
Et je veux bien tout oublier.

CLITON.

Que n'ai-je le crédit dont je vois qu'on me flatte !  
Mais...

CÉLICOUR.

Point de *mais*. Je n'ai qu'un mot: la main d'Agathe;  
Sinon , je vais tout publier.

## SCENE V.

CLITON, *seul*.

AH ! quelle adresse !

La traîtresse !

Comment prévoir

Un trait si noir ?

Ah ! mon ivresse,

Ma tendresse,

Mon ivresse

Ne m'a fait voir

Qu'un fol espoir.

C'est par moi, par moi-même

Qu'elle a su me punir.

A mon rival qu'elle aime,

C'est moi qui vas l'unir.

Dans ce péril extrême

Sauvons du moins l'honneur.

Faisons.... Quoi ? Leur bonheur !

Ah ! qu'elle adresse ! &amp;c.

SCENE

## SCENE VI.

## ORFISE, CLITON.

ORFISE, *avec émotion.*

Vous êtes là, Cliton, bien calme & bien tranquile ;  
Et moi je suis dans la douleur ;  
Ma fille. . . .

CLITON.

Hé bien ?

ORFISE.

Votre pupile. . .

Vous m'avez prédit mon malheur,  
Elle est amoureuse à son âge  
De mon étourdi de neveu ;  
Et mon frere , cet homme sage  
Me demandé à moi mon aveu.

ARIETTE.

Il est bien tems qu'on me consulte  
Ah ! mon ami , c'est une insulte  
Et de douleur j'en ai frémi.  
Pour me tromper , tous deux s'entendre !  
Trahir une tante, une sœur !  
Ah ! mon ami quelle noirceur !  
Séduire un cœur facile & tendre  
Et puis venir me dire à moi ,  
Ma sœur l'amour nous fait la loi ,  
Non, non, qu'ils cessent d'y prétendre.  
Non, Cliton , ce n'est pas à moi  
Qu'un fol amour fera la loi !  
Mere imprudente, à quoi m'expose  
Ma foiblesse & ma bonne foi,  
De mon malheur je suis la cause,  
Dans votre sein je le dépose  
Fidele ami, secourez-moi.

CLITON.

Et Madame l'on fait que vous êtes si bonne!

ORFISE.

Je le suis ; mais non pas assez  
 Pour former ces nœuds insensés.  
 N'ayez pas peur que j'abandonne  
 Ma fille à ses folles amours ;  
 Et pour en abrégér le cours,  
 Je vais lui déclarer l'époux que je lui donne.

CLITON.

Vous avez fait un choix ?

ORFISE.

Oui, le choix d'un époux  
 Aimable & vertueux, éclairé, sage & doux,  
 D'un caractère honnête & d'un esprit solide,  
 Qui sera son ami, son conseil & son guide ;  
 Et cet homme unique, c'est vous.

CLITON.

Moi, Madame ?

ORFISE.

Oui, vous-même.

CLITON, *à part.*

Ah ! maudite imprudence !

ORFISE.

Ma fille est sous ma dépendance.  
 Je disposerai de sa main.  
 Et quant à mon neveu, nous nous quittons demain.

CLITON, *à part.*

Qu'ai-je fait ?

SCENE

## SCENE VII.

CLITON, ORFISE, ORONTE,  
AGATHE, CE'LICOUR.

ORFISE.

Oui, demain nous nous quittons mon frere.

ORONTE.

Ma sœur, en vérité je ne fais pas pourquoi

Vous vous êtes mise en colere.

Nos enfans s'aiment : je n'y voi ,

Ni crime, ni malheur. Ils sont de bonne foi,

Et tous deux en âge de plaire.

Vous êtes plus riche que moi ,

Voilà tout.

ORFISE.

Fi, Monsieur! quelle indigne pensée!

Riche, ou non, votre fils est un jeune étourdi.

Ma fille une jeune insensée;

Moi, Monsieur, je suis mere, & je suis offensée;

Ils ne se verront plus. C'est moi qui vous le di.

ORONTE.

Voulez-vous que ce soit la raison qui l'emporte,

Ma sœur? prenons quelqu'un qui nous mette d'accord,

Cliton, votre ami, peu m'importe.

C'est à lui que je m'en raporte;

Et je céderai, si j'ai tort.

ORFISE.

Vous prenez Cliton pour arbitre!

ORONTE.

Oui ma sœur. N'est-ce pas un sage?

ORFISE.

Assurément!

D 3

ORON-

O R O N T E.

Hé bien, qu'il nous juge à ce titre.

O R F I S E.

Volontiers. Je souscris d'avance au jugement.

O R O N T E.

Sans appel ?

O R F I S E.

Sans appel. La faveur n'est pas grande.

O R O N T E.

C'est tout ce que je vous demande.  
çà, notre juge, allons, prononcez librement.

C L I T O N, à part.

Que dirai-je ?

C E' L I C O U R, *bas.*

Parlez, ou je parle moi-même.

C L I T O N.

Vous avez sur Agathe un empire suprême,  
Madame ; & vos desirs font pour elle des loix.

O R F I S E, à Oronte.

Hé bien ?

C L I T O N (\*).

Mais une mere, à ses enfans qu'elle aime,  
De son autorité ne fait sentir le poids,  
Qu'avec une douceur extrême.

O R F I S E.

Ne m'avez-vous pas dit cent fois,  
Qu'il seroit imprudent de les unir ensemble ?

C L I T O N.

Oui... Mais à présent il me semble  
Plus dangereux encor d'exercer tous vos droits.

OR-

---

(\*) Chaque fois que Cliton paroît pencher du côté de la mere, Célécour lui montre la Lettre, & la peur lui fait changer d'avis.

O R F I S E.

Monsieur, point de foiblesse, & point de déférence.  
(*bas.*)

Voulez-vous leur donner sur vous la préférence ?

C L I T O N.

Ah Madame ! je sens tout ce que je vous dois.

O R F I S E.

Prononcez donc.

C L I T O N.

J'hésite, & ce n'est pas sans cause.

A des regrets, sans doute, un fol amour expose...

Mais Agathe a choisi ; je souscris à son choix.

O R F I S E.

Mais, Monsieur, c'est à vous que ma fille est promise ;

Et c'est à moi qu'elle est soumise.

O R O N T E , &amp; C E L I C O U R

Lui ! lui ! l'époux d'Agathe !

C L I T O N.

Ah Madame ! Cessez

D'affliger ces deux cœurs que l'amour a blessés.

O R F I S E.

C'est vous Cliton ! c'est vous qui voulez que je livre

Ma fille à ce jeune homme !

C L I T O N.

Oui, faisons deux heureux,

Madame : auprès de vous, sous vos yeux ils vont vivre ;

Et vous serez sage pour eux.

O R F I S E.

Non, cela n'est pas concevable.

Quel homme !

O R O N T E.

Allons ma sœur.

O R F I S E.

Je l'avoue, il m'accable.

O R O N T E.

O R O N T E.

Ici les vains détours ne sont plus de saison :  
Il faut céder.

O R F I S E.

Je cède.

C E' L I C O U R.

Ah Madame !

A G A T H E.

Ah ma mere!

O R F I S E.

Rendez-lui grace.

O R O N T E.

He bien , n'avois-je pas raison?

C E' L I C O U R, *à part, rendant la lettre à Cliton.*

Tenez, l'homme de bien. Je me tais; mais j'espere  
Que vous ne ferez plus l'ami de la maison.

Q U I N Q U E.

O R F I S E.

Le voilà, le vrai modèle  
De la candeur & du zèle ;  
Le vrai sage, le voilà.

Je veux que de ce trait-là  
Soit fait un récit fidèle.  
Dans mille ans on le lira ;  
En le lisant chacun dira :  
Le voilà, le vrai modèle  
Des amis de ce tems là.

O R O N T E, A G A T H E, C E' L I C O U R, *en ironie.*

Le voilà, le vrai modèle  
De la candeur, &c.

C L I T O N, *à part.*

Le voilà, le vrai modèle  
De la malice femelle ;  
Et sa dupe, la voilà.  
Comptez, après ce trait-là,  
Sur la candeur d'une belle.  
En me voyant on dira :  
Tu croyois te jouer d'elle.  
Pauvre sot! qu'as-tu fait-là?

F I N.

LA

BUONA FIGLIUOLA,

OPERA-COMIQUE,

EN TROIS ACTES;

*Parodiée en François*

sur la Musique du célèbre PICCINI.

*Représentée sur le Théâtre de la Cour, par  
les Comédiens François ordinaires du Roi,  
le Novembre 1772.*



---

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,  
Imprimeur-Libraire.

---

M. DCC. LXXII.

*Avec Permission du Roi.*

fant dans ses ouvrages ; & je m'empressai de seconder des sentimens aussi louables (\*).

On conçoit aisément combien les entraves de la parodie doivent mettre à la gêne un esprit tant soit peu vif ; il n'y a pas de travail plus rebutant que celui qui vous assujettit, non seulement aux idées d'un autre Auteur, à ses expressions, à sa ponctuation, mais encore aux pieds de ses vers, au genre & à la quantité de ses syllabes, qu'il faut faire brèves ou longues, masculines ou féminines, d'après le poëme original & la musique, sans compter les repos qu'il est nécessaire de ménager, & les *a*, les *é* qu'il faut conserver pour ces cadences brillantes qui font quelquefois tout le mérite d'une Ariette : ajoutez à cela la certitude de ne pas retirer la moindre gloire d'un ouvrage où tout est sacrifié à la musique. Je le répète, il n'est point d'ouvrage plus pénible & plus ingrat. Mais rien ne me coûte, & tous les genres, tous les théâtres me sont bons, quand il est question de contribuer aux plaisirs du public, & de me renouveler de temps en temps dans son souvenir, jusqu'au moment où il me sera permis de me rapprocher de la Scene Françoisise & d'y faire de nouveaux efforts qui puissent répondre à l'indulgence avec laquelle on y a vu le *Tuteur dupé*, le *Marriage interrompu*, même les *Etrennes de l'Amour*.

---

(\*) Je suis bien-aisé de me montrer aussi désintéressé que mon Musicien, & je mettrai sous les yeux de mes Lecteurs les beautés de la Piece Italienne. On en trouvera un extrait à la suite de celle-ci.



LA  
BUONA FIGLIUOLA,  
OPERA-COMIQUE.



ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, *seule.*

**M**E voici dans ce jardin délicieux, où je semble respirer plus agréablement que par-tout ailleurs... (*elle soupire.*) Ah! c'est que tout y a du rapport avec la situation de mon ame!.. (*elle arrose des fleurs.*)

ARIETTE.

Quel plaisir, quelle volupté  
De voir au lever de l'aurore  
Ces roses & ces lis éclore,  
Pour se disputer de beauté!  
Elles paroissent me sourire,  
Et me dire,  
Nous te devons  
Le parfum que nous exhalons. (\*)

---

(\*) L'Ariette suivante fut substituée à celle-là, par les Comédiens qui crurent servir le goût du public, & qui

6 LA BUONA FIGLIUOLA,

qui est un morceau beaucoup plus brillant, du même compositeur, sans être de la même pièce, ces paroles paroissent à l'Editeur, on ne peut pas plus musicales. Il ne leur donneroit pas, dit-il, cet éloge, si elles étoient de lui.

Dans ces fleurs je vois l'image  
De l'amour, de ses dangers.

Dans le jeune âge  
Aisément l'on s'engage.

Loin qu'il vous blesse,  
L'amour vous careffe;  
Mais ses biens sont passagers.

Un cœur est épris,  
Ses vœux sont remplis.

Mais quel dommage,  
Quand le papillon volage,

Dans son hommage,  
Sur chaque fleur, sans se fixer,  
Toujours se plaît à voltiger!

---

SCENE II.

ROSETTE, SIMONIN.

SIMONIN.

EH! bon jour, Mam'zelle Rosette! A quoi vous amusez-vous là? Je vous désions de rendre ces fleurs aussi fraîches que vous.

ROSETTE.

Simonin est galant.

SIMONIN.

Moi! nanin: c'est que je ne sommes point jardinier pour rian, & que je nous connoissons en fleurs.

Tenez,

Tenez, quand je vous reluquons, je voyons du jasmin par ici, des roses par là, & des doubles encore... Morgué, regardez-moi, ne varriez-vous pas itou chez moi queuque chose qu'on pourroit leur joindre, pour parfaire le bouquet? bien entendu que le mariage nous lieroit tout ça. N'y a pas moyen de plaisanter avec vous: vous inspirez le respect drès qu'on vous voit.

## R O S E T T E.

Ah! mon pauvre Simonin! songe que je ne connois point mes parents; ils m'abandonnerent chez un payfan, qui, au bout de quelque temps, manquant de subsistance pour lui & pour moi, pria Madame la Comtesse de se charger de mon enfance: tu fais qu'elle m'a fait élever dans ce château; que je dois tout à ses bontés. Que ferois-tu d'une infortunée comme moi?

## S I M O N I N.

Ce que j'en ferions?... ce que j'en ferions?... & pargué, ça se deveine; j'en ferions ma minagere. Nanette me mitonne, alle me voudroit pour époufeux; alle me fait dire tous les jours par sa bonne amie Marton, la femme de chambre de notre Comtesse, que vous n'êtes pas mon fait, que vous savez trop bian lire, trop bian écrire. N'y a pas du mal à ça: votre écriture me servira à mettre l'étiquette sur les paquets de mes graines; & moyennant votre lecture, vous verrez dans l'almanach quand il faudra les semer, quand il devra pleuvoir ou faire biau temps. M. le Marquis, le neveu & l'héritier de notre Comtesse, se mariera; il aura des enfants, & les nôtres saront les jardiniers des siens.

ROSETTE, *émue au nom du Marquis, soupire.*  
Hélas!

SIMONIN.  
Vous soupirez! bon! feigne d'amitié!

ROSETTE.  
Tu la mérites.

SIMONIN, *sautant de joie.*  
Ah! que je sommes content!

ROSETTE.  
Mais je puis t'offrir seulement celle qu'ont pour  
toi tes sœurs, tes amis, tes parents.

SIMONIN.  
Oh! j'ons déjà tant de parentailles! (*A part.*)  
Mais, chut, faut toujours prendre ça. C'est peut-  
être une ruse.

ARIETTE.

J'ons besoin d'une amante  
Et non d'une parente.

Pourtant  
En attendant

Que tu m'aimes comme amant,  
Aime-moi comme parent.

(*Bas, à part.*)  
Sous ce titre en sentinelle  
L'amour surprend une belle.

Crac, aussi-tôt le parent  
A les droits d'un amant,

Oui, les droits, tous les droits d'un amant.

(*En ricanant.*) Sans adieu, ma petite sœur; faut  
espérer que je serons un jour pu proches parents...  
Dam, qui fait?.. (*A part.*) Laissons-là sur la ré-  
flexion. Tatigué, que je sommes un fin marle!

SCENE

SCENE III.

ROSETTE, LE MARQUIS.

ROSETTE.

AH ! Rosette ! infortunée Rosette ! ne vaudroit-il pas mieux écouter l'amour franc & sincere de Simonin , que la malheureuse passion qui fera le tourment de ta vie ? Heureusement qu'elle est ignorée de tout le monde , même de celui qui la fit naître... O dieux ! c'est lui !..

LE MARQUIS.

La voilà ! mon cœur respire.

ROSETTE, *troublée.*

Je ne pourrai lui cacher le trouble qu'il me cause ; il vaut mieux le fuir.

LE MARQUIS.

Rosette ! ma chere Rosette !.. Elle me fuit sans cesse... Comment lui peindre la vivacité de mon amour ? Je vois une de ses camarades. Les jeunes personnes se font ordinairement de petites confidences : il faut mettre celle-ci dans mes intérêts. Mais pourrai-je le faire sans compromettre ce que j'aime ? Il faudroit... (*Il s'éloigne un peu en rêvant.*)

SCENE IV.

ANNETTE, LE MARQUIS.

ANNETTE.

Que je suis lassé de porter continuellement ce maudit panier !

A R I E T T E.

Pauvre Annette, quelle pitié!

J'ai la tête meurtrie.

Faudra-t-il toute la vie

Me borner à ce métier?

Je suis encor si jeune!

Pauvre Annette,

Qui descendra ton panier?

Qui te prendra ton panier?

LE MARQUIS, *à part.*Essayons... (*Haut.*) Ce fera moi, belle Annette, qui t'aiderai.ANNETTE, *faisant plusieurs révérences.*

Ah! Monsieur, je vous demande excuse....

(*A part.*) Que les beaux Messieurs sont polis!LE MARQUIS, *bas.*Il faut la flatter. (*Haut.*) Comme elle est jolie, la friponne! (*Lui passant la main sous le menton.*) Dis-moi, as-tu jamais aimé?ANNETTE, *à part.*Où veut-il en venir? Il faut faire l'innocente; les Messieurs ne haïssent point cela... (*Haut.*) Moi, avoir aimé? le moyen? je n'ai encore que seize ans.

LE MARQUIS.

Comment recevrais-tu une confidence amoureuse?

ANNETTE, *à part.*Oh! oh! que veut-il dire par-là?... (*Haut.*) Dam, selon les personnes.

LE MARQUIS.

Mais si, par exemple, j'avois quelque secret amoureux à te confier?

AN-

ANNETTE, à part.

Ah ! que je suis aise !.. (Haut.) Dam, ce seroit encore selon l'espece d'amour.

LE MARQUIS.

Je vois que je puis t'ouvrir mon cœur , mes feux font légitimes.

ANNETTE, à part.

Quel bonheur ! Simonin peut maintenant faire le fier tant qu'il voudra.

LE MARQUIS.

M'unir à la beauté que j'aime , seroit toute ma félicité.

ARIETTE.

Qu'elle est belle !

Tout en elle

Me ravit.

Sourit-elle,

C'est la pudeur qui sourit.

Que sa mine

Enfantine

Est divine !

Son regard est si flatteur,

Si séducteur ,

Qu'il porte au cœur

Un trait vainqueur ,

Un trait vainqueur.

Les airs, les tons, les grimaces,

Qui jusqu'ici m'ont enchanté,

Ne valent pas ses graces ,

Son ingénuité,

Sur-tout son honnêteté.

Adieu donc tons, grimaces,

Je préfere l'honnêteté.

AN-

ANNETTE.

Ah! mon cher Maître! que vous méritez bien d'être aimé! & vous l'êtes.

LE MARQUIS.

Je suis aimé! je suis aimé! Rosette t'a donc aussi confié son secret?

ANNETTE, *à part.*

Rosette, ah! comme je me suis trompée!

LE MARQUIS.

*(Il prend la main d'Annette avec transport. La Comtesse paroît sans rien dire.)*

Annette, ma chere Annette! sois sûre de ma reconnoissance.

## SCENE V.

Les Acteurs précédents, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *se met entre Annette & son neveu.*

JE vous y surprends!

ANNETTE, *fuyant...*

Ah! *(Elle revient ensuite écouster de loin.)*

LE MARQUIS.

O ciel!

LA COMTESSE.

N'êtes-vous pas honteux de prodiguer des douceurs à une misérable villageoise? vous, un Marquis! Ah!

LE

LE MARQUIS, *bas.*

Bon! elle a pris le change.

LA COMTESSE.

Que diroient le Baron votre bifaïeul, le Comte votre grand-pere, le Vicomte votre pere, le Commandeur votre oncle, eux qui se sont toujours ruinés pour des femmes de la premiere qualité?

LE MARQUIS.

Ils diroient, Madame... ils diroient... que je ne suis pas aussi dupe qu'eux. (*Il s'en va.*)

LA COMTESSE.

Quel goût! quelle excuse!

SCENE VI.

LA COMTESSE, ANNETTE.

ANNETTE, *à part.*

LE Marquis est parti; voici un instant favorable pour me venger de lui & de sa Rosette. Que je les hais!

LA COMTESSE.

Vous voilà encore, petite effrontée!

ANNETTE.

Je viens prendre mon panier.

LA COMTESSE.

Avoir l'indignité d'écouter les douceurs d'un homme de qualité! d'un bourgeois, passe.

AN-

ANNETTE, *d'un ton boudeur.*

Eh ! il est bien fâcheux d'être grondée pour les autres.

LA COMTESSE.

Que marmotez-vous ?

ANNETTE.

Moi ? rien. Mais j'ai surpris Monsieur le Marquis disant à Rosette des choses qui vous fâcheroient, si vous les saviez ; il me prioit de ne pas vous les rapporter : & voilà que vous me grondez présentement.

LA COMTESSE.

Des choses qui me fâcheroient ? Ah ! ma petite, conte-moi ce qu'il lui disoit ; conte, conte, mon cœur.

ANNETTE, *malignement, d'un air naïf.*

Très volontiers. Il lui disoit... Mais, non : je fais réflexion que je ne puis trahir les secrets d'un Marquis : si c'étoit ceux d'un bourgeois, passe.

LA COMTESSE.

Je suis aussi grande Dame que M. le Marquis est grand Seigneur, & je t'ordonne de parler. Mais ne mens point.

ARIETTE.

ANNETTE, *d'un air simple.*

Vous pouvez en croire

Un cœur innocent.

Voici donc l'histoire

Naturellement ;

Car à mon âge,

Fillette sage

Ment

Rarement.

*(Feignant d'avoir peur.)*

Mon jeune maître

Est là peut-être !

LA COMTESSE.

De quoi, de quoi  
Lui parloit-il ? Dépêche-toi.

ANNETTE.

De mariage.

LA COMTESSE.

De mariage !

ANNETTE.

Faut au village  
Etre discret.

ENSEMBLE.

Point de secret,	C'est un secret,
Point de secret.	C'est un secret.

*(Elle fuit en faisant un signe de méchanceté derrière la Comtesse.)*

SCENE VII.

LA COMTESSE, seule.

**L**A pauvre innocente n'ose s'expliquer clairement.  
Holà ! faites-venir Rosette ; je veux la chasser  
tout de suite. Comment a-t-elle pu prétendre à  
l'honneur d'épouser un Marquis, & un Marquis  
qui est mon neveu encore ? O temps ! ô mœurs !

ARIETTE.

Quel orgueil épouvantable  
L'on voit regner à présent !  
Pour peu qu'on ait d'agrément,  
Pour peu que l'on soit aimable,  
L'on vise à tout maintenant :  
Rien n'est plus insoutenable.

Aucun

Aucun rang n'est limité ;  
 On voit la beauté ,  
 D'un air effronté ,  
 Marcher à côté  
 De la qualité !  
 Quelle indignité !  
 Quelle atrocité !  
 Ciel ! quel affront pour la qualité !

---

## SCENE VIII.

ROSETTE, LA COMTESSE.

ROSETTE.

ANnette & votre femme-de-chambre m'ont dit  
 d'un air fort empressé & fort joyeux que vous  
 me demandiez : je me rends à vos ordres.

LA COMTESSE.

Vous ne rougissez pas en me voyant !

ROSETTE.

Moi, Madame! & de quoi? Seroit-ce de l'obscurité de ma naissance? je tâche d'y suppléer par mes sentimens. Seroit-ce de vos bontés? les bien-faits ne font rougir que les cœurs ingrats.

LA COMTESSE, *à part.*

Comme elle s'exprime! comme elle fait prendre un air intéressant! Mais ce sont ces mêmes charmes qui ont séduit le Marquis... Vous ne savez que trop quel est votre crime: vous aimez le Marquis.

ROSETTE, *à part.*

O ciel! me serois-je trahie?

LA

LA COMTESSE.

Ce n'est pas tout; il vous aime?

ROSETTE, *d'un air intéressant.*

Lui, Madame?

LA COMTESSE.

Sors de chez moi; je ne veux plus te voir.

ROSETTE.

Ah! ma chere maîtresse, voudriez-vous mettre le comble à mon malheur?

LA COMTESSE.

Fuis, fuis, ingrate, téméraire, orgueilleuse!..

ROSETTE.

Vos bontés me sont si nécessaires! je fais si bien les apprécier!

LA COMTESSE.

Fuis, te dis-je; & va rejoindre les malheureux payfans chez qui tes parents t'ont abandonnée...  
(*Avec le dernier mépris.*) Va, tu es bien digne d'eux!

ARIETTE.

ROSETTE.

Une fille délaissée,  
Sans parents, sans protecteur,  
Est maltraitée,  
Est rejetée:

Ah! c'est trop de rigueur.

Vous déchirez mon ame.

Mais, Madame,

Je m'éloignerai d'ici,

Puisque vous l'ordonnez ainsi,

La malheureuse Rosette,

B

Toute

Toute en larmes, toute inquiète,  
 Pourra trouver quelque appui.  
 Oui, Rosette,  
 Le ciel est le protecteur  
 De l'innocence & de l'honneur.

LA COMTESSE, *à part.*

Elle m'attendrit malgré moi. Que deviendra-t-elle, si jeune, sans expérience? Donnons des ordres pour qu'on la fasse entrer dans un carrosse, dès qu'elle sera au bout de l'avenue, & qu'on la conduise en secret dans le Couvent prochain; par-là je la mettrai à l'abri de l'indigence, & des poursuites du Marquis.

ROSETTE, *allant vers la Comtesse.*

Ma chère maîtresse, enlevez-moi vos bienfaits: mais rendez-moi, du moins, votre estime.

## LA COMTESSE.

Fuis; laisse-moi!.. (*à part.*) Il faut lui cacher qu'elle m'a émue. En honneur, elle étoit faite pour être de qualité.

## SCENE IX.

ROSETTE, ANNETTE, MAR-  
 TON, SIMONIN, LE MARQUIS.

## ROSETTE.

IL faut les abandonner, ces lieux qui commençoient à me devenir si chers, depuis qu'un tendre sentiment... Ah! partons, sans augmenter mes regrets.

AN-

ANNETTE.

La voilà qui s'en va ; j'ai réussi : la Comtesse l'a chassée.

MARTON.

Tant mieux ; elle commençoit d'avoir plus de crédit que moi sur l'esprit de ma maîtresse.

ROSETTE, *prête à quitter la scene, s'arrête, & regarde encore en soupirant ces lieux qu'elle est obligée de fuir.*

FINALE EN CHANT.

Trouverai-je un autre asyle  
Où mon ame soit plus tranquille ?  
Vain espoir, si j'ai dans le cœur  
Ce qui cause tout mon malheur !

ANNETTE, MARTON, *d'un ton railleur.*

Comment, ma petite,  
Vous nous quittez si vite ?

ROSETTE.

Je vous dis adieu pour toujours.  
Puisse mon ame plus paisible,  
Voir dans un désert horrible,  
De ces maux finir le cours !

ANNETTE, MARTON, *à part.*

Et pars donc, va-t'en bien loin ;  
Mais sur-tout ne reviens point.

SIMONIN, *l'arrêtant.*

Où vas-tu, ma douce amie ?

ANNETTE, MARTON.

La friponne en te quittant  
Va rejoindre son amant.

ROSETTE.

Aux malheurs de votre amie  
Par vos ris vous insultez.

ANNETTE, MARTON, *d'un air railleur.*

Pardonnez,  
Excusez,  
Je vous prie,  
Nos témérités.

SIMONIN.

Viens avec moi, je me contente  
De l'amitié de parente.

ANNETTE, MARTON.

Bon courage, Simonin,  
Sers les amours de ton maître.  
Si je fais bien m'y connoître,  
Tu veux faire ton chemin.

SIMONIN.

De mon maître?

ANNETTE, MARTON.

Oui, ma foi;  
Et son cœur n'est pas pour toi.

SIMONIN, *repoussant Rosette.*

Reste donc, reste à mon maître,  
Cœur perfide, cœur traître.

ROSETTE.

Dieux! quel destin déplorable!  
Tout le monde ici m'accable:  
Tout le monde est contre moi.

Ah! fuyons vite loin de cette maison.

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Tu veux me quitter, ma belle ?  
C'est en vain. Non, non, cruelle !

ANNETTE, MARTON.

Simonin est son mignon ;  
Il alloit fuir avec elle.

LE MARQUIS.

Simonin !  
Ce coquin ?

ANNETTE, MARTON.

Ce coquin.

LE MARQUIS.

Ton choix est si méprisable,  
Qu'il me guérit à jamais,  
Que je brave tes attraits.

ROSETTE.

Ciel ! que je suis misérable !  
Ah ! mon sort est bien affreux.

LE MARQUIS.

Va-t'en, pars avec ce traître.

SIMONIN.

Adieu, reste avec ton maître.

ANNETTE, MARTON, *contentes.*

C'est fort bien, en vérité.

ROSETTE, *au Marquis.*

Par pitié.

LE MARQUIS.

Tais-toi, volage.

ROSETTE.

Simonin.

22 LA BUONA FIGLIUOLA,

SIMONIN.

Je suis trop sage.

ROSETTE, à Marton & Annette qui rient.

A mes maux vous insultez...

ANNETTE, MARTON.

Excusez, pardonnez

Toutes nos témérités.

TOUS ENSEMBLE.

Non, pour toi plus d'a-  
mitié,

Puisque ton cœur se par-  
tage :

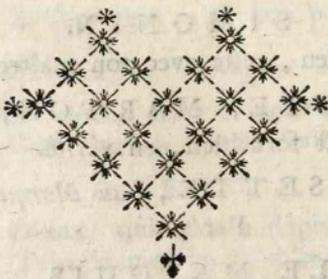
Une ingrate, une volage  
Est indigne de pitié.

Non, pour toi plus d'a-  
mitié.

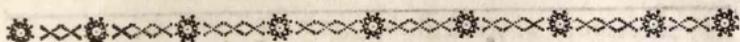
ROSETTE, va de l'un à  
l'autre.

Ecoutez-moi par pitié.

*Fin du premier Acte.*



ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, *seul, au désespoir.*

A R I E T T E.

Perds-je Rosette ? hélas !

Amour , retiens tes pas.

Elle me fuit , hélas !

Enchaîne , Amour , tes pas.

Si mes transports ont pu lui déplaire,

Mon repentir

Sincere

Ne peut-il la fléchir ,

L'attendrir ?

Injuste que je suis ! comment ai-je pu ajouter foi à des propos outrageants pour elle ? Comment ai-je pu prêter l'oreille aux discours de deux femmes jalouses de sa beauté, peut-être même de sa vertu ?

A R I E T T E.

Le désespoir , la rage ,

M'animent tour à tour.

Vous paierez cher l'outrage

Fait au plus tendre amour.

Oui, perfides, je jure... Hélas ! j'oublie que je suis chez ma tante, que mes imprudences ne feroient que l'irriter davantage contre ma chere Rosette... Mais quel bruit ! quelle rumeur...

B 4

SCENE

## SCENE II.

LE MARQUIS, ROSETTE,  
SIMONIN.

SIMONIN, armé d'une faucille, ramene Rosette; il la quitte ensuite un instant pour aller vers la coulisse.

NE crains plus rien, tu es en sureté... Garçons, poursuivez les ravisseurs.

LE MARQUIS, vivement.

C'est elle! Rosette!

ROSETTE, se laissant aller dans les bras du Marquis.

Le cœur me manque.

LE MARQUIS, alarmé.

Elle est prête à se trouver mal! Viens, Rosette, ma chère Rosette! (Il l'emmène vers un salon qui donne sur le jardin.)

SIMONIN, se retournant, dit avec dépit:

Eh bien! jarni! ne vela-t-il pas qu'il me l'enlève à son tour?

## SCENE III.

SIMONIN, seul.

RECITATIF OBLIGE.

Je n'en puis revenir:

Faut-il se voir ravir

Ce que l'on aime, ainsi sous la moustache ?  
 On alloit l'enlever,  
 J'ai su la délivrer,  
 Et mon rival d'entre mes bras l'arrache !  
 Ah ! Simonin, quel triste sort !  
 Je suis en furie,  
 J'enrage ma vie,  
 Et j'aurois envie,  
 Pour oublier celle qui m'est ravie,  
 Avec ce fer de me donner la mort.

A R I E T T E.

Oui, Rosette, ton Simonin,  
 Le cœur noyé dans le chagrin,  
 Veut pour toi percer son sein...

Mais une terreur secrète  
 Me répète :  
 N'en fais rien, pauvre bête...

Courage! dans le malheur,  
 Faut du cœur,  
 De la vigueur.

S C E N E IV.

SIMONIN, TAILLEFER.

TAILLEFER, *entre par la grille, & retient  
 Simonin.*

Hola ! hé, paysan, que toi l'y faire là ?

S I M O N I N.

Qui que vous foyez, vous arrivez à propos ; je  
 crois que j'allois me tuer pour une maîtresse qui me

fait mourir à petit feu : vous voyez que j'en sommes tout maigre.

## T A I L L E F E R.

Pouf ! toi l'y être grandement fou d'alir au tré-passement pour une maîtresse : pour la gloire, passe. Toi, fenir à la guerre avec moi , bientôt oublier l'ingrate à toi dans la délice d'un camp.

## A R I E T T E.

L'y afoir tambour, l'y afoir trompettes;

L'y afoir guittare & clarinettes;

L'y afoir beaucoup assez d'instruments :

Et puis filles beaucoup charmants

Se glissir la nuit dans le camp.

L'ennemi l'y être loin... trinque vain,

Payfan.

L'ennemi l'y être plus proche :

Tout bas, tout bas, on l'approche

Pour le bien frottir.

Vainqueurs, nous l'ame contente,

Retournir dessous la tente,

Pour trainquair

Et pour dansir :

Lir, lir, lir, lir.

La guerre est un grand plaisir.

## S I M O N I N.

Je sommes votre valet, Monsieur.

T A I L L E F E R, *fâché.*

Moi point Monsieur, moi Menher.

## S I M O N I N.

Eh bian Monsieur Menher soit: puisque je ne me fais pas tué pour Rosette , je ne m'exposerai plus à la mort.

TAIL-

TAILLEFER.

Toi laisser ton Rosette, & toi dir à moi où l'y être dans ce château un fillette qui afoir nom Wilhelmine?

SIMONIN.

Je n'en connois point qui porte ce nom-là.

TAILLEFER.

Devoir l'y être. Un jeune l'enfant tout charmant.

SIMONIN.

Il n'y en a pas de plus charmant que Rosette.

TAILLEFER.

L'y être laissée à un payfan tout jeunette : lui l'y afoir remise ici : lui l'y afoir dit à moi.

SIMONIN.

C'est Rosette.

TAILLEFER.

Que diable ton Rosette ! L'y afoir naturellement un joli petit signalement ici.

SIMONIN.

Eh! c'est Rosette.

TAILLEFER.

Ton Rosette l'y afoir tout cela, l'y être la Wilhelmine à moi ; toi me la montrir tout-à-l'heure.

SIMONIN, *bas.*

Bon : c'est apparemment son pere qui vient à son tour l'enlever au Marquis ; j'en suis bien aise.

TAILLEFER.

Toi fenir donc me fair parler à ton Maître & à Rosette.

SI-

S I M O N I N.

Oh ! dam ! savoir où nous les trouverons tous deux ?

T A I L L E F E R.

Oh ! eh ! payfan ! ton Rosette n'est point un de ces femelles qui fenir ?

S I M O N I N.

Oh que non ! Rosette est bian plus jolie, & puis alle est auffi douce que ces deux-là sont méchantes.

T A I L L E F E R, *enchanté.*

Pauvre l'enfant ! Toi fenir, toi te dépêchir.

S I M O N I N, *imitant Taillefer.*

Tout doucement, fous me démembriir.

S C E N E V.

ANNETTE, MARTON.

M A R T O N.

Oui, ma bonne amie, nous pensions en être débarrassées ; Simonin, à la tête de ses garçons, l'a enlevée comme on la conduisoit au couvent, & l'a ramenée.

A N N E T T E.

Elle a enforcélé certainement le Marquis & Simonin ... Où sera-t-elle ?

M A R T O N.

J'entends du bruit. (*Elle va regarder à travers la porte du sallon.*)

DUO.

D U O.

Par le trou de la serrure,  
Je l'entends là qui murmure,  
Et qui se chagrine fort  
Contre les rigueurs du fort.

A N N E T T E.

Je viens, à travers la porte,  
De la voir qui fait en sorte  
De prendre un ton larmoyant  
Pour avoir l'air plus touchant.

M A R T O N.

J'ai vu que mon jeune maître  
La suit près de la fenêtre ;  
Et j'ai cru voir, à son air,  
Qu'il vouloit la consoler.

A N N E T T E.

Notre maître, d'un air tendre,  
La main a voulu lui prendre :  
Elle vient de soupirer.

(*Malignement.*)

Je ne veux plus regarder.

M A R T O N.

Elle va fortir, je pense.

A N N E T T E.

L'un & l'autre ici s'avance.

E N S E M B L E.

Cachons-nous dans ce bosquet,  
Nous saurons tout le secret.

A N N E T T E.

Ils pourroient nous voir cacher ; faisons le tour,  
nous viendrons les épier ; nous aurons soin d'aug-  
menter tout ce que nous entendrons.

M A R T O N, *malignement.*

Et ce que nous verrons, ma bonne amie. . .

SCENE

## SCENE VI.

ROSETTE, LE MARQUIS.

ROSETTE.

JE veux aller embrasser les genoux de ma bonne  
Maitresse, lui demander excuse de lui avoir dé-  
plu, & la prier de me mettre dans quelque asyle  
respectable.

LE MARQUIS.

Rosette veut m'abandonner !

ROSETTE.

Je veux abandonner le monde entier.

LE MARQUIS.

Tu doutes donc de la pureté, de la vivacité de  
mon amour ! Je jure à tes pieds qu'il est digne de  
toi... (*Il se jette aux genoux de Rosette.*)

ROSETTE, alarmée.

ARIETTE.

Ah ! laissez, ah ! laissez-moi ; de grace,  
Levez-vous ; ce n'est point votre place :  
Vous savez trop bien plaire à mon cœur ;  
Mais j'estime encor plus mon honneur.

Quelle peine extrême !

Rosette vous aime

Sans aucun espoir :

Mais elle connoît son devoir.

(*Il veut lui baiser la main.*)

Non, laissez : malgré ma tendresse,

D'aucune foiblesse

Je ne veux rougir :

De grace, cessez... laissez-moi partir.

LE

LE MARQUIS.

Non, Rosette, il y va de ma vie ! Reste ici, continue à prendre soin de ces fleurs qu'on t'a confiées, plutôt comme un amusement que comme un travail. Je vais trouver ma tante, la conjurer de te rendre son amitié, lui peindre ta vertu, le respect que j'ai pour toi, lui promettre de ne plus te parler d'amour, & tenir parole jusqu'au moment où je serai maître de mon sort, ou qu'un heureux hasard t'aura fait découvrir des parents dignes de toi.

ROSETTE.

Ah ! mon cher Maître ! que je reconnois bien la bonté, l'honnêteté de votre cœur ! (*Elle se sépare avec effort.*) Hélas ! nous méritions peut-être tous deux un meilleur sort !

SCENE VII.

LE MARQUIS, *la regardant sortir.*

Qu'elle est belle ! qu'elle est intéressante ! .. Et j'ai promis de ne plus lui parler de ma tendresse ! .. Ah ! comment faire pour n'être point païjure ?

SCENE VIII.

LE MARQUIS, TAILLEFER,  
SIMONIN.

SIMONIN, *à part.*

Tenez, Monsieur Menher, à la parfin la voilà ; emmenez Rosette, croyez-moi. (*Il sort.*)

LE

LE MARQUIS.

Que désirez-vous, mon ami?

TAILLEFER.

Parler à fous, Menher.

LE MARQUIS.

Vous le pouvez.

TAILLEFER.

L'y afoir environ quinze ans que mon Colonel  
passir ici avec son femme, & un petit l'enfant mala-  
de beaucoup. . .

LE MARQUIS.

Eh bien?

TAILLEFER.

Un autre Officier l'y afoir cherché dispute à mon  
Colonel: aussi, pour son peine, l'y afoir reçu un  
grand coup d'épée qui l'y afoir fait parler un lan-  
gage étrancher. . .

LE MARQUIS.

O ciel! se pourroit-il?.. Continuez, de grace.

TAILLEFER.

Falloir nous partir, & pour allir plus vite, l'y  
afoir laissé l'y enfant malade chez un payfan, qui  
l'y afoir remis ici. . .

LE MARQUIS, *à part.*

Ah! ma chere Rosette! je respire. . . ton fort est  
décidé!

TAILLEFER.

Mon Colonel n'afoir pu rentrer en France que  
présentement: lui chercher aujourd'hui son l'ianfant  
d'un côté, moi de l'autre, & defoir nous rallier  
chez le Marquis de la Sainte Prouffe.

LE

LE MARQUIS.

Le Marquis de S. Preux ?

TAILLEFER.

Oui , Menher , l'ami de mon Colonel , qui l'y afoir acheté un château l'an passé dans le pays.

LE MARQUIS.

Vous m'enchantez ! vous me ravissez ! Il n'y a que deux lieues d'ici chez le Marquis de S. Preux : je vais vite envoyer chez lui , pour savoir si votre Colonel y est arrivé , & nous y volerons avec Rosette.

TAILLEFER.

Point Rosette. Wilhelmine.

LE MARQUIS.

Eh bien oui, Wilhelmine. Ma chere Wilhelmine!

TAILLEFER.

Ah ! l'y être cher à fous ? Oh ! point plaisantir : le Baron mon Colonel mal prendre sti petit raillerie.

LE MARQUIS.

Ah ! le Baron lui-même n'aura rien à reprocher à ma passion : elle est si pure ! Mais croyez-vous qu'il soit favorable à mes vœux , qu'il n'ait pas déjà pris un autre engagement ? Tout m'alarme !

TAILLEFER.

Oh ! moi n'en savoir rien.

LE MARQUIS.

Ah ! j'en mourrois !

TAILLEFER.

Diable ! Wilhelmine l'y être donc d'un joli fisionement ?

ARIETTE *dialoguée.*

LE MARQUIS.

Vous verrez les graces mêmes,

La candeur

Et la pudeur :

Du moment qu'on la voit on l'aime.

Ah ! jamais

La Beauté même

N'eut pour plaire autant d'attraits.

TAILLEFER.

Ah ! fenir, fenir, Menher,

Fouloir foir si fillette ;

Son portrait ly être parfaite.

Puis afoir moi foir beaucoup.

Trainque vain une grand coup.

LE MARQUIS, *sans l'écouter.*

Vous verrez les graces mêmes...

TAILLEFER, *le pressant.*

Ah ! fenir, fenir, Menher, &c.

*(Il se retourne, voit jette, & marque la plus grande joie.)*

Moi la foir ! .. L'y être elle-même ; l'y afoir tout le joli fisionement de son mere... Moi courir.

LE MARQUIS.

Arrêtez un moment.

TAILLEFER.

Moi point arrêter, quand moi foir la fille de mon Colonel. Tout son famille l'y être si cher à moi !

LE MARQUIS.

Attendez que nous puissions la présenter au Baron, & ménageons à tous deux la plus tendre surprise ; leur plaisir en sera bien plus grand.

TAILLEFER.

Croire cela, fous ? .. Ah ! j'aurai bien de la peine.

LE

LE MARQUIS.

Allez, en attendant, faire un tour à l'office.

TAILLEFER.

Non! moi plus faim, moi plus soif que de foir  
Wilhelmine; moi point l'y parler, ne l'approcher  
que de loin.

LE MARQUIS.

Vous me le promettez?

TAILLEFER.

Foi de brafe soldat.

LE MARQUIS.

Je vais vite dépêcher vers M. de S. Preux... Ah!  
ma chere Rosette! quel moment se prépare pour  
ton cœur & pour le mien!..

SCENE IX.

ROSETTE, TAILLEFER, dans le  
*fond du théâtre.*

ROSETTE, *revient en arrosant.*

Hélas! j'ai beau vouloir me distraire, tout me  
livre à mes réflexions, tout me rappelle le  
Marquis, & sur-tout mes parents, quoiqu'ils aient  
eu la cruauté de m'abandonner... Mais ma paupiere  
s'appesantit: je suis seule, je puis me livrer au som-  
meil à l'ombre de ce berceau.

ARIETTE.

Dieu du repos,

Suspend mes larmes,

Mes ennuis & mes alarmes,

Par la douceur de tes pavots.

C 2

TAIL-

TAILLEFER, *admirant Rosette de loin, puis s'approchant peu-à-peu.*

Pauvre l'enfant, moi qui l'y afoir vue comme ça... Nous approchir tout doucement... tout doucement... Toi dormir, pauvre petite; va, toi bien dormir.

RECITATIF OBLIGÉ.

ROSETTE, *endormie.*

Quoi! mon pere, vous me fuyez!  
Revenez.

TAILLEFER.

Elle appellir son pere!  
A lui, toi l'y être chere:  
Va tranquille, dors assez.

ROSETTE.

Vous ferez...

TAILLEFER.

Son air touchir. Qu'être jolie!

ROSETTE.

Le bonheur de ma vie!

TAILLEFER, *attendri.*

Avoir l'ame tout plein ravie!  
Pouf... mes yeux l'y être mouillés.

ROSETTE.

Ah! mon pere, revenez.

TAILLEFER.

Va tranquille, dors assez.

Lui l'y être bien proche; l'y avoir du contentement beaucoup bientôt.

SCENE

SCENE X.

Les Acteurs précédens, ANNETTE, MARTON, LE MARQUIS.

*Finale en chantant.*

ANNETTE, MARTON.

PAROISSONS; c'en est assez.

Comment donc, belle Rosette,  
Si prudente & si discrete,  
Vous vous laissez parler de près!

ROSETTE, *s'éveillant.*

Ciel! où me suis-je endormie?  
Tout conspire à m'effrayer.  
Ah! daignez vous expliquer.

TAILLEFER.

De cette l'enfant jolie  
Femmes de loin approchir;  
Moi poufoir ici fenir.

ANNETTE, MARTON.

Qu'êtes-vous?

TAILLEFER.

Un Soldat.

ANNETTE, MARTON.

Un Amant.

TAILLEFER.

Point parler.

ANNETTE, MARTON.

Si vraiment.

TAILLEFER.

Laisse dir.

Colonel. . .

38 LA BUONA FIGLIUOLA,

ANNETTE, MARTON, *l'interrompant.*  
Tout est faux.

TAILLEFER.  
Pour trouver.

ANNETTE, MARTON, *l'interrompant.*  
Il va mentir.

TAILLEFER, *impatié.*  
Peste fous, laissez-moi dir.

ROSETTE.  
Je dormois. . . .

ANNETTE, MARTON, *l'interrompant.*  
La foible ruse !

ROSETTE.  
Je ne fais. . . .

ANNETTE, MARTON.  
Frivole excuse !

ROSETTE.  
Quel est cet homme.

ANNETTE, MARTON.  
Ah, que c'est bien mentir !

TAILLEFER.  
Peste fous, laissez-moi dir.

ANNETTE, MARTON.  
Quel travers ! notre maître  
Va connoître  
Votre cœur.

ROSETTE.  
L'innocence défendra l'honneur.

LE MARQUIS, *arrivant, dit à part.*  
Je renais en sa présence,  
En apprenant sa naissance,  
Dieux ! quel sera son bonheur !

ROSETTE, *courant au Marquis.*  
Ah, Monsieur !

AN-

OPERA-COMIQUE. 39

ANNETTE, MARTON, *courant aussi vers le Marquis.*  
C'est une infidelle.

TAILLEFER.

L'y être ici. . .

ANNETTE, MARTON, *l'interrompant.*  
Près de sa belle.

ROSETTE.

Je dormois. . .

ANNETTE, MARTON.  
Rosette l'aime.

TAILLEFER.

Pauvre enfant !

ANNETTE, MARTON.  
Elle l'embrassoit même.

ROSETTE. } Ensemble. { TAILLEFER.  
Quel tourment ! } Paix, vous ment.

ANNETTE, MARTON.  
Celui-ci vraiment  
Est le véritable amant.

LE MARQUIS, *ironiquement.*  
Elle l'aime ?

ANNETTE, MARTON.  
Oui, vraiment.

LE MARQUIS.  
Et l'embrassoit ?

ANNETTE, MARTON.  
Certainement.

LE MARQUIS.  
Bien tendrement ?

ANNETTE, MARTON.  
Chassez-la vite,  
Qu'elle nous quitte,  
Chassez-la vite.

40 LA BUONA FIGLIUOLA,

ANNETTE, MARTON, ROSETTE, TAILLEFER,  
*sont différemment intrigués, & disent à part.*

Quel parti va-t-il prendre ?

LE MARQUIS, *d'un ton railleur, à Marton & Annette.*

J'ai bien des graces à vous rendre ;

Mais calmez votre fouci :

Ce que vous venez de m'apprendre

Me plaît beaucoup ainsi.

J'ai bien des graces à vous rendre.

ANNETTE, MARTON *disent entre elles d'un air railleur.*

Vive, vive ! il le prend bien,

Il ne s'alarme de rien.

ROSETTE.

Que cet homme inconnu forte.

LE MARQUIS.

Non, ma Rosette, il importe

Qu'il reste en ces lieux pour vous.

ANNETTE, MARTON.

Il entend bien les affaires ;

C'est lui qui choisit l'époux.

LE MARQUIS.

Insolentes ! téméraires !

ANNETTE, MARTON.

Il fera docile, humain.

LE MARQUIS.

Venez,

Laiſſons-les.

ROSETTE.

Non, Monsieur.

LE MARQUIS.

N'insistez pas, de grace !

AN-

OPERA-COMIQUE. 41

ANNETTE, MARTON.

Fort bien , fort bien ! faisons place.

LE MARQUIS.

Dévorez votre chagrin,  
Et respectez ma Rosette.

TAILLEFER.

Oui, respectir sti fillette.

ANNETTE, MARTON.

Du respect; c'est trop bien dit.

TOUS ENSEMBLE.

ANNETTE, MARTON. LE MARQUIS. ROSETTE.

Quel dépit! & que j'enrage!	} Je l'en aime da- vantage :	{ Je dédaigne votre outrage :
Il l'en aime da- vantage.	} Tous vos soins font superflus.	{ Tous vos soins font superflus.

TAILLEFER.

Toutes deux crefir de rage ,  
Lui l'aimir encore plus.

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

TAILLEFER, L'OFFICIER.

TAILLEFER.

AH! mon cher Colonel! si fous savoir comme  
l'y être jolie!

L'OFFICIER.

Paix, ne me nomme point. Ou m'a parlé des  
amours du Marquis; je veux voir, avant de me dé-  
clarer, si ma fille est digne de moi & de l'épouse  
vertueuse que je regrette. Hélas! cet espoir seul  
calme mon chagrin!

ARIETTE.

Quelque chose me répète,

Calme ton ame inquiete,

O trop heureux Wiltfort!

Ta fille a des appas; mais l'honneur, ce trésor,

Ajoute à ses appas encor.

TAILLEFER.

Oh! oui, l'y être si douce, si modeste, si sage!  
Fous bientôt l'y être bien aise, & moi l'y être char-  
mé d'afance de fotre joie.

L'OFFICIER.

Mon pauvre camarade, tu as partagé si souvent  
mes dangers, il est bien juste que je partage avec  
toi mes plaisirs.

TAIL-

T A I L L E F E R.

Brafe Maître !

L' O F F I C I E R.

Quelqu'un paroît. Conduis-moi vers la Comtesse : viens , mon ami... Ce n'est que parmi mes soldats que j'ai trouvé des cœurs vraiment sensibles.

---

S C E N E II.

A N N E T T E , S I M O N I N.

A N N E T T E.

Tu me fuis toujours , cœur perfide ! cœur traître ! cœur volage !

S I M O N I N.

Tu me cajoleras une autre fois. Le postillon vient de me remettre cette lettre pour M. le Marquis : faut que je la lui donne.

A N N E T T E.

Est-il vrai que ce soldat arrivé depuis peu est le pere de Rosette ?

S I M O N I N.

Dam, en fait de paternité , on n'est jamais bien sûr des choses.

A N N E T T E.

Et l'emmene-t-il ?

S I M O N I N.

Hélas ! je le craignons bien. J'en aurions d'abord été content , à cause du Marquis : mais elle est si bonne , si douce !

A N-

ANNETTE.

C'est que tu l'aimes , ingrat ! & que tu es insensible à mon amour.

SIMONIN.

Tredam, est-ce ma faute ? C'est la tienne. Que n'as-tu su me plaire , comme Rosette ? Console-toi, je vais tâcher de t'aimer.

ARIETTE.

ANNETTE.

Je suis d'une bonne pâte ,  
 Un mot touche mon cœur ;  
 Et pour peu qu'on le flatte,  
 Il n'a plus de rigueur.  
 Ah ! mon poulet, mon ame,  
 Mon petit Simonin,  
 Réponds d'un soupir à ma flamme,  
 Et je vais te donner ma main.

SIMONIN.

Eh bien, prends patience : si Rosette part, je t'épousons tout de suite par désespoir.

ANNETTE.

Par désespoir ! par désespoir ! (*à part.*) Il me paiera tout cela quand nous ferons mariés. (*haut.*) Adieu , Simonin , mon cher petit mari ; je compte sur ta parole.

SIMONIN.

Oui , compte, compte toujours.

SCENE

SCENE III.

SIMONIN, *seul.*

D'abord qu'il m'est impossible d'épouser Rosette, autant me vaut celle-là qu'une autre ; car, morgué, c'est une marchandise à laquelle le diable ne connoît rien ; & ceux qui marchandent davantage, se trouvent quelquefois les plus fots.

ARIETTE.

Entrant en ménage,  
Tout homme sage

Ne choisit plus.

Soins superflus.

Femme imbécille

Peut s'égarer ;

Femme habile

Peut nous tromper.

Ah ! quel parti prendre

Pour n'être point sot ?....

Il faut attendre

Du fort son lot.

Voici le Marquis & le soldat. Avant de donner la lettre à l'un, je sommes tenté d'acouter pour découvrir si l'un est, ou croit être pere de Rosette. Voyons.

SCENE

## SCENE IV.

LE MARQUIS, TAILLEFER,  
SIMONIN, *à part.*

LE MARQUIS.

J'ai dépêché mon postillon vers M. de S. Preux,  
& nous aurons bientôt des nouvelles de votre  
Colonel.

TAILLEFER, *fouriant.*

Oh ! oui , bientôt , bientôt.

LE MARQUIS.

Vous paroissez lui être fort attaché.

TAILLEFER.

Lui l'y être adoré de tous ses soldats. Tenez,  
au dernier bataille , rembourcir , en le défendant ,  
un bon coup de sabre dans bedaine à moi ; tous mes  
camarades l'y être jaloux de ça comme tout. Aussi  
l'y être si bon, l'y être si brave !

ARIETTE.

Ce diable à quatre,  
Il faut le foir,  
Quand lui combattre  
Pour son defoir,

Le large sabre en vain fend tête,  
La mousquetade en vain tempête,  
La canonnade en vain fait bon... bon :  
Rien ne l'arrête ; c'est un démon.

Lorsque

Lorsque lui l'y être notre Général,  
Une bataille l'y être un régal :  
Allir nous battre tout comme au bal,  
Allir nous battre tout comme au bal.

LE MARQUIS, *surprend Simonin.*

Que fais-tu là ?

S I M O N I N.

Je vous apportons cette lettre.

LE MARQUIS.

Donne, & va-t'en bien vite.

S I M O N I N, *sortant.*

Il y a queuque magnigance que je ne comprenons point.

---

S C E N E V.

LE MARQUIS, TAILLEFER.

LE MARQUIS, *ouvre la lettre.*

Bon! elle est de M. de S. Preux!

T A I L L E F E R.

De Menher de la Sainte Prouffe ?

LE MARQUIS, *lit.*

„ Le pere de cette belle enfant que j'ai vue chez  
„ vous sous le nom de Rosette, vient d'arriver ici  
„ un peu incommodé“... (J'en suis fâché!)

TAIL-

TAILLEFER, *bas.*

Bon tour !.. (*haut.*) Oh ! l'y être apparemment malade de son goutte ; n'être rien.

LE MARQUIS, *continue.*

„ Il est privé du plaisir d'aller tout de suite re-  
 „ mercier Madame votre tante de ses bontés pour  
 „ sa fille, qu'il brûle d'embrasser. Un de ses amis,  
 „ sensible à sa juste impatience, est monté en car-  
 „rosse pour aller chercher cette chere enfant ; si  
 „ vous voulez être du voyage, soyez persuadé du  
 „ plaisir que vous nous ferez.“

TAILLEFER, *rit à part.*

LE MARQUIS.

(Oh ! oui, surement, j'en ferai...) „ Le bon vieil-  
 „ lard auquel l'enfance de Rosette fut confiée, est  
 „ aussi chez moi...“

Le Marquis DE S. PREUX.

Je viens d'entendre un carrosse : c'est apparemment l'ami de votre Colonel ?

TAILLEFER.

Oui, croire moi que l'y être son meilleur ami.

LE MARQUIS.

Allons voir si c'est lui, & nous partirons tous ensemble. Voici Rosette, je reviendrai pour la préparer à ce voyage.

SCENE

SCENE VI.

ROSETTE.

ARIETTE.

DANS mon cœur , mon amant  
 Et la tendresse  
 Se combattent en ce moment.  
 Accorde, Hymen, l'Amour t'en presse,  
 Et ma tendresse & mon amant.

(\*) *L'Ariette suivante fut substituée à celle ci-dessus, par la même raison que la 1<sup>e</sup>. pag. 5.*

La tendresse  
 Et la sagesse,  
 Mon devoir, mon amant,  
 De mon cœur, en ce jour, causent le tourment.  
 Viens, Dieu d'hymen, calmer mon ame!  
 Dieu d'hymen, fais triompher ma flamme  
 Et mon devoir :  
 Par ton pouvoir,  
 Calme mon ame !  
 Dieu d'hymen, fais triompher ma flamme  
 Et mon devoir !

---

SCENE VII.

ROSETTE, LE MARQUIS.

ROSETTE.

Mon trouble m'a tantôt empêchée de vous de-  
 mander si ma bonne Maitresse étoit appaisée ;  
 D daignez

daignez aussi m'apprendre quel est ce soldat arrivé depuis peu. Il m'intéresse.

## LE MARQUIS.

Vous le saurez bientôt, belle Wilhel... belle Rosette. Quant à ma tante, elle ne vous en voudra plus; sa vanité sera satisfaite... Une demoiselle d'aussi bonne maison qu'elle, va, je crois, me donner sa main.

ROSETTE, *à part.*

O ciel!.. ce malheur te manquoit, pauvre Rosette!.. Mais, rends-toi justice, étois-tu faite pour lui?

LE MARQUIS, *à part.*

Comme elle est troublée! Que je suis heureux!.. (*haut.*) Voulez-vous avoir la bonté de composer un bouquet des plus belles fleurs que vous trouverez? je veux en faire hommage à ma belle future.

ROSETTE, *à part.*

Chaque mot qu'il dit me déchire l'ame. N'importe, ne nous démontons point... (*haut.*) Mon devoir est d'exécuter vos ordres.

LE MARQUIS, *à part.*

Quelle douceur!.. (*haut.*) Vous ne me demandez pas quelle est cette épouse. Elle est si belle! si touchante! je jure de lui être si fidèle!

ROSETTE, *avec dépit.*

Je cours vous obéir.

LE

LE MARQUIS, *Parréte.*

Un moment : elle se nomme Wilhelmine.

ROSETTE.

Hélas ! qu'elle vous rende heureux ! c'est tout ce que je demande ; & mon cœur... Ah ! mon cher Maître !.. je ne saurois plus y tenir !

LE MARQUIS, *à part.*

Et moi , je ne saurois plus long-temps ni feindre ni lui cacher mon bonheur... (*Il l'arréte.*)

DUO DIALOGUE.

LE MARQUIS.

Wilhelmine , mon amante,  
L'objet de mes desirs ,  
Cette épouse charmante ,  
C'est toi : plus de soupirs.

ROSETTE.

Joindre la raillerie  
A mes affieux tourmens,  
C'est aigrir , pour la vie,  
Les maux que je ressens.

LE MARQUIS.

Crois l'amant qui t'adore.

ROSETTE.

Puis-je vous croire encore ?

ENSEMBLE.

ROSETTE.

Ciel , en dévoilant ma naissance ,

Fais triompher mon amour !

LE MARQUIS.

Ciel , en dévoilant sa naissance ,

Fais triompher mon amour !

D 2

LE

LE MARQUIS.

A d'illustres parents.....

ROSETTE.

Moi, je devois le jour!

LE MARQUIS.

J'en avois cru d'avance  
Ton cœur & mon amour.

ROSETTE.

D'une vaine espérance  
Vous flattez votre amour.

LE MARQUIS.

Le ciel te rend un tendre pere,  
Forcé jadis, par une affaire  
Où l'engagea le point d'honneur,  
De te laisser ici, ma chere,  
Dans l'infortune. Il revient faire  
Notre bonheur.ROSETTE, *émue.*Cessez.... cessez, de grace, que je respire.  
Dieux! quel délire  
Trouble mon cœur!

LE MARQUIS.

Ma Wilhelmine, plus de tristesse.

ROSETTE.

J'ai ce nom-là?

LE MARQUIS.

Qu'il m'intéresse!

ROSETTE.

Et je verrai  
Bientôt mon pere?

LE MARQUIS.

Rien n'est plus vrai.  
Puisqu'il t'est cher, que je l'aimerai!

RO-

ROSETTE.

Quel nouveau jour m'éclaire ?  
Pour mon ame qu'il a d'attraits !

LE MARQUIS.

Es-tu contente ?

ROSETTE.

Je le suis à jamais.

Oui , je renais.

LE MARQUIS.

Qu'elle m'enchanter !

ENSEMBLE.

Ah ! le bonheur

Saisit.... mon cœur....

Comme il palpiter !

Comme il s'agite !

Comme il palpiter

Là, dans mon sein !

Si, pour la vie,

L'hymen nous lie,

Tout est plaisir, plus de chagrin.

SCENE VIII. & DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS.

TAILLEFER, *accourant.*

Vive la joie ! l'y afoir bons nouvelles de mon Colonel.

LA COMTESSE, *accourant, les bras ouverts.*

Embrasse-moi, ma chere enfant. Monsieur est un ami de ton pere, qui vient te chercher de sa part : il m'a certifié que tu étois bien demoiselle. Je l'avois deviné, en te voyant si bien née & si jolie.

L'OFFICIER, *bas à Taillefer.*

La voilà! mon cœur ne peut la méconnoître!

ROSETTE, *allant vers l'Officier.*

Ah! Monsieur! conduisez-moi, de grace, vers mon pere, mon tendre pere! Hélas! je n'avois jamais si bien senti la douceur de ce mot!

L'OFFICIER, *ému.*Mademoiselle, il brûle de vous presser dans ses bras paternels! son cœur s'ouvre aux sentiments les plus délicieux, en songeant qu'il aura bientôt ce bonheur!.. (*d'un ton sévère.*) Mais il a entendu parler de la passion de M. le Marquis.LE MARQUIS, *vivement.*

Mademoiselle n'a pas plus à rougir de mon amour, que moi-même; il n'a servi qu'à nous rendre plus dignes l'un de l'autre.

ROSETTE.

Eh! Monsieur, je ne demande qu'à voir mon pere: il connoitra, à l'air dont sa fille volera dans ses bras, si elle est digne de lui!

L'OFFICIER, *attendri.*

Mon ami est tout-à-fait heureux!.. Je sens bien... &amp; mon ame...

TAILLEFER, *en larmes.*

Mon Colonel, fous dire que l'y être fotre fille, ou moi plus n'y tenir.

ROSETTE, *se jettant dans les bras de son pere.*

Ah! je vois clair dans mon cœur!

LE

LE MARQUIS.

Monsieur , rejetterez-vous un fils ?

L'OFFICIER.

Non , mes chers enfants ! venez , que je vous  
presse dans mes bras !

LA COMTESSE, *attendrie.*

On m'avouera qu'à moins d'être de qualité , il  
n'est pas possible d'être aussi intéressant.

FINALE EN CHANT.

LE MARQUIS.

Que cette main couronne  
La plus parfaite ardeur !

ROSETTE.

Mon pere vous la donne,  
Et plus encor mon cœur.

LA COMTESSE.

Elle est toute charmante.

L'OFFICIER.

Que mon ame est contente !

TAILLEFER.

L'y être un bien grand  
Régalement.

ROSETTE, *à l'Officier.*

Ah ! mon pere,  
De vous plaire

Que mon cœur est flatté !

ANNETTE, MARTON.

Pardonnez-nous , Madame.

ROSETTE.

Oublions le passé.

SIMONIN, *honteux.*

Que je rougis dans l'ame  
D'un amour insensé !

ROSETTE.

Oublions le passé.

TOUS ENSEMBLE.

Mon cœur t'implore,  
Dieu des amours ;  
A qui t'adore  
Fais des beaux jours.  
Qu'un trait vainqueur  
Fixe en { notre } ame,  
          { leur }  
Avec ta flamme,  
Le vrai bonheur !

*Fin du troisieme & dernier Acte.*





## EXTRAIT

DE

## LA BUONA FIGLIUOLA.

## A V A N T . S C E N E .

**C***ecchina*, l'Héroïne de la Piece, a été abandonnée par ses parents dès l'âge le plus tendre. Elle est élevée au château d'un Marquis, dans l'emploi de jardiniere: ses charmes se développent; son maître en devient épris. Un jardinier, nommé *Mengotto*, ne l'a pas vue impunément, & lui sacrifie une autre jardiniere, appelée *Sandrina*. La Marquise, sœur du Marquis, habite le même château: elle est sur le point d'épouser *Armidoro*. C'est ici que l'action commence.

## A C T E I.

*Cecchina* arrose des fleurs: cette occupation la distraît du chagrin qu'elle a de ne pas connoître les parents.

*Mengotto* vient offrir ses services à *Cecchina*, lui dit qu'il manque dans son jardin la fleur d'amour. Elle ne peut avoir pour lui qu'une amitié de sœur. L'amant n'en est pas satisfait; il s'en contente cependant, dans l'espoir que la sœur deviendra son épouse. Il part.

*Cecchina* ne peut s'empêcher de sentir quelque mouvement de pitié pour *Mengotto*; mais l'amour qu'elle a en secret pour le Marquis, la rend peu sensible à celui du jardinier.

Le Marquis paroît, loue sa jardiniere d'être au travail si bon matin. il ne veut pas qu'elle se fatigue; il lui dit quelques douceurs, qu'elle feint d'abord de ne

pas comprendre. Peu à peu elles deviennent trop claires, & *Cecchina* est obligée de se retirer, en disant qu'elle va arroser d'autres fleurs.

*Sandrina* arrive ; le Marquis veut la prier de parler en sa faveur à *Cecchina*. *Sandrina* croit d'abord que le Marquis est amoureux d'elle, se félicite en secret. Mais, revenue de son erreur, elle se trouve trop jeune pour faire de pareilles ambassades. Cependant elle promet ses soins. Le Marquis sort.

*Sandrina* projette de se venger du Marquis & de *Cecchina*.

Le Cavalier *Armidoro* vient sur la scène, demande des nouvelles de la Marquise, sa future. *Sandrina* s'empresse de lui faire entendre que le Marquis doit épouser *Cecchina*, & sort.

Le Cavalier est combattu par l'amour, & par la honte d'épouser une femme dont le frere se feroit méfalloié. Il sort.

La Marquise le remplace. Sa tendresse est redoublée par la tranquillité qui regne dans le jardin. *Paoluccia*, sa femme-de-chambre, accourt pour lui annoncer l'arrivée de son futur.

Le Cavalier aborde la Marquise d'un air triste ; elle en est alarmée. Sa tristesse, lui dit-il, est causée par l'indignité du Marquis, qui veut s'unir à une vile créature, à *Cecchina*. La Marquise est indignée. Le Cavalier, malgré tout l'amour qu'il ressent, ne fait s'il pourra se résoudre à blesser la gloire de sa famille. Il sort.

La Marquise ordonne à sa femme-de-chambre d'appeler *Cecchina*. La femme-de-chambre exhorte sa maîtresse à bien maltraiter celle qui cause ses alarmes, & sort.

La Marquise est outrée contre *Cecchina* ; mais elle veut seindre à cause du Marquis. Elle lui dit avec une douceur affectée, qu'elle la cede à sa sœur, qui a besoin d'une jardiniere, & lui ordonne de partir. *Cecchina* insiste ; elle aime trop la Marquise pour vouloir changer de maîtresse. La Marquise prend un ton plus ferme.

Le

Le Marquis arrive. Il est surpris de voir pleurer *Cecchina* : on lui en dit la raison. Il combat la résolution de sa sœur, & retient *Cecchina*. La Marquise s'emporte. *Cecchina* sort après avoir déploré ses malheurs.

La Marquise reproche à son frere le tort qu'il veut faire à sa famille. Il répond qu'il révere, qu'il estime sa sœur, mais qu'il veut faire ce qui lui plaît. Il sort.

La Marquise, furieuse, appelle à son secours les furies qui animent les femmes irritées : elle sort.

*Paoluccia* & *Sandrina* paroissent, & se répandent en injures contre la malheureuse *Cecchina*, & sur-tout *Sandrina*, qui l'accuse de lui avoir enlevé le cœur de *Mengotto*.

*Cecchina*, prête à partir, arrive, dit qu'elle emporte dans le cœur une épine qui la rendra toujours malheureuse. *Paoluccia* & *Sandrina* feignent de la plaindre, & se moquent d'elle.

*Mengotto*, voyant *Cecchina* prête à partir, l'exhorte à venir avec lui. Il se contentera de l'espece d'amitié qu'elle lui a promis. *Paoluccia* & *Sandrina* lui disent que sa belle veut s'en aller pour suivre le Marquis, & l'exhortent, d'un air malin, à servir les amours de son maître. *Mengotto* est aussi surpris que piqué de ce qu'on lui dit.

Le Marquis vient à son tour demander à *Cecchina* pourquoi elle veut le quitter. *Paoluccia* & *Sandrina* lui répondent que c'est pour suivre *Mengotto*, qui est son amant. Le Marquis accable de reproches la malheureuse *Cecchina*, qui prend un ton suppliant avec tout le monde ; & tout le monde la rejette.

A C T E II.

Le Marquis, désespéré de s'être emporté contre *Cecchina*, la cherchera dans toutes les parties de la terre : il la demandera aux montagnes, aux collines, aux rivières, aux fontaines. Il sort.

Le Cavalier paroît avec des gens armés ; il leur recommande d'enlever *Cecchina*, & de la remettre entre les  
mains

main d'un autre Cavalier à qui il écrit. Il espere que *Cecchina* se repentira de son fol orgueil. Il sort.

*Cecchina* arrive; les braves se saisissent d'elle.

*Mengotto* survient, voit qu'on enleve *Cecchina*. Il appelle des chasseurs à son secours: on la délivre. Les braves, les chasseurs quittent la scene.

Le Marquis accourt dans le temps que *Mengotto* se félicite d'avoir secouru celle qu'il aime. Le Marquis la lui enleve à son tour.

*Mengotto* reste désespéré qu'on lui ait ravi le morceau de la bouche. Il veut se tuer avec une épée que les ravisseurs ont laissée en fuyant. Un soldat Allemand paroît, arrête le bras de *Mengotto*, lui dit qu'il vient de la part de son Colonel pour chercher sa fille qu'il a laissée jadis en Italie. Il l'exhorte à s'engager. Pour l'y déterminer, il lui dit qu'il y a dans un camp des guitares; des trompettes, des hautbois, de jolies filles; que lorsque l'ennemi sera loin, il boira; qu'à l'approche de l'ennemi il se cachera, tandis que ses camarades iront se battre, & qu'à leur arrivée il sortira de son trou pour boire & pour danser. Ils s'en vont.

Le Cavalier & la Marquise se félicitent d'avoir enlevé *Cecchina* au Marquis. La Marquise reproche à son amant son peu d'amour, puisqu'il rejettoit sa main pour une inconséquence du Marquis. Le Cavalier dit que sa résolution n'étoit pas encore bien prise, & sort.

La Marquise dit que le Cavalier avoit raison, mais qu'elle n'a pas voulu en convenir. *Sandrina* & *Paoluccia* accourent pour lui annoncer que *Cecchina* n'est point partie; qu'elle est dans la chambre du Marquis. Elles vont alternativement regarder à travers la porte, & redisent à la Marquise tout ce qu'elles voient & entendent. Elles sortent.

La Marquise seule ne fait quel parti prendre. Elle est fâchée de n'avoir pas le Cavalier auprès d'elle pour le consulter. Elle sort.

Le Marquis paroît avec *Cecchina*. Elle avoue qu'elle est folle d'aimer un homme qui n'est pas né pour elle.

Le

Le Marquis lui promet de l'épouser. Il veut lui prendre la main, elle fuit : il la fuit, elle se fâche : il lui dit de ne pas crier, elle l'exhorte à ne pas lui manquer de respect : elle ne veut pas oublier son devoir pour son amour. Elle sort.

Le Marquis réfléchit sur les charmes de sa maîtresse. Il sent bien qu'il ne lui convient pas de l'épouser ; mais sa tendresse est plus forte que sa raison.

Le soldat Allemand vient, apprend au Marquis qu'il cherche la fille de son Colonel ; qu'on l'a laissée dans le pays avec sa mere, pendant les dernières guerres ; que la mere est morte ; que la petite a une tache de vin sur le sein. A toutes ces marques le Marquis reconnoît *Cecchina*, dont le véritable nom est *Mariandeh*. Le soldat veut la voir. Il demande au Marquis s'il a du bon vin, & si *Mariandeh* est jolie. Pendant toute la scene le soldat se fâche, parce qu'on l'appelle *Monsieur*, & met souvent la main sur son sabre : le Marquis s'excuse. Ils sortent.

*Cecchina*, réduite à désirer la mort, vient se consoler avec ses fleurs. Elle appelle le sommeil à son secours, & s'endort.

Le Marquis revient avec le soldat, le prie de ne point éveiller *Cecchina*, de ne pas l'instruire. Il veut avoir ce plaisir, quand il aura ordonné les apprêts de sa noce. Il part.

*Cecchina* rêve de son pere, & l'appelle. Le soldat admire sa beauté, & se sent attendri.

*Sandrina* & *Paoluccia* arrivent, sont charmées de trouver leur ennemie avec un soldat. *Cecchina* est toute troublée. Le soldat veut parler ; *Sandrina* & sa camarade de méchanceté, l'interrompent ; vont au-devant du Marquis, pour lui dire que sa belle lui fait infidélité avec le soldat ; elles outrent les choses jusqu'au point de lui dire qu'ils se sont embrassés. Le Marquis se moque d'elles, leur dit qu'il en est bien aise, & emmene *Cecchina* en disant qu'il l'en aime davantage.

## ACTE III.

*Sandrina* dit au Cavalier & à la Marquise que son maître se comporte d'une manière risible, puisqu'il confie sa maîtresse à un soldat. Le Cavalier conclut qu'il ne l'aime plus. La Marquise croit que son frere veut, en homme sage, la marier à un autre. *Paoluccia* décide de là que tous les hommes sont des inconstants.

Le Marquis vient prier le Cavalier & la Marquise de se marier bien vite : il veut aussi terminer son mariage dans la journée. On lui demande avec qui : il répond que c'est avec une Baronne, fille d'un Colonel Allemand. Il sort.

La Marquise & le Cavalier se félicitent d'une nouvelle qui ne met plus d'obstacle à leur bonheur. Le Cavalier sort.

*Sandrina* annonce à la Marquise que son frere va épouser *Cecchina*. La Marquise flotte entre la crainte & l'espérance : la parole que son frere lui a donnée la rassure. Elle sort.

*Sandrina* s'empresse de donner la même nouvelle à *Mengotto*, le plaint de ce qu'il reste sans maîtresse, s'offre, & sort.

*Mengotto* seroit au désespoir de perdre *Cecchina* ; mais il ne veut pas rester sans femme. Toutes sont égales, à quelque chose près, dit-il, & sort.

Le Soldat & le Marquis viennent se dire que *Cecchina* ne fait encore rien, qu'elle s'est enfermée dans sa chambre ; mais le Marquis la fait appeler par la femme qui la trouva dans la rue où elle fut exposée il y a vingt ans ; il a confronté les dates, il a vérifié la tache que *Cecchina* a sur le sein. Il tarde à *Tagliaferro* d'aller rejoindre son Colonel, pour avoir le plaisir de couper des têtes, d'entendre le bruit du canon, & de monter le sabre à la main sur la breche. Il sort.

Le Marquis dit tout seul que la valeur militaire est une belle chose, mais qu'il aime à rester tranquille dans son château. Depuis qu'il espere épouser *Cecchina*, sans blesser ses yeux, il croit avoir remporté une victoire.

*Cecchina*

*Cecchina* arrive : on la force, dit-elle , de venir parler au Marquis. Celui-ci dit tout bas qu'il veut s'amuser. Il ordonne à *Cecchina* d'aller faire un bouquet : elle répond qu'elle y va. Il est surpris qu'elle ne demande point pour qui est ce bouquet. Elle replique qu'elle ne doit qu'obéir. Il ajoute que le bouquet est pour son épouse , une Baronne Allemande qu'il trouve très belle , & qu'il veut adorer toujours. Cette nouvelle serre enfin le cœur de *Cecchina*. Le Marquis la rassure en lui racontant toute son histoire. Ils sortent.

La Marquise, le Cavalier , *Mengotto*, *Sandrina* , raisonnent diversement sur le mariage du Marquis : les uns pensent qu'il épousera *Cecchina* , les autres ne sauroient se le persuader.

Le Marquis arrive fort joyeux , dit que les témoins sont prêts , exhorte sa sœur à l'imiter & à conclure. Il ordonne qu'on fasse venir la Baronne son épouse.

*Cecchina* paroît. La Marquise s'écrie que son frere est un traître. Le Cavalier lui reproche de manquer de parole. Le Marquis leur prouve que *Cecchina* est une grande Dame. *Talghioferro* ajoute que si l'on ne veut pas croire à ses papiers , il prouvera tout en brave soldat. *Sandrina* & *Paoluccia* ont peur. La premiere agace *Mengotto*, qui l'épouse. La joie empêche *Cecchina* de s'exprimer : elle donne la main au Marquis. Le Cavalier , *Sandrina*, *Paoluccia* , lui demandent excuse de leurs tracasseries. Sa belle-sœur l'embrasse. Tous finissent par invoquer l'Amour.

*Fin de l'Extrait.*

---

IL n'est pas nécessaire de faire ici une poétique pour prouver que cette piece est excellente par le fond ; que l'Auteur a eu l'art d'amener des situations intéressantes. Les changements que la musique m'a permis de faire au plan , sont si faciles pour un homme un peu rompu à la marche

marche théâtrale, qu'ils ne méritent aucun éloge; ils sont si légers, qu'ils méritent encore moins d'être critiqués. Ainsi la chute & le succès de la Piece ne peuvent ni blesser ni chatouiller mon amour-propre; je l'ai sacrifié au Musicien & au plaisir qu'il est sûr de procurer aux connoisseurs. J'ai, à l'exemple de M. de Voltaire, fait venir le pere de l'héroïne à la fin de la piece. J'ai substitué au Cavalier & à la Marquise, dont l'amour fait un second fil à l'intrigue, une tante dont le Marquis attend sa fortune, & qui par conséquent peut contrarier sa passion. Je n'ai pas fait difficulté de la représenter entichée de sa noblesse, comme la Baronne de *Nanine*, & compatissante comme la Marquise de la même piece: ces deux caractères n'ont rien d'incompatible. J'avoue franchement mes larcins, parceque je les crois très permis quand il est question de transporter un sujet d'un Théâtre à l'autre: les Auteurs que je mets à contribution, seront certainement de mon avis.

F I N.



LES  
DEUX AVARES,  
COMEDIE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,  
MÊLÉE D'ARIETTES;

Par Mr. DE FALBAIRE.

La Musique est de Mr. GRETRI.

*Représentée sur le Théâtre de la Cour, par  
les Comédiens François ordinaires du Roi,  
le Janv. 1772.*



---

A COPENHAGUE,  
Chez CL. PHILIBERT,  
Imprimeur-Libraire.

---

M. DCC. LXXII.

*Avec Permission du Roi.*

LES  
DEUX AVARES

COMEDIE  
EN DEUX ACTES ET EN PROSE

Par M. DE FALBAIRE.

La Musique de M. GRELLI.

Représentée sur le Théâtre de la Com. par  
les Comédiens Français ordinaires du Roi,  
le 17 Janv. 1772.



A COTTEMANQUE,  
Chez GIL PHILIBERT,



A M A D A M E  
L A D U C H E S S E  
D E V I L L E R O I.

M A D A M E ,

**L**es bontés dont vous avez honoré mon premier ouvrage, vous donnoient toute sorte de droits sur le second ; & si j'ose vous faire hommage des deux Avars, c'est afin de publier les obligations que vous a eu mon Honnête Criminel. Cette piece a d'abord paru sur votre théâtre, d'où elle a passé heureusement sur les théâtres publics d'Allemagne, d'Italie, & de plusieurs provinces de France. Vous vous êtes vivement intéressée en faveur de l'homme vertueux qui en est le héros ; & j'ai eu la satisfaction de n'avoir point excité pour lui une admiration stérile. J'ai fait connoître ses malheurs ; vous les avez terminés. J'ai célébré son dévouement généreux ; vous lui en avez obtenu la récompense. Aussi, MADAME, vous doit-il beaucoup plus qu'à moi.



*La reconnoissance vient de l'appeller à Paris.  
Pourquoi faut-il que ce soit dans un temps où  
l'amitié vous en tient éloignée? Je ne puis,  
MADAME, vous exprimer la joie que j'éprouvai  
hier, en embrassant M. Fabre. Jugez du plaisir  
que vous auriez ressenti vous-même à sa vue.  
C'eût été le juste salaire de la protection généreuse  
que vous lui avez accordée: & le Ciel n'a point  
attaché de prix plus doux aux actions d'humanité  
& de bienfaisance.*

On aime toujours ceux qu'on combla de bienfaits,  
Et l'on se plaît à voir les heureux qu'on a faits.

*Je suis, avec un profond respect,*

MADAME,

Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur,

FENOUILLOT DE FALBAIRE.

A PARIS, le 16 Décembre 1770.

---

P R E F A C E.

LES DEUX AVARES sont un véritable *opéra bouffon*. Je n'ai pas prétendu faire autre chose : & je leur aurois même donné ce nom, si, chez nous, le *Misanthrope* & *Pourceaugnac* ne portoient également le titre de comédie. Après cette déclaration, je me crois dispensé de répondre à toutes les critiques de ceux qui ont la bonté de disserter sérieusement sur une bagatelle, que je ne crois digne, ni de l'honneur d'être attaquée, ni de la peine d'être défendue. Si cette pièce ne ressemble à aucune autre, si l'on y trouve du mouvement, des situations, quelques tableaux plaisants, qu'elle ait donné lieu à de la charmante musique, & que l'on y rie, j'ai rempli l'objet que je me suis proposé en l'écrivant.

A C T E U R S.

GRIPON, }  
MARTIN, } *Avares.*

HENRIETTE, *niece de Gripon.*

JEROSME, *neveu de Martin.*

MADELON, *servante de Gripon.*

ALI, *premier Janissaire.*

MUSTAPHA, *second Janissaire.*

OSMAN, & *sept autres Janissaires.*

*La Scene est à Smyrne, dans une place publique.*

---

Représentée pour la premiere & la seconde fois  
à Fontainebleau, devant SA MAJESTE',  
le 27 Octobre & le 7 Novembre 1770;

Et pour la premiere fois à la Comédie Italienne, le 6  
Décembre de la même année.



---

DESCRIPTION *du lieu de la Scene.*

LE théâtre représente une place publique.

La maison de Gripon est à droite , sur le devant. Elle a une petite porte donnant sur la place , & une fenêtre au-dessus de la porte.

Près de cette maison , s'élève une pyramide quarrée, qui avance un peu sur la scene , & présente obliquement sa face à la vue des spectateurs. Elle tient à la maison de Gripon par un mur de jardin , derrière lequel on aperçoit le sommet de quelques arbres ; & de l'autre côté , elle touche à d'autres édifices qui s'étendent jusqu'à la rue du fond.

A gauche , & vis-à-vis la maison de Gripon , l'on voit le derrière de la maison de Martin , avec deux fenêtres ; l'une garnie de barreaux de fer , au rez-de-chauffée ; & l'autre , sans barreaux , au premier étage. Cette maison est suivie de plusieurs autres qui forment ensemble tout le côté gauche de la scene.

Le fond présente la mer dans l'éloignement , avec une grille qui ferme le port , & joint , du côté droit , une maison dont le premier étage a une grande fenêtre très-enfoncée.



Sur le devant du théâtre , à gauche près de la maison de Martin , est un puits élevé de deux pieds & demi hors de terre , & surmonté de trois barres de fer qui se joignent en ceintre , & soutiennent une poulie.

Il n'y a que deux rues qui aboutissent à la place, l'une à droite, & l'autre à gauche, dans le fond; & l'on voit, à l'entrée de chaque rue, une des nouvelles lanternes à réverbère, qui répandent une grande clarté sur la Scene.



L E S.

# DEUX AVARES.

\* \* \* \* \*

A C T E P R E M I E R.

---

SCENE PREMIERE.

JEROSME, *à la fenêtre du premier étage de la maison de Martin : puis HENRIETTE & MADELON, se mettant à la fenêtre de la maison de Gripon.*

JEROSME, *ouvrant sa fenêtre, & toussant plusieurs fois.*

**H**em ! hem ! hem !... Elle ne m'entend pas.  
Chantons.

A R I E T T E.

Du rossignol, pendant la nuit,  
La voix réjouit sa compagne :  
L'amour que la gêne accompagne,  
A parler dans l'ombre est réduit.

A 5

RECI-

## LES DEUX AVARES,

## R E C I T A T I F.

Ecoutons... Je n'entends rien... Non.  
 Elle n'ouvre point sa fenêtre.  
 Henriette n'ose y paroître.  
 Ah! Gripon, son oncle Gripon  
 Est sans doute dans la maison.  
 Ecoutez... non... voyons encor...  
 Essayons de chanter plus fort.

*(Il recommence à chanter plus fort.)*

Du rossignol, pendant la nuit,  
 La voix réjouit sa compagne.

HENRIETTE, *se mettant à la fenêtre avec Madelon  
 & chantant d'une voix plus basse.*

L'Amour que la gêne accompagne,  
 Met l'absence & l'ombre à profit.

## J E R O S M E.

Henriette. Il n'y est donc pas ?

## H E N R I E T T E.

Non, Jérôme. Et le vôtre ?

## J E R O S M E.

Non plus. Il vient de sortir. Descendons dans  
 la place.

## M A D E L O N.

Chut. Chut. Voici quelqu'un. Monsieur Jérôme, c'est votre oncle Martin.

J E R O S M E, *refermant sa fenêtre.*

Retirons-nous : laissons-le passer.

## M A D E L O N.

Paix. Le voici.

*(Elle ne referme sa fenêtre qu'à moitié ; & elle y reste  
 avec Henriette, pour voir quand Martin s'en ira.)*

SCENE

## S C E N E II.

MARTIN, *dans la place* ; HENRIETTE & MADELON, *regardant tour-à-tour à leur fenêtre qui n'est qu'entr'ouverte.*

MARTIN, *arrivant par la gauche.*

Le diable emporte les nouvelles lanternes, & ceux qui les ont apportées de Paris à Smyrne! ... Je ne quittai autrefois la France que pour pouvoir m'enrichir plus paisiblement chez les Turcs... Il semble que la police diabolique de ce pays-là me poursuive dans celui-ci... On voit clair comme en plein midi. Il vaudroit presque autant qu'il n'y eût pas de nuit... Ce sont d'ailleurs les Janissaires qui sont à présent la garde. Tout cela est embarrassant... Par bonheur, il est déjà tard, & ce quartier-ci n'est pas fréquenté. J'espère que je pourrai faire mon coup... Ouais! Qu'est-ce qui vient là?

## S C E N E III.

MARTIN, GRIPON, *dans la place*, HENRIETTE & MADELON, *à la fenêtre.*

MADÉLON, *appercevant Gripon.*

Voici l'autre; voici Gripon. Allons Mademoiselle, vite à l'ouvrage.  
(Elles se retirent toutes deux, & ferment tout-à-fait leur fenêtre.)

GRI-

GRIPON, *entrant par la droite, venant rapidement à sa maison, tirant un gros paquet de clefs, & ouvrant sa porte.*

Quel bonheur, pour moi, que ce jeune homme perde tant, & qu'il ait si besoin d'argent ! certainement cette perte-là va me porter un grand profit.

*(Il entre chez lui.)*

SCENE IV.

MARTIN, *dans la place ; puis*  
 JEROSME, *paroissant à la fenêtre.*

MARTIN.

Voilà le compere Gripon, qui rentre chez lui bien tard !.. Reconnoissons d'abord les lieux... C'est donc là-dessous, c'est dans cette pyramide, qu'on l'a enterré avec son or, ses diamants !.. O Martin, Martin, quel coup pour toi ! Je vais enfin être assez riche, & je n'aurai plus besoin de prêter de l'argent. Cela donne trop d'inquiétudes.

ARIETTE.

Sans cesse auprès de mon trésor,  
 Je veux toujours dans ma cassette,  
 Toujours, toujours garder mon or.

Je le garderai,  
 Je le compterai,  
 Je l'admirerai,  
 Je le baiseraï ;

D'une félicité parfaite  
 Enfin je jouirai.

Mahomet, en son paradis,  
 Pour ses Turs met des houris.  
 Il ne sera pas mon prophete.

De beaux sequins valent bien mieux  
 Qu'un joli pied, que de beaux yeux.  
 Il ne fera pas mon prophete.

Des sequins bien sonnans,  
 Des ducats trébuchans,  
 Un ciel tout d'argent,  
 M'auroient plus aisément  
 Fait croire à l'alcoran.

Sans cesse auprès de mon trésor, &c.

JEROSME, *entr'ouvrant sa fenêtre, & la re-*  
*fermant tout de suite.*

Le bourreau ! Il ne s'en ira pas !

MARTIN, *examinant la pyramide.*

Cela ne sera pas trop aisé à démolir. Il faudroit  
 que quelqu'un m'aidât... Gripon... oui. C'est pré-  
 cisément le compagnon qu'il me faut... C'est bien  
 dit, Martin... Mais... il voudra partager... N'im-  
 porte. Il faut sacrifier une moitié pour avoir l'au-  
 tre. Bon. Le voici qui fort tout à propos.

SCENE V.

MARTIN & GRIPON, *dans*  
*la place.* JEROSME & MA-  
 DELON, *paroissant de temps en*  
*temps à leur fenêtre.*

GRIPON, *refermant sa porte, & remettant*  
*son paquet de clefs dans sa poche.*

**E**n allant courir après le bien des autres, il ne  
 faut pas oublier de mettre le sien à couvert.  
 Allons vite.

MAR-

MARTIN.

Holà ! compere Gripon. Un mot.

GRIPON.

Bon soir. Je ne puis m'arrêter.

MARTIN, *le retenant.*

Un moment. Quelle affaire si pressée? ..

GRIPON.

Un jeune négociant, le fils de ce François qui vient de mourir. . . Il joue avec des marchands Anglois. Il a tout perdu; il est sur le champ de bataille. Je lui porte du secours, deux cents ducats.

MARTIN.

Et à quel intérêt?

GRIPON.

Ah ! une misère : à deux pour cent.

MARTIN.

Vous êtes donc fou ? A deux pour cent !

GRIPON.

Oui ; mais... c'est par heure.

MADÉLON, *entr'ouvrant sa fenêtre, & la refermant aussi-tôt.*

Bon ! Ne voilà-t-il pas que l'autre l'a arrêté !

MARTIN.

Compere : j'ai à vous proposer quelque chose qui vaut bien mieux. . . C'est sous cette pyramide, dans un caveau, qu'on a enterré hier le Muphti.

GRIPON.

Eh bien ! Dieu puisse avoir son ame !

MAR-

M A R T I N.

Et nous, son argent : car vous faurez qu'à Smyrne on enterre les Muphtis avec tout ce qu'ils ont de précieux.

G R I P O N.

Passe au moins pour cela. On n'a pas tant de regret de mourir.

M A R T I N.

Affurément, cela console.

G R I P O N.

Vous dites donc qu'on l'a mis dans ce tombeau avec toutes ses richesses ? Oh ! le bon coup à faire !

J E R O S M E , *entr'ouvrant sa fenêtre, puis la refermant.*

Je crois qu'ils coucheront là.

M A R T I N.

Cependant , compere , j'ai quelques scrupules.

D U O.

Prendre ainsi cet or , ces bijoux !

G R I P O N.

De moitié ferons-nous ensemble ?

M A R T I N.

N'est-ce pas pécher , croyez-vous ?

G R I P O N.

Si c'est pécher ?

M A R T I N.

Que vous en semble ?

En conscience pouvons-nous

Prendre ainsi cet or , ces bijoux ?

GRI.

GRIPON.

Prendre ainsi cet or, ces bijoux!

MARTIN.

De moitié nous ferons ensemble.

GRIPON.

N'est-ce pas pécher, croyez-vous?

MARTIN.

De moitié nous ferons ensemble.

ENSEMBLE.

GRIPON, { De moitié ferons-nous ensemble?  
 MARTIN, { De moitié nous ferons ensemble.

*Tous les deux.* { De moitié nous ferons ensemble.

GRIPON.

Vraiment, si c'étoit un Chrétien....

Un Chrétien, compere? Fort bien.

GRIPON.

Un Chrétien!

MARTIN.

Fort bien.

Mais un Turc!

GRIPON.

Un Turc!

MARTIN.

Un Muphti!

GRIPON.

Un Muphti!

MARTIN.

Qui du vin étoit l'ennemi....

ENSEM-

E N S E M B L E.

Prenons, prenons tout ce qu'il a.  
Il n'est point de mal à cela.

JEROSME, *se remontrant à la fenêtre, & la refermant vite.*

La peste soit de l'homme ! Je crois qu'il m'a vu.

G R I P O N.

Ne viens-je pas d'appercevoir quelqu'un à cette fenêtre ?

M A R T I N.

C'est peut-être mon neveu qui la fermoit avant de se coucher. Au reste, j'en serai bientôt débarassé tout-à-fait. Je travaille à le faire enfermer.

G R I P O N.

Tant mieux. Il est amoureux de ma nièce. Nous devons, tous deux, empêcher que cela n'ait des suites. Ils ne seroient pas plutôt mariés, qu'ils nous demanderoient compte de leur bien.

M A R T I N.

Sans doute, & qu'ils voudroient avoir le nôtre ; car voilà comme ils sont tous.

A R I E T T E.

Nièces, neveux, race haïssable.

Cousins, parens, allez au diable.

O les maudites gens !

Au diable soient tous les parens !

Voyez une chatte,

La patte en l'air & l'œil ardent,

B

Guet-

Guetter la fouris qui gratte.

Elle la guette doucement ;

Elle la guette

Doucement, tout doucement ;

Et, pour croquer la pauvre bête,

D'avance elle aiguise ses dents.

Ainsi les parens

Ne guettent que le moment

De sauter sur notre argent.

Nièces, neveux, race haïssable,

Cousins, parens, allez au diable.

O les maudites gens !

Au diable soient tous les parens.

G R I P O N.

Vous avez raison ; & il faut agir en conséquence.

M A R T I N.

Ne nous arrêtons pas davantage. Venez chez moi, chercher les instrumens dont nous avons besoin.

G R I P O N.

Allez toujours devant. Une affaire ne doit pas empêcher l'autre. Je vais porter mon argent au jeune homme. Ce n'est qu'à deux pas. Je reviendrai tout de suite.

*(Ils sortent tous deux, Martin par la gauche, & Gripon par la droite.)*

SCENE

## SCENE VI.

JEROSME, HENRIETTE,  
MADELON.

(Dès que les deux Avars sont sortis, Henriette se met à sa fenêtre avec Madelon; puis elles s'en retirent toutes deux en donnant des signes de joie, Et descendent dans la place. Pendant ce temps-là, Jérôme ôte deux barreaux de la fenêtre qui est au rez-de-chaussée de la maison de Martin; il saute dans la rue, Et court vers Henriette qui sort de l'autre côté. Madelon la suit, va au fond du théâtre, pour voir si les Avars sont bien éloignés: Et elle ne s'approche des deux amans qu'à la fin de leur duo.)

DUO.

## JEROSME &amp; HENRIETTE.

Les voilà partis :

Nos vœux sont remplis.

Ah ! quelle félicité !

Nous sommes en liberté.

HENRIETTE.

Cher Jérôme !

JEROSME.

Chere Henriette !

ENSEMBLE.

Ah ! que mon ame est satisfaite !

Je te voi ;

Je fais donc auprès de toi !

B 2

HEN-

## LES DEUX AVARES,

HENRIETTE.

Combien , hélas ! ma tendresse  
Desiroit ce doux moment !

JEROSME.

Contre mon sein je te presse,  
Quel bonheur pour ton amant !  
Vois mes transports.

HENRIETTE.

Je les partage.

JEROSME.

Ta voix m'enflamme.

HENRIETTE.

Amour m'engage.

ENSEMBLE.

Je vis pour toi, je fais ton bien :  
Mon cœur vole au devant du tien.

HENRIETTE, *montrant sa porte ouverte,*  
& *riant.*

Mon oncle a bien fermé la porte !  
Dans sa poche, il en tient la clé.

JEROSME, *riant aussi, & montrant les barreaux*  
*qu'il a ôtés.*

Le mien aussi, le mien l'emporte ;  
Et, chez nous, tout est grillé.

ENSEMBLE.

Vive Martin, vive Gripon,  
Pour bien fermer leur maison !

HENRIETTE.

Cher Jérôme!

JE-

J E R O S M E.

Belle Henriette !

E N S E M B L E.

Ah ! que mon ame est satisfaite !

Je te voi ;

Je suis donc auprès de toi !

H E N R I E T T E.

Cher Jérôme !

J E R O S M E.

Chere Henriette !

H E N R I E T T E.

Ah ! que mon ame est satisfaite !

E N S E M B L E.

Les voilà partis.

Nos vœux sont remplis.

Ah ! quelle félicité !

Nous sommes en liberté.

H E N R I E T T E.

Cependant, s'ils alloient revenir ? ...

M A D E L O N.

Non, non ; soyez tranquille, je ferai le guet. C'est moi que regarde à présent le soin de votre bonheur. Quand votre mere quitta la France pour venir à Smyrne avec son mari & vos oncles, je l'y suivis par attachement pour vous. Elle vous a recommandée à moi en mourant : car vous n'aviez déjà plus de pere ; & je veux, en dépit des deux Avars, faire réussir un mariage qu'elle-même avoit projeté.

J E R O S M E.

Mais, quand ce moment arrivera-t-il ? Depuis le le temps que nous l'attendons, que tu nous vois dans l'esclavage !

M A D E L O N.

S'il n'étoit question que de vous en délivrer tous deux, il y a long-temps que nous serions en France. J'ai écrit à votre tante, & elle est prête à vous recevoir.

J E R O S M E.

Eh bien, que n'allons-nous? Pourquoi différer?

M A D E L O N, à Jérôme.

Pourquoi? Et ne nous faut-il pas de l'argent? Laisserai je tout le bien d'Henriette, tous les effets de sa mere, entre les mains de Gripon? Comment pourrions-nous l'en retirer ensuite? Non, mes enfants, il ne faut partir d'ici qu'avec armes & bagages. J'épie l'instant favorable; il viendra peut-être; il viendra, & comptez sur moi: je saurai ne pas le laisser échapper.

*(Elle retourne au fond du théâtre.)*

H E N R I E T T E.

Ah! ma bonne!.. Ah, mon cher Jérôme!.. qu'ils jouissent de notre bien; mais qu'ils nous laissent du moins la jouissance de notre cœur.

J E R O S M E.

Tour-à-tour, la douleur & la colere me transportent. Je gémiss de la contrainte où nous sommes; je maudis leur avarice. Oui, je les hais, je les déteste. Et toi, ma chere Henriette?

H E N R I E T T E.

Moi?

A R I E T T E.

Plus de dépit, plus de tristesse,  
Dès que je puis voler vers toi;  
De Gripon je plains la foiblesse,  
Et je chante quand je te voi.

Plus

Plus de dépit, plus de tristesse ,  
 Dès que je puis voler vers toi.  
 Il se croit riche : ô le pauvre homme !  
 L'or & l'argent font tout son bien.

Moi, j'ai le cœur de Jérôme ;  
 Mon trésor vaut mieux que le sien.

Plus de dépit, &c.

MADÉLON, *revenant avec précipitation.*

Rentrez : rentrez vite. Voici Gripon qui revient.

H E N R I E T T E.

Ciel ! mon oncle ! Je n'en puis plus de frayeur.

*(Henriette rentre avec Madelon, & referme la porte après elle.)*

JEROSME, *rentrant aussi par sa fenêtre, & remettant ensuite les barreaux qu'il avoit ôtés.*

Gripon ! Gripon ! Ah ! le maudit vieillard !

S C E N E V I I.

GRIPON, puis MADÉLON ;  
 JEROSME à sa fenêtre.

GRIPON, *entrant par la droite, marchant lentement, la tête baissée, & comptant par ses doigts.*

Deux cents ducats, à deux pour cent par heure...  
 quatre ducats valent... onze, vingt-deux, qua-  
 rante quatre... Or, ajoutant toujours l'intérêt de  
 l'intérêt... *(Il tire son Barème de sa poche, le feuil-  
 lette, & le regarde attentivement.)* c'est, pour la  
 seconde heure... quatre-vingt-huit livres... dix-sept  
 sols... sept derniers... Pour la troisième... Pour la...

la ... la ... pour la vingt-quatrième, c'est d'intérêt feul treize cent vingt-fix livres ... neuf fols ... cinq deniers ... Ainfi le fecond jour à midi, il me devra déjà quatre mille ... fix cents ... cinquante-trois livres ... huit deniers ; & qu'il tarde encore deux semaines feulement à me les rendre , fon magasin, fes vaiffeaux, toute la fucceffion du pere eft à moi.. Oh! oui. C'eft de l'argent bien placé.

*(Il remet fon Barème dans fa poche, en tire fon paquet de clefs, ouvre fa porte & y laiffe fes clefs.)*

Madelon , Madelon.

M A D E L O N , *fe mettant à fa fenêtre.*

Monfieur?

G R I P O N .

Descends-moi ici mon fouper.

M A D E L O N .

Eft-ce votre fouper de tous les jours?

G R I P O N .

Oui. Apporte auffi ce petit refte de vin de Chypre.

*(Madelon fe retire de la fenêtre , & Gripon fe promene dans la place.)*

J'ai déjà fait une affez bonne affaire pour ne pas m'épargner un goutte de vin.

J E R O S M E , *ouvrant doucement fa fenêtre.*

Qu'est-ce qu'il marmote là? Ecoutons.

G R I P O N , *fe promenant fous la fenêtre de Jérôme.*

On a raifon de dire qu'un bonheur ne va jamais feul. Je vais faire encore un bon coup avec le compere Martin ... Et lui : lui ; il va avoir auffi deux  
aven-

aventures heureuses : enlever ce trésor, & faire enfermer son neveu...

JEROSME, *tressaillant à la fenêtre.*

Comment ! me faire enfermer ?

G R I P O N.

Tout à la fois un trésor de plus, & un neveu de moins... ce sont deux trésors que cela.

JEROSME, *se retirant de la fenêtre.*

M'enfermer ! Ah, nous verrons ! J'y mettrai bon ordre.

MADÉLON, *apportant un morceau de pain, une bouteille & une tasse.*

Tenez, Monsieur.

*(Elle lui donne le morceau de pain & la tasse.)*

G R I P O N, *mangeant son pain, & faisant remplir sa tasse.*

Que fait Henriette ?

M A D E L O N.

Elle vous attendoit. Nous n'avons pas encore soupé.

G R I P O N.

Eh bien, allez vous coucher. *(Il boit.)*

*(A part.)*

L'aubaine fera bonne. Un Muphti !

M A D E L O N.

Vous ne rentrez donc pas encore ?

G R I P O N.

*(A part, en se promenant.)*

Non... Ce n'est pas un gueux, qu'un Muphti.

## M A D E L O N.

Faudra-t-il vous attendre , ou laisserai-je la lampe allumée ?

G R I P O N , *se faisant verser à boire.*

Non , soufflez-là. Je ne rentrerai pas cette nuit.  
(*A part.*)

Le trésor d'un Muphti! cela doit être considérable.  
(*Il boit , & tend de nouveau sa tasse.*)

M A D E L O N , *le regardant sans verser.*

Mais, Monsieur. . . c'est du vin aujourd'hui.

## G R I P O N.

(*A part.*)

Ah ! je n'y songeois pas. . . Nous trouverons des richesses . . .

(*Il rend sa tasse & le reste de son pain à Madelon.*)

Serrez cela pour demain.

(*A part.*)

Je crois déjà me voir au milieu de ces monceaux d'or, de ces tas de diamants, de bijoux. Ah ! courons , courons vite.

(*Il sort précipitamment par la gauche , & oublie ses clefs à la porte.*)

## S C E N E V I I I.

M A D E L O N , *seule.*

Q uoi! le voilà parti ; & il a oublié! . . . Non, par ma foi , je ne me trompe pas . . .

Mon-

*(Elle court à la porte, pose en dedans ce qu'elle tient, puis prend le paquet de clefs.)*

Monfieur Jérôme! Mademoifelle Henriette!

*(Ils se mettent tous deux à la fenêtre, puis s'en retirent pour descendre.)*

Revenez, Descendez vite.

*(Elle examine les clefs.)*

Il faut qu'il lui trotte dans la cervelle quelque idée bien lucrative, pour lui avoir donné une telle distraction. Voilà la clef de fa chambre... Celle-ci, c'est la clef de la porte de fer de fon petit cabinet. Cette autre m'a bien la mine... Oui, je la reconnois.

## S C E N E IX.

M A D E L O N , H E N R I E T T E ,  
J E R O S M E .

M A D E L O N .

**A**rrivez, mes enfans; arrivez: Bonne nouvelle. Je crois que nous touchons au moment defiré. Gripon vient d'oublier fes clefs à la porte: je les tiens, les voilà; voilà celle de l'armoire où font tous les bijoux de votre mere. J'y cours. Votre oncle a dit qu'il resteroit toute la nuit dehors, mais il ne faut pas s'y fier. Pour plus de sûreté, restez-là, mes enfans. Faites bien le guet. Je rentre, & je ne reviendrai pas les mains vuides.

*(Elle rentre.)*

S C E N E

## SCENE X.

HENRIETTE, JEROSME.

JEROSME.

AH! ma chere Henriette, ma chere amie... il étoit temps... Sais-tu que mon oncle a le projet de me faire enfermer... Je ne suis pourtant pas fou, à moins que ce ne soit d'amour pour toi... Mais il sera bien habile s'il m'attrape... Enfin, tout va changer. Nous allons donc partir.

D U O.

HENRIETTE &amp; JEROSME.

La douce espérance  
Nous offre un destin enchanteur.  
Nous allons en France  
Jouir du vrai bonheur.

HENRIETTE.  
Oui, l'amour nous appelle.

JEROSME.  
Pour nous que d'heureux jours!

HENRIETTE.  
Me feras-tu fidelle?

JEROSME.  
Je t'aimerai toujours.

ENSEMBLE.  
Oui, l'amour nous appelle.

HENRIETTE.  
Suivons sa voix,

JEROSME.  
Ses douces loix.

HEN-

HENRIETTE.

Que notre ardeur,

JEROSME.

Que mon bonheur,

ENSEMBLE.

A chaque instant se renouvelle.

HENRIETTE.

Mais écoutons, ne vient-on pas ?

J'entends quelqu'un là bas.

JEROSME.

Approchons-nous, je verrai bien.

Calme-toi, ce n'est rien.

Bientôt un doux asyle

T'assure un fort tranquille.

HENRIETTE.

La douce espérance.

Nous offre un destin enchanteur.

ENSEMBLE.

Nous allons en France

Jouir du vrai bonheur.

## SCENE XI.

HENRIETTE, JEROSME,  
MADELON.

*(Madelon entre, portant d'une main un panier à anse, à moitié rempli de différens effets, & tenant de l'autre main son tablier, dans lequel sont encore plusieurs cartons, des bourses, un écrin, &c.)*

MADELON.

JE les ai trouvés, je les ai trouvés. Allons, mes enfans, réjouissez-vous. Sauvons-nous.

HEN-

## HENRIETTE.

Mais, n'y a-t-il rien là qui soit à mon oncle ? Souviens-toi que je ne veux pas. . .

## MADELON.

N'ayez point d'inquiétude : c'est votre bien. Tous ces effets vous appartiennent. . . Ah ! j'ai encore oublié. . . Tenez, prenez ce panier ; gardez bien tout cela. Je suis à vous dans l'instant.

*(Elle rentre.)*

## SCENE XII.

## JEROSME, HENRIETTE.

## HENRIETTE.

AH, que de richesses !. . Viens t'asseoir ici ; arrangeons tout. Dépêchons-nous.

*(Ils vont tous deux s'asseoir sur le bord du puits, posent le panier entr'eux, & arrangent dedans tous les effets qu'Henriette a encore dans son tablier.)*

## JEROSME.

Il faut d'abord mettre ce grand carton au fond du panier. Tiens, de ce côté-là.

HENRIETTE, *entr'ouvrant le carton.*

Laisse-moi voir d'abord ce que c'est. Des dentelles !

## JEROSME.

Mets ce petit coffre dans le coin. Voilà la place de l'écrin.

HEN-

HENRIETTE, *ouvrant l'écrin.*

Ah, Jérôme! les beaux diamans! Regarde ces  
brasselets, ces boucles d'oreilles.

JEROSME.

Combien j'aurai de joie à t'en voir parée! Mais,  
hâtons-nous. Allons, recouvre à présent le panier.

HENRIETTE.

Voilà qui est fait. Tout est attaché, bien en-  
veloppé.

*(Henriette & Jérôme restent quelques momens à con-  
templer, en silence & avec complaisance, le panier  
qu'ils tiennent chacun d'une main.)*

JEROSME, *fixant Henriette.*

Que je te trouve belle!.. M'aimes-tu autant que  
je t'aime?

HENRIETTE, *regardant tendrement Jérôme.*

Tu n'as pas besoin que je te réponde.

JEROSME.

J'ai un plaisir à te regarder!.. Tiens, quand tes  
yeux sont comme cela fixés sur les miens... si tu  
savais ce qui se passe dans mon cœur... J'éprouve  
des transports..

*(Il se leve avec transport, pour embrasser Henriette.)*

Ah, ma chere Henriette! embrasse-moi; em-  
brasse-moi; que nous allons être heureux!

HENRIETTE, *levant le bras pour repousser Je-  
rôme, & lâchant le panier qui tombe dans le puits.*

Mais, veux-tu bien?.. Ah, Ciel! voilà le panier  
dans le puits!

SCENE

## SCENE XIII.

HENRIETTE, JEROSME,  
MADELON.

JEROSME.

Dans le puits !

MADELON, *arrivant en même temps avec un petit carton sous son bras, & deux voiles à la main.*

Le panier est dans le puits ?..

HENRIETTE.

Ah, Dieu, quel étourdi !.. Voyez donc, avec ses folies, ses extravagances... voilà toujours...

JEROSME, *à Henriette.*

Je croyois que tu le tenois... C'est dans ma joie... dans mon transport...

MADELON, *avec dépit & fureur.*

Oui, sa joie, son transport... Ah ! les maudites gens, que les amants ! Et puis, intéressez-vous pour eux ! Nous voilà bien avancés à présent. Comment partir ? Que faire ? Que devenir ? Ah, que je suis malheureuse !

JEROSME.

Eh bien, quoi ? Faut-il tant crier ? Pourquoi vous désespérer toutes deux ? Je vais descendre dans le puits.

MADELON.

Affurément, Monsieur l'amoureux, vous y descendrez.

HEN-

HENRIETTE, à Jérôme.

Y penses-tu ? Descendre dans ce puits ? Non, je ne le vœux pas.

M A D E L O N.

Et que craignez-vous ? Il n'est pas bien profond, il n'y a même plus d'eau depuis quelques jours ; & Gripon ne rentrera que demain.

J E R O S M E.

Mais il n'y a point de corde.

M A D E L O N.

Courons chercher la corde & le seau qui sont au puits de notre maison. Aussi-bien voici l'heure du guet ; je crois qu'il va passer. Rentrons.

J E R O S M E.

Oui, je vous promets que rien ne sera perdu. Je vais venir retirer toutes ces richesses, & nous nous sauverons en France.

*(Ils rentrent tous dans la maison de Gripon.)*

SCENE XIV.

MARTIN, portant deux marteaux & une lanterne.

*(Il s'arrête à l'entrée de la rue qui est à gauche, puis se retourne, & en faisant signe à Gripon qui le suit, de ne pas avancer.)*

N'avancez pas, compere. Paix. J'entends. Je vois le guet qui vient par l'autre rue. Retournons sur nos pas. Il est encore de trop bonne heure. Il faut attendre que la nuit soit plus avancée.

C

SCE-

## SCENE XV.

ALI, MUSTAPHA, OSMAN,  
& sept autres JANISSAIRES.

(Ils entrent tous par la droite , précédés par Ali, &  
marchant trois à trois.)

TOUS LES JANISSAIRES.

CHOEUR.

La garde passe. Il est minuit.

Qu'on se retire, & plus de bruit.

La garde passe, & la voici.

Rentrez en diligence.

Obéissez, faites silence;

C'est la loi du Cadi.

Qu'on se retire, & plus de bruit.

La garde passe. Il est minuit.

Plus de bruit, plus de bruit.

Que tout se taise ici.

Rentrez chez vous en diligence;

Obéissez, faites silence.

C'est la loi du Cadi.

ALI, s'arrêtant avec sa troupe au milieu du théâtre.

Voyez comme tout est tranquille, depuis que  
c'est nous qui faisons la garde. Partageons-nous à  
présent. Osman, je te charge de finir la retraite.  
Traverse le quartier des Grecs; passe devant la gran-  
de mosquée; fais le tour du port, & reviens ici par  
la rue des Juifs. Allez avec lui, vous autres. Nous  
nous rassemblerons ensuite dans cette même place,  
& nous y resterons tous jusqu'au jour. Vous, sui-  
vez-

vez-moi. Retournons fans bruit sur nos pas. L'on m'a dit qu'il y avoit là-bas un cabaret, où malgré la loi du Prophete, on vendoit du vin aux Mufulmans. Il faut y faire une visite; & s'il est bon, le confisquer à notre profit. Oh! il faut maintenir l'ordre & la police.

(Alors Osman sort par la gauche, à la tête de quatre Janissaires, & Ali avec les autres s'en retourne par la droite.)

TOUS LES JANISSAIRES, en s'en allant.

CHOEUR.

La garde passe. Il est minuit.

Qu'on se retire, & plus de bruit.

La garde passe, & la voici.

Rentrez en diligence.

Obéissez, faites silence.

C'est la loi du Cadi.

Qu'on se retire, & plus de bruit,

La garde passe. Il est minuit.

Plus de bruit, plus de bruit;

Que tout se taise ici.

Rentrez chez vous en diligence:

Obéissez, faites silence.

C'est la loi du Cadi.

*Fin du premier Acte.*

\*\*\*

C 2

ACTE



## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

GRIPON, *seul.*

*(Il entre par la gauche, & fait lentement le tour de la place, en examinant s'il ne voit, ni n'entend rien.)*

**L**E compere Martin a raison de m'envoyer à la découverte, avant de tenter notre entreprise... Elle est dangereuse... Mais la nuit est déjà avancée... Tout est tranquille... Le guet a passé... Personne ne viendra plus. Oui: nous pouvons à présent ouvrir cette pyramide, sans crainte d'être surpris. Retournons chercher le compere & tous nos instrumens.

*(Il sort par la gauche.)*

## SCENE II.

JEROSME, HENRIETTE,  
MADELON.

*(Jérôme porte la corde du puits, Madelon tient le seau, Henriette les suit; & ils vont tous vers le puits.)*

JEROSME.

**O**ui, notre fuite est sûre. Rien ne peut plus nous arrêter. Un vaisseau met demain à la voile:

voile : j'en connois le capitaine , & il nous recevra sur son bord.

HENRIETTE.

Quel bonheur , cependant , qu'aujourd'hui moi oncle reste toute la nuit dehors !

JEROSME , *montant sur le puits, & passant la corde dans la poulie.*

Oui, nous ferons déjà embarqués, & loin du port avant qu'il revienne. Ah! qu'avec les richesses que je vais retirer de ce puits, nos destins seront doux en France !

*(Il saute à terre, & donne le bout de la corde à Madelon, qui y attache le seau.)*

C'est-là, ma chere Henriette, c'est à Paris que les femmes sont heureuses. N'est-il pas vrai, Madelon ?

MADOLON, *à Jérôme.*

Oui, oui. Voilà qui est attaché. Tout est prêt.

JEROSME.

Allons; je vais descendre.

HENRIETTE.

Mais, au moins, n'y a-t-il pas de danger ?

MADOLON.

Non, vous dis-je. Ce puits est à sec. Il n'y a point d'eau à présent.

*(Jérôme s'assied sur le bord du puits, met ses pieds dans le seau, & Henriette & Madelon prennent la corde pour le descendre.)*

HENRIETTE.

TRIO.

Tiens la corde, prends bien garde.

Je tremble, cher amant !

JEROSME.

L'Amour me prend  
Sous la fauve-garde.

Descendez-moi, ne craignez rien.

HENRIETTE.

Prends la corde; tiens-la bien.

TOUS ENSEMBLE.

HENRIETTE. } La tiens-tu bien?

JEROSME. } Je la tiens bien.

MADÉLON. } Il la tient bien.

MADÉLON, lâchant la corde.

Hardiment; de l'assurance.

HENRIETTE.

Doucement; de la prudence.

Te tiens-tu bien?

MADÉLON.

Il se tient bien.

HENRIETTE & MADÉLON.

HENRIETTE. { Je ne le vois plus! hélas!

MADÉLON. } Tant mieux, tant mieux; ne craignez pas.

MADÉLON, à Henriette.

Mais quel est votre effroi?

HENRIETTE, à Jérôme.

Ah! prends bien garde à toi!

JEROSME, au fond du puits.

Ne sois plus inquiète,

Ma chère Henriette.

MADÉLON, à Jérôme, en comptant sur ses doigts.

Notre panier.

JEROSME.

Bon.

M A D E L O N .

Un gros paquet.

J E R O S M E .

Bon.

M A D E L O N .

Un mantelet.

J E R O S M E .

Bon.

M A D E L O N .

Le grand carton :

Cherchez-le bien.

N'oubliez rien.

J E R O S M E .

J'ai le panier.

M A D E L O N , *sautant de joie.*

Bon.

J E R O S M E .

J'ai le paquet.

M A D E L O N .

Bon.

J E R O S M E ,

Le mantelet.

M A D E L O N .

Bon.

J E R O S M E .

Le grand carton,

J'ai tout, ma foi.

Remontez-moi.

## LES DEUX AVARES,

HENRIETTE.

Prends la corde; prends bien garde.  
Je tremble, cher amant.

JEROSME.

L'Amour me prend  
Sous sa sauve-garde.  
Remontez-moi: ne craignez rien.

HENRIETTE.

Tiens la corde; tiens-la bien.

TOUS ENSEMBLE.

HENRIETTE. { La tiens-tu bien?

JEROSME. { Je la tiens bien.

MADELON. { Il la tient bien.

MADELON, *commençant à tirer la corde  
avec Henriette, pour remonter Jérôme.*

Hardiment; de l'assurance,

HENRIETTE.

Doucement; de la prudence.  
Te tiens-tu bien?

MADELON.

Il se tient bien.

HENRIETTE, *regardant vers la rue qui  
est à gauche.*

Ah! qu'est-ce que je voi?

MADELON.

Vos oncles, je croi.

HENRIETTE &amp; MADELON.

Ce sont eux; je les voi.

JE-

# COMEDIE.

JEROSME.

Remontez-moi.

HENRIETTE.

Ah ! Jérôme ! quel parti ?  
Voici nos oncles ; les voici.

JEROSME.

Remontez-moi : remontez-moi.

HENRIETTE.

Ils sont tout près. Tais-toi, tais-toi.

MADELON, lâchant doucement la corde  
avec Henriette.

Quel embarras ! Prenons la fuite.

HENRIETTE.

Ils sont tout près. Sauvons-nous vite.

HENRIETTE & MADELON.

HENRIETTE  
à Jérôme.

{ On reviendra. Tais-toi, tais-toi.

MADELON  
à Henriette.

{ Rentrons, rentrons ; je meurs d'effroi.

(Elles se sauvent, & rentrent dans la maison dont elles  
ferment la porte après elles.)

JEROSME.

Remontez-moi.

MARTIN, paroissant à l'entrée de la rue à gauche, & se  
retournant, parce qu'il croit qu'on lui parle.

Hin.

JEROSME.

Remontez-moi.

## SCENE III.

MARTIN, GRIPON, JEROSME dans le puits ; & , par intervalles , HENRIETTE se montrant à la fenêtre. Les JANISSAIRES, sans être vus.

(Martin & Gripon arrivent par la gauche : Martin entre le premier , portant deux marteaux avec une lanterne ; & Gripon le suit , portant une échelle avec deux pinces.)

GRIPON, à l'entrée de la rue.

Que dites-vous , compere ?

MARTIN, avançant dans la place.

Moi , je ne dis rien. Je croyois que c'étoit vous qui aviez parlé.

GRIPON.

Non... Cette échelle pese en diable ; & je suis éreinté.

(Il pose l'échelle contre le mur de la maison qui est dans le fond , vis-à-vis la fenêtre ; puis vient vers Martin, & jette ses deux pinces sur les marteaux , près du puits.)

MARTIN, ayant posé ses marteaux près du puits.

Ce n'est rien que cela ; & , comme on dit , l'argent ne vient pas en dormant. Voyons d'abord comment nous nous y prendrons.

(Il examine la pyramide avec sa lanterne.)

GRI-

GRIPON, *l'examinant avec lui.*

C'est une seule pierre qui occupe toute cette face.  
Il sera plus aisé...

M A R T I N.

Prenez le marteau , & fondez un peu.

GRIPON, *ramassant un marteau , & frappant de place en place , tandis que Martin met l'oreille contre la pierre.*

Eh bien? Cela résonne-t-il ? Oui.

M A R T I N.

Affurément , cela sonne creux. Voici l'entrée.  
Il faut faire sauter cette pierre-là.  
*(Il pose la lanterne près de la pyramide , & va avec Gripon chercher l'autre marteau & les deux pinces.)*

G R I P O N.

Il faut pourtant avouer que ces Turs ont bien de l'esprit , d'avoir imaginé de se faire enterrer ainsi avec toutes leurs richesses !

M A R T I N.

Oui ; cette mode-là vaut mieux que celle de leurs habits , qui sont d'une longueur , qui mangent une étoffe !.. On en feroit quatre dans un. Aussi je n'ai jamais voulu me vêtir à leur manière.

G R I P O N.

Ni moi non plus. Pour avoir du profit , il faut s'habiller à la françoise , & se faire enterrer à la Turquie.

*(Ils se placent aux deux côtés de la pyramide , & frappent alternativement sur les joints de la grande pierre de face , dont ils font tomber le mortier.)*

MAR-

## LES DEUX AVARES,

MARTIN &amp; GRIPON.

D U O.

Frappons , frappons à grands coups :  
 Tout sommeille autour de nous.

Le mortier tombe à terre.

Je vois le joint de la pierre.

Allons, compere; allons, compere :

Tous les trésors sont à nous.

Frappons, frappons à grands coups.  
 Tout sommeille autour de nous.

G R I P O N.

L'ouvrage est en bon train.

M A R T I N.

L'ouvrage est en bon train.

G R I P O N.

Nous ôterons la pierre.

M A R T I N &amp; G R I P O N.

Elle s'ébranle enfin.

G R I P O N.

Courage , compere.

M A R T I N.

Courage , compere.

M A R T I N &amp; G R I P O N.

Courage , compere.

M A R T I N.

Prenez la pince , apportez-la.

**GRIPON**, *donnant une pince à Martin, gardant l'autre,  
 & la mettant dans le joint de la pierre.*

Voilà la pince, la voilà.

Elle remue.

MAR-

MARTIN, *enfonçant la pince de son côté.*

Elle viendra.

MARTIN & GRIPON.

Elle remue. Elle viendra.

Courage, compere.

Courage, compere.

MARTIN.

Poussez la pince; enfoncez-la.

GRIPON.

Voilà la pince, la voilà.

Elle remue.

MARTIN.

Elle viendra.

MARTIN & GRIPON.

Soutenez bien; elle viendra.

GRIPON, *se reculant tant qu'il peut.*

La voilà; la voilà.

MARTIN.

Garre aux jambes.

GRIPON, *se sauvant.*

La voilà.

*(La pierre tombe avec bruit, & laisse voir l'entrée d'un caveau, fermée par une herse de fer, contenue dans une coulisse taillée dans la pierre.)*

MARTIN & GRIPON, *s'embrassant sur le devant du Théâtre.*

Ah! compere! embrassons-nous.

Tout le trésor est à nous.

Un trésor! entendez-vous?

Nous l'avons; il est à nous.

MAR-

MARTIN, *revenant vers l'ouverture du caveau.*

Ah ! ma foi, nous voici bien avancés ! encore une grille ! Voyons donc.

*(Il prend la lanterne pour examiner mieux.)*

G R I P O N.

Il faut qu'il y ait bien des richesses dans ce caveau, pour en avoir fermé l'entrée avec tant de soin.

M A R T I N.

Nous en viendrons à bout. Voilà une coulisse, c'est une herse ; sûrement elle se leve. Tenez ; que j'essaye.

*(Il donne sa lanterne à Gripon, & essaye de lever la herse.)*

G R I P O N.

Eh bien ? Cela va-t-il ?

M A R T I N.

Non ; je ne suis pas assez fort. Venez m'aider.

*(Gripon pose sa lanterne, va aider à Martin, & ils commencent en effet à lever tous deux la herse ; mais c'est lentement & avec beaucoup de peine.)*

G R I P O N.

Allons ; fort de votre côté. Nous l'aurons.

M A R T I N.

Je la souleve déjà un peu.

G R I P O N.

Bon : la voici. Levons tout-à-fait.

CHOEUR

## CHOEUR des JANISSAIRES.

(Ils sont supposés boire aux environs du côté droit ;  
& ils chantent à pleine voix, sans être vus.)

Ah ! qu'il est bon ! qu'il est divin !  
Vive le vin ! vive le vin !

(Gripou & Martin laissent tomber la herse déjà levée  
à moitié, & se sauvent avec frayeur à l'autre côté  
du théâtre, où ils s'arrêtent pour écouter.)

M A R T I N.

Sauvons-nous. Voici quelqu'un.

G R I P O N , tout tremblant.

Ah ! compere ! allons-nous-en.

M A R T I N.

Non : paix. C'est quelque ivrogne qui passe...  
Approchons-nous pour mieux écouter.

(Ils avancent quelques pas, & s'enfuient de nouveau,  
dès que les Janissaires recommencent à chanter.)

## CHOEUR des JANISSAIRES.

Ah ! qu'il est bon ! qu'il est divin !  
Vive le vin ! vive le vin !

G R I P O N.

Sauvons-nous, croyez-moi. Nous ferons pris.

A L I , sans être vu.

Compagnons, voici bientôt l'heure de recommen-  
cer notre ronde. Allons, plus que cette bouteille,  
& nous emporterons les autres.

G R I P O N.

N'entendez-vous pas ?

MAR-

MARTIN.

C'est, vous dis-je, une bande d'ivrognes. De quoi avez-vous peur...? On n'entend plus rien. Les voilà passés; retournons.

GRIPON, *revenant avec Martin.*

Il est vrai... La besogne est si avancée!... Ce seroit grand dommage de ne pas achever.

*(Ils se remettent à lever la herse.)*

MARTIN.

Allons, compere; cela va. Elle est assez haute. Il faut mettre quelque chose dessous.

GRIPON.

Tenez bien; j'y vais mettre une pince.

*(Il met une pince debout, dans la coulisse, sous la herse.)*

Lâchez à présent. Elle ne tombera pas.

MARTIN, *lâchant la herse qui se trouve soutenue, & prenant la lanterne pour regarder en dedans du caveau.*

A merveille! Voyons à présent s'il est bien profond... Ah! il n'y aura pas besoin d'échelle: voilà un petit escalier.

GRIPON.

Tant mieux. Eh bien! descendez. Vous avez la lanterne.

MARTIN, *lui tendant la lanterne.*

Oh! compere! prenez-la, & descendez vous-même.

GRI-

G R I P O N, *se reculant.*

Non, par ma foi ! j'ai trop peur.

M A R T I N.

Ce n'est pas que je sois absolument poltron. Mais pourquoi moi , plutôt que vous ?

G R I P O N.

Pourquoi ? ... C'est... c'est parce que...

*(D'un ton plus ferme.)*

Voyons pourtant ; que j'examine si...

*(Il prend la lanterne, met un pied dans le caveau; puis l'en retire avec effroi, & se sauve tout tremblant à l'autre côté du théâtre.)*

Non ; c'est inutile : je ne puis y descendre. Je serois mort avant d'être au bas de l'escalier.

M A R T I N, *allant lui prendre la lanterne.*

Donne , donne-moi cela , poltron que tu es ! Je vais y aller , moi. Mais je t'avertis au moins que j'aurai la plus grosse part.

G R I P O N.

Descendez toujours, compere : nous verrons cela après.

M A R T I N, *entrant dans le caveau.*

Je commence pourtant à trembler aussi... Mais toutes les richesses que je vais trouver... Cette idée me rassure. Descendons. *(Il descend.)*

H E N R I E T T E, *ouvrant sa fenêtre, & la refermant tout de suite.*

Le pauvre Jérôme ! — Ah ! les voilà encore.

D.

GRI-

GRIPON, *sur le bord du caveau.*

Eh bien ? êtes-vous dans le fond ? Avez-vous beaucoup de choses ? Jetez-moi ce que vous trouvez.

MARTIN, *du fond du caveau.*

Je ne vois rien. Voilà seulement un manteau de Turc.

*(Il jette dehors un manteau grotesque & bizarre.)*

GRIPON, *prenant le manteau & l'examinant.*

Que diable me jette-t-il là ? Ne voilà-t-il pas une belle guenille !

*(Il se rapproche du trou.)*

L'or, les diamants, voilà ce qu'il faut prendre.

MARTIN, *jettant un bonnet de Muphti.*

Tenez ; voilà encore un bonnet de Muphti.

GRIPON, *prenant le bonnet.*

Muphti toi-même ! Mais voyez un peu quel trésor !

*(Il jette le bonnet avec colere, se rapproche du trou, & crie de toute sa force.)*

Y pensez-vous ? Encore une fois, l'or, les bijoux, les diamants !

MARTIN.

Il n'y en a point. Il n'y a plus rien.

GRIPON.

C'est que vous voulez tout garder. Ce sont là de vos tours ; & je me doutois bien ...

MARTIN.

Mais venez-y voir vous-même. Je vous jure, compere...

GRI-

GRIPON, *furieux.*

Tais-toi, vilain fripon.

MARTIN.

Comment! maudit usurier!

GRIPON.

Il te convient bien, malheureux renégat! Tu n'en es pas quitte; & je te...

MARTIN.

Je remonte, impertinent maraud; je remonte, & je vais t'affommer.

*(On commence à voir dans le caveau la lumière de la lanterne, & un moment après Martin paroît.)*

GRIPON, *tirant la pince qui soutenoit la herse, & enfermant Martin.*

Je me moque de toi. Tiens, reste-là, chien d'avare, maudit avare! creve dans ce caveau.

MARTIN, *arrivant derrière la grille, & se trouvant enfermé.*

Ah malheureux! je suis enfermé! Veux-tu bien, coquin!...

*(Il essaye de lever la herse.)*

HENRIETTE, *ouvrant sa fenêtre, puis la refermant.*

Ils ne s'en vont pas!.. Hélas! Jérôme va donc mourir dans ce puits!

GRIPON, *se promenant à grands pas, d'un air furieux, tandis que Martin fait des efforts inutiles pour lever la herse.*

Me tromper! me voler ainsi! me faire exposer  
à être

à être pendu... & pour... & pour... Cela n'en valoit-il pas bien la peine ?

*(Il remue avec son pied le manteau & le bonnet du Muphti, les prend ensuite dans ses mains, & jette tout dans le puits, en jurant entre ses dents, tandis que se fait la ritournelle du Duo suivant.)*

D U O.

MARTIN, *derrière la grille.*

Mon cher Monsieur Gripon ;  
Compere, ouvrez-moi donc.

G R I P O N.

Non, non, maître fripon :  
Il n'est plus de compere.

M A R T I N.

Ecoutez ma priere,  
Mon cher Monsieur Gripon !

G R I P O N.

Non, non, maître fripon.

M A R T I N.

Ouvrez-moi donc, hélas !

G R I P O N.

Non, non, tu n'en fortiras pas.

M A R T I N.

Monsieur Gripon !

G R I P O N.

Maître fripon.

E N S E M B L E.

MARTIN. { Monsieur Gripon !  
Compere, ouvrez-moi donc !

GRIPON. { Maître fripon !  
Non, non, tu n'en fortiras pas.

M A R T I N.

Ouvrez-moi donc, hélas !

ALI,

ALI, *sans être vu.*

Qui va là ? Qui va là ?

MARTIN & GRIPON.

C'est le guet ; le voilà.

MARTIN.

Ah ! je me défespere !

C'est le guet , mon compere !

GRIPON, *montrant sa maison.*

Moi , je ne le crains guere.

Non , non , maître fripon.

MARTIN.

Mon cher Monsieur Gripon !

LES JANISSAIRES, *sans être vus.*

Qui va là ? Qui va là ?

MARTIN.

Mon cher Monsieur Gripon !

GRIPON, *allant vers sa porte.*

Non , non , maître fripon.

Il n'est plus de compere.

MARTIN.

Monsieur Gripon !

Ouvrez-moi donc , compere !

ENSEMBLE.

GRIPON, }  
devant sa } Tu n'en sortiras pas.

porte. }  
MARTIN. } Ouvrez-moi donc , hélas !

MARTIN, *frappant contre sa grille.*

Malheureux ! veux-tu bien venir ?

GRIPON, à sa porte, cherchant ses clefs, & ne les trouvant pas.

A ciel ! mes clefs ! je ne les ai pas ! Qu'en ai-je fait ? Et voici qu'on vient.

(On entend le bruit que font les Janissaires, & Gripou court avec effroi sur la scène.)

MARTIN, frappant toujours à sa grille.

Je te jure que je vais crier. Je dirai tout.

GRIPON, venant à Martin.

Garde-t-en bien, compere ! Nous ferions pendus tous deux. Cache ta lanterne ; cache-toi. Je t'ouvrirai après.

MARTIN.

Mais au moins tu me promets...

GRIPON, regardant vers la rue qui est à droite.

Oui, oui. Mais mes clefs !.. On vient. Voilà les Janissaires. Sauvons-nous par l'autte rue.

(Il court pour se sauver par la rue qui est à gauche ; mais appercevant encore des Janissaires, il revient plus effrayé que jamais.)

En voilà encore. Ils se sont partagés. Je suis pris de tous les côtés. Montons vite à cette échelle ; c'est ma dernière ressource. Je me tapirai dans l'enfoncement de cette fenêtre. Peut-être ils ne me verront pas.

(Il monte précipitamment à l'échelle, & reste debout sur la fenêtre du fond.)

Martin, de son côté, redescend dans le caveau, & s'y cache ; mais l'on en voit toujours sortir une foible lueur, qui est celle de la lanterne.)

SCENE

## SCENE IV.

GRIPON *sur la fenêtre*, MARTIN  
*dans le caveau*, JEROSME *dans le*  
*puits*, ALI, MUSTAPHA, OSMAN,  
 & sept autres JANISSAIRES.

(*Ali, avec Mustapha & trois autres Janissaires, entre par la droite en chantant. Ils sont tous à moitié ivres, & tiennent chacun deux bouteilles. En même temps Osman avec sa troupe, revenant de faire sa ronde, entre par la gauche, & s'arrête d'abord avec surprise, en voyant la joie & l'ivresse de ses camarades : mais dès qu'il leur a entendu chanter vive le vin ! il accourt avec ses Janissaires ; chacun d'eux prend aux autres une bouteille, & ils boivent à longs traits pendant l'Ariette d'Ali.*)

ALI & ses JANISSAIRES.

CHOEUR.

AH ! qu'il est bon ! qu'il est divin !  
 Vive le vin ! Vive le vin !

ALI.

ARIETTE.

Ma foi, que Mahomet en gronde,  
 De ses menaces je me ris.  
 A tous les prophètes du monde  
 Je préfère ce vin exquis.  
 L'Alcoran n'est qu'un grimoire ;  
 Je n'y crois plus, & je veux boire.  
 A la santé des Muphtis. (*Il boit.*)

D 4

TOUS

TOUS LES JANISSAIRES, *après avoir bu.*

C H O E U R.

Ah ! qu'il est bon ! qu'il est divin !  
Vive le vin ! Vive le vin !

*(Ils boivent encore.)*

*(Osman & ses quatre compagnons vont s'asseoir dans le fond du théâtre, auprès de l'échelle, & là ils continuent à boire ensemble. Un des Janissaires de la fuite d'Ali se met à genoux, & s'accoude sur le bord du puits: deux autres s'assèyent près de lui, & Ali reste avec Mustapha au milieu de la scene.)*

A L I.

Cependant, il me brûle ; ce diable de vin m'a mis le feu dans le corps.

M U S T A P H A.

Et à moi aussi. Mais voici un puits. Tirons de l'eau : cela nous désaltérera.

A L I, *allant au puits avec Mustapha.*

C'est bien dit. Tiens, Mustapha, la corde est déjà dedans. Tirons ensemble.

*(Ils jettent tous deux les bouteilles qu'ils tenoient encore, prennent la corde, & commencent à tirer le seau, tandis que le Janissaire qui est à genoux, les coudes sur le bord du puits, & le visage en l'air, regarde tourner la poulie.)*

M U S T A P H A, *regardant vers la pyramide.*

Mais... mais... ne vois-je pas une lueur sortir de cette pyramide ? Je crois qu'on a fait un trou.

A L I, *tirant lentement la corde avec Mustapha.*

Cette eau-là pèse en diable.

MUS-

MUSTAPHA, *regardant toujours vers la pyramide.*

Mais regarde donc là-bas. Je vois ..

A L I.

Tirons, tirons toujours: tu te moques de nous avec tes visions. C'est parce qu'on a enterré là un Muphti. N'as-tu pas peur qu'il ne revienne te manger ?

*(Il tire la corde, en regardant, avec Mustapha & les autres, vers la pyramide.)*

Eh bien ! voyez-vous quelque chose ? Pour moi, je verrois le diable, que je m'en foucierois comme de ...

S C E N E V.

*Les précédens, JEROSME.*

*(Jérôme paroît avec le panier à son bras, le bonnet de Muphti en tête, & le manteau Turc sur les épaules. Dès qu'il a la tête hors du puits, dont Ali & Mustapha le tirent, en regardant vers la pyramide, il saisit de la main gauche une des barres de fer qui s'élevent en ceintre, & de la main droite il donne un grand soufflet au Janissaire qui, toujours accoudé sur le puits, regardoit aussi vers la pyramide. Celui-ci tombe sur ses deux camarades; Ali & Mustapha lâchent la corde, en jettant un grand cri, & se sauvent, tandis que les trois autres, s'agitant & se poussant mutuellement, tâchent de se relever pour les suivre.)*

JEROSME, *d'une voix terrible.*

ME voici, marauds, me voici.

D 5

GRI-

*GRIPON, & tous les Janissaires.*

C'est le diable! c'est le diable!

*ALI, courant d'un air égaré.*

Vin maudit! Mahomet nous punit.

*OSMAN & LES JANISSAIRES, assis  
près de l'échelle, dans le fond.*

C'est le diable! Sauvons-nous vite.

*(En se relevant, ils s'embarrassent dans l'échelle, la  
font tomber, & se sauvent tous par la gauche,  
en recommençant à crier encore plus fort.)*

C'est le diable! Il nous poursuit. C'est le diable!

---

*SCENE VI. & DERNIERE.*

*JEROSME, hors du puits; GRIPON, sur la fenêtre; MARTIN, derriere la grille du caveau; HENRIETTE, MADELON.*

*JEROSME, sautant hors du puits.*

**V**oilà des drôles à qui je viens de faire une belle peur.

*GRIPON, tremblant sur la fenêtre.*

Ah! je vais tomber de frayeur. Quelle figure!

JE-

JEROSME, *allant frapper à la porte de Gripon.*

Henriette, Madelon, venez; c'est moi, c'est moi.

(*Il revient au milieu du théâtre, examine attentivement son panier, & marque sa joie, en voyant que rien ne s'est perdu:.*)

MADOLON, *dans la maison, sans ouvrir la fenêtre.*

C'est la voix de Jérôme. Mademoiselle, courons vite.

GRIPON, *sur la fenêtre.*

Henriette! Est-ce qu'il la connoit? Mais, tâchons de descendre. Ah, ciel! l'échelle! l'échelle! ils l'ont fait tomber! & le Cadi va venir.

HENRIETTE, *sortant avec précipitation.*

Est-ce donc toi, mon cher Jér... Ah! ah! ah!

(*Appercevant alors Jérôme, qui a encore le bonnet & le manteau de Muphti, elle en est effrayée, & s'enfuit en jettant de grands cris.*)

MADOLON, *aussi effrayée qu'Henriette, & s'enfuyant avec elle.*

Ah! ah! ah!

JEROSME, *courant après Henriette & Madelon, & les arrêtant comme elles sont prêtes à rentrer dans la maison.*

Arrêtez, arrêtez donc; ne criez pas. De quoi avez-vous peur? Regardez. C'est Jérôme.

(*Il ôte son bonnet; & Henriette, encore toute effrayée, ainsi*

*ainsi que Madelon, le regarde quelques momens, sans pouvoir parler.)*

GRIPON, *sur la fenêtre.*

Comment ! c'est Jérôme!

MARTIN, *reparoissant derrière la grille du caveau.*

C'est mon neveu! Il pourra m'aider à sortir d'ici.

*(Madelon, revenue de son effroi, court prendre le panier que tient Jérôme, & marque sa joie en le regardant.)*

HENRIETTE, à Jérôme.

Ah! quelle frayeur tu m'as causée! Comme te voilà fait! Par quelle aventure? De quelle manière es-tu sorti de ce puits?

JEROSME, *ôtant son manteau.*

Je ne fais qui est-ce qui s'est avisé d'y jeter ces habits: je te compterai tout. Mais ne perdons point de temps. Partons.

MARTIN.

Jérôme.

GRIPON.

Henriette.

HENRIETTE, *avec un nouvel effroi.*

Ah, ciel! voici nos oncles! les forces me manquent! je succombe.

MADELON & JEROSME, *soutenant Henriette, & voulant s'enfuir avec elle.*

Sauvons-nous, sauvons-nous.

MAR-

M A R T I N.

Jérôme! Jérôme! viens donc à mon secours, ne crains rien.

G R I P O N , *en meme temps que Martin.*

Demeurez; n'ayez pas peur. . . Henriette, Madelon! Ah! je tremble qu'on ne vienne.

M A D E L O N , *appercevant Gripon, & se mettant à rire de toute sa force.*

Ha, ha, ha, ha. Remettez-vous; ne craignez pas.

M A R T I N.

A moi! à moi!

M A D E L O N , *appercevant Martin, & riant avec de nouveaux éclats, puis les montrant à Jérôme & à Henriette.*

Et celui-ci encore! hi, hi, hi, hi, Voyez ici, hi, hi, hi, hi. Regardez-là, ha, ha, ha, ha.

*(Jérôme & Henriette s'arrêtent avec surprise, en voyant leurs oncles, qui sont pris l'un & l'autre.)*

G R I P O N.

Ma chere niece, Henriette, Madelon, ne m'abandonnez pas! Les Janissaires sont peut-être allés avertir le Cadi. Venez m'aider à me sauver.

M A R T I N.

Jérôme, mon cher ami, tire-moi d'ici, je t'en conjure. Prends pitié de ton pauvre oncle! Je suis perdu, si la garde arrive.

H E N -

HENRIETTE.

Je ne puis les laisser dans un si grand danger.  
C'est à présent pour eux que je tremble.

JEROSME.

Oui. Dussions-nous être encore leurs victimes,  
courons les délivrer.

MADELON, arrêtant Jérôme &amp; Henriette.

Arrêtez. Il faut auparavant qu'ils promettent de  
vous rendre votre liberté & votre bien, & de con-  
sentir à notre départ pour la France; sans quoi je  
vais moi-même chercher le Cadi.

MARTIN &amp; GRIPON.

Oui, oui. Je le veux bien. Je consens à tout.

JEROSME.

Mais, point de trahison, au moins. Vous nous  
tiendrez parole.

MARTIN &amp; GRIPON.

Oui, oui, oui.

MADELON.

Il le faudra bien. Ils signeront tout-à-l'heure la  
promesse qu'ils vous font; ou, sur le champ, au  
Cadi.

*(Montrant la pierre de la pyramide qui est ôtée.)*

Voilà qui déposera contre eux.

*(Jérôme relève l'échelle, & la met devant la fenê-  
tre sur laquelle est Gripon.)*

GRI-

## GRIPON.

Mais, dépêchez-vous... Je suis dans une frayeur...  
Si on alloit venir...

*(Il descend. Henriette tient le pied de l'échelle; Et Jérôme avec Madelon vient lever la grille.)*

## MARTIN.

Ah, ciel! Levez vite cette grille, je vous aiderai de mon côté... Le Cadi, les Janissaires... Ce seroit fait de moi, si l'on me surprenoit ici.

*(On leve la grille, Martin sort; Et, se jettant au cou de Jérôme, l'embrasse avec de grands transports de joie.)*

GRIPON, venant sur le devant du théâtre.

Graces au ciel! je respire.

## MARTIN.

*(A Gripou.)*  
Me voici donc hors de danger... Hélas! compere... nous qui comptions si fort nous enrichir cette nuit...

GRIPON, à Martin.

C'est toi qui es cause; avec ton Muphti, ton maudit trésor...

## VAUDEVILLE.

MARTIN, à Gripou.

De tous nos projets,  
Il ne nous reste que la peine.

GRI-

G R I P O N.

Pour moi, si jamais  
Je me retrouve à telle aubaine...

M A R T I N.

Ah ! j'y renonce de bon cœur.

G R I P O N.

J'en suis encor tranfi de peur.

M A R T I N.

Nous le voyons : qui trop desire,  
De tout son bien  
Souvent ne garde rien.

G R I P O N.

Cette leçon doit nous suffire.  
Il est pour nous  
Un bien plus doux,  
Dont nous sommes jaloux.

M A R T I N, *au Public.*

Nous l'aurons, ce trésor si rare,  
Messieurs, si vous applaudissez.  
De ce bien chacun est avare,  
Et jamais ne dit c'est assez.

T O U S E N S E M B L E.

Nous l'aurons, ce trésor si rare, &c.

F I N.

\*

\*

\*

\*

\*

\*

GILLES,  
GARÇON PEINTRE,  
Z'AMOUREUX-T-ET RIVAL.

P A R A D E,

Par Mr. POINSINET, le jeune.

---

Non plausus sed rifus.

---

*Représentée sur le Théâtre de la Cour, par  
les Comédiens François ordinaires du Roi,  
le Fevrier 1772.*



---

A COPENHAGUE,  
Chez CL. PHILIBERT,  
Imprimeur-Libraire.

---

M. DCC. LXXII.  
*Avec Permission du Roi.*

GILLES,  
GARGON PEINTRE,  
ZAMOURREUX T ET RIVAL.  
PARADE,  
Par M. de FOINSNET, de Jours.

Non placet ad illud.

Requiescat in pace l'ame de la Cour, par  
les Comptes l'ancien cadavre du Roi,  
le 17 Mars 1777.



A COTE ENNAQUE,  
chez C. PHILIBERT,  
Imprimeur Libraire.

M DCC LXXII  
Avec Permission du Roi.

---

---

## ÉPI TRE A EGERIE.

O Toi que mon ame a choisie,  
Toi dont l'esprit, les mœurs, les graces, l'enjouement,  
M'ont appris qu'il est dans la vie  
Un plaisir né du sentiment,  
Des penchans qui flattoient ma jeunesse volage,  
Tu m'as montré le dangereux attrait,  
Je sçois qu'il n'est pour l'homme aucun bonheur parfait;  
Mais je sens qu'à tes pieds j'en trouve au moins l'image.  
Pourrois-tu refuser l'hommage  
De ce frivole écrit que je t'offre en tremblant ?  
Hélas ! de mon esprit ce vil libertinage,  
A tes regards peut-être avilit mon talent ;  
Mais que veux-tu , pardonne un instant de folie,  
Le plus sage souvent a besoin d'une erreur,  
Je cherchois à charmer cette mélancolie  
Qui fut loin de tes yeux l'aliment de mon cœur.  
Tu rougiras pour moi, ton ame noble & fiere  
Voudroit que justement admiré des François,  
Ton immortel amant vole dans la carrière  
Et prétende aux plus grands succès.  
Ah ! ma chere EGERIE, épargne ma foiblesse.  
Sans embarras , sans desirs, sans ennuis,  
Je coule en paix des jours filés par la paresse,  
Dont ton amour seul fait le prix.  
D'un Public dangereux, difficile, volage,  
Quiconque ose briguer l'incertaine faveur,  
Doit opposer aux vents l'orgueil de son courage.  
En bute aux traits du fourbe & du faux connoisseur,  
Sans doute il a besoin pour affronter l'orage,  
Ou du plus grand génie, ou du plus grand bonheur.  
J'y prétendrois en vain; d'ailleurs, chere EGERIE,  
Au méprisable éclat d'une vaine saillie,  
Je vois chaque François applaudir à son tour,  
Et l'Apôtre de la Folie  
Est ici le héros du jour.

Flattons son goût, cédon à sa manie,  
 Un an d'honneur vaut-il une heure de plaisir ?  
 Osons-nous faire une Philosophie,  
 Et cherchons des succès dont nous puissions jouir,  
 On renonce aisément au temple de mémoire,  
 Quand on commence à connoître son cœur.

A quatorze ans j'aimois la gloire,

A vingt ans j'aimai le bonheur.

Convenons-en, qu'importe, à l'ainé des Corneilles

'Si l'Europe en silence admire ses succès ?

Nous jouissons du fruit de ses pénibles veilles,

Peut-il jouir de nos regrets ?

Dans la nuit du tombeau, sa grande ame endormie

S'éveille-t-elle au bruit de nos clameurs ?

Va, l'amour de la gloire est l'ivresse des cœurs,

Et l'amour du plaisir, la raison de la vie.

Jouissons-en, belle EGERIE,

Saisissons ce moment qui se perdroit en vain :

Que serai-je demain, si demain je m'éveille ?

Mon être, mes desirs, en moi rien n'est certain.

C'est la digestion de la veille

Qui fait l'esprit du lendemain.

POINSINET le jeune.

## ACTEURS.

CASSANDRE, Peintre.

GILLES, son Garçon.

ISABELLE.

COLOMBINE.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de  
 la Foire S. Germain, le 2 Mars 1758.



GILLES,  
GARÇON PEINTRE,  
PARADE.

*Le Théâtre représente la boutique d'un Peintre d'Enseignes. On y voit de vieux Tableaux, des Enseignes de toutes les especes, Et sur le devant un tonneau avec une pierre à broyer les couleurs.*

---

SCENE PREMIERE.

GILLES *seul, broyant des couleurs.*

AIR: *Quand on a bu la tête tourne.*

Quand on z'a bû la tête tourne, tourne,  
Mais quand on aimé, ah! c'est ben pis,  
Pour Isabelle l'esprit m'tourne, tourne,  
L'Ingrate amuse le tapis:  
D'avant sa maison  
J'vien, j'passe & je r'tourne,  
J'en perds la raison;  
Mais si j'la tien,  
Parguicenne, j'vous la r'tourne  
Si bien qu'il n'y manqu'ra rien.

A 3

Oh!

6 GILLES, GARÇON, &c.

Oh ! pour sûr sans doute c'est zun état ben pitoyable que d'être amoureux d'une grande passion au vis-à-vis d'une personne qui z'est plus ingrante qu'un caillou.

A R I E T T E.

Mon petit bijou  
C'est mon Isabelle,  
Ah ! que j'en suis fou !  
Mais cette cruelle  
M'enforcelle :  
La mutine  
Me lutine,  
Toujours elle rit,  
J'li rempli sa poche,  
J'li tourne sa broche  
Rien ne l'attendrit.  
La nuit je grelotte  
Tout seul dans mon lit,  
Et quand je sanglote,  
La friponne rit.

S C E N E II.

CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE, *avec son Jérôme.*

Courage, courage, Gilles, je te vois dans une allégresse qui m'porte au cœur la gaieté d'la plus grande joie que j'aie jamais eue.

G I L L E S.

Queux sistème de bêtise, Monsieur le bonhomme  
Cassandre ! faut être ben mal appris pour me trou-  
ver

ver d'la gaieté , moi qui suis tout imbibé dans l'affliction d'ma tristesse.

C A S S A N D R E.

Comment ! z'aurais-tu cassé la tirelire où que tu mets ton argent.

G I L L E S.

C'est ben plus dangereux qu'ça ; j'suis t'amoureux comme un dogue , Monsieur Cassandre.

C A S S A N D R E.

T'es amoureux , & qui t'a coulé dans c'préjudice là , mon zami.

G I L L E S.

A R I E T T E.

Je revenois du cabaret  
 Tout en chantant ma chanfonnette ,  
 Et je rentrais chez nous tout drait  
 Quand je trouvis une brunette ,

Petits yeux ronds ,

Jolis petons ,

Petits yeux ronds ,

Qui vous difons

Mieux que la bouche.

Eh! quoi ! vous hésitez ,

Près de moi vous restez

Comme une fouche.

Non, non, je n'ai point de rigueur ,

Venez à moi, venez mon cœur.

Un discours modeste

A toujours son prix

J'voulais fuir, mais zeste

Voilà Gilles pris.

CASSANDRE.

Tien, il y a du remède ; il faut t'y mettre z'un peu d'poudre sans qu'ça paraisse, avec du linge tout blanc d'la veille, puis aller voir ta Maîtresse, lui trousser z'un petit compliment.

GILLES.

Oh ! c'n'est pas l'embarras.

CASSANDRE.

N'faut pas qu'l'amour fait z'une sujettion d'chagrin pour z'un cavalier d'esprit, fais comme moi.

ARIETTE.

Toujours chantant,  
Toujours content,  
Je ris sans cesse,  
Et je fais bien,  
Je fais très bien.  
Va, la tristesse  
Ne mene à rien.  
Dans ma jeunesse,  
Près de ma maîtresse,  
Comme un bon luron  
J'étois vif & drôle,  
J'li mordois l'épaule,  
J'li pinçois l' menton,  
Ah ! que j'étois drôle  
Auprès d'un tendron.

GILLES.

C'est bon, j'mordrai, j'pincerai.

CASSANDRE.

V'là qu'est assez parlé d'ces sottises-là ; r'venons-t-à not affaire d'l'importance la plus principale ; as-

tu bien broyé des couleurs pour à l'occasion de  
c't'enseigne que j'dois peindre sur l'devant d'la  
boutique de ç'te fruitiere harangere en détail.

G I L L E S.

Diantre , feu notre maître , un morceau d'vot'  
façon f'ra l'admiration des Quinze-vingts.

C A S S A N D R E.

C'est sa mere , vois-tu , qui veut mettre la figure  
de sa fille en étalage , afin d'attirer l'chaland.

G I L L E S.

C'est mauvais signe ; car comme dit ç'grand Phi-  
losophe , un bon cabaret n'a pas besoin d'bouchon.

C A S S A N D R E.

Tais-toi , c'est d'la bonne besogne , j'ai bientôt  
soixante ans passés , & j'veux commencez à m'faire  
une réputation : c'est pourquoi :

A R I E T T E.

Dans mon Enseigne  
Je veux qu'on peigne  
Les plus beaux portraits,  
Comment en chenilles  
Nos jolis muguets  
Courent par la ville  
En cabriolets.  
Loin de la bagarre  
Le peuple fuira ,  
Quand l'un criera , gare ,  
L'autre écrasera.  
Vient une charette :  
Crac , tout est cassé,  
Dans la boue on jette

Le chariot brisé.  
 Le galant murmure,  
 Le guet vient au bruit,  
 On se bat, on jure  
 Et chacun s'enfuit.

Oui, dans mon Enseigne, &c.

GILLES.

Fi, qu'ça s'ra beau.

CASSANDRE.

C'n'est pas l'tout, on z'y verra une boutique de fruitiere avec des choux de fleurs, des laitues promenées, des navets t'au sucre, & dans l'beau milieu une jeune fille qui...

GILLES.

Qui, ç'te jeune fille?

CASSANDRE.

Qui...? Ifabelle.

GILLES.

Ifabelle! (*à part.*) ah! queux surprise d'indignation, ma chere z'Ifabelle; faut cacher l'désespoir de ma douleur & ly parler tout doucement. (*haut.*) Que l'diable m'emporte & qu'la peste vous creve si vous n'savez pas qu'c'est moi qui roule sur toute la besogne de la maison.

CASSANDRE.

Queux débordement d'insolence. Sais-tu qu'les bonhommes Cassandre depuis cent ans de pere en fils n'ont jamais digéré d'fottises en farce.

GIL-

G I L L E S.

C'est qu'ils avont toujours tourné l'dos.

C A S S A N D R E.

V'là-t'-il pas zun habile homme, témoin quand il z'a peint c'te marchande Lingere à l'enseigne de la Sageffe.

G I L L E S.

Et vous ç'fameux Traiteur à l'Etrille.

C A S S A N D R E.

Et toi zun marchand d'vin à la Bonne foi.

G I L L E S.

Et vous zun Apoticaire aux Deux visages.

C A S S A N D R E.

Et toi z'une Sage femme aux trois Pucelles.

G I L L E S.

Et vous.

D U O.

C A S S A N D R E.

G I L L E S.

Ah! c'en est trop,

Fras-tu silence?

Queux insolence!

Tu te tairas.

Tais-toi, croi-moi,

J'fuis t'en colere;

De ce bâton,

De ce bâton,

C'est z'avoir trop d'audace.

Quoi, vieux magot.

Non pas, non pas,

Nenni ma foi,

Que veux-tu faire?

Ose-le donc,

Vieux rogaton.

Quand tu fras la grimace.

J'penfe



sa canne, n'faudroit-il pas que j'li baïse les pas d'ses genoux ?

COLOMBINE, *bat Gilles.*

Est-il véritable que ça soit possible : il ta battu ,  
oh ! il za tort.

AIR : *La Bergere.*

Mais quand on z'est gentilshomme  
Nés natif de bons marchands,  
Convient-il de s'rosser comme  
Des bourgeois ou de petites gens ?  
Fi, pour vous j'en rougis presque,  
Ah ! queux honte, queux affront.

GILLES.

Mais quand zon s'bat pour le fesque,

COLOMBINE.

ça fait z'une autre raison.

CASSANDRE *la mene à un coin du Théâtre.*

Ecoute un peu , Colombine , toi qui z'as la conception facile ; j'veux qu'tu prennes la cause de ma partie. Est-il justitieux que j'souffre d'un z'ignorant un agonissement d'injures.

COLOMBINE.

Fi, ça z'est criant.

GILLES *la mene à l'autre.*

AIR : *Ciel ! l'univers va-t-il donc se diffoudre ?*

Moi, j'souffrirois qu'il peignît z'Isabelle,  
Que tête pour tête ils restent tous les deux !  
Et moi, comme un sot. . . Non, Mamselle  
J'fuis t'un amant trop courageux,

Et

Et je m'appelle  
 Gil' le hargneux,  
 S'il en z'est amoureux.

COLOMBINE.  
 Queux trouble extrême!

GILLES.  
 C'est moi qu'on z'aime,  
 J'li deffends même  
 D'la voir avec ses yeux.

COLOMBINE.  
 Comment, zamoureux! qu'est-ce que ça signifie?

CASSANDRE.  
 Rien, rien, j'suis l'maître, v'là tout, j'ai déjà  
 d'avance peinturé toutes les ombres du tableau.

GILLES.  
 Et moi, j'suis l'garçon, j'frai la besogne des clairs.

CASSANDRE.  
 J'n'attends plus que la belle z'Isabelle qui veut  
 ben s'preter z'à la soumission d'être le modele.

COLOMBINE.  
 Ah! spadille, manille, matador, v'là donc qui z'est  
 découvert, & vous avez la z'ardiesse d'insolence de  
 m'proferer ces sottises-là d'avant moi.

CASSANDRE.  
 Comment donc?

COLOMBINE.  
 M'prenez-vous pour une fille de cire une fois?  
 J'souffrirois t'ici un zautre modele, moi qui suis de-  
 d'puis dix ans possedée de ç't emploi là.

GIL-

## G I L L E S.

Oui, j'fuis témoin zauriculaire que noi' premier maître se servoit toujours d'son visage pour faire des portraits d'famille.

## C A S S A N D R E.

Allons, c'est zavoir trop d'ambition que d'vouloir que tout roule ici sur vous; m'faut z'un modele tout neuf.

## C O L O M B I N E.

Mais vraiment, on vous l'fra faire.

## A R I E T T E.

Eh! quoi, la pauvre Colombine  
Déplairoit zà Monsieur,  
Vous me rendez toute chagrine,  
Ah! c'est z'un grand malheur,  
Ah! je ris de bon cœur.  
Ma figure est connue  
De tout notre quartier,  
Suivez-moi dans la rue  
Vous entendrez crier  
Chit, chit, chit, chit:

L'aimable fille!

Qu'elle est gentille!  
Chit, chit, chit, chit.  
Je fuis ce bruit,  
Mais un galant s'approche;  
Tire un œil de sa poche,  
Et m'dit zavec respect:  
Vien chez moi, ma petite,  
Manger z'une carpe frite.  
Je grille à ton aspect,  
En fais-je la folie,  
Non pas, Gilles, non pas;

Mais

Mais en fille polie  
 Je lui réponds tout bas :  
     Je n'le peux pas ,  
     ça n'se peut pas ;  
 Ainsi ma bonne mine  
 Partout me fait honneur.  
 Cependant Colombine  
 Ne plait pas t'à Monsieur,  
 Ah ! c'est un grand malheur ,  
 Ah ! je ris de bon cœur.

## CASSANDRE.

Ne craignez rien , ma chere Colombine , je ne  
 veux que dépeindre la figure de la belle z'Isabelle,  
 & quand je l'aurai tirée zen peinture...

## GILLES.

Et tirez, tirez plutôt vos chausses.

## CASSANDRE.

Paix, j'entends la démarche d'une figure humaine ;  
 c'est z'Isabelle , songez tous deux à lui faire  
 bien des gracieusetés.

## SCENE IV.

CASSANDRE, ISABELLE,  
 COLOMBINE, GILLES.

ISABELLE, *retrouvée avec un parapluie.*

**B**on jour Monsieur l'bonhomme Cassandre ; ma  
 mere m'envoye à vous pour m'achever de peindre.

dre. M. Gilles m'a déjà z'ébauchée , c'est à vous , dit-elle, à m'y mettre la dernière main.

GILLES, *à part.*

Ah ! l'infidelle !

I S A B E L L E.

Dam j'suis venue comm' ça pour n'pas gâter ma frisure.

C A S S A N D R E.

ça fait ben voir vot induction. (*à part.*) Qu'elle a l'air noble !

COLOMBINE, CASSANDRE.

Mais vois donc qu'elle a bon air !

Que cette coëffure en l'air

Fait un bon effet !

*Colombine.* Ah ! ah, vous avez bon air !

*Cassandre.* } Qu'elle est belle, qu'elle a bon air !

*Gilles.* }

Bon air tout à fait.

I S A B E L L E.

Vous avez ben d'la bonté.

C O L O M B I N E.

Pardi v'la d'beaux ch'veux , ç't'emprunt-là vous a-t-il couté cher ?

I S A B E L L E.

Comment zon m'insulte chez vous , Monsieur Cassandre !

B

CAS-

CASSANDRE.

Demeurez-là zun instant, je vais leur parler ferme. Ecoute, ma chere zamie Colombine, tu fais que je t'ai toujours aimé, & je t'aimerai toujours jusqu'au dernier tombeau des jours de ma vie.

COLOMBINE.

Z'est-il ben vrai, cher perfide ?

CASSANDRE.

Oui, j'en fais l'ferment l'plus affreux sur les charmes de ta beauté. Que je fois le dernier des parjures. . . .

COLOMBINE.

Ah ! vous me r'assurez l'cœur.

GILLES.

Oui, oui, nage toujours & ne t'y fie pas.

CASSANDRE.

Gilles, tu zest un garçon de bon sens; voilà quatre sols que je te donne pour aller te divertir avec Colombine pendant que je ferai mon ouvrage en peinture.

GILLES.

C'est parler comme un miracle ; grand merci not' Maître. J'vous laisse faire l'original avec z'Isabelle, & moi j'tirerai les copies.

CASSANDRE.

Retirez-vous tous deux zun moment ; car z'Isabelle a trop de pudeur pour se faire peindre comme ça devant l'monde.

CO-

## C O L O M B I N E.

Volontiers; viens-ça, Gilles.

## G I L L E S.

Ah! ça, M. Cassandre, foyez ben sage.

C O L O M B I N E, *bas à Gilles.*  
 Observons-les.

## S C E N E V.

## C A S S A N D R E, I S A B E L L E.

## C A S S A N D R E.

Nous en voilà débarassés.

A I R: *Au moment que j'técoute.*

Mettez-vous à votre aise,  
 Faites comme chez vous.  
 Voulez-vous une chaise?  
 Ah! qu'elle a les yeux doux!  
 Dans l'fond d'mon cœur, ma Belle,  
 Je sens certain desir.  
 Oui, je me sens, chere Isabelle,  
 Je me sens rajeunir.

## I S A B E L L E.

Oh! dame, je n'fais pas répondre à ces choses-là,  
 parce qu'il n'faut pas qu'une z'honête fille dise des  
 douceurs à zun homme; mais quand vous s'rez mon  
 mari comm' l'veut ma ch'mere, j'frai vot' femme,  
 & ça fra dix francs.

## A R I E T T E.

Ta cher z'Isabelle.  
 Pour toi seul vivra ,  
 Te caressera :  
 Quand la nuit près d'elle  
 Cassandre fera ,  
 Sa bouche fidelle  
 Tout bas lui dira  
 Tarelà, la, la.  
 Quelle douce ivresse !  
 Que ces moments sont doux !  
 Vois-tu ma tendresse ?  
 Vien , mon cher zepoux.  
 Ainsi z'Isabelle  
 Pour toi seul vivra, &c.

CASSANDRE, *troublé.*

En vérité... Ma chere zamie... C'est trop... En-  
 fin... J'fois dans une profusion... que...

## S C E N E VI.

COLOMBINE, ISABELLE,  
 CASSANDRE, GILLES.

## C O L O M B I N E.

A<sup>H</sup> ! j'ti prends; v'là donc la belle récompense de  
 m'estre zabuzée à vor' service, qu'vous auriez  
 déjà dû m'épouser plus d'vingt fois !

## C A S S A N D R E.

Coquine, si j'm'en croyois, je te...

GIL-

## G I L L E S.

Et vous, Ingrate d'infidelle, malgré les serments qu'vous m'avez jettés à la tête, v'là que vous écoutez les adorations de mes Rivaux.

## I S A B E L L E.

Comment ! qu'est-ce que çà signifie ? je n'vous connois pas, M. Gilles ?

## G I L L E S.

Ah ! Zirhumaine, après ç'jour où q'nous avons passé toute la nuit zà causer ensemble, l'un auprès d'l'autre.

## C O L O M B I N E.

La belle raison ! n'fais-tu pas qu'les Filles d'la façon de Mamselle ont toujours la mémoire courte ?

## I S A B E L L E.

Queux impertinence ! v'là que j'suis t'obligée de rougir.

## C A S S A N D R E.

Taisez-vous, serpens à langues de viperes.

## G I L L E S.

Parguienne, feu not Maître, vous n'avez qu'à l'épouser, çà mettra la joie dans not maison, & nous aurons bonne compagnie.

## I S A B E L L E.

Qu'est-ce à dire ?

## C O L O M B I N E.

Il a raison, épouser z'une Mamselle comme vous, c'est z'entrer dans une grande famille, on z'a ben-

tôt tous les voisins pour parents. Ah ! qu'vous s'rez t'heureux !

I S A B E L L E.

Comment ! Monsieur Cassandre , vous supportez çà ?

G I L L E S.

Bon , bon , sa Défunte lui en a bien fait supporter d'autres.

C A S S A N D R E.

Tiens , Gilles , quand tu voudras parler , commence par te taire.

C O L O M B I N E.

Vas, vas, laissons-le faire, il s'ra en bonnes mains.

I S A B E L L E.

Mais, mais, pour qui donc m'prend-on ? T'nez , M. Cassandre , j'vous l'dis tout doucement , si par mon induction j'n'étois pas une Fille ben née, c'est que j'leux arracherois les deux yeux du visage.

C O L O M B I N E.

N'ry joue pas , si je me mets en train de te froter...

C A S S A N D R E.

Si tu la bats , j'sçai ben ç'que j'frai , j'affommerai Gilles.

Tous

## TOUS QUATRE ENSEMBLE.

Tu sçais comme je rosse,  
Cesse de m'insulter,  
En Pere de famille  
On me doit respecter.

Ce bras te rossera.

CASSANDRE.

Quoi ! tu la bats , coquine !  
Attends-moi ; maître sot ,  
Ce maître sot.  
Tiens , tiens , courage ,  
Donnons des coups.  
Ah ! je suis écorché ,  
Hé , hé , hé , hé !  
Je suis tout écorché ,  
Hé , hé !

Je suis honnête Fille,  
On me doit respecter.

ISABELLE.

Comment ! quand zou m'offense,  
Je n'me vengerais pas !  
Tiens , tiens , courage ,  
Donnons des coups.  
Ha , ha , ha , ha !  
V'là que j'ai l'œil poché ,  
Hé , hé !

Mamselle Carabosse.

COLOMBINE.

Gille , écoute-les dire :  
Qu'on les respecte , ah ! ah !

Quoi ! ces visages-là ,  
On les respectera !

COLOMBINE. { Ah! chienne, tu commences!  
Tiens, tu me la payeras.  
  
Tiens, tiens, j'enrage,  
Etrillons-nous :  
  
Il vous en souviendra ,  
Ha , ha !  
Il vous en souviendra.

GILLES. { Tu te feras frotter.  
  
Ma foi, j'en meurs de rire ,  
Quoi ! ces visages là ,  
On les respectera !  
  
Arrête, Colombine,  
J'équipe ce magot,  
Ce vieux magot.  
Tiens, tiens, j'enrage,  
Etrillons-nous.  
  
Ha, ha, ha , ha!  
Il vous en souviendra ,  
Ha, ha !  
Ma foi, laissons-les là.

## CASSANDRE.

Ah! par la vertu de ma barbe est-il d'la prudence inhumaine de battre zone honnête Fille, dont on ne sçait pas en quel état elle peut z'estre. Sortez d'ici tout à l'heure, & n'y remettez jamais les pieds de votre vie, tant que vous ferez au monde.

## COLOMBINE.

Pardi, j'nous passerons ben d'vot condition, j'fais t'assez riche, j'm'en vais ramasser la succession d'un d'mes

d'mes parens qui a fait banqueroute ; il vient d'm'écrire qu'il étoit mort. Adieu, vieux Roupilleux.

G I L L E S.

Adieu, vieux Zigzag.

C A S S A N D R E.

Vas-t'en, vas-t'en: ma chere z'Isabelle, vous m'voyez dans le plus grand transportement de fureur où que puisse réduire la colere.

I S A B E L L E.

Et vous croyez que j'resteraï dans ç'domicile de maison-ci, pour m'entendre dire z'une région d'injures, à bouche que veux-tu, moi qui z'ai la pudeur d'une composition si douce! Ah! jour de Dieu, si mon cousin le Grenadier n'était pas t'à la Campagne de l'Armée...

C A S S A N D R E.

Il z'est vrai qu'ils m'ont battu. Mais il faut ben souffrir quelques petites vivacités de la part de nos Domestiques.

I S A B E L L E.

Non, c'est inutile , j'suis dans un faïssement.

A R I E T T E.

V'là que j'tombe en fayance,

Je perds la couleur ;

Queux tourment de souffrance!

Ah! mon cher Monsieur,

Soulagez mon cœur,

Venez de grace,

Quel embarras!

Qu'on me délasse,

Hélas! hélas!

V'là que j'tombe en fayance, &c.

CASSANDRE.

C'est vrai, v'là z'Isabelle qui s'pâme. Ah! queux état! Ah! Ciel, Terre, Mer, Air, s'il faut que vous en mouriez jusqu'au dernier soupir, ma chere z'Isabelle, j'tuerai Gilles, j'affommerai Colombine, je m'étranglerai moi-même, & puis j'm'en irai demander vengeance au Commissaire.

ISABELLE.

Vous parlez comme z'une Tragédie, il vaudrait ben mieux m'donner du secours.

CASSANDRE.

C'est vrai, j'vois ben qu'il faut qu'j'en cherche.

---

SCENE VII

GILLES, ISABELLE.

GILLES.

ET moi, j'en donne. Ah! z'Ingrate!

ISABELLE.

Ah! coquin!

GILLES.

Infidelle!

ISABELLE.

Scélérat, tu te joins à Colombine contre moi!

GILLES.

Vous épouzez Cassandre en vrai mariage!

ISA-

I S A B E L L E.

Il faut que j'obéisse aux volontés des ordres de ma Mere.

G I L L E S.

Oh ! si je n'craignois pas d'mourir , j'prendrois mon couteau , & je m'en donnerois cent coups de plat d'épée zau travers du corps.

D U O.

G I L L E S.

I S A B E L L E.

Barbare, Ingrate, Cruelle,	Si tu perds ton Isabelle,
En vain je grille pour toi,	Cher z'Amant , c'est malgré
As-tu pu m'être infidele?	moi.
As-tu pu trahir ta foi ?	Oui , je te suis infidelle
	Et tu sens que je le dois.

Comme un papillon volage ,  
 Qui vole à travers les choux ,  
 V'là qu'un z'autre Amant t'engage ,  
 J'méritois un sort plus doux.

Barbare, Ingrate, Cruelle, &c.	Tout d'même qu'une fontaine
	Qui murmure & coule à
	grand bruit,
	Près de l'Objet qui m'enchaîne,
	Loin de toi , j'pleur'rai jour
	& nuit.

Barbare, Ingrate, Cruelle,	Si tu perds ton Isabelle,
As-tu pu trahir ta foi ?	Ah ! tu sens que je le dois.

I S A B E L L E.

Ma Mere ne veut m'donner qu'à z'un Mari qui s'pousse dans l'monde.

GIL-

*GILLES.*

Eh ! ben, je m'poufs'rai : par exemple, je m'frai Laquais chez la bonne Amie de queuque Financier.

*ISABELLE.*

Non pas, j'veux qu'il z'ait pigeon sur rue.

*GILLES.*

J'aurai tout ce qui faudra. J'en suis convenu avec Colombine, qui vous compt'ra tout ça, ma cher' z'Amie.

*ISABELLE.*

Si cela z'est, j'te rends ma foi, mais il faut encore menager ç'vieux Roguignard.

*SCENE VIII.*

*CASSANDRE, ISABELLE,  
GILLES.*

*CASSANDRE.*

V'là que j'vous prépare z'une bonne carpe de biere, & que j'vous apporte du vinaigre des vingt-quatre voleurs; mais comment, que fais-tu là, coquin ? j'crois que tu fais des propositions à ma chere z'Isabelle ?

*ISABELLE.*

Me prenez-vous pour z'une Fille à rien supporter de disgracieux : allez, M. Gilles est zun bon garçon, qui veut zentrer dans mes intérêts.

*GIL-*

G I L L E S.

L'Ingrat, tandis que j'lui pardonnois tous les coups de bâton que j'ai bien voulu lui donner.

C A S S A N D R E.

Allons, ne parlons plus d'ça, tu n'es donc pas fâché de voir avec plaisir que je me marie.

G I L L E S.

Parguienne, c'est tout gain pour moi, vous f'rez la dépense de la maison, & moi la besogne.

C A S S A N D R E.

C'fripon-là za toujours des mots à double entente : emmenons Ifabelle ; venez-ça prendre un peu l'air, ça vous f'ra du bien.

## S C E N E IX.

G I L L E S , *seul.*

AH ! malheureux Gilles, v'là qu'il l'emmene.

Fatal z'Amour, cruel Vainqueur,  
Falloit-il se moquer de ma tendre zardeur ?

## S C E N E X.

C O L O M B I N E , G I L L E S.

C O L O M B I N E.

Gilles, es-tu tout seul ?

GIL-

GILLES.

Oui, nous ne sommes que moi.

COLOMBINE.

Je viens de chanter pic pendre de not vieux Maître à Madame Isabelle la mere; va, j'ai mis dans d'biaux draps.

GILLES.

Quel coup de génie, tout zira ben, j viens de m'expatrier avec l'bon-homme Cassandre, & je reste ici.

COLOMBINE.

Oh! ne donne pas là-dedans, dès qu'il zaura contritiqué son Mariage, il z'est dans la dissolution de te chasser.

GILLES.

Me chasser, quand il zépouse une jolie femme! ah! fatinom, quat & douze, ça me fait frissonner tous les ch'veux d'la tête; j'ai beaucoup d'respect pour lui; mais j'lui donnerois vingt coups de pied dans l'ventre.

COLOMBINE.

Dam, fais pour le mieux.

GILLES.

Enfin fuffit, j'ly ferai entendre de quel bois je me mouche.

ARIETTE.

Je suis t'en colere,  
Ne m'approchez pas,

Ah!

Ah! tu me verras,  
Tu me verras faire  
Un joli fracas.  
Que plutôt le tonnerre  
Pleuve à foison sur nous,  
Que je sois sous la terre  
Mangé des loups-garoux.  
Enfin laisse faire,  
Bientôt son affaire  
Sera dans le sac,  
Tien, prends du tabac.

C O L O M B I N E.

Je te remercie.

G I L L E S.

C'est du bon tabac,  
Je suis t'en furie,  
J'm'en vas tout brûler,  
Saccager, voler.  
Si rien ne résiste,  
Je serai vengé.  
Atchit, atchit.

C O L O M B I N E.

Que le ciel t'affiste!

G I L L E S.

Ah! ben obligé,  
Je suis t'en colere,  
Ne m'approchez pas.  
Ah! tu me verras,  
Tu me verras faire  
Un joli fracas.

Mais le v'là qui vient; pour plus de sureté faut  
commencer par ne l'y rien dire : cache-toi vite der-  
riere ce tableau.

SCENE

## SCENE XI. &amp; DERNIERE.

CASSANDRE, ISABELLE,  
GILLES, COLOMBINE *cachée.*

CASSANDRE.

Oui, j'vous l'dis, j'leux montrerai zau doigt &  
zà l'œil que j'fuis l'maître zune fois.

ISABELLE.

C'est quand vous êtes tout seul.

CASSANDRE.

Au surplus, nonobstant ; pour r'venir à not' affaire d'limportance la plus principale ; Gilles, puisque te v'là, zaporte nous un peu le petit fricot que j'ons de y a trois jours, avec le reste du soupé d'hier au soir. Vous, ma chere z'Isabelle, essayons à vous mettre zun peu en zattitude.

PANTOMINE.

*Gilles apporte une table sans nappe avec une espece de collation, vole quelques morceaux du goûté, boit à même la bouteille, fait des grimaces à Cassandre qui arrange Isabelle comme pour la peindre, met ses lunettes, les ôte, boit & chante.*

ARIETTE.

N'es-tu pas ravie  
Qu'il m'ait prit envie  
De faire un tableau  
Où je peins en beau

Ta tête, mignonne ?  
 Dis-moi, dis, friponne,  
 Dès qu'on le verra,  
 Z'un chacun sçaura  
 Qu'Isabelle  
 Est belle,  
 Et l'on s'écriera :  
 Le joli modele  
 Que Cassandre a là !  
 Qu'elle est adorable !

Il m'semble que j'suis ben alteré zaujourd'hui ;  
 donne-moi zà boire... (*Il boit à chaque exclamation!*)  
 La jolie bouche... ! Les beaux yeux... ! Les jolis  
 bras... ! La belle tête... ! Qu'elle mange noblement !

I S A B E L L E.

ça zest trop galant.

C A S S A N D R E.

(*Il peint.*)

Ah ! si j'pouvois peindre le son d'fa voix.

A I R : *Robin turelure.*

Est-il de talent plus beau  
 Que celui de la peinture ?  
 Avec un bout de pinceau  
 Turelure,  
 On fait toute la nature,  
 Robin turelure, lure.

G I L L E S.

Vlà son bonhomme d'esprit qui décampe.

I S A B E L L E.

S'irez-vous ben long-tems, M. Cassandre ?

C A S S A N D R E.

Oh ! n'craignez rien, n'pensez seulement qu'à  
 vous t'nir tranquille, parce que pour peu qu'une  
 C per-

personne grouille quand zon la peint, ça fait que l'Peintre dans sa peinture...

Turelure, lure, & flon, flon, flon,  
Chacun a son ton, son allure.

Je n'fais pas pourquoi qu'la main m'tremble come ça, si j'buvois encore un coup. (*Il prend la bouteille que Gilles a changée, & se verse de l'eau; il se retourne & voit Gilles qui boit à même celle où il y a du vin.*) Ah! coquin, j'te prends sur le fait, il faut que j't'affomme.

GILLES, *se laisse battre tranquillement, & quand il a bû, il crie.*

C'n'est pas moi, hai, hai, hai.

COLOMBINE, *pendant que Cassandre bat Gilles.*

J'ai ben des choses à te dire; ta mere consent que tu épouses Gilles, si l'vieux Cassandre veut ben se retirer lui & sa parole: nous t'expliquerons ça.

G I L L E S.

Mettons vite le mannequin à ta place, dépêchons.  
(*On met le mannequin à la place d'Isabelle.*)

C A S S A N D R E.

Ouf, je suis estropié, excusez, chere z'Isabelle, ce sont de petits accidents qui zentretiennent la paix dans un ménage; mais comme elle me regarde tendrement! La v'là toute immobile dans l'admiration de me contempler. Oh! je ne tiens plus au transportement de mon ardeur.

A R I E T T E *en Echo.*

Oui, mon cher tendron j't'adore.

C O L O M B I N E.

J't'adore.

G I L L E S.

Zencore.

ISA-

I S A B E L L E.

J't'adore.

C A S S A N D R E.

Je veux baiser votre main, là.

C O L O M B I N E.

Oui dà

G I L L E S.

Mon cœur z'est tout d'braise.

I S A B E L L E.

Baïse, baïse.

C A S S A N D R E.

Permettez-vous

Que je vous baïse aussi les genoux :

C O L O M B I N E.

Les genoux !

G I L L E S.

Les genoux.

I S A B E L L E.

Les genoux.

C O L O M B I N E.

A genoux.

Ah ! traître, j'ti tiens.

C A S S A N D R E.

Que vois-je ! Colombine ! Isabelle ?

C O L O M B I N E.

Vois-tu ta promesse de mariage ?

I S A B E L L E.

Comment ! vous avez la zhardieffe de m'faire des propositions, tandis que vous signifiéz des promesses à des Colombines.

C O L O M B I N E.

Il faut m'épouser tout à l'heure, ou j'te fais condamner aux galeres.

## GILLES.

Il m'faut quinze francs pour dix ans de gages, ou j'te fais mettre au pilori.

## CASSANDRE.

Ah! j'suis ruiné.

## ISABELLE.

J'm'en vas conter à ma chere mere que tu voulois me suborner, & je te ferai pendre.

## CASSANDRE.

Ecoutez, il y a un moyen d'arranger l'affaire; puisque Colombine a z'hérité, j'l'épouse parce que j'l'aime, & je cede ma boutique & Isabelle & Gilles pour ses quinze francs de gages, ça fera que par la concordance de la chose, vous s'rez tous d'accord, & que le diable vous emporte.

## COLOMBINE.

V'là qu'est ben parlé.

## GILLES.

J'ons eu l'avantage, & ça fait voir d'une façon ben renommée qu'la vieilleffe doit toujours avoir un grand respect pour les jeunes gens.

## QUATUOR.

A toi je m'engage,  
ça, marions-nous:  
Dans notre ménage  
Nous ferons les foux,  
ça, marions-nous.  
Oh! la bonne chose!  
Nous ferons les foux,  
Et si l'on en cause,  
Et si l'on en glose,  
D'un commun accord,  
Rions-en d'abord.

## FIN.

\*

\*

\*

# LE JARDINIER

ET

## SON SEIGNEUR,

### OPERA-COMIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉ DE MORCEAUX DE MUSIQUE.

Par Mr. SEDAINÉ.

La Musique est de Mr. PHILIDOR.

*Représenté sur le Théâtre de la Cour, par  
les Comédiens François ordinaires du Roi,  
le Janv. 1772.*



---

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

---

M. DCC. LXXII.

*Avec Permission du Roi.*

---

---

ACTEURS.

Maître SIMON, *Jardinier.*

Madame SIMON.

FANCHETTE, *leur Fille.*

Maître NICOLAS, *Barbier.*

UN PAYSAN.

LE HARANGUEUR.

LE SOUFFLEUR.

LE SEIGNEUR.

VICTOIRE.

ROSALIE.

UN VALET.

DES DOMESTIQUES.

UN PAYSAN, *qui porte une corbeille.*

---

*Représenté sur le Théâtre de la Foire St. Germain,  
le Mercredi 18 Février 1762.*





LE JARDINIER  
ET  
SON SEIGNEUR,  
OPERA COMIQUE.



*Le Théâtre représente l'intérieur de la maison de  
Maître Simon.*

---

---

SCENE PREMIERE.

M. SIMON, SA FEMME.

M. SIMON.

**M**A femme, ma femme; diable soit du Barbier.  
Ma femme. Ma femme.

SA FEMME.

Hé bien, hé bien, ma femme, ma femme. De  
quoi s'agit-il?

A 2

M.

4 LE JARDINIER

M. SIMON.

Ce Barbier ne vient pas ? Ma perruque.

SA FEMME.

Si vous étiez Avocat, vous ne parleriez que de perruques.

M. SIMON.

Mais, c'est que Monseigneur peut arriver ; & si Monseigneur arrivoit... enfin Monseigneur...

SA FEMME.

Hé, nous avons bien affaire de Monseigneur !

M. SIMON.

Affaire ! Comment ? Un maudit Lièvre viendra tous les matins, .? Ah ! voilà le fauteuil. (\*)

SA FEMME.

Hé pourquoi donc faire ce fauteuil ?

M. SIMON.

Pour s'asseoir, pour s'asseoir. Mettez, mettez-là, un peu plus, ici, là, là, là, c'est bien.

*(Il s'assied pour essayer si le fauteuil est bien placé.)*

SA FEMME.

Est-ce que vous allez juger ?

M. SIMON.

Que les femmes sont simples ! *(au Garçon.)* Ecoutez, écoutez ; dites donc à votre maître qu'il apporte ma perruque.

SA FEMME.

Hé mais encore, pourquoi faire ce fauteuil ?

M.

---

(\*) Un homme apporte un fauteuil à Barbier ; de ces fauteuils de cuir, dont le dos se renverse sur une crémaillère.

M. SIMON.

Pourquoi faire ! Monseigneur ira-t-il s'asseoir sur une chaise comme un manant ? Il faut que je pense à tout.

SA FEMME.

Il vaudroit mieux que vous ne pensiez à rien.

M. SIMON.

Comme vous. Vous voilà les bras croisés ; avez-vous fait tirer du vin ? Tout est-il prêt ? Votre fille est-elle habillée ? Votre...

SA FEMME.

Hé oui, hé oui. Hé, pourquoi tout cet embarras ?

D U O.

M. SIMON.

Un maudit Lièvre vient  
chaque matin.  
Ronger les plantes de notre  
jardin ;  
Avec un bâton de sarment  
Je me coule tout doucement,  
Pan, pif, pouf, il est à cent  
pas :  
Et si-tôt qu'il est tout là bas,  
Il m'attend, le forcier m'at-  
tend :  
Il s'arrête en me regardant.  
Vous ? Vous ?

Un maudit Lièvre vient  
chaque matin  
Ronger les plantes de notre  
jardin ;  
Avec un bâton &c.

SA FEMME.

Quoi, pour un chou  
qu'il a grugé !  
Pour un navet qu'il a rongé !  
Vous êtes fou.  
J'ai bien plus peur  
De Monseigneur :  
C'est du fracas,  
De l'embarras.  
Vous êtes fou.  
Oui, oui, si je l'entreprendois,  
Je suis sûre que je le tuerois.

Moi, moi.

Quoi pour un chou &c.

## SCENE II.

M. SIMON, SA FEMME,  
M. NICOLAS, *une perruque bien  
poudrée à la main.*

M. SIMON.

AH! voilà Maître Nicolas. Que diable! vous  
vous faites bien attendre!

M. NICOLAS.

Cap de bious; vous croyez que cela se fait com-  
me un plan de laitue. Regardez-moi ça; c'est un  
chef-d'œuvre. Sandis, vous êtes bien pressé aujour-  
d'hui; jamais...

M. SIMON.

Je le crois bien; Monseigneur vient aujourd'hui.  
(*à sa Femme.*) Ma cravate, vous?

M. NICOLAS.

Monseigneur! Le Seigneur d'ici?

M. SIMON.

Oui, Maître Nicolas, oui.

M. NICOLAS.

Ici?

M. SIMON.

Ici.

M. NICOLAS.

Monseigneur? Le Seigneur de la Paroisse?

M.

M. SIMON.

Monseigneur ; le Seigneur d'ici , le Seigneur de la Paroisse, lui-même ici dedans , en personne.

M. NICOLAS.

C'est bien de l'honneur , Monsieur Simon.

M. SIMON, *à sa femme.*

Entendez-vous , bêtes que vous êtes ? C'est bien de l'honneur ; entendez-vous ?

M. NICOLAS.

Si j'avertissois le Village ?

M. SIMON.

C'est bien pour vous autres qu'il vient !

M. NICOLAS.

Pourquoi donc ?

M. SIMON.

Pour moi.

SA FEMME.

Oui , pour lui !

M. SIMON, *mettant sa cravate.*

Oui , pour moi ; je suis son ami , son cher ami ; si vous aviez vu comme il s'intéresse à moi , comme il m'a reçu , comme il a ri , comme il m'a dit que j'avois bon visage , comme...

SA FEMME.

Il y avoit sans doute bien du monde à voir ça ?

M. SIMON.

C'est ce qui vous trompe ; nous étions seuls.

S A F E M M E.

Seuls? ah! je le crois bien. Ces Seigneurs sont bons quand ils sont seuls; mais devant le monde, ils montent, ils montent comme une soupe au lait.

M. S I M O N.

Taisez-vous, taisez-vous, impertinente; avec votre soupe au lait; vous n'avez que des sottises à dire. Maître Nicolas, mettez ma perruque; mettez.

S A F E M M E.

Je voudrais que le diable eût emporté & le Seigneur & le Lièvre & le Jardin. Avec sa maudite vanité...

M. SIMON, *en se retournant pour parler à sa femme, jette sa perruque par terre, & marche dessus.*

Tu ne te tairas pas? ah morbleu! ah ma perruque! ah chienne de femme! ah ciel!

M. N I C O L A S.

Hé sandis, vous êtes vif comme un salépêtre.

M. S I M O N.

Diab!e de femme! Ah ma perruque ne fera pas prête!

M. N I C O L A S.

Un coup de peigne, & je révo!e.

M. S I M O N.

Comment, je ne peux pas avoir la paix?

M. NICOLAS, *revenant sur ses pas.*

Hé mais, si je disois à nos Syndics...

M. S I M O N.

Hé, morbleu si vous étiez revenu, cela vaudroit mieux.

SCENE

## SCENE III.

M. SIMON, SA FEMME.

M. SIMON. (\*)

ARIETTE.

AH! quel tourment !  
 Comment, comment,  
 A tout propos.  
 Point de repos ?  
 Toujours procès,  
 Jamais la paix.  
 Un Régiment  
 Tambour battant,  
 Par son pata tapan  
 Brise moins le tympan,  
 Qu'une femme en furie,  
 Qui crie.

Ah! quel tourment ! &amp;c.

---

(\*) Pendant cette Scene , Madame Simon reste les bras croisés, hausse les épaules de temps en temps, le regarde en pitié : Simon à la fin de son air la prend par le bras , l'approche du fauteuil, & essuye la poudre que la perruque a laissée.

---

## SCENE IV.

M. SIMON, SA FEMME,  
FANCHETTE.

Madame SIMON.

Vous êtes d'une bonne patience ! avec ma robe,  
 pourquoi avez-vous pris un de mes fichus ?

A 5

FAN-

FANCHETTE.

Ma mere...

Madame SIMON.

Allez le reporter , &amp; mettre un des vôtres.

M. SIMON.

Laissez-la dire, ma fille, laissez-la dire.

SA FEMME.

Allez, & que je ne le dise pas à deux fois. (*Fanchette fort.*) (*à son mari.*) Et vous, vous feriez mieux de la marier.

M. SIMON.

Elle est trop jeune.

SA FEMME.

C'est bien là où gît le Lièvre.

M. SIMON.

Le Lièvre! le Lièvre! ah! ah! mon Lièvre aura beau jeu.

SA FEMME.

Hé, qui diantre pense à votre Lièvre? Enfin, Maître Nicolas la recherche: il a du bien, il est bon & sage, bien établi; il saigne très-bien.

M. SIMON.

Oh! que ce n'est pas pour lui! J'espère que Monseigneur...

SA FEMME.

Hé! votre Monseigneur, Monseigneur.

SCENE

## SCENE V.

M. SIMON, SA FEMME, DEUX  
PAYSANS, *portant l'un une bêche,  
l'autre un sac sous son bras.*

LE PREMIER PAYSAN, M. THOMAS.

Bonjour, Maître Simon.

M. SIMON.

Bonjour.

LE SECOND PAYSAN.

Palsangé vous êtes bian caché; vous ne nous dites  
pas que Monseigneur vient ?

M. SIMON.

C'est qu'il ne vient pas pour vous autres.

LE PREMIER PAYSAN.

Pour qui donc ?

M. SIMON.

Pour moi.

SA FEMME.

Oui, pour lui !

M. SIMON.

Vas-tu recommencer ?

LE SECOND PAYSAN.

Hé bian, Maître Simon, puisque Monseigneur  
vient ici pour vous, ne pourriez-vous pas lui parler  
pour nous ?

M.

M. SIMON.

Oui , oui , je lui parlerai , je lui parlerai pour vous autres ; laissez-moi , laissez-moi : adieu, Thomas : adieu, Jacques ; vous voyez que j'ai affaire ; laissez-moi , je lui parlerai.

LE PREMIER PAYSAN.

Adieu.

M. SIMON.

Ah ! Ecoutez donc. Si vous voyez le Barbier , dites-lui qu'il apporte ma perruque.

LE SECOND PAYSAN.

Oui , oui.

## SCENE VI.

Les Précédens , FANCHETTE,  
*au milieu.*

FANCHETTE.

AH ! mon pere ! voilà un carrosse , & puis des hommes & puis des chiens & puis des chevaux ; il y a plus de cent bêtes sans compter le monde.

M. SIMON.

Ah ! Ciel ! Ah ! ma perruque... Ah ! Monseigneur !  
(à sa fille.) Cours vite...

SA FEMME.

Je ne veux pas qu'elle sorte avec tous ces gens-là : c'est de bonne graine. Restez ici.

(Elle la fait mettre à sa droite.)

M.

M. SIMON.

Allez-y donc, vous.

SA FEMME.

J'y vais.

M. SIMON.

Non, j'y cours ! Ah le voilà ! Ah je l'avois bien dit ! Ah ! Ciel ! Où me mettre !

---

SCENE VII.

LE SEIGNEUR, M. SIMON,  
SA FEMME, FANCHETTE.

*Monseigneur entre avec sa suite ; un Coureur, des valets de chiens, avec des corps en bandouliere, des fouets à la main.*

LE SEIGNEUR.

Quels chiens avez-vous là ?

UN VALET DE CHIEN.

Les Baffets.

M. SIMON.

Monseigneur, je suis... (*à part.*) Il ne me voit pas.

LE VALET DE CHIEN.

Mon camarade a amené des Levriers.

LE SEIGNEUR, *appercevant Fanchette.*

Voilà une jolie fille !

FANCHETTE.

Ma mere, il nous regarde.

Madame

Madame SIMON.

Restez-là. (*Elle rajuste le fichu de sa fille.*)

M. SIMON, à part.

Il ne me reconnoît pas.

LE SEIGNEUR.

Mes chevaux font-ils arrivés?

LE VALET.

Ils sont à la Ferme.

LE SEIGNEUR, à l'un de ses gens, en regardant Fanchette.

Elle est jolie!

M. SIMON, à part.

Il ne m'a jamais vu sans perruque.

Riez, vous, fotte; plutôt que d'aller... (*à sa femme.*)

Monseigneur, je vous... (*au Seigneur.*)

LE SEIGNEUR, à ses gens.

Amenez les Chevaux.

M. SIMON.

Monseigneur, nous...

LE SEIGNEUR.

Bonjour, Maître Simon, bonjour.

M. SIMON.

Excusez si... Ah! Ciel!

LE SEIGNEUR, en tirant sa montre.

Pourquoi ces Demoiselles n'arrivent elles point?

LE LAQUAIS.

Elles font le tour.

M.

M. SIMON, *à part.*

Il est piqué de me voir comme çà. Chien de Barbier!

LE SEIGNEUR.

Bredau? Cours au-devant d'elles, & conduis-les ici. Vous n'êtes pas malade, Maître Simon?

M. SIMON.

Non, Monseigneur; je ne suis qu'au désespoir: c'est Maître Nicolas qui... (\*)

LE SEIGNEUR.

Est-ce là votre femme?

M. SIMON.

Elle est bien votre servante.

LE SEIGNEUR.

Bonjour, Madame Simon. (*à M. Simon.*) Ce ne seroit pas là votre fille?

M. SIMON.

Vous me pardonneriez, Monseigneur.

LE SEIGNEUR.

Ah ah! Madame Simon, mon cher Simon, je ne vous savois pas cette richesse-là. Mademoiselle votre fille est charmante. Approchez, Mademoiselle.

Madame SIMON, *à basse voix.*

Restez ici.

M.

---

(\*) Pendant toute cette Scene, M. Simon paroît occupé de sa perruque, du fauteuil, du Seigneur, &c.

M. SIMON, (*il la fait passer à gauche du Seigneur.*)

Approche, approche.

LE SEIGNEUR.

Approchez.

T R I O.

LE SEIGNEUR.	M. SIMON.	SA FEMME.
Elle est touchante; Quel air de candeur! De la pudeur! Elle me tente. Vous hésitez! Que d'appas voilà! Souffrez que je tou- che cela. (*)		Non, non, je ne veux pas cela;
La menotte est char- mante, Ravissante; Et ces doigts Sont cent fois Plus fripons, Plus mignons, Plus ronds. Ces moleffes, Ces fineses, Ont un tour! C'est l'amour.	Ne difons rien à fa- Grandeur: Hé qu'importe cela? C'est Monseigneur; C'est qu'il plaifante. C'est badinage que cela.	Sa Grandeur Est trop insolente: J'ai trop de cœur Pour souffrir cela.
	Monseigneur Nous fait honneur. Tais-toi, Tais toi.	Venez près de moi, Fanchette; Venez près de moi, Venez près de moi.

(\*) Fanchette qui a changé de fichu, doit en avoir un très-modestement mis.

SCENE

SCENE VIII.

ROSALIE, VICTOIRE, LE  
SEIGNEUR, M. SIMON, SA  
FEMME, SA FILLE.

*La suite est toujours au fond du Théâtre.*

VICTOIRE.

AH! Je me trouve mal! Ah! (*Elle se jette dans le fauteuil.*) C'est terrible, c'est excédant.

LE SEIGNEUR.

Ah! voilà ma folle.

VICTOIRE.

Ah! mon cher Comte, vous êtes singulier au possible.

ROSALIE.

Oui, au possible.

VICTOIRE.

Nous avons pensé être anéanties à chaque pas.

ROSALIE.

Des cailloux gros comme des maisons!

VICTOIRE.

Si nous n'ayions pas passé par le jardin.

LE SEIGNEUR.

Par le jardin! Il y a un passage?

B

M.

M. SIMON.

Le jardin!

SA FEMME.

Le jardin!

VICTOIRE.

Oui, le jardin; c'est moi qui ai commandé tout cela. Ah! ah!

ROSALIE.

Elle est charmante pour commander.

VICTOIRE.

J'ai fait arracher une haie, j'ai fait combler un fossé.

M. SIMON.

Comment?

VICTOIRE.

J'y ai fait jeter je ne sçais combien de petits arbres.

M. SIMON.

Comment, mon plan de tilleuls?

VICTOIRE.

Bon, ils étoient gros comme mon éventail.

AIR: *J'en ferois, j'en ferois.*

Votre Cocher est brillant,

Excellent:

Dans un potager charmant

Il a fait une avenue

*(Elle se leve.)*

A travers, à travers, tout à travers la laitue.

M.

M. SIMON.

Ah ! ciel ! je vais voir... (*Il veut sortir.*)

LE SEIGNEUR.

Ecoutez. Maître Simon, Mesdames, vous voulez bien que j'aie l'honneur, le bonheur, le suprême bonheur de vous présenter le cher Simon.

M. SIMON.

Mesdames...

VICTOIRE.

Ah ! ah ! ah ! Simon, sa femme s'appelle donc Simonne ?

Madame SIMON, *à part.*

Simonne !

ROSALIE.

Elle a des idées...

UN VALET DE CHIEN.

Monseigneur, voici les Chevaux.

VICTOIRE.

Mon cher Comte, ce n'est point un conte que je vous conte ; mais je compte...

LE SEIGNEUR.

Que voilà bien des contes.

VICTOIRE.

C'est vrai ; mais de tous les Comtes vous êtes le plus aimable.

LE SEIGNEUR.

Je ne m'attendois pas à ce compliment-là.

## LE JARDINIER

VICTOIRE.

Enfin je compte que nous serons rendus à la ré-  
pétition à onze heures.

LE SEIGNEUR.

Vous y ferez. Ce n'est que pour un Lièvre qui  
tourmente ce bon homme.

VICTOIRE.

Pour un Lièvre? Ah! je reste ici.

LE SEIGNEUR.

Restez, Mesdames. Maître Simon, conduisez-nous.

M. SIMON, *à sa femme.*

Vois donc, toi, un peu à ce maudit Barbier. Ah!  
parbleu oui, il aura ma fille.

Madame SIMON, *à sa fille.*

Restez-là, vous, & ne forcez pas. (\*)

LE SEIGNEUR, *aux Demoiselles.*

Regardez-moi cette jolie enfant; cela vaut cent  
fois mieux que toutes vos danseuses.

VICTOIRE.

Elle n'est pas mal.

LE SEIGNEUR.

Pas mal! Cette enfant n'a pas de prix.

VICTOIRE.

Pas de prix! c'est respectable.

LE

---

(\*) La mere reste un peu pour voir sortir le Seigneur.

LE SEIGNEUR.

Allons mon cher Simon : Mesdames , vous permettez ?

VICTOIRE.

Ah ! Monseigneur, à vous permis.

LE SEIGNEUR.

Mettez votre bonnet, Maître Simon , mettez votre bonnet.

M. SIMON, *à part.*

Mon bonnet ! mon bonnet ! hom !

---

SCENE IX.

ROSALIE, VICTOIRE,  
FANCHETTE.

ROSALIE, *regardant Fanchette.*

Pas de prix !

VICTOIRE.

Approchez , ma poule, approchez.

FANCHETTE.

Madame...

VICTOIRE.

Il a raison ; elle est jolie. Comment vous appelez-vous ?

FANCHETTE.

Fanchette, pour vous servir.

## LE JARDINIER

## VICTOIRE.

AIR : *Chantez petit Colin.*

Mais regardez-la donc ;  
Sais-tu qu'elle est divine ?  
Un certain air fripon ,  
Tout en est charmant & mignon.

## ROSALIE.

Elle a la taille fine ,  
Et même j'imagine....

## VICTOIRE.

Elle est tout au mieux ,  
C'est délicieux ;  
Il a de bons yeux.

## ROSALIE.

Elle est beaucoup mieux que la petite débutante.

## VICTOIRE.

La petite Julie ? Ah ! si donc ; celle-ci est un bijou : il faut que je lui mette du rouge. Venez, mon cœur, venez maman.

## FANCHETTE.

Ah ! Madame ; si ma mere...

## VICTOIRE.

Elle ne viendra pas. Tournez la tête comme cela... c'est bien... de l'autre côté à présent.

AIR : *De Dardanus.*

D'honneur , c'est un plaisir ,  
Elle est belle comme un Ange.  
Comme cela la change !  
Hé , mais c'est à ravir.

Quoique

Quoique si peu que rien,  
Tien, tien,  
Vois cet air fin,  
Cet œil malin,

ROSALIE.

Bien.

VICTOIRE.

Il ne lui faut qu'un maintien,  
Un petit amoureux & du bien.

FANCHETTE.

Ah ! Madame, j'en ai un amoureux ; & Maître  
Nicolas...

VICTOIRE.

Le Comte va être enchanté. Ah ! Mignonne ! Elle  
a les oreilles percées. Tes boucles.

FANCHETTE.

Ah ! Madame...

VICTOIRE.

Laissez-moi vous les arranger.

FANCHETTE.

C'est pas mal lourd, pas moins.

VICTOIRE.

Regardez-vous, mon cœur.

FANCHETTE, *s'admirant dans le miroir.*

Ah !

ROSALIE.

Elle est au mieux.

VICTOIRE.

Si on n'en peut pas faire une chanteuse, on en peut toujours faire une danseuse. Avez-vous de la voix?

FANCHETTE.

Oui, je chante bien fort.

VICTOIRE.

Savez-vous quelque chanson?

FANCHETTE.

Oui, Madame.

VICTOIRE.

Hé bien, dites.

FANCHETTE, *chante très-fort.*

Amufons toujours nos désirs,

L'espérance en.....

VICTOIRE.

Ah, ah, ah, elle est toute nouvelle, celle-là.

FANCHETTE.

Ah, ah, aussi, je ne la fais que de Dimanche.

VICTOIRE.

Elle paroît avoir la voix juste. N'en savez-vous pas d'autres?

FANCHETTE.

Oh, que si, mais... *(Elle se retourne.)*

VICTOIRE.

Qu'est-ce que vous regardez?

FAN-

FANCHETTE.

Je regarde si ma mere ne vient pas, parce que je vais vous dire une chanson de mon pere; & ma mere ne veut pas que je la chante.

VICTOIRE.

Pourquoi ne veut-elle pas?

FANCHETTE.

C'est peut-être parce que ma mere est de Bagnolet.

VICTOIRE.

Dites, mais ne criez pas, chantez doucement.

FANCHETTE.

ARIETTE.

Les filles de ce hameau  
Ne dansent point aux musettes;  
Mais il leur faut des trompettes  
Les Dimanches sous l'ormeau.  
Des trompettes! Jarnombilles!  
A Pantin, à Bagnolet,  
Pour faire danser les filles,  
Il ne faut qu'un flageolet.

ROSALIE.

Ce n'est pas à cause de Bagnolet que votre mere ne veut pas que vous chantiez cela; je vais vous expliquer...

VICTOIRE.

Et paix! paix! Mignonne, sçais-tu qu'elle a la voix très-juste. Hé bien! mon cher Amour, seriez-vous bien aise d'être toujours aussi belle que vous voilà?

FANCHETTE.

Oui, Madame.

VICTOIRE.

D'avoir de belles robes, de beaux ajustemens, de  
vivre avec les plus grands Seigneurs ?

FANCHETTE.

Ah ! Madame, je ne suis que la fille d'un Bour-  
geois de Village.

VICTOIRE.

Bon, ils vous en aimeront mieux.

ROSALIE.

Nos compagnes & nous nous ne sommes que des  
filles comme vous.

FANCHETTE.

Vous, Mesdames ?

VICTOIRE.

Oui, je vous assure.

FANCHETTE.

Mais vous avez bien de l'esprit ; & avec ces grands  
Seigneurs, il en faut tant...

VICTOIRE, *riant.*

Ah ! de l'esprit, Mignonne, de l'esprit ! Ah ! ah !

AIR : *Ce que vous pensez, &c.*

Il en faut si peu ;  
Oui, ce n'est qu'un jeu  
De soumettre le cœur  
D'un jeune Seigneur.

Prenez

Prenez les travers,  
 Affectez les airs,  
 Minaudez, grimacez,  
 Et c'en est assez.  
 Idolâtres  
 D'un théâtre,  
 D'y paroître il nous suffit :  
 Là nous sommes  
 Pour les hommes  
 Des femmes sans prix.  
 Et pour de l'esprit,  
 Ah! mon enfant,  
 Il en faut si peu, &c.

Se prêter à leur goût,  
 Les admirer en tout,  
 Et sur-tout applaudir (\*) leurs sottises.  
 Nos bêtises  
 Sont exquisés ;  
 Cela les ravit.  
 Et pour de l'esprit,  
 Ah! ma chere Fanchette,  
 Il en faut si peu, &c.

---

(\*) On dit Applaudir quelqu'un, Applaudir à quelque chose : mais la sottise est mise là pour l'Homme. On dit cent Voiles pour cent Vaisseaux.

---

S C E N E X.

Les précédens, M. SIMON.

M. SIMON, *entre tout éperdu.*

AH! Ciel! Ah! Je suis... je suis... les hommes,  
 les chiens, les chevaux, le lièvre est à tous les  
 diables;

diabes; les valets sont dans le cellier à boire mon vin; deux chiens de lévriers sont dans la basse cour; ils sont tombés sur la volaille; ils ont étranglé.... Ah! te voilà, toi. Et ma perruque? Où est ta mere? Le reste s'est envolé chez les voisins. Ah! ne les voilà-t-il pas encore! Ah, j'en vais tuer quelqu'un. (*Il démanche un balai, & fort.*)

## SCENE XI.

ROSALIE, FANCHETTE,  
VICTOIRE.

VICTOIRE.

AH ça, mon cher cœur, il faut que nous vous emmenions absolument.

FANCHETTE.

Ah! Madame, attendez; je crois que ma mere m'appelle. (*En allant, elle rencontre M. Nicolas.*)

VICTOIRE.

Elle est charmante.

## SCENE XII.

ROSALIE, VICTOIRE, FANCHETTE,  
M. NICOLAS,  
*la perruque à la main.*

M. NICOLAS.

MADemoiselle Fanchette, où est donc Monsieur votre pere?... Mais comme vous voilà brillante!

ARIET-

A R I E T T E.

Jamais le Soleil  
Vermeil

Né peut lancer tant de feux,  
Qu'il en part dé vos beaux yeux.

Qué jé fois lé plus grand fat,  
Si vous n'avez un éclat

A rendre amoureux lé Roi:

Oui, le Roi;

Hé doncque, hé jugez de moi.

Jé viens dé parler à Madame votre mère dé notre mariage... Ah! Mefdames... mais...

V I C T O I R E.

Quoi?

M. N I C O L A S.

Jé... crois, excusez, Madame...

V I C T O I R E.

Que voulez-vous?

M. N I C O L A S.

Madame n'est-elle pas, fauf votre respect, Mademoiselle Victoire?

V I C T O I R E.

Oui; pourquoi?

M. N I C O L A S.

Hé donc! Vous né rémettez pas lé petit Rosac?

V I C T O I R E, à *Rosalie*.

J'ai quelque idée...

DUO.

## DUO.

M. NICOLAS.	VICTOIRE.
Quoi, vous né mé ré- mettez pas ?	Non , non , je ne vous remets pas.
Bon ! bon !	Non , non.
Hé sandis ! je vous ai coëffée ;	Coëffée ?
Et même un jour de Lundi gras,	Non , non , je ne vous re- mets pas.
Sortant du Bal fort échauf- fée,	Paix , paix , je vous remets.
Je vous ai récoëffée :	Mon cher ami , je vous re- mets.
Ce font dé faits vrais.	

## ROSALIE.

On vous remet ; portez vite votre perruque.

## SCENE XIII.

ROSALIE , VICTOIRE , FAN-  
CHETTE , Madame SIMON,  
*qui pendant cette scene cause dans le fond du  
Théâtre avec M. Nicolas , lequel est supposé  
lui apprendre ce que sont Victoire & Rosalie.*

## VICTOIRE.

Qu'est-ce qu'il vous a dit de votre mere ?

## FANCHETTE.

C'est qu'il me recherche en mariage.

## VICTOIRE.

Et vous l'aimez ?

FAN-

FANCHETTE.

Oui, & ma mere aussi; il joue du violon les soirs.

VICTOIRE.

Fi donc, un Perruquier! (\*) Nous voulons faire votre fortune. Nous enverrons ce soir vous prendre par quelqu'un.

FANCHETTE.

Je ne crois pas que ma mere le veuille.

ROSALIE.

Il ne faut pas le lui dire.

VICTOIRE.

Nous vous attendrons dans mon carrosse à vingt pas d'ici.

D U O.

Madame SIMON.

Il faut être bien coquines,  
Libertines,  
Pour ofer parler ainsi.  
Sans Monseigneur, oui sans  
lui,  
Je vous chasserois d'ici.

O ciel! des boucles d'o-  
reilles!  
Rendez, rendez ces bijoux;  
Gardez-les pour vos pa-  
reilles,  
Ils ne sont pas faits pour  
vous.

VICTOIRE.

Nous, coquines!  
Libertines!  
Peut-on nous traiter ainsi?  
Impudente!  
Monseigneur saura ceci.  
Sortons à l'instant d'ici.

(\*) Alors la mere écoute, & paroît devenir furieuse.

SCENE

## SCENE XIV.

Mad. SIMON, FANCHETTE.

Madame SIMON.

**C**omme la voilà rouge, enflammée! Pourquoi rester ici?

FANCHETTE, *naïvement.*

Dame ce n'est pas ma faute. Vous m'avez dit de rester-là.

Madame SIMON.

ARIETTE.

Mais, mais voyez l'insolence,  
L'impudence!

Falloit-il pas les flatter?

Et toi, tu mérites, fotte,

**Que** dans l'instant je te frotte.

Au lieu de les écouter,

Tu devois les rebuter.

Tu fais que sans la vertu

La beauté n'est qu'un fêtu;

**Tu** fais bien que sans l'honneur

Une fille est une horreur.

Quoi!

Tu quitterois ton pere?

Quoi!

**Tu** laisserois-là ta mere? (*bis.*)

Ta mere qui n'a que toi?

Mais, mais, &c.

FAN-

## FANCHETTE.

ARIETTE.

Non , ma Mere ,  
 Ne foyez pas en colere ;  
 Peu m'importent ces bijoux.  
 Qui plus que vous doit me plaire ?  
 Puis-je être mieux qu'avec vous ?  
 Vous m'avez dit , restez-la.  
 Pouvois-je empêcher cela ?  
 C'est vrai , je les écouteis ;  
 Mais , mais ,  
 Est-ce que j'ai consenti ?  
 Je ne leur ai pas dit oui.

## SCENE XV.

M. SIMON, SA FEMME,  
 UN VALET DE CHIEN,  
 FANCHETTE.

M. SIMON.

Veux-tu me lâcher ?

LE VALET.

Je ne te lâcherai pas.

M. SIMON.

Tu ne me lâcheras pas !

SA FEMME.

Ah ! mon mari.

FANCHETTE.

Ah ! mon pere !

*(Ils battent le Valet , & lui déchirent son habit.)*

C

LE

## LE VALET.

Ah ! mon habit est déchiré. Ah ! je vais m'en plaindre. La livrée de Monseigneur ! La livrée de Monseigneur !

Madame SIMON.

Va, va te plaindre : nous t'allons faire renvoyer nous. Mais quel vacarme ! Qu'est-ce donc que tu as fait à ce misérable là ?

## SCENE XVI.

Mad. SIMON, M. SIMON, FANCHETTE.

M. SIMON.

ARIETTE.

Ouf, ouf !

C'est la foudre, c'est la grêle,

Ils galoppent pêle-mêle

Tout à travers de mes choux,

Tous, tous, tous.

C'est la foudre, c'est la grêle,

Le diable, je crois, s'en mêle ;

Tout est sans-dessus-dessous.

Sans crier, sans dire gare,

Leurs cors font un tintamare

Tatare, tatare, tatare,

On n'écoute, on n'entend rien ;

Et leurs maudits chiens de chien

Font un ravage de chien.

Ouffe,

J'étouffe ;

Un misérable, un fripon

Vient m'arracher mon bâton ;

Il m'affomme :

Suis-je un homme

A souffrir un tel affront ?

Non, non.

Oui, coquin ; oui, oui, fripon.

Men-

Monseigneur va le sçavoir.

Je te plains , tu vas le voir.

C'est la foudre , &c. (\*)

Madame S I M O N.

Les voici : il fant d'abord faire renvoyer ce coquin-là. (*à sa fille.*) Et vous, petite sotte, allez vous renfermer dans ma chambre, & ne paraissez pas qu'ils ne soient fortis.

(\*) Pendant cette Ariette, Madame Simon & sa fille prennent le plus grand intérêt à la situation de M. Simon.

S C E N E XVII.

M. SIMON, Mad. SIMON, ROSALIE,  
LE SEIGNEUR, VICTOIRE, LE  
GARDE-CHASSE.

Q U I N Q U E.

VICTOIRE, LE GARDE-CHASSE. M. SIMON. SA FEMME.

Vengez-nous,	Vengez vous,	Vengez-nous,	Vengez-vous,
Monfieur,	Monfeigneur,	Monfeigneur,	Vengez-vous,
Vengez-nous	Vengez-vous,	Vengez-nous,	Un mot.
Des injures	Voyez,	Quels propos!	Un mot.
Les plus dures,	Voyez,	Quels propos!	Oui, coquines.
Et des mots	Voyez.	Non, c'est faux.	Libertines,
Les plus gros,	La livrée	Non, c'est faux.	Insolentes,
Des propos	Déchirée,	Vous mentez.	Impudentes.
Les plus fots.	Vous battez.	Non, c'est faux.	Un mot,
L'impudente,	Voyez la livrée	C'est lui qui des	Un mot.
L'insolente	Déchirée.	coups	Vous mentez.
Nous menace	Diane a la patte	Sur mon dos.	C'est lui qui de
Et nous chasse.	cassée,		coups,
Nous coquines!	Fracassée,	Non, c'est faux.	De cent coups.
Libertines!	Et Simon		
Ah! canailles,	D'un bâton	Non, c'est faux.	Oui, c'est vous.
Vous insultez.	Sur mon dos.		
	Voyez la livrée	C'est faux.	Non, c'est faux.
	Déchirée.		
Vous tenez des	C'est vous, c'est		Non, c'est faux.
propos.	faux.		

LE

## LE SEIGNEUR.

Maître Simon, vous mériteriez que je fisse de vous une punition exemplaire.

M. SIMON.

Monseigneur...

## LE SEIGNEUR.

Taisez-vous.

M. SIMON.

Monseigneur; je vous jure...

SA FEMME.

Comment? vous croyez plutôt un Domestique, & des femmes qui...

## LE SEIGNEUR.

Taisez-vous l'un & l'autre, Mesdemoiselles, je suis très-fâché de ce que vous avez été insultées. Que veulent ces gens-là?

## SCENE XVIII.

M. SIMON, Madame SIMON, LE HARANGUEUR, LE SOUFFLEUR, ROSALIE, LE SEIGNEUR, VICTOIRE, UN VALET, UN PAYSAN.

*Les Syndics du Village arrivent avec des perruques bien poudrées. Un d'eux tient une corbeille couverte d'un linge, le Magister souffle le Harangueur. Il faudroit quelques Payjans & Paysannes qui fissent foule.*

UN VALET.

**M**onseigneur, ce sont les Syndics du Village qui viennent vous faire la révérence.

M.

M. SIMON.

Ah! Ciel! Voilà le Village ; où me cacher ?

A R I E T T E E N D U O.

LE HARANGUEUR.

LE SOUFFLEUR.

Monseigneur, en cet instant  
Je voudrois être éloquent ;  
Que ne suis-je un Ciceron,  
Un Demosthene , un Barron!

Baron

Mais , mais , mais, souffle donc.

Comme on voit les papillons,

Papillons, non aquilons.

Comme le vent dans la plaine

Suspend .. suspend son héleine,

héleine,

Et comme sur le buisson

Naît la rose... souffle donc.

Et comme un vaisseau s'agite,

Comme le vent s'irrite,

Comme la poule fidelle,

Et comme on voit l'hirondelle,

Comme un orgueilleux hameau,

Parbleu, Jacques, souffle donc ?

Non, non , recommençons.

} bis.

Varron.

Comme on voit les aquilons.

Aquilons, non papillons,

haleine.

ormeau.

Non , non , recommençons.

LE SEIGNEUR.

Ah! je vous en prie, faites-moi grace. Avouez,  
Mesdames , que c'est une belle chose que les com-  
paraifons.

VICTOIRE.

Elles sont bêtes comme une Pastorale.

UN PAYSAN, *d'une voix enrouée.*

Thomas n'est qu'une bête, Monseigneur , mais ce  
qui est de cœur. Si j'avions su qu'vous suffi-z venu,  
j'vous aurions mieux reçu ; voilà une brioche pour  
vous: (*à celui qui porte la corbeille*) donne donc toi ;  
(*celui-ci qui étoit distrait , effrayé par cette apostro-*

*phe, laisse tomber la corbeille.)* Voilà une brioche pour vous, & un bouquet pour Madame la Comtesse. J'ons cru, Madame, que vous n'étiez qu'une; sans ça j'vous en aurions fait deux avec celui-là.

LE SEIGNEUR.

Autre sottise! Allez, mes enfans; je suis content de votre zele. (*à ses gens.*) Qu'on leur donne dix louis, pour boire.

THOMAS.

Ah! Monseigneur, votre protection.

LE SEIGNEUR.

Je vous l'accorde; mais vous avez ici un méchant homme.

THOMAS.

Qui donc?

LE SEIGNEUR.

Votre Maître Simon.

THOMAS.

Monseigneur, pardonnez-lui.

LE SEIGNEUR.

Je lui pardonne en votre considération.

M. SIMON.

Quoi, Monseigneur?

LE SEIGNEUR.

Paix; taifez-vous. Adieu, bonnes gens.

SCENE XIX.

M. SIMON, LE PAYSAN, THOMAS,  
JACQUES, Mad. SIMON.

UN PAYSAN, à *M. Simon.*

Ah! M. Simon, vous parlerez pour nous à Monseigneur.

Madame

Madame S I M O N.

Allez-vous en au diable. Voilà-t-il pas un bel Astrologue. Thomas est une bête, Monseigneur.

LE SECOND PAYSAN, THOMAS.

M. Simon, vous nous accordez votre protection.

Madame S I M O N.

Allez reprendre votre harangue. Parbleu, Jacques, souffle donc.

S C E N E XX.

M. S I M O N, SA F E M M E.

M. S I M O N.

**J**E suis... je suis... O! Ciel? (*Il s'appuye sur le dos du fauteuil.*)

S A F E M M E.

Hé bien, hé bien, hé bien, il ne faut pas s'affliger; les voilà partis: tant mieux.

M. S I M O N.

Comment? moi, qui... Oh! si jamais je lui parle.

S A F E M M E.

C'est ce qui vous trompe; il faut que vous y alliez dès demain.

M. S I M O N.

Dès... Moi?

S A F E M M E.

Oui, vous; & le remercier.

M. S I M O N.

Le remercier! Je lui dirois plutôt des injures.

S A F E M M E.

Oui, le remercier: lui demander pardon du mal qu'il nous a fait? Les Seigneurs n'ont qu'un doigt pour faire du bien, ils en ont neuf dont ils peuvent faire du mal.

SCENE

SCENE XXI. & DERNIERE.

M. NICOLAS, *la perruque à la main*, M. SIMON,  
SA FEMME, FANCHETTE.

M. NICOLAS.

Ouf, jé suis éssoufflé; jé cours, jé cours...

*M. Simon prend la perruque, & la lui jette par le visage.*

Mad. SIMON, *à son mari.*

Brutal! (*à M. Nicolas.*) Viens, mon pauvre Nicolas; va, nous te donnons notre fille en mariage.

M. SIMON.

Hé bien oui; mais qu'il ne voye jamais de Seigneurs.

SA FEMME.

A demain la Noce. (*à sa fille.*) Venez, la belle.

M. NICOLAS.

Ah! belle Fanchette! Ah! belle Fanchette; Monsieur votre Pere vient dé mé jouer d'un tour; (*Il touffe.*) mais jé vous en jouerai d'un autre.

M. SIMON.

Laissez la grandeur qui brille,  
Donnez-nous de la famille,  
Et les enfans les plus beaux;  
Mais, pour avoir du repos,  
Ne voyez que vos égaux.

SA FEMME.

Laiſſons la grandeur qui brille,  
Vivons dans notre famille;  
Nicolas aime ma fille;  
Elle est douce, elle est gentille:  
Mais, pour avoir du repos,  
Vivons avec nos égaux.

FANCHETTE.

Maman, je suis votre fille;  
Maman, je suis votre fille;  
Je fais un ferme propos  
D'élever bien ma famille,  
Et pour avoir du repos,  
De vivre avec nos égaux.

M. NICOLAS.

La beauté dans vos yeux brille,  
L'AMOUR dans mon cœur pétille;  
Dé la famille;  
Dé la famille; fandiſ!  
Ils ne feront pas manchots.  
Vivons avec nos égaux.

F I N.



L'ISLE  
SONNANTE,  
OPERA-COMIQUE,  
EN TROIS ACTES.

*Représentée sur le Théâtre de la Cour, par  
les Comédiens François ordinaires du Roi,  
le Mai 1772.*



---

A COPENHAGUE,  
Chez CL. PHILIBERT,  
Imprimeur-Libraire.

---

M. DCC. LXXII.

*Avec Permission du Roi.*

---

---

ACTEURS.

VIVATCHE', *Sultan.*

Le Chevalier DURBIN.

PIANO, *Eunuque.*

PRESTO, *Magicien.*

ZERBIN, *Ecuyer de Durbin.*

UN ESCLAVE.

GARDES du Sultan.

CELENIE.

MELOPHANIE.

HENRIETTE.

ESPRIT INFERNAL.

---

*La Scene est dans l'Isle Sonnante.*

---

*Représenté par les Comédiens Italiens Ordinaires  
du Roi, le Lundi 4 Janvier 1768.*





L'ISLE  
SONNANTE,  
OPERA-COMIQUE.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente les Jardins & l'extérieur du  
Palais de l'Isle Sonnante.*

---

SCENE PREMIERE.

DURBIN.

**T**oi qui crois en tous lieux mériter des éloges,  
Par le goût & le choix des mots dont tu te sers,  
Tyran, cesse, Tyran, de fatiguer les airs  
Par ces paroles allobroges  
Dont tu composes tes concerts :  
Dieux ! quel pays, & quels concerts,  
Pour la musique, & pour les airs !  
Je crois ouïr des foux échappés de leurs loges.  
Toujours chanter, rimer sans cesse, quels travers !

A 2

Tous

Tous ces gens-ci me semblent des horloges,  
 Dont on tire des sons par des ressorts divers;  
 Encor faut-il combler d'éloges,  
 Et leur prose rimée, & leurs voix, & leurs airs.

Dieux! quel pays, & quels concerts,  
 Pour la musique & pour les airs!

## S C E N E II.

DURBIN, ZERBIN,

Z E R B I N.

AH! Seigneur Chevalier, j'en ai appris plus que je ne puis dire: on peut me raconter à présent tous les prodiges qu'on voudra, & de l'Isle des Maragons & des Lestrigons, & des Patagons, je croirai tout, je croirai tout. Ce n'est pas seulement le Roi & toute sa cour qui chante ici, c'est le corps du peuple en entier; tout chante, tout frédonne, roulades, cadences, ports de voix, martelemens: toute une ville, imaginez, toute une ville; cela fait un si grand bruit, que bien des gens trouveroient cela admirable.

D U R B I N.

Et notre vaisseau?

Z E R B I N.

Votre vaisseau? Ah! parbleu votre vaisseau, il est à l'ancre; on en a fait descendre tout l'équipage, Capitaine, Officiers, Matelots; mais comme ils n'ont pu s'exprimer qu'en prose, ils ont été mis sur le champ dans une prison bien loin hors de la ville,  
 comme

comme des gens dangereux, corrupteurs, novateurs  
& mal-sonnans.

D U R B I N .

Ce que tu me dis, est-il bien vrai ?

Z E R B I N .

Comment, Seigneur; oserois-je mentir ? & moi  
n'ai-je pas voulu hazarder quelques mots de prose ?  
On m'a menacé de me donner vingts coups de bâ-  
ton sous la plante des pieds: on dit que cela apprend  
à aller de mesure; alors je me suis exprimé en Vau-  
devilles, que je contourne de mon mieux, pour leur  
donner un air du pays.

D U R B I N .

Comment, il n'est pas permis de parler en prose ?

Z E R B I N .

Ah, Seigneur, en prose ! Quelquefois ils se per-  
mettent des vers sans chant, mais de même qu'on  
se sert du mot, de mon cher ami, par affection ou  
par mépris pour ceux à qui on parle.

D U R B I N .

Et Célenie, qu'est-elle devenue ?

Z E R B I N .

Célenie, qui vouloit se jeter aux pieds de la Sul-  
tane favorite, a été conduite aux pieds du Sultan.  
Heureusement on l'avoit instruite, & son Ariette a  
été goûtée, à deux mesures près; & je crois qu'on  
nous rendra notre vaisseau.

D U R B I N .

Quel fatal voyage !

Z E R B I N.

Quelle fantaisie aussi d'aller consulter cette vieille Fée sur le succès de vos amours!

D U R B I N.

Tu fais ce qu'elle a répondu.

Z E R B I N.

Parbleu oui, plaisante réponse avec son nazillonnement! Mon fils, mon fils, ta Célenie t'aimera; mais elle ne te le dira que quand elle ne parlera plus. Vous insistez, vous la pressez, vous la tourmentez: oui, oui, tu ne sçauras ce qu'elle pense que quand elle ne pensera pas. Peut-on un radotage plus complet?

D U R B I N.

Il est vrai que je n'y conçois rien.

Z E R B I N.

Hé! concevez-vous mieux ce qu'elle m'a répondu, quand je l'ai consultée; car les valets ont la rage de faire comme leurs maîtres, & ce n'est pas ce qu'ils font de mieux. Mon garçon, mon garçon, tu veux savoir si tu réussiras dans tes amours, tu n'en feras jamais si loin que lorsque tu en feras près. Concevez-vous?

D U R B I N.

Ah! il est aisé de voir qu'elle s'est moquée de toi.

Z E R B I N.

J'ai bien peur que cela ne soit pas, Seigneur. Tout entier à l'idée de Célenie, tout rempli de votre amour, vous n'entendez que cela, vous ne pensez qu'à cela; mais un peu de réflexion, je vous supplie:

savez-

savez-vous ce que la Fée a dit , lorsque vous l'avez quittée en chantonnant avec cet air détaché, si naturel aux grands Seigneurs , lorsqu'on leur dit ce qui ne leur plaît pas ?

D U R B I N.

Qu'est-ce que c'est que ce verbiage-là ? est-ce que je fais tout ce que cette femme a dit ?

Z E R B I N.

Cette femme, cette femme, cette femme a dit, en vous entendant chanter : Chante , chante , mon fils ; mais prends garde de chanter plus que tu ne voudras.

D U R B I N.

Hé bien !

Z E R B I N.

Hé bien , hé bien , notre vaisseau en dépit du gouvernail , en dépit du vent & de la marée , vient ici par le chemin le plus droit. Nous y voici : on y chante , on y chante ; encore trois jours , & vous voilà bon gré malgré le plus déterminé chanteur. (*Il paroît ici un Habitant.*) Mais tenez , voici un Habitant qui nous espionne ; si vous êtes curieux d'entendre chanter , vous pouvez l'interroger.

D U R B I N.

Il écoute apparemment si nous chantons.

Z E R B I N.

Non , ces espions-là ont une attention de la part du Gouvernement. Il y a eu quelques rumeurs pour la basse fondamentale , & on craint quelque soulèvement.

D U R B I N.

Ce peuple-là est donc bien sujet à remuer.

Z E R B I N.

Je le crois; il se feroit égorger pour des miseres: ils ont eu une guerre civile qui a duré quarante ans pour le *fa* dièze & le *mi* bémol. Mais j'apperçois... oui, c'est le confident, c'est le favori de la Sultane favorite. Bonne nouvelle, bonne nouvelle, notre vaisseau sera rendu.

S C E N E III.

PIANO, DURBIN, ZERBIN.

PIANO, *récitant.*

Pour la charmante Célenie,  
Noble Etranger, l'amour de Vivatché  
Fait du bruit, & son feu n'est plus un feu caché.

D U R B I N.

Pour Célenie!

P I A N O.

Son premier Médecin Procsto, ce grand génie,  
Des attraits d'Henriette est lui-même touché.

Z E R B I N.

Pour Henriette? ah, ciel!

P I A N O.

Quant à l'amour du Roi, connois Melophanie,  
Son cœur jaloux prendra les plus cruels moyens  
Pour perdre sa rivale & briser leurs liens.

DUR-

D U R B I N.

Qu'apprends-je ? Ah, ciel ! &amp; quelle tyrannie !

P I A N O.

A R I E T T E.

La jalousie

En ce lieu

S'alarme de peu.

Dans notre Asie

La jalousie

S'alarme de peu ;

Un rien ici la met en feu.

Dans notre Asie

La jalousie

Pousse l'emportement jusqu'à la frénésie :

Elle ne garde aucun milieu ,

Un rien la met en feu ,

En feu, en feu. Adieu, adieu.

S C E N E IV.

Z E R B I N , D U R B I N.

Z E R B I N.

Au diable.

D U R B I N.

Quoi ! Célenie pourroit ... Non , je connois son cœur.

Z E R B I N.

Et moi , je connois mon rival : il est Magicien ;  
c'est le Magicien du Roi : je suis perdu. Ah ! mau-  
dit voyage !

A 5

DUR-

DURBIN.

Si j'en croyois ma valeur : mais ma valeur contre tout un peuple est bien inutile.

ZERBIN.

Et la mienne encore plus.

DURBIN.

Ah ! si je ne peux la défendre , je peux périr à ses yeux.

ZERBIN.

Ce n'est pas mon avis.

DURBIN.

Forçons le Palais.

ZERBIN.

Ne forçons rien.

DURBIN.

Mais ciel ! je la vois.

---

SCENE V.

DURBIN, CELENIE, ZERBIN,  
HENRIETTE.

DURBIN.

AH, Célenie !

CELENIE.

Durbin !

ZERBIN.

Mon Henriette !

HEN-

HENRIETTE.

Zerbin!

DURBIN.

Quoi! le Sultan vous aime?

CELENIE.

Cela n'est que trop vrai.

ZERBIN.

Et toi, Henriette?

HENRIETTE.

Le Visir m'adore. Il ne tient qu'à moi de gouverner & le Maître & l'Empire.

DURBIN.

Quoi! charmante Célenie, lorsque mon sincere amour...

CELENIE.

Chevalier, font-ce là vos sermens? La Fée ne vous a permis de m'accompagner que sur la promesse que vous lui avez faite de ne me parler jamais de votre amour.

DURBIN.

Je me tais... Et ce cruel Sultan?

CELENIE.

Il m'a fait sa déclaration.

DURBIN.

Zerbin, allez veiller autour de ces bosquets.

CELENIE.

Henriette, vous nous avertirez s'il paroît quelqu'un.

SCENE

---

SCENE VI.  
CELENIE, DURBIN.

DURBIN.

IL vous a fait sa déclaration ?

CELENIE.

La voici. Lisez, lisez ; jugez vous-même de ses sentimens.

DURBIN.

Quoi ! Elle est en musique.

CELENIE.

Oui, oui, sa déclaration est en musique, en ariette encore , avec un grand accompagnement de *fanfares*. Elle m'a été apportée , présentée, & exécutée par un armée de Musiciens. Chantez, chantez.

DURBIN.

Quoi ! vous voulez, Madame?..

CELENIE.

Oui, je veux que vous chantiez , pour me pénétrer de toute l'horreur qu'il m'inspire.

DURBIN.

Quelque Musicien que je sois cela demande ...

*(Il rêve , & Celenie se promene avec fureur pendant la ritournelle, & dit en elle-même : L'insolent , oser... me déclarer que... Ah, Ciel !)*

ARIETTE.

Vivatché, Roi des Rois,  
Souverain de l'harmonie,

Adora-

Adorateur des belles voix,  
A la mélodieuse Célenie  
Salamalek cent & cent fois.

O vous dont la voix sonore,  
Se développe sans travail,  
Venez régner dans mon Serrail,  
Venez, je vous adore.

Venez, & que j'entende encore  
Cette voix faite pour charmer.  
Je vous adore ; il faut m'aimer.  
Venez, je vous adore.

## D U R B I N.

Parce qu'il adore, il faut l'aimer. Voilà bien le  
Tyran le plus fat...

## C E L E N I E.

Aussi, écoutez la réponse que j'ai faite à cet hor-  
rible galant. En voici le brouillon : je crois que  
vous en ferez content, je crois que vous en ferez  
content.

## A R I E T T E.

Grand Tyran, & petit Roi,  
Compositeur sans harmonie,  
Rimailleur sans génie,  
Plagiaire de symphonie,  
D'une oreille juste l'effroi,  
Ecoute-moi,  
Petit Roi,  
Ecoute-moi.

A quel injuste excès veux-tu t'abandonner,  
Barbare, & de quel droit ose-tu m'ordonner

D'être

D'être en ton Serrail ton esclave ?  
 Je ne crains point la mort : je la vois , je la brave ,  
 Je saurai bien me la donner ;  
 Ou plutôt l'honneur veut que dans ton sang je lave  
 Un affront dont l'horreur ne peut se pardonner :  
 Un cœur ferme , qui voit la mort & qui la brave ,  
 A son Tyran est sûr de la donner.

Hé bien !

D U R B I N.

Ah , Madame ! qu'avez-vous fait ? Votre Ariette  
 pleine de traits insultans & de menaces l'aura mis  
 en fureur , & son amour changé en rage.

C E L E N I E.

Cela est vrai , je me suis peut-être un peu trop  
 livrée à mon indignation. Mais dans cette extrémité  
 quel parti prendre ?

D U R B I N.

Attendez, il me vient une idée ; il faut user d'a-  
 dresse. Voici son Ariette de déclaration , scellée  
 de son sceau ; donnez-moi la réponse harmonieuse &  
 sanglante que vous lui avez faite : je veux faire passer  
 l'un & l'autre, par mon Ecuyer, dans les mains de la  
 Sultane favorite.

C E L E N I E.

Et vous croyez que sa jalousie ? ..

D U R B I N.

Oui , oui.

*SCENE*

## SCENE VII.

CELENIE, DURBIN, ZERBIN,  
HENRIETTE.

ZERBIN.

Sur l'air : *Ah que la forêt de Cythere !*

Monseigneur , que l'on se prépare  
à chanter.

Prenez bien vos tons ,  
Tontaine.

Avec sa Musique barbare  
Le Sultan vient à nous,  
Chantons.

HENRIETTE & ZERBIN.

Tontaine, tontaine, tontaine.

## SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, VIVATCHE',  
HENRIETTE.

VIVATCHE'.

ARIETTE.

Paix-là, paix-là , taifez-vous ;  
Paix-là, taifez-vous devant nous,  
Plats Chanteurs de vieux Vaudevilles ,  
Partisans imbécilles  
Des lanla, des flons, flons ,  
Des gai, gai, des flous, floux ,  
De tant vous l'avez doux,

Doux,

Doux, Guillemette doux.

Partifans imbécilles

Des tirileronfa, des fans dessus dessous ,

Des Peres Barnabas & des Madame Anroux.

Plats Chanteurs de vieux Vaudevilles,

Paix-là, taisez-vous devant nous.

Henriette, Zerbin, sortez, retirez-vous.

HENRIETTE & ZERBIN.

Sortons, retirons-nous.

SCENE IX.

VIVATCHE', CELENIE, PRESTO,  
DURBIN.

VIVATCHE'.

Pour vous, piquante Célenie,

Dont le satyrique génie

Contre moi fait de si bons vers

Sur de si beaux airs,

Et de si bonne symphonie,

Je vous le dis en termes clairs.

ARIETTE.

Je ne réponds aux épigrammes ,

Je ne repousse les traits

Des belles Dames

Qu'en adorant leurs attraits ,

Qu'en les embrasant de mes flammes.

Quand leur haine s'éteint, c'est alors qu'en leurs ames

L'amour pour moi s'allume après :

Et voilà comme il faut qu'on se venge des femmes,

En adorant leurs attraits ,

En les embrasant de mes flammes.

Venez régner à jamais,

Venez régner dans mon Palais.

VIVAT-

## VIVATCHE' &amp; PRESTO.

Venez régner à jamais.

Vivatché. { Dans mon Palais.

Presto. { Dans son Palais.

## QUATUOR.

Célie. { En ton Palais !

Vivatché. { Dans mon Palais.

Presto. { Dans le Palais.

Durbin. { Dans ton Palais !

## VIVATCHE.

Hola, Gardes, conduisez-le dans mon Palais.

(Ils sortent conduits par les Gardes, mais par le même endroit, & cela pendant la ritournelle. Il faut qu'ils mesurent leurs pas de façon qu'on voye encore des gens de la suite à la fin de la ritournelle. Vivatché parle bas au Capitaine de ses Gardes.)

## SCENE X.

## PRESTO, VIVATCHE'.

## PRESTO.

Prince très-clément, à quel supplice

Destinez-vous votre rival ?

Car il l'est.

## VIVATCHE'.

Oui, je viens à mon grand Sénéchal,  
Je viens d'ordonner qu'il subisse

Un supplice

De caprice,

B

Un

Un supplice original.

Pour me divertir, je commande  
 A des bourreaux de chant, que le coupable entende,  
 Pendant ses repas seulement,  
 Tous les jours le concert charmant  
 Que formeront des voix fausses & discordantes,  
 Détonnantes & glapissantes,  
 Et des fiflets aigus pour accompagnement.  
 Si je punis mon rival doucement,  
 C'est que mon goût pour Célenie  
 Est foible: mais par là je veux adroitement,  
 Dans celle que j'aime ardemment,  
 Dans le cœur de Melophanie,  
 Ranimer plus vivement  
 La chaleur du sentiment.

P R E S T O.

C'est penser, c'est parler d'une grande justesse.  
 De mon côté mon art doit vous aider;  
 Et tandis qu'en passant vous pouvez excéder  
 Pour vos menus plaisirs Durbin & sa Maîtresse,  
 Je puis gaiement vous seconder,  
 En tirant de leur léthargie  
 Cette triste Henriette & son morne Ecuyer,  
 A leurs dépens aussi je prétends m'égayer  
 Par quelque tour de ma folle magie.  
 J'y rêve.

V I V A T C H E'.

Rêvez-y, c'est comme je l'entends.

D U O.

C'est un passe-temps agréable,  
 C'est un passe-temps  
 De faire donner au diable,  
 De désespérer des amans.  
 C'est un passe-temps.

VIVAT-

## VIVATCHE'.

J'aime à voir ces gens  
Avec leur humeur intraita-  
ble.

Puis douce, puis épouvan-  
table.

J'aime les amans  
Et leur douleur respectable.

## P R E S T O.

A voir leur humeur intraita-  
table

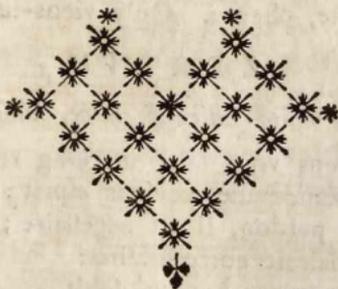
Affecter un dehors aimable,  
L'air tranquille, un air af-  
fable,

Et les voir tout bas enra-  
geans :

Oui, c'est un plaisir véritable,  
J'aime à voir leur air lamen-  
table,

J'aime à voir leurs petite  
tourmens.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

*Le Théâtre représente le vestibule du Serrail.*

## SCENE PREMIERE.

ZERBIN, PIANO.

PIANO, *arrêtant Zerbin.*

ARRÊTE, mortel téméraire,

Tremble, arrête; ne passe pas  
Ce vestibule solitaire.

Dans le Serrail si tu portois tes pas,  
Il n'est rien qui pût te soustraire  
Au plus rigoureux trépas.

Chante, chante. Qu'y viens-tu faire?

ZERBIN.

Sur l'air: *Laire-là, laire, lanlere.*

Je viens vous faire un long récit  
En Vaudeville, & sans esprit:  
Mais pardon, il est nécessaire;  
Il éclaircit notre affaire:  
Faites grace à mon débit.

PIANO.

Chante, & sois court. Epargne mon oreille,  
Bon homme, autant que tu pourras,  
De ton chant, de tes airs ingrats,  
La langeur sans pareille.

ZER-

ZERBIN, *à part.*

Quel diable, j'ai bien trouvé un air plus vif :  
mais dans ce moment-ci les rimes ne me viennent  
point du tout. Comment faire ?

PIANO.

Tu parles sans chanter, je crois ? Ne t'est-il pas  
Dans l'instant échapé tous bas  
Quelques malheureux mots de Prose ?

ZERBIN.

Mon cher Piano, non, je n'ose.

PIANO.

En ce cas chantez donc, chantez, mon virtuose,  
Chantez, enchantez-moi, Musicien parfait.

ZERBIN.

Raillez. Mais écoutez, Seigneur, Voici le fait.  
Ma foi (*à part.*) la rime m'a abandonné tout-à-fait.  
Bon, bon, il ne s'en appercevra peut-être pas.

PIANO.

Hé bien donc.

ZERBIN.

Seigneur Piano, voici le fait,  
Voici, voici le fait.

AIR: *de l'Allemande Suisse.*

A Célien  
En papier bien réglé  
Notre Prince a déclaré son  
Feu.  
Par la chaleur de cette Ariette-ci,  
L'on voit qu'il en est amoureux

Fou ;

B 3

Mais

Mais par le froid  
De celle que voilà,  
L'on juge que la Dame le  
Hait.

Je vous remets  
Ces deux airs  
Bien notés ;  
Peut-on voir un procédé plus  
Net ?

Voyez quelle est  
L'Ariette, & l'amour  
De l'objet  
Dont le Roi veut vaincre le  
cœur.

Soupçons jaloux  
N'ont plus lieu  
Par nos faits :  
Convenez  
Que nous les coulons tous à  
Fond.

Célenie attend de vous,  
Qu'on la fasse entrer dehors  
Du Serrail,  
Que le Prince & son amour  
Près d'elle ici fassent chou  
Blanc.

## P I A N O.

C'en est assez, Zerbin, j'estime  
Vos procédés plus que vos vers :  
Attachez-vous un peu plus à la rime,  
J'en ai cru voir qui sont tout de travers.  
Mais passons à Mélophanie  
Je cours chanter ces deux beaux airs,  
Comptez, pour servir Célenie,  
Qu'elle va mettre en jeu mille ressorts divers.

SCENE

## SCENE II

Z E R B I N.

IL est parti à présent. Je crois qu'il convient de faire ici à l'amour une petite invocation.

A I R ; *Des pendus.*

Dieu d'Amour, sans un grand travail,

Tu peux l'enlever du Serrail,

Sans briser porte ni muraille :

Tu peux faire que ton ouaille

Ne soit plus avec ... l'attirail

Que l'on enferme en ce bercail.

Pardienne il faut avouer que la rime est bien quinteuse : je rime actuellement comme un écho ; & tout à l'heure que j'en avois besoin ... Mais j'entends du bruit dans le Serrail. Retournons rendre compte de notre commission.

## SCENE III.

M E L O P H A N I E *tenant les deux*  
*Ariettes*, P I A N O.

M E L O P H A N I E.

MAlheureuse Mélphanie,

Quel désespoir !

B 4

Le

Le Sultan jette le mouchoir

A Celenie.

Quel désespoir !

Ma rivale va s'asseoir

Sur le trône de l'harmonie.

Malheureuse Mélodie,

Quel désespoir !

SCENE IV.

VIVATCHE', MELOPHANIE.

VIVATCHE', *à part.*

Je l'entends qui gémit : portons les derniers coups,  
 Reufermons dans mon sein l'amour que j'ai pour elle ;  
 Confirmons ses soupçons jaloux ,  
 En jouant l'amant infidèle :  
 Ressuscitons un cœur qui sembloit mort pour nous.

D U O D I A L O G U E .

M E L O P H A N I E .

C'en est donc fait, amant volage,  
 Tu m'abandonnes pour toujours.

V I V A T C H E' .

Je n'entends rien à ce langage :  
 A quoi tendent ces vains discours ?

M E L O P H A N I E .

Tu dois entendre ce langage ,  
 Ce ne sont point des vains discours :  
 Tu portes ailleurs ton hommage,  
 Tu m'abandonnes pour toujours.

VIVATCHE'.

A quoi tendent ces vains discours ?

MELOPHANIE.

Ce ne font point de vains discours :

Toi qui disois que nos amours

De nos jours

Egaleroient le cours,

Tu m'abandonnes pour toujours.

VIVATCHE'.

Hé, qui vous fait penser que mon cœur se dégage !

MELOPHANIE.

Oui, cruel, ton cœur se dégage,

Démens, démens ce témoignage.

Tiens, lis. Laisse-là les détours.

Que mes beaux jours

Ont été courts !

VIVATCHE', *d'un air d'embarras.*

Je ne puis feindre davantage,

Il est vrai... je vous plains... Armez-vous de courage.

MELOPHANIE.

Que mes beaux jours

Ont été courts !

VIVATCHE'.

Aux pleurs cessez d'avoir recours.

MELOPHANIE.

Non les pleurs sont mon partage.

Que n'ai-je prévenu l'outrage

En rompant la première, &amp; rompant pour toujours !

VIVATCHE'.

Ah ! je vous ai ravi le charmant avantage

De quitter avant moi, d'être avant moi volage.

*MÉLOPHANIE.*

Qui moi! pourrais-je être volage?

*VIVATCHE'.*

Oui, vous voulez être volage.

*MÉLOPHANIE.*

Sors. Je vais mourir de douleur & de rage.

*VIVATCHE'.*

Cessez, cessez ces vains discours.

*MÉLOPHANIE.*

Et mourir en t'aimant toujours.

*VIVATCHE'.*

Non, non, vous m'oublierez toujours.

---

*SCÈNE V.*

*VIVATCHE'.*

SA fureur me ravit: qu'à présent Célenie  
Me soit cruelle, & rejette mes vœux,  
Je goûte ici du moins la douceur infinie  
De l'avoir fait servir à ranimer les feux,  
De la tendre Mélophanie.

---

*SCÈNE VI.*

*VIVATCHE', PIANO.*

*PIANO.*

AH! grands Dieux; apprenez, Seigneur.

*VIVATCHE'.*

Qu'as-tu donc qui te désole?

PIA-

PIANO.

Célenie !.. Ah ! quel malheur !  
Ciel ! l'excès de sa douleur ,  
Pour le Serrail son horreur ,  
Son désespoir, sa fureur ,  
L'ont fait devenir folle.

VIVATCHE'.

Non , ce n'est point cela , c'est notre chant nouveau ,  
C'est notre nouvelle Musique ,  
Trop forte , trop scientifique  
Qui trouble son foible cerveau.  
Je l'ai vu , c'est notre Musique.

PIANO & VIVATCHE'.

C'est notre Musique.

---

SCENE VII.

PRESTO, PIANO, VIVATCHE',  
UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

Célenie, Ah ! Seigneur. J'ai fait dans une fête  
Exécuter une tempête  
Qui vient de lui tourner la tête.  
J'ai vu dès lors son mal se déclarer ,  
Et sa raison & ses yeux s'égarer.  
Mais c'est elle. Rien ne l'arrête.

SCENE

## SCENE VIII.

CELENIE, VIVATCHE', PIANO,  
PRESTO, UN ESCLAVE.

## L'ESCLAVE.

Que son égarement dans ses yeux se peint bien!

Mais Seigneur, n'en craignez rien,  
N'en craignez rien; la folie  
Est douce, gaillarde, & jolie.

## CELENIE.

## ARIETTE.

C'est lui-même, c'est lui, c'est le grand Timburbek,  
De ses pieds baisons la poussière.

A son aspect

Je vois la terre entière  
Dans un stupide respect.

La voyez-vous! c'est une mouche bleue  
Sur votre auguste front;  
Elle voloit en rond;  
Elle avoit fait une lieue  
En volant en rond  
Sur votre auguste front.

## VIVATCHE', à Presto.

Va, cours, cherche Durbin. L'amitié qui les lie,  
Sçaura peut-être en un instant  
Rappeller ses esprits, rendre son cœur content,  
Et la guérir de sa folie.

SCENE

## SCENE IX.

VIVATCHE', CELENIE.

VIVATCHE'.

Reconnoissez , Madame , &amp; mes traits &amp; ma voix.

CELENIE.

Je ne t'ai jamais vu ; mais je te reconnois.

Mais au reste , est-il nécessaire de se connoître ?

*(Pendant la ritournelle Celenie fera approcher deux sieges , les fera mettre plus près , & fera assicir le Sultan.)*

ARIETTE.

Sans se connoître on peut s'entendre ,

Vous entendez bien.

Vous n'ignorez pas que mon gendre ,

Le gendre mon Visir , ou le Visir son gendre ,

Fut un grand Négromancien ,

Vous entendez bien.

Les Cieux ne sont pas bleus pour rien.

Vous entendez bien.

Cette Fée a cru les surprendre :

Son avis n'étoit pas le mien ;

C'étoit le sien ,

Vous entendez bien.

De là je conclus qu'un cœur tendre

Se fait entendre par un rien ,

Vous entendez bien.

*(Elle se leve. Là le Sultan fait signe qu'on éloigne les sieges , Piano le fait.)*

VIVATCHE'.

Je vois à chaque instant augmenter sa démence . . .

Mais voici Durbin qui s'avance.

SCENE

## SCENE X.

VIVATCHE', CELENIE,  
DURBIN, PIANO.

VIVATCHE'.

MALheureux Chevalier ! c'est ton funeste amour

Qui seul est cause, & qui fait naître,  
L'égarement d'esprit où tu la vois paroître.  
Rends-lui sa raison dans ce jour ;  
Tâche à t'en faire reconnoître.

CELENIE.

Ah ! c'est Durbin : dès qu'il paroît,  
Le calme en moi semble renaître :  
Mon cœur, mon cœur le reconnoît.

DURBIN.

Tu me trompes, cruel. Non, elle n'est point folle.  
T'en croirai-je sur ta parole,  
Lorsque sa bouche te dément ?  
Parle, parle à ton amant.

CELENIE.

Que je vous parle ? ... Que je lui parle ?  
Il est à faire mourir de rire..... Mais  
Y a-t-il sûreté à vous ouvrir mon cœur  
Devant la Dame que voilà ?

*(Elle frappe sur l'épaule de Vivatché, & chante.)*

VIVATCHE'.

Elle me prend pour une femme.

DURBIN, à part.

Elle retourne en son délire :  
Je sens que mon cœur se déchire.

C E L E N I E.

D U O D I A L O G U E'.

Durbin, je t'aime, le sçais-tu ?  
 J'ai toujours combattu  
 Mon cœur & mon amour extrême.  
 J'ai trop sçu me vaincre moi-même.  
 Durbin, je t'aime,  
 Le sçais-tu, le sçais-tu ?

D U R B I N, *à part.*

De sa raison tant qu'elle fut maîtresse,  
 La loi d'une austere pudeur  
 Lui faisoit taire son ardeur  
 Avec une cruelle adresse.

C E L E N I E.

M'entends-tu ?  
 Ma pudeur, ma vertu,  
 Te cachoient mon amour extrême ;  
 Je me le cachois à moi-même.

D U R B I N.

Ah ! quel mélange, hélas ! de joie & de tendresse.  
 Voilà donc, voilà donc l'aveu de sa tendresse,  
 Et mon malheur.

T R I O.

V I V A T C H E'.

Dieux ! elle m'aime,  
 L'ai-je bien entendu ?  
 A-t-il dû  
 Dans son tendre aveu même,  
 Trouver sa peine extrême ?  
 Dieux ! Elle m'aime,  
 L'ai-je bien entendu ?

CE.

CELENIE.

Durbin, je t'aime,  
Le sçais-tu ?

DURBIN.

Dieux ! elle m'aime,  
M'y ferois-je attendu ?  
Ai-je dû  
Trouver dans son tendre  
aveu même  
Mon tourment & ma peine  
extrême ?  
M'y ferois-je attendu ?  
Dieux ! elle m'aime.  
Mon bonheur, qu'êtes-vous  
devenu ?

## SCENE XI.

## VIVATCHE', DURBIN.

VIVATCHE'.

Esclaves, qu'on la suive.

*(A Durbin.)*

Et vous, qu'on se retire.

DURBIN.

Exécrable tyran.

VIVATCHE'.

Attends, que vas-tu dire ?

Je t'interromps pour ton bien.

Ne me prends pas ici pour un Roi de Théâtre,

Qu'on brave, &amp; qui ne répond rien.

Sors sans parler, sinon ta rage opiniâtre...

DURBIN, *l'interrompant.*

Cesse de menacer : hâte mon triste sort.

Si je perds la beauté que mon cœur idolâtre ;

Sans crainte, sans regret, je recevrai la mort.

SCENE

## SCENE XII.

## VIVATCHE'.

JE dois pardonner la furie  
De cet amant désespéré:  
Il perd une amante chérie,  
Il voit son esprit égaré.

## SCENE XIII.

## VIVATCHE', UN ESCLAVE.

## L'ESCLAVE.

Seigneur, vous n'avez plus de Sallon de Musique:  
Ces instrumens harmonieux,  
Qu'à grands frais l'on avoit rassemblés dans ces lieux,  
Sont tous brisés; Célenie à nos yeux,  
Dans les accès d'une folie unique,  
A défoncé vos timbales d'airain,  
Et vos tambours de basque & votre tambourin.  
Sa frénésie a fait main-basse  
Sur le violoncel, & basse & contre basse,  
Jusqu'aux cordes du clavecin.  
Nous n'osons, par respect, l'arrêter: & sa main  
Saisissant un basson, en frappe, rompt, écharpe,  
Met en canelle votre harpe,  
Vos airs, vos septuors, tous vos plus grands morceaux  
Sont déchirés, sont par lambeaux,  
Et son mal...

C

VIVAT-

VIVATCHE'.

C'est assez. A ce qui la possède  
J'imagine un très-prompt remede.

Ecoute.

A R I E T T E.

Par son astrologie,  
Par sa magie,  
Mon Médecin, Magicien Presto,  
Guérira *subitò*

L'égarément de Célenie:

Il la guérira *subitò*

En lui parlant en prose toute unie,  
Et l'éloignant de toute symphonie.

*Fin du second Acte.*

ACTE

\* \* \* \* \*

ACTE III.

*Le Théâtre représente une façade du Palais , & un  
Port de mer dans le fond.*

---

SCENE PREMIERE.  
VIVATCHE', PRESTO.

VIVATCHE'.

LA Sultane croit me surprendre ;  
Tu m'as dit ses complots secrets ;  
Tu fais par quels moyens je prétends m'en défendre ;  
De ce balcon je puis tout voir & tout entendre :  
Feins d'entrer dans ses intérêts ;  
Ici même elle doit se rendre,  
Moins pour y voir nos jeux, que pour voir les succès  
Du piège adroit que dans ses doux accès  
Sa jalousie ose me tendre.

PRESTO.

Tout est prévu, Seigneur; chargé de les attendre,  
Votre Amiral muni de votre ordre nouveau,  
Leur rendra leur vaisseau. Leur magique vaisseau  
Qui chez leur Fée ira de droit fil les descendre,  
Avec Melophanie on a feint de s'entendre.  
A votre tour, Seigneur, vous pouvez la surprendre.

VIVATCHE'.

Il suffit à présent. Reçois  
Les compliments que je te dois  
Pour la cure de la folie  
De la Dame honnête & jolie,  
Dont je dois admirer la vertu malgré moi.  
Dans la magie on doit te reconnoître  
Pour un grand maître ;  
Car...

## A R I E T T E.

Guérir un homme fou, c'est nne babilole ?  
 C'est l'a, b, c, d, de l'art,  
 De l'art des Médecins, de cet art si frivole  
 Qu'inventa le Dieu du hazard.

Ces Savans empesés, & leur bavarde école,  
 Pourroient le guérir tôt ou tard :  
 Si l'on les croit sur leur parole,  
 C'est l'a, b, c, d, de leur art.  
 Des Magiciens la plûpart

Savent guérir un fou, soit rêveur, soit gaillard,  
 C'est l'a, b, c, d, de leur art :  
 Mais guérir une femme folle,  
 C'est le chef-d'œuvre de leur art.

## P R E S T O.

Hé bien, Sire, sur ma parole,  
 Des femmes, moi je suis sûr que jamais,  
 Soit que dans leur esprit ou que dans leur cœur...

## V I V A T C H E'.

Mais

Tu ne manques donc pas le cœur froid d'Henriette :  
 A quoi, dis-moi donc, en es-tu  
 Avec cette fiere soubrette ?

## P R E S T O.

Ah ! d'ennui j'y renonce, & je me tiens battu ;  
 La begueule héroïque affiche une vertu,  
 Qu'avec peine on croira chez les races futures.  
 Elle & son amant mal vêtu,  
 M'ont tous deux accablé d'injures :  
 Mais par moi leur caquet s'est trouvé rabattu ;  
 Je l'ai réduit à l'Elégie.

## V I V A T C H E'.

C'est fort bien fait. Hé comment t'y prends-tu ?

## P R E S T O.

En m'aidant d'un peu de magie,  
 A les punir gaiment j'ai borné mon dessein.

Je

Je donne à ces amans une plaisante affiette :  
 A Zerbin j'enchaîne Henriette,  
 Sans qu'ils puissent se voir ni se donner la main :  
 Et de plus, comme Médecin,  
 Je les ai tous les deux forcés à la diette ;  
 Et j'augmente leur soif, leur amour & leur faim.

V I V A T C H E'.

Bravo. Cette recette est bonne, & je l'estime :  
 Mais cependant abrège le régime  
 De ces deux pauvres amoureux.  
 Je demande grace pour eux.

P R E S T O.

Je ne fais qu'obéir. Mais pour remplir vos vues,  
 Je dois au diable un compliment :  
 Il faut l'évoquer poliment  
 Pour opérer le désenchantement  
 De mes deux vivantes statues,  
 D'Henriette & de son amant.

S C E N E II.

P R E S T O, *seul.*

Demon de cette Isle harmonique,

Esprit de musique,  
 Sublime esprit mécanique,  
 Seul inventeur des accompagnemens ;

Esprit de musique,  
 Réponds aux agrémens  
 De ma voix magique,  
 Réponds à mes sons charmans.

Esprit de musique,  
 Démon chromatique,  
 Génie unique  
 Dans la façon des instrumens,  
 Toi qui dans ce pays lyrique

Fais, défais, & refais tous les enchantemens ;  
 Esprit de musique,  
 Démon harmonique,  
 Réponds à ma voix magique,  
 Viens obéir à mes commandemens.

SCENE III.

PRESTO, UN ESPRIT INFERNAL.

L'ESPRIT INFERNAL.

UT, ré, mi, fa, sol, la, si, ut,  
 Que veux-tu ? je viens à ta voix.

PRESTO.

Ut, si, la, sol, fa, mi, ré, ut.  
 Tiens, prends, lis, fais ce que tu vois.

SCENE IV.

L'ESPRIT INFERNAL.

UT, ré, mi, ut, ré, mi, fa, ut fa :  
 Ut, ré, mi, fa, sol, ut, re, mi, fa, sol,  
 La, ut, la, si, ut, ut, ut.

SCENE V.

L'ESPRIT INFERNAL, HENRIETTE,  
 ZERBIN.

L'ESPRIT INFERNAL.

Sur le reste de cette histoire,  
 Consultons, lisons mon grimoire.

*(Il lit des caractères magiques au lutin, & chante.)*

Oui, c'est moi-même, & je suis ce lutin.

ARIET-

A R I E T T E.

L'ordre Calotin

Du destin ;

Tin, tin trelintintin.

HENRIETTE &amp; ZERBIN.

Cruel destin ! cruel destin !

L'ESPRIT INFERNAL.

Le destin

Veut que ce couple d'amans pleure,

Et chante, &amp; gémissé, &amp; demeure

Encor une heure

Dans leur état incertain.

HENRIETTE &amp; ZERBIN.

Cruel destin ! cruel destin !

L'ESPRIT INFERNAL.

C'est l'ordre Calotin

Du destin ,

Tin, tin, tin, trelintintin.

## S C E N E VI.

HENRIETTE, ZERBIN *tournant plus lentement : ils sont alternativement arrêtés vis-à-vis des Spectateurs aux vers qu'ils chantent.*

H E N R I E T T E.

Faudra-t-il que toujours je tourne,

Tourne

Autour de l'objet de mes vœux ?

Z E R B I N.

Permettez que je me retourne,

Tourne,

Ou retournez là, justes Dieux !

C 4

HEN-

HENRIETTE.

A l'Enchanteur qui nous tourne  
Et retourne,  
Notre amour déplut.

ZERBIN.

Plus le cruel nous tourne & nous retourne,  
Tourne, tourne,  
Moins nous arrivons au but.

HENRIETTE.

O Déesse! qui toujours tourne, tourne;  
O fortune! adoucissez-vous.

ZERBIN.

A la fin la tête nous tourne, tourne:  
Fortune, hélas! retournez-nous.

HENRIETTE.

Rien ne suspend, n'arrête & ne détourne  
Nos cruels tourmens.

ZERBIN.

Que nous perdons depuis que l'on nous tourne,  
Tourne, tourne,  
De momens, d'heureux momens!

SCENE VII.

L'ESPRIT INFERNAL, HENRIETTE,  
ZERBIN.

L'ESPRIT INFERNAL, *tenant à la main sa baguette magique.*

ARIETTE.

Vos malheurs sont à leur terme.  
Chantez mes enfans, chantez;

Je

Je fème autour de vous le feu de tous côtés ;  
Ce feu magique renferme: (*Il fait paroître du feu autour du plateau tournant.*)

La vertu des secrets aux Enfers inventés :

Point de peur : tenez-vous fermes ,

Vous voilà désenchantés ;

Chantez , mes enfans, chantez.

(*L'Esprit infernal s'abyme dans sa trappe.*)

## SCENE VIII.

HENRIETTE, ZERBIN.

DUO DIALOGUE.

HENRIETTE.

ENfin notre enchantement cesse :

ZERBIN.

Enfin notre tourment prend fin.

HENRIETTE.

Je meurs de soif &amp; de tendresse.

ZERBIN.

Je meurs d'amour, je meurs de faim.

HENRIETTE.

Je meurs de soif.

ZERBIN.

Je meurs de faim.

HENRIETTE.

Je meurs de soif &amp; de tendresse.

ZERBIN.

Je meurs d'amour, je meurs de faim.

ENSEMBLE.

Je meurs de soif &amp; de tendresse.

Je meurs d'amour, je meurs de faim.

## SCENE IX.

ZERBIN, DURBIN, HENRIETTE,  
CELENIE.

ZERBIN.

**M**AIS que vois-je ? Célenie , Durbin : mon cher  
Maître, je suis, je suis, je suis transporté.

HENRIETTE.

Ah ! que je baise ta main.

CELENIE & DURBIN.

Non, non, embrassons-nous.

ZERBIN.

Ah ! Monsieur pouvons-nous espérer?..

DURBIN.

Oui, Zerbin nos malheurs sont finis , le Magicien..

ZERBIN.

Ah ! maudit Magicien.

DURBIN.

Le Magicien a sauvé, comme tu vois , Célenie  
de l'état cruel...

CELENIE.

Non, non, mon cher Chevalier , c'est votre vue,  
c'est mon amour : & si ma raison égarée...

DUR-

D U R B I N.

Ah! divine Célenie, que ce sentiment m'est cher!  
Mais la juste crainte où je suis...

C E L E N I E.

Non. La jalousie de la Sultane est trop intéressée à nous éloigner.

Z E R B I N.

Hé Seigneur! qu'avons-nous à craindre? Tout ce que la Fée a prédit est arrivé: elle ne parlera pas, elle ne pensera pas. Et moi: si loin, si près. Vous ne doutez pas que vous ayez chanté, sans ce que vous chanterez: nous partons, nous partons.

H E N R I E T T E.

Et par quel moyen, ah Ciel! la tête me tourne encore.

D U R B I N.

Cela est tout simple. La Sultane nous a fait échapper secrètement: elle nous fait conduire à notre vaisseau; il est prêt, & nous retournons à l'île de la Fée.

C E L E N I E.

Et c'est dans son Palais que je couronnerai votre amour. Mais quel bruit...

D U R B I N.

La Sultane va paroître; c'est le bruit des instrumens qui la précèdent.

SCENE

## SCENE X.

CELENIE, DURBIN, HENRIETTE,  
ZERBIN, PIANO à la tête des Eunuques.

P I A N O.

A R I E T T E.

Eloignez-vous tous,

Eloignez-vous;

La Sultane s'avance.

A quelque distance

De nous,

Eloignez-vous tous,

Eloignez-vous;

La Sultane va paroître;

Qu'on s'éloigne de toutes parts.

Gardez-vous de jeter des profanes regards

Sur l'objet des desirs de votre auguste Maître.

La Sultane va paroître,

Eloignez vous tous,

Eloignez-vous.

CELENIE, DURBIN, HENRIETTE, ZERBIN.

Eloignons-nous tous.

## SCENE XI.

Les Acteurs précédens, MELOPHANIE.

M E L O P H A N I E.

Qu'ils attendent qu'on les rappelle.

Et toi, dont je connois le courage &amp; le zèle,

Cours, vole, conduis cette belle,

Et ces étrangers avec elle.

SCENE

## SCENE XII.

Les Acteurs précédens, VIVATCHE', PRESTO.

VIVATCHE', *descend du balcon.*

ARRÊTEZ, traîtres, arrêtez.

Gardes faisissez ces coupables.

MELOPHANIE.

Seigneur, c'est moi qui les rendois coupables.

VIVATCHE'.

Et que mes orders redoutables

A l'instant soient exécutés.

*(Presto les emmene prisonniers.)*

## SCENE XIII.

MELOPHANIE, VIVATCHE',  
LES EUNUQUES.

MELOPHANIE.

Tu la retiens, & tu veux la reprendre;

Elle à qui ton amour n'inspire que l'horreur.

Et moi qui t'aime avec fureur,

Tu me quittes, cruel. Ah! quelle est ton erreur!

ARIETTE.

Des cris du désespoir je sçaurai me défendre.

Non, je ne veux te faire entendre

Qu'une douleur tendre,

Des soupirs pleins de douceur.

Ah! sans en être ému, peux-tu me voir répandre

Des

Des larmes qui partent du cœur ?  
 Une douleur tendre,  
 Des larmes qui partent du cœur  
 Ne pourront-ils me rendre  
 Ton amour & mon bonheur,  
 Et dissiper ton erreur ?

## SCENE XIV.

VIVATCHE', MELOPHANIE, PRESTO,  
 PIANO, CELENIE, DURBIN,  
 HENRIETTE, ZERBIN.

*Pendant la Ritournelle de l'air que chante Melophanie,  
 les quatre étrangers viennent sur le devant de la Scène.*

PRESTO.

Seigneur, tous vos captifs vont quitter le rivage :  
 Ils sont comblés de vos présens.  
 Vous les voyez.

MELOPHANIE.

Grands Dieux !

CELENIE, HENRIETTE, DURBIN, ZERBIN.

QUATUOR.

Rendons, rendons hommage  
 Aux soins bienfaisans  
 De l'auteur de notre voyage :  
 Notre bonheur est son ouvrage,  
 Que nos accens  
 Reconnoissans  
 Fassent retentir cette plage.

TRIO.

TRIO.

VIVATCHE', PRESTO.

Leurs cœurs contens ,  
 Dans peu de temps  
 Vont fuir loin de ce rivage.  
 Bon voyage, bon voyage.  
 Les sentimens  
 De ces amans  
 Me sont chers, & je les  
 partage.

MELOPHANIE.

Ce que j'entends,  
 Dans ces instans,  
 Me rend la force & le cou-  
 rage.  
 Bon voyage.  
 O doux momens !  
 Transports charmans !  
 Quoi, mon amant n'est point  
 volage !

LE QUATUOR reprend :

Ah ! d'âge en âge,  
 Dans tous les temps,  
 Que la gloire soit son partage :  
 Formons pour lui des vœux constants.  
 Notre bonheur est son ouvrage.

SCENE XV. & DERNIERE.

VIVATCHE', MELOPHANIE,  
 PRESTO, PIANO.

MELOPHANIE.

Ils s'éloignent. Comment, ils quittent ce séjour,  
 Et votre cœur.....

VIVATCHE'.

Ah ! Princesse adorable,  
 J'ai feint de traverser le projet favorable  
 Que vous formiez pour leur retour ;  
 Et j'ai voulu dans ce grand jour  
 Que leur éloignement, pour vous si desirable,  
 Fût l'ouvrage de mon amour.

ARIET-

*ARIETTE.*

Je n'aimai jamais Célenie.  
 Non, je n'aimai jamais que vous,  
 Que vous, belle Melophanie ;  
 J'éveillois votre amour par des soupçons jaloux.  
 Je n'aimai jamais Célenie :  
 Je n'aimerai jamais que vous.

*D U O.*

Je n'aimerai jamais que vous.

*VIVATCHE'.*

Ah! déployons toute notre harmonie  
 Pour chanter des feux si doux.  
 Unissons-nous, unissons-nous  
 Pour chanter des feux si doux.  
 Dans nos accords, dans notre symphonie,  
 Faisons briller les éclairs du génie.  
 Unissons-nous, unissons-nous.

*F I N.*

LA  
RENCONTRE  
IMPRÉVUE,

OPERA BOUFFON,

TIRE' DES PELERINS DE LA MECQUE,

EN TROIS ACTES;

Redigé par Mr. DANCOURT,

Et mis en Musique par Mr. le Chevalier GLUK,

*Maître de Musique de la Cour Impériale.*

Représenté sur le Théâtre de la Cour, par  
les Comédiens François ordinaires du Roi,  
le Mars 1772.

---

A COPENHAGUE,  
Chez CL. PHILIBERT,  
Imprimeur-Libraire.

---

M. DCC. LXXII.

*Avec Permission du Roi.*

---

---

ACTEURS.

ALI, *Prince de Balsora.*

REZIA, *Favorite du Sultan.*

DARDANNE, }

AMINE, }

BALKIS, }

*Suivantes de Rezia.*

OSMIN, *Esclave d'Ali.*

LE SULTAN d'Egypte.

BANOÛ, *Esclave.*

VERTIGO, *Peintre.*

UN CALENDER.

UN CHEF de Caravanne.

MORACHIN, *Esclave Negre.*

Suite & Gardes du Sultan.

Esclaves avec Rezia.

Plusieurs Porte-faix.

---

*La Scene est au Grand Caire.*





LA  
RENCONTRE IMPREVUE,  
OPERA BOUFFON.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une place publique du  
Grand Caire.*

---

SCENE PREMIERE.

OSMIN, *seul.*

AIR.

Heureux l'Amant qui se dépêtre  
De Cupidon.

Hélas ! hélas ! Ali mon maître  
N'a pas ce don ;

Un Amour, qu'on ne peut guérir,

Depuis deux ans le fait courir

De Province en Province :

Le pauvre Prince

Est malade à mourir !

Quel déplaisir !

A 2

En-

4 LA RENCONTRE IMPREVUE,

Enfin après bien des fatigues , nous voilà arrivés au Grand Caire ; tant mieux. La Ville est grande, j'y pourrai facilement trouver condition , car je suis obligé d'en changer , puisque mon pauvre Maître loge le Diable dans sa bourse.

---

S C E N E II.

OSMIN, UN CALENDER,  
*tenant une sonnette & une tire lire.*

LE CALENDER,

Illah ! illah ! ah !

OSMIN.

Quelle espèce d'homme est-ce là ?

LE CALENDER, *salue comiquement Osmin, & chante en s'accompagnant d'un Instrument.*

Castagno, castagna,  
Pista-fanache.

Rimagno, rimagna,  
Moufti-limache

Quic, billic, loulongagne.

Mexachefa, ronquillo,

Firlipi mirlimaque,

Selimanca, verquillo,

Lerolo,

Lerala, lerala, lerolo.

*(En disant Lerolo il se met à tourner.)*

OSMIN.

Lerolo, Lerolo.

*Of-*

*Osmin contre-faisant les pirouettes & le lerolo du Calender, qui durent trop longtems, tombe tout étourdi, & dit en se relevant: Le Diable t'emporte avec ton lerolo.*

LE CALENDER.

Castagno, Castagna

Pista-fanache.

Rimagno, rimagna

Mousti-limache.

Quic, billic, loulougagne.

Mexachefa, ronquillo.

Firlipi, mirlimaque.

OSMIN.

Je vous demande pardon, je ne comprends rien à ce que vous dites.

LE CALENDER.

Quoi! vous ne m'entendez pas?

OSMIN.

Non parbleu.

LE CALENDER.

Ni moi non plus. C'est une vieille chanson composée par Mahomet dans le stile obscur de l'Alcoran; nous la chantons, nous autres Calenders, quand nous allons demander la charité.

*(Il lui présente sa Tire-lire.)*

OSMIN.

Quoi! c'est pour demander la charité? j'allois vous la demander, moi-même.

6 LA RENCONTRE IMPREVUE,

LE CALENDER.

Demander la charité! vous êtes donc bien bas percé?

O S M I N.

Si bas que je n'ai pas de quoi diner; mais je ne suis pas plus fier que vous, & j'espère qu'en tendant la main j'aurai bien-tôt gagné de quoi mettre sous la dent. Dans une Ville aussi peuplée que celle-ci les Gueux doivent aisément trouver la subsistance.

LE CALENDER.

Vous ne savez donc rien faire?

O S M I N.

Oh que si fait! Je fais boire & manger comme quatre.

LE CALENDER.

C'est quelque chose que cela. Il me paroît que vous n'engendrez pas de mélancolie.

O S M I N.

Il vaudroit mieux, ma foi, être Gueux, & du chagrin par dessus le marché: oh! la nature est plus sage que cela; elle a placé la gaieté tout à côté de la misère. Je défie tous les Sultans du monde d'être d'aussi bonne humeur que moi.

LE CALENDER.

Etes-vous amoureux?

O S M I N.

Le Ciel m'en garde; j'aime les femmes, mais je ne suis amoureux d'aucune.

LE

LE CALENDER.

Voilà bien des qualités. Fort gourmand, point d'amour, point de souci, fort paresseux & très-ignorant... Faites-vous Calender.

O S M I N.

Mais je n'y gagnerois pas grand-chose; il faut que votre ordinaire soit bien mince, puisque vous êtes obligés de trucher.

LE CALENDER.

Eh! mon ami, vous êtes comme tout le monde, vous jugez du bois par l'écorce.

A I R.

Les hommes pieusement,  
 Pour Catons nous tiennent;  
 Ils s'imaginent sottement  
 Que nous vivons pauvrement:  
 Beaucoup le soutiennent.  
 Les bonnes gens ne savent pas  
 Combien notre sort a d'appas,  
 Combien il est digne d'envie!  
 Cuisine fournie  
 De cent mets divers,  
 Et cave munie  
 Des vins les plus chers,  
 C'est la douce vie  
 Des bons Calenders.

Hé bien, Grivois, n'avouerez-vous pas qu'il est bien sage & bien adroit de renoncer à tout pour ne manquer de rien? Voulez-vous être des nôtres?

O S M I N.

De tout mon cœur.

8 LA RENCONTRE IMPREVUE,

LE CALENDRE.

Cela étant , il n'y a qu'à vous jeter sur le corps notre Siquenille. Allons , faisons votre toilette.

OSMIN, *après avoir mis l'habit.*

J'ai l'air d'un Calender grec.

LE CALENDER.

Je portois cet habit à un célèbre Peintre François, qui s'est arrêté au Caire en voyageant , & qui charmé de la vie agréable que nous menons, aime mieux se mettre avec nous , que de gagner des millions en travaillant,

OSMIN.

Voilà les Grands hommes!

LE CALENDER.

C'est d'ailleurs un excellent sujet ; il est né pour la joie ; mais il a malheureusement une maladie d'esprit des plus étranges.

OSMIN.

Qu'est-ce que c'est ?

LE CALENDER.

Il a autrefois été marié dans son pays. Il avoit épousé une femme qui le faisoit enrager , & qui lui donna tant de chagrin qu'il en est devenu fou.

OSMIN.

Le pauvre Diable !

LE CALENDER.

La raison lui est revenue depuis qu'il est veuf , mais non pas si bien qu'il ne lui reste encore quelque

que ressentiment de sa folie. Quand on prononce devant lui les mots de nôces , de mariages , de marier, il lui prend tout-à-coup des vapeurs noires qui le rendent furieux.

OSMIN, *surpris.*

Que dites-vous-là.

LE CALENDER.

Heureusement il y a un moyen sûr de calmer ses transports. Comme il aime la peinture autant qu'il haïssoit sa femme , il ne faut que lui parler de son art pour le rendre plus doux qu'un mouton.

OSMIN.

Cela est singulier !

LE CALENDER.

Rien n'est plus surprenant... Mais , parbleu , je crois que le voilà qui passe... Il paroît occupé de quelque nouvelle idée... Écoutons-le.

SCENE III.

VERTIGO, LE CALENDER, OSMIN.

VERTIGO, *fait des contorsions, comme s'il peignoit ; il a un pinceau, des crayons & du papier dans la main.*

EH ! mes Amis, vous voilà ? Soyez les témoins de ma gloire ; j'ai brisé pour jamais les fers que m'imposoit ce Sexe coquet, volage, infidèle, perfide

& scélérat. Je suis un Caton , un Socrate , un Raphaël , un Guide , un Corregge , un Lebrun , un Poussin , un Van Dyck , un Teniers , un Albane , un Rubens , un Gnome , un Ondain , un Sylphe , un Salamandre , en un mot un Etre surnaturel.

## A I R.

„ D'un céleste transport , mon ame est agitée !  
 „ Mon hardi , mon savant & mon divin pinceau ,  
 „ Comme fit autrefois le fameux Prométhée ,  
 „ A l'Olympe étonné dérobe son flambeau.  
 „ A mes Rivaux j'abandonne la terre ,  
 „ Levez le nez , ouvrez les yeux ,  
 „ Pour peindre l'effet du Tonnerre ,  
 „ Je vais m'envoler dans les Cieux.  
 „ D'un céleste transport , &c.

Adieu , mes chers amis , adieu , je m'envole.

*(Il fait une espèce de point d'Orgue sur le je m'envole, & rentre dans la coulisse, en faisant l'action d'un oiseau qui vole.)*

## S C E N E IV.

LE CALENDER, OSMIN.

LE CALENDER.

**E**H bien ! Frere , qu'en dites-vous ? Vous avouerez qu'il n'y a gueres de Peintres François plus fous que celui-là : c'est un excellent sujet pour la Société. Nous aimons à rire , & un pareil homme , comme vous voyez , gagnera parfaitement bien à ce

ce prix , ce qu'il pourra nous en coûter pour son entretien.

O S M I N.

Pourvu que sa maladie ne se gagne pas , je serai charmé qu'il soit des nôtres.

LE CALENDER.

Oh! vous n'avez pas encore tout vu ; il ne se passera pas deux heures qu'il ne nous donne un plaisir encore plus complet ; apprêtez-vous à rire.

O S M I N.

Ah ça , faites-moi part maintenant des secrets de la Confrairie & des devoirs d'un Calender.

LE CALENDER.

A I R.

Il fait entendre sa sonnette,  
Drelin, din, din, drelin, din, din.

Accompagne sa chansonnette,

Drelin, din, drelin, din, din.

Joignez-y des illah! illah! ah!

Et tout est dit avec cela.

Toute notre science ,

Pour vivre en abondance ,

Est de sonner le drelin, din, din.

Vous êtes en état de commencer la carrière. Tenez , voici notre Chanson par écrit. Allez-vous-en par la Ville: plus vous crierez haut, mieux la Tirelire s'en trouvera.

O S M I N.

Est-ce ainsi? illah! illah! ah!

LE

## LE CALENDER.

A merveilles! Vous vous rendez ce soir à notre Caravanserai que vous voyez au bout de cette rue à main gauche: J'en suis le Concierge, & j'y reçois tous les Voyageurs qui vont à la Mecque, & qui passent par le Caire.

## O S M I N.

Je n'y manquerai pas. Mais attendez: voici mon Maître qui vient; je veux que vous me voyez faire sur lui mon essai de Calender.

## S C E N E V.

ALI, OSMIN, LE CALENDER.

ALI, *sans reconnoître Osmin.*

JE ne vois pas ici Osmin.

OSMIN, *allant au devant d'Ali fait entendre sa sonnette, en criant.*

Illah! illah! (*bas au Calender.*) Soufflez-moi la chanson.

LE CALENDER, *le soufflant.*

Castagno, castagna,  
Pista, fanache.

O S M I N.

Castrato, castrata,  
Fara pistache.

LE CALENDER.

Le butor!

ALI.

A L I , *à part.*

Mais ! je crois que c'est Osmin.

LE CALENDER, *continuant de souffler Osmin.*

Rimagno, rimagna,  
Moulti, limache.

O S M I N .

Rimano, rimana.  
Tirli, moustache.

A L I .

Ah ! c'est toi , Osmin ?

O S M I N .

C'est moi-même , je ne vous présente point ma  
Tire-lire, ce seroit tirer ma poudre aux moineaux.

A L I .

Qu'est-ce que c'est donc que ce déguisement-là ?

O S M I N .

C'est un préservatif contre la faim.

LE CALENDER, *reconnoissant Ali.*

O Ciel ! quelle surprise !

A L I .

Que me veut cet homme ? Pourquoi donc m'exa-  
mine-t-il avec tant d'attention ?

LE CALENDER, *à part.*

C'est lui-même : c'est le Prince de Balfora. (*à Ali.*)  
Souffrez que je me prosterne à vos pieds.

A L I .

Qui êtes-vous ?

LE

## LE CALENDER.

Je suis le fils d'un Barrager de Balsora. Une certaine affaire, sur laquelle la prudence m'impose le secret, me fit quitter ma Patrie, peu de tems après que vous eûtes pris la fuite pour vous sauver de la fureur de votre Frère, qui venoit de monter sur le Trône.

ALI, *portant la main à ses yeux pour cacher ses larmes.*

Hélas ! plutôt au Destin que je n'eusse pas d'autres chagrins que ceux que m'a causés l'ambition de mon frère.

## LE CALENDER.

Oserois-je vous demander, Seigneur, quel autre peut troubler votre cœur ?

ALI.

A la douleur dont je suis accablé, pouvez-vous méconnoître un amour malheureux ?

## LE CALENDER.

J'en fais le remede ; un clou chasse l'autre, dit-on, & peut-être qu'une nouvelle passion vous gueroit de l'ancienne.

ALI.

AIR.

Je chérirai, jusqu'au trépas,  
L'objet céleste qui m'engage ;  
Après avoir vu tant d'appas,  
Nulle Beauté ne me rendroit volage.  
Venus, en vain, m'offriroit ses attraits,

Pour

Pour triompher de ma flamme fidele :  
 O Rezia! mon cœur, plus charmé de vos traits,  
 Vous croiroit toujours la plus belle.

Je chérirai, &c.

*Ali se retire vers le fond; il marche, s'agite, s'ar-  
 rête & s'assit enfin sur un banc de pierre, pen-  
 dant qu'Osmin & le Calender continuent la Scene.*

OSMIN, *au Calender.*

Puisque vous êtes si curieux de sçavoir nos mal-  
 heurs; je vais vous les raconter; c'est la fonction des  
 Ecuyers errans de conter les aventures de leurs Maî-  
 tres. Vous sçauvez donc que le Seigneur Ali s'étant  
 réfugié à la Cour du Sophi, il y devint, en moins  
 de rien, amoureux de la Princesse Rezia.

LE CALENDER.

Il plut, sans doute?

OSMIN.

Affurément. On n'a jamais été payé d'un retour  
 plus complet: tout notre embarras étoit de mettre  
 notre amour à profit.

LE CALENDER.

Cela n'étoit pas aisé; car vous n'attendiez pas de  
 Lettres de Change de Balfora?

OSMIN.

Non; mais au lieu de rentes, nous avons une  
 belle taille, une figure agréable, & du babil com-  
 me un Perroquet: cela vaut mieux que de l'argent  
 comptant.

LE

16 LA RENCONTRE IMPREVUE,

LE CALENDER.

Je ne suis pas tout-à-fait de votre avis. Pour-  
suivez.

OSMIN.

Les choses prenoient un tour admirable : mon  
Maître s'étoit fait aimer du Sophi presqu'autant que  
de sa fille ; l'espérance d'obtenir sa main se fortifioit  
d'un jour à l'autre, quand un maudit Rival s'en vint  
chasser sur nos plaisirs.

LE CALENDER.

On trouve de ces Braconniers-là par-tout.

OSMIN.

Nous touchions presqu'à la conclusion , quand le  
Mogol vint en personne demander la Princesse en  
mariage.

LE CALENDER.

Le Mogol ! aie ! aie ! aie ! On lui trouva , sans  
doute, meilleure mine qu'à votre Maître ?

OSMIN.

Oui, le Sophi ; mais sa Fille étoit meilleure phi-  
sionomiste : ainsi, pendant que le Monarque prenoit  
des mesures avec ses Ministres pour les noces de  
la Princesse , nous en prenions avec elle pour son  
enlèvement.

LE CALENDER.

Votre projet, fut découvert , sans doute ?

OSMIN.

Point du tout. Pour lever les scrupules de Re-  
zia , le Patron commença par l'épouser en secret ;  
(on ne peut refuser de suivre son mari.) Deux jours  
donc

donc avant les Noces du Mogol , nous décampâmes d'Ormus à petit bruit. Un vaisseau dont nous nous étions assurés , nous attendoit au bord de la mer. Le rendez-vous nous fut fatal.

LE CALENDER.

C'est l'ordinaire dans les Romans.

OSMIN.

Nous nous y rendimes les premiers : après avoir attendu deux heures , sans voir venir la Princesse , nous primes le parti de retourner vers la Ville , pour hâter son arrivée.

LE CALENDER.

La mèche étoit éventée. Elle n'avoit pu s'échapper , n'est-ce pas ?

OSMIN.

Si fait : mais pendant que nous la cherchions d'un côté , elle arrivoit d'un autre. Elle nous dépêcha un Esclave pour nous rapeller : il nous joignit , & nous revolâmes sur le rivage.

LE CALENDER.

Vous voilà partis.

OSMIN.

Non vraiment. Nous restâmes , & voici comment. A peine la Princesse eut-elle mis le pied dans le vaisseau , que le Capitaine , qui n'étoit qu'un coquin de Pirate à qui mon Patron s'étoit étourdiment adressé , fit mettre à la voile ; en sorte que nous n'eumes que la peine de l'enlèvement : le Coquin s'en appliqua le profit.

B

LE

## LE CALENDER.

Ce ne pouvoit pas être un Musulman : c'étoit assurément un Juif.

## O S M I N.

Nous vîmes encore la Princesse qui se débattoit sur la poupe. Dans notre désespoir, nous aurions bien suivi le vaisseau; mais mon Maître ne fait pas nager, ni moi non plus; il n'étoit pas sûr pour nous de retourner à Ormus. Nous gagnâmes, le long du rivage, le Port le plus voisin, nous trouvâmes un vaisseau destiné pour l'Egypte: le Corsaire nous paroissoit avoir pris cette route; nous nous embarquâmes, & puis fouette, Cocher.

## LE CALENDER.

Il est bien-tôt tems que vous arriviez. Mais on doit pardonner aux Voyageurs de parler long-tems.

## O S M I N.

Las de courir les côtes, depuis près de deux ans sans rencontrer ni la Princesse, ni le Corsaire, nous avons pris le parti de nous enfoncer dans les terres: nous n'avons encore éprouvé d'autre soulagement de nos peines, que de jurer à plein gozier, moi contre l'Amour, & mon Patron contre les Forbans. Nous les donnons, cent fois par jour, au Diable, & cela foulage.

## LE CALENDER.

Voilà un récit bien touchant.

## O S M I N.

Oh! j'ai toujours été pathétique dans mes narrations: enfin nous voilà au Caire sans pain ni pâte,  
fans

sans feu ni lieu. (*à Ali qui s'est rapproché comme par distraction.*) Allons, mon cher Maître, aux maux extrêmes, il faut des remèdes violens. Faites-vous aussi Calender.

A L I.

Moi Calender !

O S M I N.

Quand on meurt de faim, la fierté ne rassasie pas.

A L I.

Eh ! qu'importe que je meure ; je suis trop infortuné pour désirer de prolonger mes jours.

O S M I N. (*Au Calender.*)

Morale de Roman que tout cela. Allez, laissez-le dire. Je le menerai ce soir chez vous : ayez soin seulement de lui tenir un habit tout prêt.

LE CALENDER.

Cela vaut fait.

SCENE VI.

A L I, O S M I N.

A L I.

A quoi penses-tu donc de vouloir que je me faufile avec des Gueux ?

O S M I N.

Oh ! *distinguo* : les Calenders ne sont pas des Philosophes gueux, ce sont des Gueux philosophes.

B 2

SCENE

SCENE VII.

ALI, OSMIN, BALKIS, BANOU.

BANOU , *dans le fond du Théâtre, bas à Balkis  
en lui montrant Ali.*

C'est lui que vous voyez avec ce Calender.

BALKIS.

Cela suffit: je vais l'aborder. (*à Ali.*)

AIR.

Bel inconnu , qu'ici l'amour amène,  
Pour inspirer les plus vives ardeurs,  
D'une Inhumaine,  
Vos traits vainqueurs  
Ont, dans son ame, à de longues rigueurs,  
Fait succéder une amoureuse peine.

OSMIN.

Oh! la bonne aventure!

BALKIS.

La belle, qui brûle pour vous,  
Fortuné mortel que vous êtes,  
Voit le Sultan à ses genoux;  
C'est la plus belle des conquêtes.

OSMIN.

Profitons-en, Seigneur.

BALKIS.

Par une jalousie,  
Elle vous vit;

Son

Son ame fut faïste  
 D'un mal subit ;  
 Tendrement elle soupira ,  
 Et puis s'écria ,  
 Ciel ! que vois-je là ?  
 Ah ! c'est lui , c'est lui , le voilà.

A L I.

Tu te moques , mon enfant ; quand ce que tu dis  
 feroit vrai , que me serviroit-il d'être aimé d'une  
 femme enfermée dans le Serrail ?

B A L K I S.

Oh ! celle-ci jouit d'une grande liberté ; le Sultan  
 ne la gêne point. Hier vous vous arrêrâtes au des-  
 sous de ses jaloufies ; elle vous montra du doigt à un  
 de ses Esclaves , & lui ordonna de vous suivre ; en  
 même tems je fus chargée de louer pour vous la  
 maison que vous voyez & dont voici les clefs : c'est  
 là que la Dame vous ira voir par une porte fecrette  
 des jardins du Serrail.

O S M I N.

Croyez-moi , mon Prince , ne vous refusez pas à  
 votre bonne fortune ; entrez dans cette maison.

A L I.

Je ne puis m'y réfoudre.

O S M I N.

Oh ! morbleu , j'y veux entrer moi , donnez-moi  
 les clefs , je fuis curieux de voir ce qui s'y paffe.

*(Balkis lui donne les clefs.)*

B 3

SCENE

## SCENE VIII.

ALI, BALKIS.

BALKIS.

EH bien, Seigneur, que ne le suivez-vous? Sied-il bien à un Cavalier comme vous, de se refuser à une maniere d'agir aussi flatteuse que celle de ma Maîtresse? Ecoutez; ne donnez pas le tems au caprice de vous trahir; on n'auroit peut-être pas plutôt changé d'avis que vous en seriez fâché.

ALI.

AIR.

Je suis touché des bontés de la Dame;  
 Je voudrois bien les payer de ma flamme,  
 Mais  
 Une autre règne en mon ame,  
 Je ne l'oublierai jamais.

BALKIS.

Aimer une belle,  
 Tant qu'on la verra,  
 Se détacher d'elle,  
 Quand on la perdra,  
 Je ne vois pas beaucoup de mal à ça.

ALI.

Je suis touché des bontés de la Dame;  
 Je voudrois bien les payer de ma flamme,  
 Mais  
 Une autre regne en mon ame,  
 Je ne l'oublierai jamais.

BAL-

B A L K I S.

Voyez ma Maîtresse,  
Sa vive tendresse,  
Ses brillans attraits,  
Fuiront vos regrets;  
Aimez sur nouveaux frais.

A L I.

Non, non, je n'aimerai plus;  
On m'a ravi ma Princesse;  
Non, non, je n'aimerai plus.  
Tous vos discours font superflus.

S C E N E IX.

Les Acteurs précédens, OSMIN, *arrivant la bouche pleine, un Saucisson d'une main, un morceau de pain de l'autre.*

O S M I N.

A I R.

Venez, venez vite  
Voir cette maison;  
Dans cet heureux gîte  
Tout est à foison.  
Que de bonne chere!  
Venez vous refaire.

B A L K I S.

C'est un petit Palais.  
Pour vous, à grand frais,  
Meublé tout exprès.

O S M I N.

Nombre de valets,  
Vins exquis au frais,

B 4

Perdrix

Perdrix & becasse ,  
Divine fricasse ;  
Ah ! le bon moyen !  
D'emplir votre ventre.

A L I.

Quoi ! gourmand, vaurien,  
Quoi ! toujours ton ventre !

BALKIS. }  
OSMIN. }

Entrez.

ALI. Je n'en ferai rien.

BALKIS. Il n'en fera rien.

OSMIN. Il le faudra bien :

Je veux qu'il entre.

ALI. Je n'en ferai rien.

BALKIS. Il n'en fera rien.

OSMIN. Il le faudra bien :

Je veux qu'il entre.

BALKIS. Entrez, croyez-moi.

OSMIN. Il ira, ma foi.

ALI. Je perds patience.

BALKIS. Point de résistance.

OSMIN. Avance, avance.

ALI. Coquin laisse-moi.

BALKIS. }  
OSMIN. } Il ira, ma foi.

*Osmin le tire, & impatient de la résistance  
d'Ali, il l'emporte sur ses épaules.*

Fin du premier Acte.

\*

\*

\*

ACTE



A C T E II.

*Le Théâtre change, & représente une grande Salle dans le goût des Indes. On y voit entrer, en dansant, plusieurs Esclaves de l'un & de l'autre Sexe, dont quelques-uns portent des rafraichissemens qu'ils offrent à Ali & à Osmin qui remplit ses poches & sa bouche.*

SCENE PREMIERE.

ALI, OSMIN.

OSMIN.

**E**H bien, Seigneur, qu'en dites-vous? Est-ce qu'une réception si galante trouvera votre cœur sans reconnoissance?

ALI.

Dès que je verrai la Dame, je l'a remercierai de ses bontés.

OSMIN.

Vous la remercirez, dites-vous? Allons, allons donc: est-ce qu'un homme d'honneur paye ainsi ses dettes? Mais, que de charmes j'apperçois! Tenez, la voici, sans doute.

SCENE II.

ALI, DARDANE', OSMIN.

DARDANE', *soutenue par des Esclaves, s'avance lentement.*

OSMIN, *après que Dardané a levé son voile, bas à Ali.*

Seigneur, hem... là... que pensez-vous de notre Hôteffe ?

A L I.

Elle est fort gracieuse.

D A R D A N E'.

A I R.

J'ai fait un Songe des plus doux ;  
Prince aimable, qu'en pensez-vous ?  
Je vous voyois à mes genoux :

Dieux ! que j'étois contente !

Seriez-vous bien aise, entre nous,  
De m'avoir pour amante ?

Remplissez mon attente.

Répondez-moi,

De bonne foi,

Seriez-vous bien aise, entre nous,

De m'avoir pour amante ?

A L I.

Rien n'est plus glorieux, pour moi, que l'offre  
d'un cœur comme le votre. Mais rien ne peut me  
faire aimer. Mon ame est aveuglée par une mélan-  
colie

colie invincible, & ne peut vous rendre justice aussi bien que mes yeux.

A I R.

Vous ressemblez à la rose naissante,  
 Vous fixeriez le volage Zéphir :  
 On vous prendroit pour l'Aurore brillante  
 Qui sur ses pas fait voler le plaisir.

Mon cœur d'une chaîne nouvelle  
 Ne veut pas recevoir les nœuds :  
 Mais, s'il pouvoit être infidèle,  
 Vous seriez l'objet de ses vœux.

Vous ressemblez, &c.

D A R D A N E.

Savez-vous bien, mon Prince, que vous entendez, on ne peut pas plus poliment, à piquer la vanité d'une femme; mais je suis bonne, & je vais vous tirer d'erreur. Vous me croyez votre Amante; consolez-vous: je ne suis qu'une de ses Esclaves.

O S M I N.

Est-il possible?

A L I.

Vous êtes bien malicieuse. A quoi bon ce déguisement?

D A R D A N E.

Vous le faurez. Au reste ne me reprochez pas ma malice, vous m'en avez assez bien punie.

A I R.

A ma Maîtresse  
 J'avois promis, Seigneur,  
 D'user d'adresse,  
 Pour toucher votre cœur,

Puisque

Puisque mes yeux n'ont pu calmer votre douleur,  
L'amour & la tendresse  
Reservent cet honneur  
A ma Maîtresse.

Vous allez la voir paroître : vous trouverez à qui  
parler ; la voici , je vous laisse.

## SCENE III.

AMINE, ALI, OSMIN.

OSMIN, à *Ali*.

MA foi, Seigneur , je crois qu'elle a raison , voi-  
là un minois qui vaut pour le moins , celui  
que le Corsaire vous a escamotté.

A L I.

Maraut , c'est bien à toi de faire de telles com-  
paraisons.

A M I N E.

Eh quoi ! Seigneur Ali, une Dame vous prévient  
& vous la recevez si mal : c'est me donner une bien  
mauvaise idée de votre politesse. L'amour ni la fidé-  
lité ne dispensent pas un galant-homme des égards  
qu'il doit au Sexe.

A L I.

Hélas ! Madame , pardonnez. Vous ferez con-  
tente si vous n'exigez de moi que de la civilité.

A M I N E.

A I R.

Je cherche à vous faire  
Le fort le plus doux,

Mais,

Mais, voulant vous plaire,  
Soit dit entre nous,  
Si je vous prie de m'aimer,  
Me refuserez-vous ?

A L I.

Hélas !

A M I N E.

Parlez, sans vous contraindre :  
Vous n'avez rien à craindre ;  
Ne vous rendrez-vous pas ?  
Contemplez mes appas.

On dit que vous vous imaginez, Seigneur, qu'il n'y a point d'objet au monde capable de vous dédommager de la Maîtresse que vous avez perdue. Un entêtement aussi singulier est digne de ma curiosité.

A L I.

Vous pouvez la fatisfaire, Madame ; mais belle comme vous êtes, il me semble que ma fidélité ne devoit pas vous paroître si singuliere.

A M I N E.

Si un Perfide m'abandonnoit par caprice & par inconstance, j'en ferois piquée, je l'avoue ; mais si quelque accident me séparoit de mon Amant, & qu'il eut perdu l'espérance de me revoir, je ne lui ferois pas un crime d'avoir réparé ma perte.

A L I.

Vous ne vous flattez donc pas de faire une impression bien vive sur les cœurs que vous captivez ? Pour moi, j'ai peine à concevoir qu'on puisse aimer quelqu'un, quand on a été l'amant d'une personne aussi belle qu'estimable. La comparaison fait toujours

30 LA RENCONTRE IMPREVUE,

jours tort aux objets qui s'offrent à un cœur aussi prévenu que le mien.

A M I N E.

Mais ce compliment-là n'est pas fort poli au moins.

A L I.

Cela se peut, mais vous devez me le pardonner, puisqu'il est dicté par l'honneur.

A M I N E, *piquée.*

Vous le croyez ?

A L I.

A I R *parodié.*

Jusqu'au moment qui m'ôtera le jour,  
Je ne cesserai point de répandre des larmes :  
Jamais, jamais, les feux du tendre Amour  
Ne pourront à mes yeux éclairer d'autres charmes.

Non, pour une nouvelle chaîne,  
Non, je ne forme point d'infidèles désirs ;  
Ah ! je ne puis accorder des soupirs  
Qu'au cher & digne objet de ma cruelle peine.

A M I N E.

En vérité, Seigneur, je suis, on ne peut pas plus, édifiée de la sublimité de vos soupirs. Le tendre Coridon n'a jamais mieux chanté les charmes d'Amarillis ; il n'a jamais mieux joué de la musette que vous ! Allez donc, *Pastor fido*, vous plaindre aux Echos de ces bois des rigueurs de votre destinée. Couronnez-vous de Mirthe & de Cyprés, & faites crever de rire & d'ennui tous ceux qui auront la patience de vous écouter : mais, mais un Amant comme vous est du siècle d'or ! c'étoit donc un monstre de beauté que votre Rezia ?

ALI.

A L I.

Je n'ose vous dire à quel point elle étoit adorable : ce seroit vous dire une injure.

O S M I N, *à part.*

On va nous mettre à la porte.

A M I N E.

C'est-à-dire, Seigneur, que vous ne pouvez m'aimer.

O S M I N.

Hé! Madame, vous le prenez mal : ne voyez-vous pas qu'en ce moment vous vous colletez dans son ame avec sa premiere passion.

A M I N E.

Hé bien, je lui cède la victoire. Adieu donc, petit ingrat, ah, ah, ah, ah!

A I R.

J'ai perdu mon étalage.

A mes appas vous avez fait outrage ;

Mais ce qui me consolera ,

Ah , ah , ah !

Ma maîtresse me vengera ,

Ah , ah , ah !

Cette charmante Princesse,

De votre sauvage rudesse ,

Etrangement vous punira

Ah , ah , ah !

Et de nous deux, dans cette affaire,

Ce fera moi , la dernière

Qui rira ,

Ah , ah , ah !

OS.

O S M I N.

Qui Diable se feroit attendu à cette gaiété! Vous n'êtes donc aussi qu'une Esclave ?

A M I N E.

Oui , fans doute.

O S M I N.

Ma foi la chose devient trop bouffonne au moins : dites-moi, belle Enfant, je ne suis pas un Héros comme mon Maître, moi. Il n'y a point de cœur plus ordinaire que le mien : si c'est-là ce que vous cherchez , vous n'avez qu'à dire.

A M I N E.

Oh ! je vous crois aussi commun que votre Maître est extraordinaire, & je n'aime pas ces deux extrémités. Seigneur Ali, faisons une petite gageure.

A L I.

Eh, sur quoi?

A M I N E.

Sur votre indifférence. Je parie qu'elle ne tiendra pas contre les charmes de ma Maîtresse.

A L I.

Je suis trop galant homme pour parier à coup sûr.

A M I N E.

Je suis plus sûr de mon fait que vous ; nous allons voir, nous allons voir. En attendant, je vous fouhaite le bon jour : (*en revenant.*) Vous avez bien fait de ne pas gager. Ah, ah.

(*Elle sort.*)

SCENE

SCENE IV.

OSMIN, ALI.

OSMIN.

LA Favorite se rit de nous : je crois qu'elle veut nous faire faire la revue de tous les Tendrons du Serrail.

ALI.

Il y a toute apparence qu'elle se divertit ; mais nous pourrons à notre tour nous moquer d'elle.

OSMIN.

Ma foi, je commence à craindre tout de bon ; je fais d'avis d'aller reprendre mon habit de Calender, que j'avois pendu au croc.

ALI.

Fais ce que tu voudras.

DUO, DIALOGUE.

OSMIN, *va jusques dans la coulisse par où doit arriver Rezia; il revient en faisant de grands cris.*

Oh, oh, oh,  
Miracolo.

ALI.

Pourquoi ces cris ?

Dis,

Qu'as-tu donc ?

OSMIN.

Vivat, vivat, cher Patron.

Seroit-ce une vision ?

C

ALI.

A L I.

Oh, je te rosserai, ma foi.

O S M I N.

Me rosser, mon Patron, pourquoi ?

A L I.

Achève donc, explique-toi.

O S M I N.

O coup du fort admirable !  
Ne feroit-ce point le Diable  
Sous de magiques attraits ?

A L I.

Mais qu'est-ce donc qui te transporte ?  
Explique toi donc d'autre sorte.

O S M I N.

Oh ! que ma surprise est forte !  
Regardez dessus la porte :  
Tournez-vous, voyez ces traits. *(Il fuit.)*

S C E N E V.

ALI, REZIA, BALKIS.

D U O, D I A L O G U E'.

A L I.

Que vois-je ! ô Ciel ! c'est l'ame de ma vie !

R E Z I A.

Enfin je vous voi,  
Mon cher Ali, c'est moi.

A L I.

Quoi ! Rezia... quoi !... c'est vous que je voi !  
Le Ciel me rend ma Princesse chérie !

REZIA.

R E Z I A.

Enfin je vous voi,  
Mon cher Ali c'est moi.

A L I.

Quoi ! Rezia... Quoi ! c'est vous que je voi !

R E Z I A.

Mon cher Ali, c'est moi ;  
Ah-que mon ame est attendrie !

A L I.

J'en crois à peine & mon cœur & mes yeux.  
Quoi ! le sort à mes vœux ne vous a point ravie ?

R E Z I A.

Ali m'aime toujours ; mon cœur est dans les Cieux.

A L I, *lui baise tendrement la main.*

Ah ! chere Rezia, que mon erreur m'a fait souffrir !

R E Z I A.

Mon cher Ali, je suis contente de votre fidélité.

A L I, *souriant.*

Vous l'avez, ce me semble, assez bien éprouvée.

R E Z I A.

J'avoue que je ne suis pas trop raisonnable d'avoir exigé de vous de la constance pour une personne que vous pensiez ne plus revoir.

A I R.

Sans l'espérance du retour,  
Vouloir rendre constant l'amour,  
C'est, j'en conviens, une folie.  
Mais cependant s'il eût fallu

C 2

Qu'une

Qu'une autre que moi vous eût plu ;  
 Voyez ma fantaisie,  
 Je ne sçais si j'eusse voulu  
 Vous revoir de ma vie.

A L I.

J'aurois mérité de vous perdre pour toujours ;  
 mais satisfaites , je vous prie , ma curiosité. Quel  
 heureux sort vous rend à ma tendresse?

R E Z I A.

Le hazard le plus inespéré , & l'avarice du scélé-  
 rat de Corsaire qui nous a séparés.

A L I.

Quelle horreur n'ai-je pas éprouvée au moment  
 de cette cruelle séparation !

B A L K I S.

Eh! nous donc , nous aurions attendri des pier-  
 res : mais nous avons affaire à des Pirates ; pour  
 nous venger autant que nous le pouvions , nous di-  
 fions mille injures au scélérat de Capitaine. Savez-  
 vous ce qu'il y répondoit ? Il nous présentoit sa pipe  
 & chantoit ainsi :

Ne pleurez point, mes Mignonnes.  
 Allez, vous n'en mourrez pas.

Ah, s'il n'avoit pas été Corsaire , comme je l'au-  
 rois dévisagé : mais ces Brutaux-là sont trop gros-  
 siers pour souffrir poliment les égratignures d'une  
 femme. Nous fîmes de nécessité vertu. Nous op-  
 posâmes le mépris aux indignités du coquin ; & le  
 courage à nos infortunes.

A L I.

A L I.

Mais comment êtes-vous arrivées au Caire?

B A L K I S.

C'est faute d'avoir été vendues ailleurs, & d'avoir pû trouver des moyens de vous donner de nos boules & de recevoir des vôtres. Nous sommes bien persuadées que sans cela nous ne ferions pas esclaves aujourd'hui.

A L I.

Chere Rezia, ne vous aurois-je retrouvée que pour sentir une seconde fois le désespoir de vous perdre! Le Sultan vous possède: comment puis-je espérer de vous enlever de ses mains?

R E Z I A.

Rassurez-vous, Ali; l'amour qu'il a pour moi, l'a si fort subjugué, qu'il est plutôt mon esclave que mon Maître: il ne refuse rien à mes caprices, & j'espère trouver l'instant de profiter de sa complaisance, pour me soustraire à sa poursuite. N'en parlons plus: mon cœur ne veut s'occuper maintenant que du plaisir de vous avoir retrouvé toujours fidelle.

A R I E T T E.

Ah! qu'il est doux de se revoir,  
Après une absence cruelle,  
Après avoir perdu l'espoir  
De faire triompher une flamme fidelle.  
Notre cœur tout entier se livre au sentiment;  
Sous son pouvoir, la voix expire,  
Pour peindre la douceur de cet heureux moment,  
On ne dit rien... mais on soupire,  
Ah qu'il est doux, &c.

C 3

ALL.

38 LA RENCONTRE IMPREVUE,

A L I.

Je sens trop mon bonheur, ma chere Rezia, pour ne pas sentir, en même tems, redoubler mes inquiétudes; le Sultan, peut-être, se lassera bientôt de votre rigueur.

R E Z I A.

C'est ce qu'il faut, dès demain, prévenir par la fuite: nous en avons une belle occasion; Achmet partit hier pour la chasse, & n'en doit revenir que dans huit jours.

A L I.

Votre confiance passe dans mon cœur: je ne vois plus que ma félicité.

B A L K I S.

Voici ces Danseurs étrangers qui ont préparé, par votre ordre, la fête que vous voulez donner au Seigneur Ali. Permettez-vous qu'ils entrent, tandis que je m'en vais faire un petit tour au Serrail, pour voir ce qui s'y passe?

A I R.

Venez, venez, Troupe brillante,  
Et répondez à notre attente;  
Venez par vos pas & vos chants,  
Célébrer ici la constance  
Du plus rare couple d'Amans  
Que l'Amour ait sous sa puissance.

(Elle fort.)

SCENE

## SCENE VI.

ALI, REZIA, BALKIS, DARDANE,  
AMINE, OSMIN, *qui arrivent tous  
quatre l'un après l'autre.*

*Une Troupe de Danseurs se présente, & danse: cet amuse-  
ment est interrompu par Balkis qui arrive précipi-  
tamment.*

BALKIS.

Ah! je suis en transe,  
Finissez la danse,  
Voilà le Sultan:  
Fuyez à l'instant.

ALI ET REZIA.

Que viens-tu nous dire?

BALKIS.

Tôt, qu'on se retire,  
Voilà le Sultan:  
Fuyez à l'instant!

Il a quitté la chasse.

ALI ET REZIA.

O Ciel! quelle disgrâce!  
Quel triste événement!  
Quel funeste moment!

BALKIS.

Il est entré subitement  
Dans votre appartement.

ALI ET REZIA.

O Ciel, quelle disgrâce!  
Que faut-il que je fasse?  
Quel funeste moment!

40 LA RENCONTRE IMPREVUE,

B A L K I S.

Il frémit, il s'emporte :  
La fureur le transporte.

R E Z I A.

Ah! que nous apprens-tu ?

D A R D A N E', *essoufflée.*

Tout est perdu !  
De la chasse à l'imprévu,  
Achmet est revenu ;  
Il tempête, il fait rage,  
Il ne parle que de carnage.

A L I.

Ah ! je suis confondu !

A M I N E, *essoufflée.*

Tout est perdu !  
De la chasse, à l'imprévu,  
Achmet est revenu.  
Il va, revient, s'agite,  
Eh vite, eh vite, eh vite,  
Qu'on aille à leur poursuite.

A L I E T R E Z I A.

Comment prendre la fuite ?

A L I.

Ah ! je suis confondu !

R E Z I A.

O Dieux, que m'apprends-tu ?

ALI, REZIA, BALKIS, AMINE, DARDANE'.

Tout est perdu !

OSMIN, *vient tranquillement en se curant les dents.*

Quoi donc ! vous pleurez tous ?

Pourquoi ces larmes ? qu'avez-vous ?

T O U T E S L E S F E M M E S.

La douleur me transporte,  
De frayeur je suis morte.

OSMIN.

O S M I N.

Quelle peur vous transporte ?

B A L K I S.

Que le Diable t'emporte !

A L I , R E Z I A.

De la chasse à l'imprévu ,  
Achmet est revenu.

T O U S.

Tout est perdu !

O S M I N.

Eh vite , eh vite , eh vite ,  
Il faut prendre la fuite.

A L I , R E Z I A , B A L K I S.

Comment , prendre la fuite !

Deviens-tu fou ?

Dis donc par où ?

O S M I N.

Comment , par où ?

La frayeur vous transporte.

On peut , par cette porte ,

Sans être découverts ,

Fuir chez les Calenders.

T O U S , *excepté Osmin.*

Il a raison ,

L'avis est bon ,

Tôt décampons.

T O U S.

Fuyons , fuyons , fuyons.

*Fin du second Acte.*



## A C T E III.

*Le Théâtre représente un Magasin du Caravanse-  
rai : on voit plusieurs Porte-faix occupés à prépa-  
rer & emporter des ballots.*

## SCENE PREMIERE.

UN CHEF DE CARAVANE,  
LE CALENDER, MO-  
RACHIN, Nègre.

## LE CALENDER.

**V**ous êtes bien pressé de partir cette fois-ci; vous aviez coutume de séjourner ici trois semaines, & depuis huit jours que vous êtes arrivé, vous n'avez pensé qu'à vous en aller. Ne craignez-vous pas de faire quelque mauvaise rencontre dans le désert? La saison des courses n'est pas encore passée.

## LE CHEF.

La Caravane est forte & bien armée; il nous est arrivé une foule de Voyageurs qui ont bon pied, bon œil; & si ces coquins d'Arabes se présentent, ils seront bien reçus. Oh ça, Frere, qu'est-ce que je vous dois pour le droit de Magasin?

## LE CALENDER.

Je me souviens trop bien des vingt bouteilles de  
Ma-

Marasquin de Corfou dont vous me fîtes présent à votre dernier passage. Nous sommes quittes.

LE CHEF.

Oh, oh, grand merci : vous l'avez donc trouvé bon ?

LE CALENDER.

Si je l'ai trouvé bon ! quel dommage que les Francs puissent en boire ! Un breuvage aussi savoureux devoit être réservé pour les enfans du Prophète.

LE CHEF.

Je ne veux pourtant pas en être quitte à si bon marché ; (*bas.*) & je vous prie d'accepter un petit barril de vin de Tenedos qui n'est pas mauvais.

LE CALENDER, *bas.*

En vérité vous êtes trop bon. Où est-il ?

LE CHEF.

Le voici dans ce coin.

LE CALENDER.

Bon. Goûtons-le.

LE CHEF.

Non, non, ne l'entamez pas. J'en ai là une bouteille dans ma ceinture : je voulois m'en régaler à la première halte ; mais, ma foi, nous la boirons ensemble.

LE CALENDER.

Attendez : prenez garde qu'on ne vous voie.

LE CHEF, *aux Ouvriers.*

Eh bien, vous autres, finirez-vous ?

MO-

MORACHIN.

Voilà le dernier ballot qu'on emporte.

LE CHEF.

Bon : chargez les chameaux, & que tout soit prêt au départ dans une heure ; allons , vite , vite.

LE CALENDER.

Hé, Morachin ?

MORACHIN.

Plaît-il, Patron ?

LE CALENDER.

Porte ce barril dans ma chambre.

MORACHIN, *prend le barril.*

Oh que ça sent bon !

LE CALENDER.

Vraiment, je le crois ; c'est une eau distillée avec des aromates d'Arabie , pour éclaircir le teint des Sultanes.

MORACHIN.

O mon Maître ! ne voudriez-vous pas m'en donner un peu pour éclaircir le mien ?

LE CALENDER.

Ce coquin , tenez ! si tu y touches , compte sur mille bastonades.

MORACHIN, *s'en allant.*

La peste ! que les Sultanes doivent avoir un excellent fumet ! Oh ! que ça sent bon ! oh que ça sent bon !

SCENE

SCENE II.

LE CHEF, LE CALENDER,  
*tirant une petite tasse de sa ceinture.*

LE CALENDER.

O<sup>H</sup> ça nous voilà seuls ; procédons à l'exécution de la bouteille.

LE CHEF, *tirant aussi sa tasse & versant.*

A vous, Frere.

LE CALENDER.

A votre santé. (*après avoir bu.*) hu ! Mahomet n'étoit pas plus heureux dans ses visions.

LE CHEF.

Avouez qu'il n'y a point de scrupules qui puissent tenir là contre.

LE CALENDER.

Ma foi, le Prophète met ses Houris à trop haut prix. J'y renonce : je ne donnerois pas mon barril pour trente des plus célestes. Encore un coup.

LE CHEF.

Ah, ah ! Compere, vous y revenez ? Tenez.

LE CALENDER, *boit.*

A votre bon voyage.

LE CHEF, *boit.*

Taupe.

AIR.

## A I R.

Mahomet notre grand Prophète  
 N'avoit pas la cervelle nette,  
 Quand il a défendu le vin.  
 Cette liqueur enchanteresse,  
 Qu'il crut contraire à la sagesse,  
 Est l'antidote du chagrin.

Qu'une Maîtresse,  
 Fasse la Tigresse

Et vous reçoive avec dédain ;

Buvez jusqu'à l'ivresse,

Bravez sa rudesse,

Moquez-vous de son air mutin.

Buvez jusqu'à l'ivresse,

Voilà la sagesse.

A plein gozier boire du vin,

C'est-là le plus heureux destin.

Du vin, du vin,

Buvons du vin.

## LE CALENDER.

Ma foi, Compere, toutes les vérités ne sont pas  
 dans l'Alcoran ; on devoit y mettre cette Chanson.

## LE CHEF.

Ah ça, je vais donner quelques ordres essentiels  
 à mes gens ; je ne vous dis pas adieu. Nous nous  
 reverrons.

(Il sort.)

## SCENE III.

LE CALENDER, *seul.*

UN bienfait n'est jamais perdu ; ma générosité  
 n'enrichit pas mes Calenders, à la vérité, mais  
 je

je suis leur Chef, & leur intérêt ne doit marcher qu'après le mien. A quoi serviroit d'être à la tête des gens, si l'on ne faisoit pas pour soi plus que pour les autres? Qu'entens-je!...

SCENE IV.

LE CALENDER, ALI, REZIA, DARDANE', AMINE, BALKIS, & Suite arrivant avec précipitation.

ALI.

Ami, ton Prince implore ton secours : sauve-nous la vie, protège l'amour le plus tendre. J'ai retrouvé ma chere Rezia; mais dans le moment que la fortune nous réunit, elle détruit ses faveurs par un événement cruel.

REZIA.

Le Sultan vient d'arriver de la chasse à l'improviste. Nous cherchons un asyle contre sa fureur & sa jalousie.

LE CALENDER.

Croyez-vous que personne ne vous ait vu entrer ici?

ALI.

Non. Nous avons eu soin de prendre des rues détournées; & comme nous sommes sortis d'une maison particuliere assez éloignée du Serrail, il est probable qu'aucun des gens du Sultan ne fait de quel côté nous avons tourné nos pas.

LE

## LE CALENDER.

Hum, l'affaire est délicate, & c'est, sans doute, m'exposer beaucoup que de protéger votre fuite, ..

## R E Z I A.

Acceptez ce diamant pour premier témoignage de notre reconnoissance.

LE CALENDER, *prenant la bague.*

Les ames généreuses n'essuyent jamais de contradictions. Il faut servir son prochain.

## A L I.

Compte sur une récompense bien plus grande, dès que nous ferons en sûreté.

## R E Z I A.

Mais croyez-vous que le Sultan ne nous fasse pas chercher dans cette maison ?

## LE CALENDER.

Non, non. C'est à quoi il ne pensera nullement. Au reste, s'il s'avisait d'envoyer ici, on s'en tiendrait au témoignage d'un homme tel que moi, & vous jugez bien de la réponse que je ferois. Mais comme un séjour trop long pourroit à la fin vous être funeste, profitez du départ de la Caravanne qui est assemblée. Le Chef est mon ami: vous vous ajusterez ensemble sur les mesures à prendre pour voyager commodément; je vais de ce pas lui parler.

## B A L K I S.

Mais, mon ami, sommes-nous bien en sûreté? N'êtes-vous pas homme à vous laisser séduire?.. C'est que... Voyez-vous... Quand on a peur... On ne fait que penser.

LE CALENDER.

Ah! ah! y songez-vous? un Calender! ah! ah!  
quelle pensée!

A I R.

D'une telle lâcheté  
Si j'étois capable,  
Je serois en vérité  
Un grand misérable.  
Il me faudroit écorcher,  
Me tenailler, me hacher,  
Me mettre en ca  
Me mettre en pi  
En capilotade,  
Puis en marmelade.

R E Z I A.

Nous nous abandonnons à votre prudence & à  
votre probité.

LE CALENDER.

Vous me rendez justice.

(Il sort.)

S C E N E V.

REZIA, ALI, BALKIS, AMI-  
NE, DARDANE'.

A L I.

L A confiance que son zele m'inspire, aveugle mon  
cœur sur le péril auquel nous sommes encore  
exposés. Je ne puis penser qu'au bonheur de me  
voir près de vous.

D

REZIA.

## R E Z I A.

La satisfaction que j'éprouve produit la même tranquillité dans mon ame. Le bonheur de vous revoir ne peut être que l'augure d'un destin heureux pour moi.

A I R, *parodié.*

Maître des cœurs, achève ton ouvrage,  
Fais cesser mon esclavage,  
Romps ma chaîne qui t'outrage,  
La félicité  
Naît de la liberté.  
Vole, Amour, & me dégage :  
Mon cœur, malgré cet orage,  
Voit l'image,  
Le doux présage,  
Du bonheur  
- Qui doit payer mon ardeur.  
Ah ! je le sens, le bien suprême  
Est d'être aimé de ce qu'on aime.  
Non, la grandeur, l'éclat du diadème,  
Cher amant, ne font rien pour moi :  
Cher Ali, quand je règne sur toi,  
Le monde entier me paroît sous ma loi.

## S E C N E VI.

LE CALENDER, les Acteurs  
précédens.

LE CALENDER.

SEigneur, allez vite. Le Chef de la Caravanne  
vous attend dans une chambre particuliere. Le  
hazard

hazard pourroit conduire ici quelques importuns qui vous interromproient.

A L I.

Venez, charmante Rezia. Puisse l'amour favoriser un voyage entrepris sous ses auspices!

(Ils sortent.)

SCENE VII

LE CALENDER, BALKIS,  
OSMIN, qui survient.

B A L K I S.

DE la maniere dont vous arrangez les choses, on peut espérer que nous en ferons quittes pour la peur. Ah! Osmin, te voilà? Eh bien! n'avons-nous rien à craindre?

O S M I N.

La fuite de Rezia fait un bruit de diable: il faut entendre le carrillon enragé que font dans les rues les Colporteurs. (*Grossissant sa voix.*) „Voici la nouvelle Ordonnance du Sultan à l'encontre d'une „ fille qui s'est sauvée du Serrail. A un liard. A „ un liard. (*D'un ton différent.*) Achetez mon dernier billet. Dix mille séquins d'or pour un liard. „ Ils sont tous comptés. Enfin ils font un vacarme de tous les diables.

LE CALENDER.

Il falloit, par curiosité, prendre un de ces billets.

D 2

OS-

O S M I N.

Hé vraiment, je n'y ai pas manqué, j'en ai un là; tenez, le voici. (*Le Calender lit bas.*) On peut, par cette somme excessive, juger du degré de sa fureur.

L E C A L E N D E R.

Je vous quitte pour un moment. Je vais voir si l'on vous prépare à souper.

*(Il sort.)*

O S M I N.

Fort bien.

B A L K I S.

Comment! le Sultan promet dix mille sequins pour nous découvrir? Cette somme est bien tentante. Crois-tu le Calender assez désintéressé pour mépriser une telle aubaine?

O S M I N.

Lui! c'est le meilleur vivant que je connoisse: tu ne saurois croire avec quelle générosité il m'a offert ses secours, sans m'avoir jamais vu.

B A L K I S.

Tu me rassures. Mais, quelle est cette figure originale que je vois? Ne seroit-ce pas un Emissaire du Sultan?

O S M I N.

Eh non! c'est Mr. Vertigo, ce peintre Français dont je t'ai parlé tantôt en faisant collation.

B A L K I S.

Qui? ce fou si comique?

OS-

OSMIN.

Lui-même : il va nous amuser en attendant le  
boute-felle. (*Il l'appelle.*) St, ft, Mr. Vertigo.

SCENE VIII.

VERTIGO, les Acteurs précédens.

VERTIGO.

AH! ah! Gaillard, vous voilà en tête-à-tête réglé?  
Mais, mais, après tout ce que je vous ai dit  
des femmes, seriez-vous assez fou pour...

BALKIS.

Ne craignez rien, Mr. Vertigo : je ne veux faire  
tourner la tête à personne.

VERTIGO.

Sérieusement! En ce cas, vous êtes une femme à  
peindre. Que ne servez-vous de modele à toutes  
les autres!

AIR.

Permettez que je vous embrasse.

BALKIS & OSMIN.

Ah! vous me faites trop de grace.

VERTIGO, à *Balkis*.

A tous les cœurs, ma foi,

Vous donnerez la loi. (*à Osmín.*)

Vous avez l'air noble comme un Roi.

BALKIS & OSMIN.

Ah! vous me faites trop de grace.

VERTIGO, BALKIS, OSMIN.

Permettez que je vous embrasse.

54 LA RENCONTRE IMPREVUE,

VERTIGO, *à Balkis.*

Vous avez l'accueil flatteur,

Le maintien séducteur,

Enchanteur

De l'adorable Cithérée.

BALKIS & OSMIN.

Je vois écrit dans vos beaux yeux,

Et sur votre front radieux,

Que des Peintres les plus fameux,

Vous êtes le Coriphée.

Tous Trois. { Unissons-nous.  
                  { Chérissons-nous.  
                  { Caressons-nous.  
                  { Embrassons-nous.  
                  { Réjouissons-nous.  
                  { Comme des fous.

BALKIS, OSMIN.

Ah! vous me faites trop de grace.

BALKIS, VERTIGO, OSMIN.

Permettez que je vous embrasse.

VERTIGO.

Ah! ma Reine, que je voudrois bien que vous eussiez vu le tableau que je viens d'achever pour le Sultan! la moëlleuse peinture! c'est un banquet splendide où vingt personnes se livrent à la joie.

BALKIS.

C'est apparemment un festin de nocés?

VERTIGO, *d'un mouvement convulsif.*

Houf, houf, houf!

OSMIN, *bas à Balkis.*

A quoi songez-vous donc de lui parler de nocés?  
Pour l'appaiser, parlez-lui de son art.

TRIO.

TRIO.

<p>VERTIGO.                  Houf!                  Houf!                  La rage,                  L'outrage,                  Carnage.                  Le feu, le sang,                  L'enfer,                  Mortifer,                  Lucifer;                  La flamme, le fer.                  La terre &amp; la mer,                  L'Olimpe &amp; les Dieux,                  Les Cieux.                  Mort, sac, tête, ventre.                  Houf, houf, houf!                  Houf!</p>	<p>BALKIS, OSMIN.                  Ho, ho!                  Monsieur Vertigo!                  Sculpture,                  Peinture,                  Gravure.                  Du noir, du blanc,                  Du jaune, du verd,                  Du gris, du bleu clair,                  Et de l'outremer.                  Oh, Oh!                  Monsieur Vertigo.                  De l'outremer,                  Et de l'indigo.                  Le cercle, le centre,                  Monsieur Vertigo,                  De l'indigo.</p>
---	---

BALKIS.

Appaisez-vous: un repas si joyeux ne pouvoit être servi que pour la fête d'un Divorce.

VERTIGO.

Ah! je respire.

OSMIN.

Il y avoit dans votre tableau un buffet superbe, n'est-ce pas?

VERTIGO.

Un buffet... Oui... Mais ce que j'en estime le plus, c'est une groupe de Simphonistes que j'ai représenté dans le fond de la Salle; je les ai peints avec tant d'art qu'on devine aisément que c'est de la Musique Italienne qu'ils jouent.

56 LA RENCONTRE IMPREVUE,

BALKIS.  
Est-ce un Adagio ?

VERTIGO.  
Signora, no.

OSMIN.  
Un Allegro ?

VERTIGO.  
No, Signor, no.

BALKIS.  
Un Andante ?

VERTIGO.  
No.

OSMIN.  
Un Cantabile ?

VERTIGO.  
No.

BALKIS.  
Spiritoso ? Amoroso ?

VERTIGO.  
No, no, no, no.

OSMIN.  
Allegretto ?

Stacato ?  
Pizzicato ?

VERTIGO.

No, no, no, no, no.  
Et un presto  
Prestissimo.

Cofi, cofi, cofi.  
Cofi, cofi, cofi.

Tri, tri, tri.

Tri, tran, tri.

Pri, pri, pri.

Pri, pran, pri.

Tour, lour, lour relan.

Pran, pran, pran.

Larela, larela, larela.

Lerelè, lerelè, lerelè.

Lireli, lireli, lireli.

Lorelo, lorelo, lorelo.

Lurelu, lurelu, lurelu.

La, le, li, lo, lu.

Li, lo, lu.

Re, lu,

Lu, lu, re, lu.

Re, lu.

Re, lu.

B A L K I S.

Eh ! comment avez-vous fait pour peindre ces *lu, re, lu-la* ? Que de coups de pinceau !..

O S M I N.

Ce n'est pas tout. Je voudrais que vous vissiez un Paysage de la façon de Monsieur Vertigo ! quelle noblesse ! quelle majesté ! Vous y voyez de jeunes vaches blanches comme neige... qui bondissent avec de jeunes taureaux... noirs comme jais... une perspective qui... rapproche les objets, & les fait ressortir du tableau... des masures rustiques... qui forment

forment des colonnades d'un goût sublime. Enfin on peut dire... Que... N'avez-vous pas fait aussi le pendant de votre repas?

VERTIGO.

En doutez-vous ? Le sujet est une bataille !

AIR.

Des combats, j'ai peint l'horreur ,  
 Et j'inspire la terreur.  
 D'un côté la Cavalerie,  
     Le fabre au vent ,  
     Flin, flic, flac flan;  
 Et de l'autre côté l'Infanterie  
     Qui se défend.  
 Pi, pin, pan, pouf, pif, pin, pan, pan.  
 Le tambour plan, plan, ratapatapan.  
 Les trompettes clin, clin, terelin, tin, clin,  
     Vont aussi leur train.  
 Les Timbales font  
     Blon, blon, rondon, blon.  
 Mon tableau n'a point de copies ;  
 J'y fais jouer des batteries ,  
 Pon-pon, pon-pon, pon pon, pon,  
 Entendre des mousqueteries ,  
 Pif, pin, pan, pouf, pan, pon ,  
 J'ai peint jusqu'au bruit du canon.

BALKIS.

Quel rude Peintre ! Quand vous avez représenté tout ce vacarme-là vous deviez avoir la migraine ? Mais pendant que nous y sommes, visitons toute votre galerie. Vous avez, sans doute, encore d'autres tableaux ?

VERTIGO.

Oui, mais rien n'égale, pour la force, le dernier ouvrage qui est sorti de là. (*En touchant son front.*)

58 LA RENCONTRE IMPREVUE,

A I R.

C'est un torrent impétueux ,  
Elancé du haut des Montagnes ,  
Qui dans son cours violent, furieux,  
Désolé les Campagnes :  
Arbres de cà ,  
Moissons de-là ,  
Rien ne résiste à sa furie ,  
Le Laboureur  
Transi de peur ,  
De frayeur ,  
De terreur ,  
Cherche un asile pour sa vie.  
On voit par-tout le ravage & l'horreur.  
Tout roule,  
Tout s'écroute ,  
Tout succombe ,  
Tout tombe. (*Il fait tomber Osmin.*)  
On voit par tout le ravage & l'horreur.

O S M I N.

Aie, aie , aie , Mr. Vertigo , il manque quelque chose à votre torrent.

V E R T I G O.

Comment! comment! quoi donc?

O S M I N.

Il y manque une digue.

V E R T I G O.

Ah! ah! ah! voici de quoi vous rassurer: dans le même tableau j'ai représenté...

A I R.

Un Ruiffelet  
Bien clair, bien net,  
Qui dans la plaine riante,  
Coule & serpente;

Sur

Sur ses bords verdoyans, on voit d'aimables fleurs,  
Peindre ses petits flots de leurs vives couleurs,  
Et sur un sable d'or son onde pure,

Doucement,  
Amoureusement  
Murmure :

Son aimable gazouillement

Au doux sommeil invite la nature.

Ecoutez les cli, cla, clo, cla, cli, cle, clo, cloux,  
Les soupirs de l'amour ne feroient pas plus doux.

On entend ce doux murmure par les yeux.

O S M I N.

N'est-ce pas une chose admirable qu'avec un peu  
de blanc, de noir, de gris, de jaune, vous fassiez  
de si grands prodiges !

V E R T I G O.

Oh, oh, il faut pour cela posséder l'art de bien  
mélanger les couleurs.

B A L K I S.

Oui, ma foi, il faut savoir bien marier les cou-  
leurs.

V E R T I G O, *en frénétique.*

Ah! ah! ah!

O S M I N, *à Balkis.*

A quoi pensez vous donc, étourdie?

V E R T I G O.

Quel monstre, juste Ciel! vient s'offrir devant moi?

Ah! c'est l'affreux Hymen, c'est lui, je l'aperçois.

A son visage étique, on peut le reconnoître.

Qui t'amene eu ces lieux? que veux-tu, double traître?

Mais

60 LA RENCONTRE IMPREVUE,

Mais il fuit... Lâche... Attends! Vertigo veut te peindre:  
Il a beau s'éloigner, je saurai bien l'atteindre.  
Je vais, en le peignant sous ses traits naturels,  
Jusques chez les Amans renverser les Autels.

*Il court après Osmin qui s'est sauvé pour éviter  
sa fureur, quoiqu'il lui ait parlé plusieurs fois peinture,  
au travers de sa Déclamation. Osmin reparaît tout essoufflé.*

---

S C E N E IX.

BALKIS, OSMIN, *en entrant.*

O S M I N.

J'ai, ma foi, cru qu'il alloit m'étrangler.

B A L K I S.

De mon côté, je n'avois pas moins peur. Il faut  
avouer que la femme de cet homme là avoit un  
grand talent pour déranger une cervelle. Va-t-en  
un peu au-devant du Calender: je ne serai tranquille  
que quand il fera de retour.

O S M I N.

J'y vole.

---

S C E N E X.

ALI, REZIA, OSMIN, BALKIS.

A L I.

Où vas-tu?

OS-

O S M I N.

Je vais voir un peu ce que fait le Calender, s'il est de retour, & m'informer si le Palanquin de la Princesse est prêt.

*Osmin sort.*

A L I.

Va. Ah! chere Rezia, qu'il est flatteur pour mon amour de pouvoir vous jurer que je souffrirois plutôt mille morts que de me séparer encore de vous!

R E Z I A.

Si vous avez tant de plaisir à le répéter, j'en ai cent fois plus à l'entendre.

D U O.

Qu'il est doux de partager ses chaines ;  
Avec l'objet de ses desirs,  
Amour, ou doit chérir des peines  
Qui rendent si doux tes plaisirs!

---

S C E N E X I.

DARDANE', AMINE, OSMIN,  
& les Acteurs précédens.

DARDANE', AMINE, OSMIN,  
*accourant ensemble.*

C'est fait de nous!

O S M I N.

Le Caravanferai est investi.

A L I.

Investi!

RE-

R E Z I A.

O Ciel!..

O S M I N.

Ah! nous voilà tous empalés.

A L I.

Nous sommes trahis.

R E Z I A.

Voilà le Sultan!

B A L K I S.

Le Calender le fuit. Le scélérat! je m'en étois bien doutée.

---

S C E N E XII.

Les Acteurs précédens, LE SULTAN, *sa*  
*Suite*, LE CALENDER.

LE SULTAN.

Après un tel outrage,  
Il faut que dans ma rage,  
Je les immole ici.  
Cherchons ces deux coupables;  
Où font ces misérables?  
Où font-ils?

LE CALENDER.

Les voici.

LE SULTAN, à *Rezia*.

De ta honteuse flamme  
Je sçaurai me venger:  
Tu périras, infâme.

A L I.

Cessez de l'outrager.

ALI,

ALI, REZIA.

Prépare ces tortures,  
Maître de notre fort,  
Epargne les injures,  
Et nous donne la mort.

LE SULTAN.

O Ciel ! quelle insolence !  
Ces cœurs audacieux,  
Bravent en ma présence,  
Mes transports furieux.

ALI, REZIA.

Prépare tes tortures,  
Maître de notre fort,  
Epargne les injures,  
Et nous donne la mort.

LE SULTAN.

Gardes qu'on les faisisse,  
Qu'en ce moment pour eux,  
On invente un supplice  
Des plus affreux.

AMINE.

O Princesse de Perse,  
Quoi ! l'on vous traite ainsi.

DARDANE.

Faut-il qu'un Bourreau verse  
Le sang du Prince Ali !

LE SULTAN.

Quels noms viens-je d'entendre !  
Ne dissimulez plus.  
Parlez, je veux apprendre  
Si ces noms vous sont dûs.

64 LA RENCONTRE IMPREVUE,

OSMIN, à genoux.

Seigneur, en conscience,  
Ils nous font dûs.

OSMIN, AMINE, DARDANE', BALKIS, à genoux.

Consultez la clémence,  
Seigneur appeaisez-vous ;  
Et que leur innocence  
Calme votre courroux.

ALI, REZIA,  
Ordonnez qu'on nous mène  
L'un & l'autre au trépas.

ALI, seul.

Nous vous demandons, hélas !  
Cette faveur inhumaine.

REZIA.

Seigneur, que votre haine  
Ne nous sépare pas.

AMINE, DARDANE', BALKIS, OSMIN.

Seigneur, appeaisez-vous.

ALI, REZIA.

Seigneur ! . . .

LE SULTAN.

Levez-vous. Levez-vous.

Ah ! Rezia , que le Sultan d'Egypte est malheureux ! depuis six mois il a inutilement tout employé pour vous plaire , & un simple Prince de Balfora n'a qu'à se montrer pour vous inspirer la plus ardente passion !

RE-

REZIA.

Ah! Seigneur, daignez m'écouter: J'aime ce Prince. Depuis long-tems j'en suis adorée: depuis deux ans nous sommes séparés; & depuis deux heures, le Hazard & l'Amour nous ont réunis: voilà ce qui nous rend aujourd'hui coupables envers vous.

LE SULTAN.

Ah! Rezia, quel aveu! mais le ciel paroît trop visiblement protéger votre amour, pour ne pas condamner ma jalousie: rassurez-vous; l'héroïsme de vos sentimens désarme mon couroux.

OSMIN.

La bonne pâte de Sultan!

BALKIS.

Quelle joie!

ALI.

Avec un cœur si magnanime, Seigneur, on est bien digne du rang suprême.

REZIA.

Notre reconnoissance sera...

LE SULTAN.

Eh, je vous en dispense, puisque votre cœur ne pourroit jamais m'accorder l'unique témoignage qui pourroit me flatter, n'en parlons plus... Vous sçavez que je suis équitable; il faut donc que je rende justice à tout le monde. Approchez, Calender.

E

LE

LE CALENDER.

Pere des vrais Croyans, qu'exiges-tu de ton Esclave ?

LE SULTAN.

Ne m'as-tu pas dit que tu étois de Balsora ?

LE CALENDER.

Oui , sublime Sultan.

LE SULTAN.

Tu connoissois donc ce Prince ?

LE CALENDER.

Je le connois dès son enfance.

LE SULTAN.

Qu'on lui délivre la somme promise, pour m'avoir donné des nouvelles de Rezia , & qu'ensuite on l'empale, pour avoir trahi le Frere de son Roi.

LE CALENDER, *à genoux.*

Ah Seigneur ! Seigneur, pardon : je renonce à la somme, & laissez-moi la vie.

LE SULTAN.

Non, non, traître, tu mourras.

LE CALENDER.

Eh ! Seigneur j'ai cru vous obliger.

OSMIN, BALKIS.

Non , non , Impalar ! Impalar !

LE

LE CALENDER, à *Rezia.*

Ma Princeſſe! Ah! foyez ma Patronne.

A L I, *au Sultan.*

Seigneur, il ſe repent.

R E Z I A.

Daignez lui pardonner.

LE SULTAN.

Puiſque vous le voulez, je lui pardonne; mais qu'il abandonne le Caire dans l'inſtant.

LE CALENDER.

Je n'y manquerai pas. Voilà une leçon de probité dont j'avois beſoin.

LE SULTAN.

Jouiffez, heureux Amans, du bonheur dont le deſtin me prive; mais laiffez-moi du moins en être le témoin. Vous cherchez l'un & l'autre un azile; qu'on célèbre votre mariage avec la pompe qu'il exige: après quoi vous pourrez pour toujours vous établir à ma Cour.

A L I.

Par-tout où regne un Souverain généreux & équitable, on trouve la félicité. *Ils ſortent.*

*Le Théâtre change & représente l'Appartement principal du Serrail. Le Sultan ſ'ait ſur un Trône élevé ſur une Eſtrade. Ali & Rezia ſe placent à ſes pieds. Toute la Cour du Sultan & les femmes du Serrail, prennent part à la fête qui eſt terminée par le Chœur ſuivant.*

CHOEUR.

## C H O E U R.

- Ali, Rezia.* Cessons de répandre des larmes.  
*Le Sult. le Ch.* Cessez de répandre des larmes.  
*Ali, Rezia.* Oublions nos douleurs.  
*Le Sult. le Ch.* Oubliez vos douleurs.  
*Ali, Rezia.* Un destin plein de charmes,  
 Va finir nos malheurs.  
*Le Sult. le Ch.* Un destin plein de charmes,  
 Va finir vos malheurs.  
*Ali, Rezia.* Après des rigueurs inhumaines,  
 Nous voyons combler nos désirs.  
*Le Sult. le Ch.* Après des rigueurs inhumaines,  
 Vous voyez combler vos désirs.  
*Ali, Rezia.* Le Ciel veut à nos peines  
 Mésurer nos plaisirs.  
*Le Sult. le Ch.* Le Ciel veut à vos peines  
 Mésurer vos plaisirs.  
*Ali, Rezia.* Prince, des Sultans le modele,  
 Soyez aussi le plus heureux :  
 Destin, qu'une gloire éternelle  
 Couronne tous ses vœux !

## L E S U L T A N.

Brûlez d'une flamme éternelle,  
 Tendres Amans, soyez heureux :  
 Amour ! de ce couple fidele,  
 Couronne tous les vœux.

## C H O E U R.

- Ali, Rezia.* Cessons, &c.

F I N.

\*

\*

\*

# SILVAIN,

COMÉDIE,

EN UN ACTE,

MESLÉE D'ARIETTES;

Par Mr. MARMONTEL,

De l'Académie Française.

La Musique est de Mr. GRETRY,

Représentée sur le Théâtre de la Cour, par  
les Comédiens François ordinaires du Roi,  
le 1771.



---

A COPENHAGUE,  
Chez CL. PHILIBERT,  
Imprimeur-Libraire.

---

MDCCCLXXI.

*Avec Permission du Roi.*

---

---

*ACTEURS.*

DOLMON, *Pere.*

DOLMON, *Fils aîné, sous le nom  
de Silvain.*

DOLMON, *Fils cadet.*

HELENE, *Femme de Silvain.*

PAULINE & LUCETTE, *Filles  
de Silvain & d'Helene.*

BAZILE, *jeune Villageois.*

*L'action se passe devant une Maison de Payfan,  
vis-à-vis de laquelle est un petit Bois.*

---

*Représentée pour la première fois par les Comédiens  
Italiens Ordinaires du Roi, le 19 Février 1770.*





SILVAIN,  
COMEDIE.

---

SCENE PREMIERE.

SILVAIN, *en Paysan Chasseur, un  
fusil à la main*, HELENE.

HELENE.

**D**is-moi donc, mon ami, dis-moi ce qui t'afflige.  
Tu te caches de moi : tu crains que je n'exige  
Un aveu , que ton cœur laisseroit échaper.

SILVAIN.

Ma femme, ce n'est rien ; non, ce n'est rien, te dis-je.  
La chasse va me dissiper.

HELENE.

Au moment de donner ta fille  
Au fils d'un simple Villageois,  
Tu te rappelles , je le vois,  
Ta naissance, & les biens dont jouit ta famille.  
Je t'ai coûté bien cher !

## SILVAIN.

J'ai fait ce que j'ai dû.  
 Tu me tiens lieu de tout , & je n'ai rien perdu.  
 Je te donnai ma foi sans l'aveu de mon pere :  
 Voilà ma seule faute : il m'en a trop puni ;

Il m'a deshérité, banni ,  
 Laisse tomber dans la misere ;  
 Mais eut-il été plus sévere,

D'indissolubles nœuds avec toi m'ont uni ;  
 Et mon cœur les chérit autant qu'il les révere.  
 Quant à ce mariage entre nous résolu,  
 Je suis loin d'en rougir ! Et que fait la naissance ?  
 A-t-elle un plus beau titre , un droit plus absolu,  
 Que le titre & les droits de la reconnoissance ?

Je dois tout à ces bonnes gens :

Quand mes mains au travail n'étoient pas endurcies,  
 Leurs généreuses mains ont labouré nos champs :  
 Je n'ai vu que par eux nos peines adoucies.  
 Moi, mes enfans, toi-même, inconnus, délaissés,  
 Avant d'avoir appris à travailler pour vivre ,  
 Nous périssions; leurs soins, leurs secours pressés  
 Dans notre solitude ont bien voulu nous suivre :

J'ai trouvé chez eux la pitié ;  
 Mais la pitié sans honte, & si noble, & si tendre,  
 Et si semblable à l'amitié,  
 Que mon cœur a pu s'y méprendre.

## HELENE.

Non , pour eux , mon ami, tu ne peux faire assez.  
 Mais ne me laisse pas dans mon inquiétude.  
 J'ai de ta confiance une douce habitude ;  
 Je l'ai depuis quinze ans passés.

## AIR.

Nos cœurs cessent de s'entendre !  
 Lequel des deux est changé ?  
 Ah ! ton père est-il vengé ?  
 Nos cœurs cessent de s'entendre !  
 Lequel des deux est changé ?  
 Non, ce n'est pas le plus tendre,  
 Non, non, ce n'est pas le mien.  
 Ah ! je tremble. Est-ce le tien ?  
 Quand ma main séchoit tes larmes,  
 Quand ta main séchoit mes pleurs,  
 Tout avoit pour nous des charmes,  
 Oui, tout, jusqu'à nos malheurs.  
 Nos cœurs cessent de s'entendre, &c.

## SILVAIN.

Non, ma confiance est la même ;  
 Mais il est si cruel d'affliger ce qu'on aime !

## HELENE.

Afflige-moi plutôt ; mais ne me cache rien.

## SILVAIN.

Il faut t'obéir. Tu sçais bien  
 Quel étoit le Seigneur de la terre où nous sommes ?  
 Juste & bon, il aimoit les hommes ;  
 Du pauvre Laboureur il étoit le soutien.  
 „ Mes enfans, disoit-il, je veux que dans ma terre  
 „ L'homme recueille en paix les fruits qu'il a semés.  
 „ Les animaux vous font la guerre ;  
 „ Vous ne ferez point désarmés.  
 „ Que chacun dans son champ se garde & se défende :  
 „ Je cède à tous les mêmes droits :  
 „ Je veux qu'ici l'on ne dépende  
 „ Que de Dieu, du Prince & des Loix.  
 C'est ainsi que pensoit cet homme respectable.

SILVAIN,

HELENE.

Hé bien ?

SILVAIN.

Nous le perdons.

HELENE.

Ah ! je sens , comme toi,  
Que c'est un malheur véritable.

SILVAIN.

C'en est un , chere Helene , oui , c'en est un pour moi.  
Dans sa terre aujourd'hui fais-tu qui lui succede ?  
Mon pere.

HELENE.

Juste ciel !

SILVAIN.

C'est à lui qu'il la cede :  
Mon frere en sera possesseur ,  
Je ne l'ai vu qu'en son bas âge ;  
Mais des bontés d'un pere indigne ravisseur,  
Et faisant de ses dons le plus honteux usage,  
Il a de ses vieux ans corrompu la douceur ;  
Et par son arrogance il est , dans le Village,  
Annoncé comme un oppresseur.  
Il arrive avec faste , il commande , il menace ;  
On dit même qu'il veut interdire la chasse.

HELENE.

Qu'allons-nous devenir !

SILVAIN.

Nous nous aimons toujours.  
Quel que soit notre azile , avec un peu de peine,  
Nous aurons encor de beaux jours :  
Rassure-toi , ma chere Helene.

Marions

Marions notre fille ; & sur-tout n'allons pas  
 Affliger nos amis au moment de la fête.  
 Donne à la pauvreté l'air d'une aisance honnête.  
 Je vais chasser pour le repas.

HELENE.

Tu reviendras bien-tôt ?

SILVAIN.

Je ne vais qu'à deux pas.  
 (*Elle rentre dans la maison.*)

SCENE II.

SILVAIN, *seul, la suivant des yeux.*

Que l'amour donne de courage !  
 Le travail , l'indigence , elle a tout enduré ;  
 Et jamais un moment elle n'a murmuré.  
 Mais lui ferai-je encore effuyer cet orage ?  
 Non , il vaut mieux nous éloigner :  
 Ici tout me feroit connoître ;  
 Je ferois découvert ; & je veux m'épargner  
 La honte & la douleur de l'être.

A I R.

Je puis braver les coups du fort,  
 Mais non pas les regards d'un pere.  
 Pour m'exposer à sa colere,  
 Non, mon cœur n'est pas assez fort.  
 La nature en vain me rappelle ;  
 Je sens une frayeur mortelle  
 Repousser mon cœur gémissant.  
 Pour un fils sensible, & rébelle,  
 Un pere est un Dieu menaçant.

Je puis braver, &c.

A 4

Bois

Bois naiffans, que je plantai,  
 Champ, que j'ai rendu fertile,  
 Humble toit, que j'habitai,  
 Humble toit, qui fus l'asyle  
 De l'amour & de la paix ;  
 Quoi ! vous quitter pour jamais !  
 Oui : loin de vous je m'exile.

Je puis, &c.

SCENE III.

HELENE, PAULINE, LUCETTE.

(*Lucette porte deux Chaises, l'une pour sa Mere,  
 & l'autre pour sa Sœur : elle les place à l'ombre  
 du bocage.*)

HELENE, à Pauline.

TE voilà fort bien mise.

LUCETTE.

Et moi, ma mere ?

HELENE, à Lucette.

Aussi.

(à Pauline.)

Ton futur va venir ; affeyons-nous ici ;

En l'attendant, parlons de lui, ma fille.

(*Helene & Pauline s'affeyent, & Lucette se tient  
 debout.*)

Compagne d'un époux, & mere de famille,

(à Lucette.)

Tu dois savoir... ceci pourroit vous ennuyer ;

Laissez-nous.

LU-

## LUCETTE.

Ab maman ! pourquoi me renvoyer ?  
 Ce qu'elle doit savoir , il faut que je l'apprene :  
 Ce seroit pour vous double peine ;  
 Et la même leçon servira pour nous deux.

## H E L E N E.

Hé bien, demeure ; tu le peux.  
 Ton pere a fait, Pauline, un choix bien estimable !  
 Une famille honnête, un mari jeune, aimable,  
 Je crois même assez amoureux :  
 Tout cela te promet le sort le plus heureux.  
 Mais ne te laisse pas séduire  
 A ce bonheur, souvent fragile & passager :  
 C'est comme les fleurs d'un verger ;  
 Et tu fais que pour les détruire,  
 Il ne faut qu'un souffle léger.

## A I R.

Ne crois pas qu'un bon ménage  
 Soit comme un jour sans nuage :  
 Le meilleur, même au Village,  
 A ses peines, ses soucis.  
 Mais les graces de ton âge  
 Les ont bientôt éclaircis.  
 L'Homme est fier, il est sauvage ;  
 Mais dans un doux esclavage,  
 Quand c'est l'Amour qui l'engage,  
 Il perd toute sa fierté.  
 Il renonce à son empire.  
 C'est en vain qu'il en soupire ;  
 Un regard fait le séduire ;  
 Il ne faut, pour le réduire,  
 Qu'un souris de la beauté.  
 Une Femme jeune & sage  
 A toujours tant d'avantage !

## SILVAIN,

Elle a pour elle en partage  
L'agrément & la raison :  
Douce humeur & doux langage  
Font la paix de la maison.

## LUCETTE.

Je retiens vos leçons, maman ; je les suivrai :  
Car j'aurai mon tour, je l'espère ;  
Et lorsque mon mari fera bien en colère,  
Au lieu de me fâcher , je le caresserai.  
Je crains bien que ma sœur ne soit pas si docile !

## HELENE.

Pourquoi donc ?

## LUCETTE.

Ce pauvre Bazile !  
Hier encore ils étoient brouillés.

HELENE, (*en se levant.*)  
Que dites-vous petite fille ?

## PAULINE.

Ma sœur, comme vous babillez !

## LUCETTE.

Oui, je fais bien que je babille,  
Quand je vous dis vos vérités.

## PAULINE.

N'en croyez rien, maman : nous nous sommes quittés  
Fort bons amis.

## LUCETTE.

Vraiment ! il a l'ame si bonne,  
Qu'il cède quand vous résistez ;  
Et c'est toujours lui qui pardonne.

HE-

HELENE.

De quoi s'agissoit-il ?

PAULINE.

Bazile , hier au soir,  
 Au retour des champs , vint me voir ,  
 Comme vous savez ; lui , ma sœur & moi , nous fîmes  
 Dans le jardin cinq ou six tours ;  
 Et puis , maman , nous nous assîmes ;  
 Et puis...

LUCETTE.

Et puis , & puis ! voilà bien des détours !  
 Il lui parla de ses amours ;  
 Il voulut savoir d'elle-même  
 S'il avoit su lui plaire ; il ne lui demandoit  
 Que trois petits mots , *je vous aime* ;  
 Son bonheur , disoit-il , sa vie en dépendoit ;  
 Hé bien , jamais ma sœur ne voulut les lui dire.

PAULINE.

Le devois-je , ma sœur ? maman fait bien que non.

LUCETTE.

Maman vous dit , par un fourire,  
 Qu'elle-même l'eut trouvé bon.  
 Voyez un peu le beau mystere !  
 C'est bien la peine de lui taire  
 Ce qu'il peut voir à tout moment ?

PAULINE.

Quoi ma sœur ?

LUCETTE.

Oui , ma sœur , croyez qu'il vous devine ;  
 Et moi , qui ne suis pas bien fine ,  
 Je l'ai vu cent fois clairement.

PAU-

SILVAIN,

PAULINE.

Vous l'avez vu, ma sœur ?

LUCETTE.

Oui, je l'ai vu.

HELENE.

Comment ?

LUCETTE.

A I R.

Je ne fais pas si ma sœur aime ;

Mais si jamais je suis de même,

Je dirai bien, *c'est de l'amour.*

Oui, c'est aussi clair que le jour,

Tout aussi clair que le jour.

Il est absent ; elle est plaintive,

Et dans ses yeux l'ennui se peint.

Mais à peine il arrive,

Une rougeur plus vive

Eclate sur son teint.

Son cœur ému, sa voix craintive,

Ses yeux baissés,

Tout dit assez,

Tout dit assez que ma sœur aime ;

Et si jamais je suis de même,

Je dirai bien, *c'est de l'amour.*

C'est aussi clair que le jour,

Tout aussi clair que le jour.

Le plus joli bouquet,

Si c'est moi qui le cueille,

D'un air distrait

Elle l'effeuille,

Soit la rose ou l'œillet.

Mais de simples barbeaux,

Si c'est lui qui les donne,

Elle en fait sa couronne.

*Ah ! ma sœur ! qu'ils sont beaux !*

Tout

Tout la trahit, tout dit qu'elle aime;  
 Et si jamais je suis de même,  
 Je dirai bien, *c'est de l'amour.*  
 C'est aussi clair que le jour,  
 Tout aussi clair que le jour.

Oui, maman, oui sans cesse elle en est occupée.  
 Par aucun autre soin elle n'est dissipée.

A propos de la pluie, à propos du beau tems,  
 Elle en parle à tous les instans.

S'il fait beau, par exemple, elle pense à Bazile:  
 C'est pour lui tout exprès que ce beau jour a lui.  
 Et s'il vient à pleuvoir, elle n'est pas tranquille:  
 Bazile est dans les champs; aura-t-il un azile?  
 Il semble en vérité qu'il ne pleut que sur lui.

## H E L E N E.

Pauline, qu'en dis-tu? parle-moi sans mystère.

To le fais, je suis bonne mère.

Est-ce bien l'époux qu'à plaisir

Ton cœur auroit voulu choisir?

## P A U L I N E.

## A I R.

Hé comment ne pas le chérir?

Il fait son bonheur de vous plaire.

C'est en me parlant de mon père,

En me disant qu'il vous révère,

Que Bazile a su m'attendrir.

Hé comment ne pas le chérir?

Il fait son bonheur de vous plaire.

C'est par vos yeux que je le vis;

Je puisai l'amour dans votre ame.

Vous l'avez nommé votre fils;

N'est-ce pas me nommer sa femme!

Hé! comment, &c.

HE.

## H E L E N E .

Tu me combles de joie : oui , Bazile mérite  
De ton pere & de moi le plus tendre retour.  
Sa récompense est ton amour ;  
Et c'est ton cœur qui nous acquite.

## S C E N E    I V .

Les Acteurs précédens , B A Z I L E .

## B A Z I L E .

Tout le Village me l'envie.  
C'est un amour, une folie!  
Chacun voudroit l'avoir à soi.  
Et moi je dis, *elle est à moi,*  
*Elle est à moi, c'est pour la vie;*  
*Son cœur va me donner sa foi.*  
Ah ! que mon ame en est ravie !  
Elle est à moi, c'est pour la vie ;  
Son cœur va me donner sa foi.  
Chere Pauline ! & vous, sa mère !  
Et vous, sa sœur !  
Et vous, sa mère !  
Et vous, sa sœur !  
Sentez-vous bien tout mon bonheur ?  
Où donc est allé son père ?  
Ah ! c'est lui, c'est ce bon père,  
C'est lui qui lit dans mon cœur.  
Dès-à-présent vienne l'ouvrage,  
Le labourage,  
Les moissons,  
Les vents, la pluie & l'orage,  
Les chaleurs & les glaçons ;  
Pour tout cela j'ai du courage.

Aux

Aux cœurs contents  
 Tout est bon tems ;  
 L'hiver, l'été, tout est printems.  
 Tout le Village me l'envie, &c.

HELENE.

Tu n'es donc plus fâché ?

BAZILE.

De quoi ?

HELENE.

Mais, du refus

Qu'elle t'a fait, dit-on, d'avouer qu'elle t'aime.

BAZILE.

Ah ! pardon : j'avois tort moi-même ;

Oui, j'avois tort ; j'en suis confus.

J'aurois dû ménager cette pudeur extrême ;

Et je sens que je dois l'en aimer encor plus.

HELENE.

Dans sa simplicité que la nature est belle !

Va, c'est aussi trop bien penser

Bazile ; & c'est à moi de t'en récompenser.

Elle t'aime.

BAZILE.

Elle m'aime !

HELENE.

Et je le dis pour elle.

Mes enfans, qu'il est doux pour moi de vous unir !

Mais ton pere ? bientôt, ne va-t-il pas venir ?

BAZILE.

Mon pere, il est fâché, je ne puis vous le taire.

Il a passé chez le Notaire ;  
 Il a lu le contrat ; il en est mécontent,  
 Et le fait sous ses yeux corriger à l'instant.

HELENE.

Que dis-tu là ?

BAZILE.

Silvain nous a fait une injure.  
 Quoi ! sans nous en dire un seul mot,  
 Il se dépouille, il donne à sa fille une dot !  
 Il nous croit donc l'ame bien duré.

HELENE.

N'est-il pas juste ?

BAZILE.

Non, ce n'est pas en agir  
 En ami véritable. Il nous a fait rougir.  
 Passe encor s'il étoit plus riche que mon pere ;  
 Mais se priver d'un bien dont nous n'avons que faire !  
 Ai-je betoin d'être payé  
 Pour épouser celle que j'aime ?  
 Non, sa dot est son cœur ; son bien, c'est elle-même :  
 Nous vous quittons du reste ; & l'article est rayé.

HELENE *attendrie.*

Ma fille !

BAZILE.

Grace au Ciel, je suis jeune & robuste ;  
 Nos champs sont bons, la terre y répond au labeur ;  
 Que nous faut-il de plus ? Non, cela n'est pas juste.  
 Gardez, gardez vos biens pour la petite sœur.

LUCETTE.

Le bon frere!

BA-

BAZILE.

N'ayez pas peur  
Que jamais rien manque à ma femme.

PAULINE.

Ah Bazile! Quels droits n'as-tu pas sur mon ame?

D U O.

BAZILE.

Avec ton cœur, s'il est fidèle,  
Qu'aurois-je encore à desirer?

PAULINE.

Si tu ne veux qu'un cœur fidèle,  
Tu n'as plus rien à desirer.  
Ce cœur t'attend.

BAZILE.

Le mien l'appelle.

ENSEMBLE.

Il est à  $\left\{ \begin{array}{l} \text{moi} \\ \text{toi} \end{array} \right\}$  ce cœur fidèle.

Qu'Amour a bien su m'inspirer!

Oui, c'est pour t'adorer

Que je veux respirer.

BAZILE.

Il est à moi ce cœur fidèle:  
Je n'ai plus rien à desirer.

PAULINE.

Mais les soins, les travaux pénibles  
Ne vont-ils pas troubler d'heureux loisirs?

BAZILE.

Non, non, ils rendront plus sensibles  
Les doux instans de nos plaisirs.

B

EN-



SILVAIN.

Oui, des gardes sur mes pas.  
Laisse moi seul, te dis-je, & ne t'expose pas.

*(Bazile entre dans la maison, & revient sur la Scène  
une hache à la main. Les gardes, armés chacun  
d'un fusil, occupent le côté du bois; Silvain &  
Bazile le côté de la maison. Les femmes sont au  
milieu du Théâtre.)*

SEPTUOR.

LES GARDES.

Arrête! mets bas les armes.

Rends-toi, sans quoi

C'est fait de toi.

LES FEMMES.

Soyez touchés de nos larmes.

SILVAIN &amp; BAZILE.

Moi! mettre bas les armes!

Non, non, je vous attends.

Le premier qui s'avance,

A mes pieds je l'étends.

LES FEMMES.

O ciel! prends sa défense!

Hélas! hélas!

Ne tirez pas.

LES GARDES.

Quoi! tu fais résistance!

SILVAIN.

Je me défends.

BAZILE.

Je le défends.

LES GARDES.

Tu te défends!

## SILVAIN,

## LES FEMMES.

Ayez pitié de ses enfans.  
O ciel ! prends sa défense !  
Hélas ! hélas !  
Ne tirez pas.

## LES GARDES.

Ne nous résistez pas.

## SILVAIN &amp; BAZILE.

Ne nous approchez pas.  
Le premier qui s'avance,  
A mes pieds je l'étends.

## LES FEMMES.

O ciel ! prends sa défense.

## LES GARDES.

Quoi ! tu fais résistance !  
Cède, cède, il est tems.

## SCENE VI.

DOLMON *Fils, & les précédens.*DOLMON, *fil.*

L'A-t-on pris enfin?... Le voilà.  
(*Aux Gardes.*)  
Quoi, lâches, que faites-vous-là ?  
Et quelle frayeur vous arrête ?

## SILVAIN.

Alte-là, jeune homme, alte-là.  
De tous leurs mouvemens tu répons sur ta tête.

DOL-

DOLMON  *fils, aux Gardes.*

Attendez, laissez-moi lui parler un moment.

SILVAIN.

Soit, approche, mais seul; & point d'emportement.

DOLMON,  *fils.*

Tu chassois; de quel droit?

SILVAIN.

Du droit de la nature,

Qui ne veut pas que nos moissons,

Ces fruits d'une lente culture,

Soient impunément la pâture

Des animaux que nous chassons.

Si le nouveau Seigneur nous en fait la défense,

J'obéirai tout le premier.

DOLMON.

Il doit te suffire, je pense,

Que son fils & son héritier

Te l'interdise, & s'en offense.

SILVAIN.

Vous! son héritier!

DOLMON.

Moi. Tu ne me connois pas?

SILVAIN.

Vous vous faites assez connoître.

DOLMON,  *d'un ton plus haut.*

Tu me connoîtras mieux.

SILVAIN,

SILVAIN.

*Peut-être.*

En attendant parlez plus bas.

Vous ne savez pas qui nous sommes.

Soyez plus prudent &amp; plus doux ;

Et ne méprisez pas des hommes

Qui peuvent valoir mieux que vous.

DOLMON.

Je reprimerai cette audace.

Mon pere n'est pas loin ; tu vas bientôt le voir.

SILVAIN, *à part.*

Son pere !

DOLMON.

Il te fera rentrer dans ton devoir.

*(Il sort.)*

## SCENE VII.

SILVAIN, HELENE, PAULINE,  
LUCETTE, BAZILE.SILVAIN, *à part.*Chere Helene , tu viens d'entendre sa menace.  
*(A ses filles.)*

Mes enfans, laissez-nous.

*(Pauline & Lucette rentrent dans la maison. Bazile  
s'en va de l'autre côté, ayant l'air de suivre des  
yeux le jeune Dolmon & les Gardes.)*

SCE-

## SCENE VIII.

SILVAIN, HELENE.

SILVAIN.

Mon pere!.. où me cacher?

HELENE.

Ah! de mes bras, sans doute, il viendra t'arracher.

DUO.

HELENE.

Dans le sein d'un père  
Ton cœur va voler.

SILVAIN.

Au nom de mon père  
Je me sens troubler.

ENSEMBLE.

SILVAIN.

HELENE.

Mais dut sa colère  
Cent fois m'accabler ;  
T'aimer fut mon crime ;  
Je suis la Victime  
Qui doit s'immoler.

Je vois sa colère	Sur moi s'exhaler.
M'aimer fut ton crime ;	Je suis la victime
Qu'il va s'immoler.	

HELENE.

D'un nœud plein de charmes  
Il vient t'affranchir.

SILVAIN.

Il peut à nos larmes  
Se laisser fléchir.

HELENE.

Sa voix menaçante  
Dira : *Sois soumis.*

## SILVAIN,

SILVAIN.

Ma voix gémissante  
Dira : J'ai promis.

ENSEMBLE.

O mon bien suprême !  
Moitié de moi-même !

HELENE.

Je tremble,

SILVAIN.

J'espère,

HELENE.

Qu'un Juge,

SILVAIN.

Qu'un père,

HELENE.

Qu'un Juge terrible,

SILVAIN.

Qu'un père sensible,

HELENE.

N'ait pour moi la rigueur  
De m'arracher ton cœur,

SILVAIN.

N'aura pas la rigueur  
De m'arracher ton cœur.

HELENE.

Si ton cœur chancele,  
Pour m'être fidèle  
Pense à nos enfans.

SILVAIN.

Ta crainte me blesse.  
Je sens ma foiblesse ;  
Mais tu m'en défends.

HELE-

HELENE.

Que leur tendre mère,  
Qui t'aima toujours,  
Te soit toujours chere.

SILVAIN.

Oui, toujours plus chere  
Qu'en nos plus beaux jours.

ENSEMBLE.

O mon bien suprême!  
Moitié de moi-même!

HELENE.

Je tremble,

SILVAIN.

J'espere,

HELENE.

Qu'un Juge,

SILVAIN.

Qu'un père,

HELENE.

Qu'un Juge terrible,

SILVAIN.

Qu'un père sensible,

HELENE.

N'ait pour moi la rigueur  
De m'arracher ton cœur.

SILVAIN.

N'aura pas la rigueur  
De m'arracher ton cœur.

ENSEMBLE.

L'amour & la foi  
M'unit avec toi.

## SILVAIN,

Ciel, en ta présence,  
 Je formai ces vœux.  
 O ciel! de nos feux  
 Tu vois l'innocence.  
 Est-il de puissance  
 Qui rompe ces nœuds?

SILVAIN.-

Mais à ce combat si pénible,  
 Ma femme, pourquoi m'exposer?  
 C'est à toi... tu n'es pas connue; il est possible  
 Que mon pere à ta voix ne fois pas infensible.  
 Oui, sans moi, mieux que moi tu sauras l'appaiser.

## SCENE IX.

BAZILE, SILVAIN, HELENE.

BAZILE.

NE voilà-t-il pas que le pere  
 Va nous faire encor du chagrin.

HELENE.

Tu l'as donc vu, Bazile? Est-il bien en colere?

BAZILE.

Hé vraiment! c'est lui que je crain.  
 Comme il a l'air triste & sévere!  
 Il se promenoit tout là-bas;  
 J'étois loin, je voyois; mais je n'entendois pas.  
 Son fils lui parloit; voici comme  
 (Il imite la contenance du pere.)  
 Il l'écoutoit. Vers le château.

Il a renvoyé le jeune homme ;  
Et tout seul , il a pris le chemin du côteau.

SILVAIN.

Je vais donc le voir !

BAZILE.

Tout-à-l'heure.

SILVAIN.

Mon ami , laisse-nous.

BAZILE.

Qui ? moi ! non , je demeure.

SILVAIN.

Laisse-nous. Va trouver mes enfans. Je te suis.

*(Bazile entre dans la maison.)*

SCENE X.

HELENE, SILVAIN.

SILVAIN.

Helene ! mon cœur se déchire.

HELENE.

Courage , mon ami.

SILVAIN.

Non... je sens... je ne puis...  
Fais tout ce que l'amour t'inspire.  
Pour moi, je ne fais où je suis.

SCE-

## SCENE XI.

HELENE *seule.*

RECITATIF OBLIGÉ.

IL va venir. Je dois l'attendre.  
 Je dois paroître devant lui,  
 Seule, tremblante, & sans appui...  
 Ah! je frémis. Je crois entendre  
 Le cri de la nature élevé dans son cœur :  
 „ Venge-toi, la voilà, c'est elle  
 „ Qui t'a privé d'un fils, qui l'a rendu rebelle.  
 „ C'est elle qui fait ton malheur“...  
 Pardonne, ô mon Juge! ô mon père!  
 J'étois jeune, & sensible; & ton fils m'adoroit.  
 Le fol amour nous égaroit.  
 Mes enfans font les tiens: ne punis que leur mère...  
 En les voyant il les plaindra;  
 Pour eux son cœur s'attendrira...

AIR VIF.

Vaine apparence!  
 Songe insensé!  
 Non, non, pour moi plus d'espérance.  
 Non, non, je l'ai trop offensé.  
 Qu'il abandonne  
 Ses droits trahis!  
 Qu'il me pardonne  
 Ses jours flétris!  
 Et qu'il couronne  
 Des nœuds pros crits!  
 Vaine apparence!  
 Songe insensé!  
 Non, non, pour moi plus d'espérance.  
 Non, non, je l'ai trop offensé.

SCE-

## SCENE XII.

HELENE, PAULINE, LUCETTE.

PAULINE.

Mon pere vers vous nous renvoie,  
Maman; de sa douleur il paroît oppressé.

LUCETTE.

Il se cache en pleurant, de peur qu'on ne le voie.

PAULINE.

Seroit-il encor menacé?

HELENE.

Oui, mes enfans. Son Juge, & son maître, & le  
notre

Va paroître à l'instant. Songez bien l'une & l'autre  
Que notre tort dépend de lui.

Tombez à ses genoux, implérez son appui.

## SCENE XIII.

*Les Acteurs précédens, DOLMON Pere.*

HELENE, PAULINE &amp; LUCETTE.

AH! Monseigneur!

DOLMON, *pere.*

Que vois-je? êtes-vous la famille  
De ce chasseur audacieux?

HE-

HELENE.

Je suis sa femme.

PAULINE &amp; LUCETTE.

Et moi sa fille.

HELENE.

Il est criminel à vos yeux ;  
 Mais pour vous apaiser , il n'est rien qu'il ne fasse.  
 Aux pleurs de ses enfans laissez-vous émuvoir.  
 C'est un pere, un époux, c'est notre unique espoir.

DOLMON, *pere.*

Savez-vous qu'à l'excès il a porté l'audace.

Quoi! c'est peu de se révolter ;

Il menace mon fils ! il ose l'insulter !

HELENE.

Accablé de votre colere,

Son malheur est de vous déplaire,

Son crime est de vous affliger.

Mais daignez nous entendre avant de nous juger.

La chaste étoit permise avant votre défense ;

Et dans la bonne foi...

DOLMON.

C'est-là sa moindre offense.

HELENE.

Ah ! je le fais. Plus doux, plus humble en son malheur,

Il devoit se défendre avec moins de chaleur.

Mais dans le repentir dont sa faute est suivie,

Il vous dira : *prenez ma vie,**Elle est à vous.*

DOL-

D O L M O N , *pere.*

Ma bonne, en vous tout me confond,  
Cet air, ce maintien, ce langage...  
Vous n'êtes pas née au Village...  
Et ce silence me répond.

Oui, tout en vous annonce une femme bien née.

H E L E N E.

Je le suis.

D O L M O N , *pere.*

Qu'elle destinée

A donc pu vous réduire à cette obscurité?

H E L E N E.

Un malheur bien étrange, & bien peu mérité!  
Mais sous cet humble toit, où je suis confinée,  
J'avois trouvé la joie & la tranquillité;  
Et si j'avois fléchi votre cœur irrité,  
J'y ferois encor fortunée.

D O L M O N , *pere.*

Laiſſons-là ma colere, & parlons du malheur  
Qui vous poursuit.

H E L E N E.

Il est oublié, s'il vous touche.

Non, vous n'entendrez point de plainte de ma  
bouche.

Le bonheur est par-tout; sa source est dans le cœur.

Ici, dans une paix profonde,

Mon époux, mes enfans, voilà pour moi le monde.

Soumis avec constance à son fort rigoureux,

Mon époux a trouvé des amis généreux :

Ils l'ont aidé. Le tems, le besoin, l'habitude

Ont

Ont façonné ses mains aux travaux les plus durs.  
 D'élever mes enfans , moi j'ai fait mon étudé.  
 De tendres soins , mêlés de peu d'inquiétude ,  
 Un repos, un sommeil , un réveil doux & sûrs ;  
 Ce sont là nos plaisirs dans cette solitude.  
 Il en est de plus vifs , mais non pas de plus purs.

D O L M O N , *pere.*

Hélas ! que je vous porte envie !  
 Vous goûtez, croyez-moi, les vrais biens de la vie.  
 Vous régnez sur des cœurs que vous avez formés ;  
 Vous aimez vos enfans ; vous en êtes aimés ;

(*Bas.*)

Et moi!.. j'ai des enfans; mais, trop malheureux pere!  
 L'un est perdu pour moi , l'autre me désespere.

(*Haut.*)

Ah ! j'ai bien des chagrins !

H E L E N E.

Je les partagerai.

D O L M O N , *pere.*

En vous faisant du bien je les adoucirai.

Vos filles approchent de l'âge

Où l'on s'établit ; pensez-vous

À les marier au Village ?

H E L E N E.

Oui, l'aînée est promise : Elle aura pour époux

Le fils d'un voisin qui nous aime.

Sans ce qui vient de se passer,

Ils s'épousoient aujourd'hui même.

Mon mari , pour la noce , étoit allé chasser.

DOL-

DOLMON, *pere.*

Et c'est moi qui trouble la fête!

Pardon : j'ai mal fait d'écouter

Un jeune homme imprudent, dont je connois la tête.

(à Pauline.)

Ma fille, je veux vous doter.

HELENE & PAULINE.

Ah! Monseigneur!

LUCETTE.

Et moi, Monseigneur?

DOLMON, *pere*, à Lucette.

Oui, j'espere;

Mon enfant, vous doter aussi,

Quand vous aurez quinze ans.

LUCETTE.

Je ne tarderai guere.

DOLMON, *pere.*

Je vous le promets.

LUCETTE.

Grand merci.

DOLMON.

Oui, je veux leur ser vir de pere.

HELENE, *avec transport.*

Ah! mes enfans!

(Elles tombent à ses pieds.)

C

DOL-

DOLMON, *les relève.*

C'est trop pour de legers bienfaits.

(*A part.*)

Leur sensibilité m'arrache aussi des larmes.

(*A Hélele.*)

Je veux voir votre époux.

HELENE, *tremblante.*

Mon époux ! non jamais

Il n'osera.

DOLMON, *pere.*

Qu'il vienne ; & foyez sans allarmes.

Qu'il vienne, je le veux.

(*Helene rentre dans la maison.*)

SCENE XIV.

DOLMON, *pere*, LUCETTE,

PAULINE.

LUCETTE.

Nous ferez vous l'honneur

D'assister à la noce ?

DOLMON, *pere.*

Oui, si l'on m'y convie.

En ferez-vous bien aise ?

LUCETTE.

Ah ! j'en serai ravie.

Que vous êtes aimable ! Entendez-vous ma sœur ?

DOL-

DOLMON, *père.*

Vous m'aimerez donc bien ?

LUCETTE.

Ah ! de tout notre cœur.

TRIO.

PAULINE & LUCETTE.

Venez, venez vivre avec nous :  
C'est ici que l'on s'aime.

DOLMON, *père.*

Oui, je viendrai vivre en paix avec vous.

PAULINE & LUCETTE.

C'est un plaisir si doux  
Que d'aimer qui nous aime !

DOLMON, *père.*

Oui, je viendrai le goûter avec vous  
Ce plaisir pur, ce bien suprême.

PAULINE & LUCETTE.

Venez, venez vivre avec nous :

DOLMON, *père.*

Oui, je viendrai vivre avec vous.

PAULINE.

Mon père a si bon cœur !

LUCETTE.

Et ma mère !

PAULINE.

Et Bazile !

## SILVAIN,

ENSEMBLE.

Dans cet asyle  
 Tout est tranquille,  
 Jamais de bruit, jamais d'humeur;  
 N'ayez pas peur,  
 Tout est tranquille.

DOLMON, *pere.*

Calme enchanteur,  
 Où tout inspire,  
 Où tout respire  
 La paix du cœur;

PAULINE &amp; LUCETTE.

Oui, tout respire,  
 Tout nous inspire  
 La paix du cœur!

Venez, &amp;c.

DOLMON, *pere.*

Les jolis enfans!.. quelle joie!..  
 Mais hélas! le ciel ne l'envoie  
 Qu'à ces pauvres gens-là, qui n'ont pas d'autre bien.  
 Ah! je donnerois tout le mien...

PAULINE.

Vous vous plaignez!

LUCETTE.

Ma sœur, avec nous il s'ennuie.

PAULINE.

Avez-vous du chagrin?

*(Elles lui baissent les mains.)*DOLMON, *pere.*

Que vous m'attendrissez,  
 Mes enfans!.. vous me caressez!

LU-

LUCETTE.

Je vois couler vos pleurs! Ah! que je les essuie.  
*(Avec son tablier, elle veut essuyer les pleurs de d'Olmon.)*

DOLMON, *pere.*

Ce qui se passe en moi ne peut se concevoir,  
 Je sens un plaisir à les voir!  
 J'éprouve un charme à les entendre!  
 C'est en vain que je m'en défends;  
 Je n'éprouvai jamais de sentiment si tendre.  
*(Il les embrasse.)*

SCENE XV. &amp; DERNIERE.

Les Acteurs précédens, SILVAIN,  
 HELENE, BAZILE.

SILVAIN.

Ciel! que vois-je? mon pere embrasse mes enfans!

DOLMON, *pere.*

Dieu! mon fils!

SILVAIN.

A vos pieds vous voyez ce rébelle.  
 Ma femme, mes enfans, tombez à ses genoux,

DOLMON, *pere, tendrement.*

Ah! malheureux!

HELENE.

Je suis la seule criminelle.

## SILVAIN,

DOLMON, *pere.*

Quoi ! c'est-là ta femme !

SILVAIN.

Oui, c'est elle.

Punissez le pere &amp; l'époux ;

Pardonnez aux enfans , à l'épouse fidelle :

Ils sont innocens.

DOLMON, *pere.*

Levez-vous.

*(En embrassant son fils.)*

De quinze ans de chagrin voilà donc la vengeance !

SILVAIN.

Ah ! mon pere !

DOLMON, *pere.*

Je cède , &amp; je sens qu'avec vous

Mon cœur étoit d'intelligence.

SILVAIN.

Ce n'est pas tout : j'ai pour amis

Ce jeune homme &amp; son pere ; &amp; je leur ai promis..

BAZILE, *tristement.*

Vous n'avez rien promis. Je n'y dois plus prétendre.

Quelle me plaigne , c'est assez.

DOLMON, *pere.*

Des services qu'ils t'ont pu rendre

Ils feront bien récompensés :

Je le prends sur moi.

SILVAIN.

Non, mon pere.

Ce que j'ai fait dans la misere,

Je

Je n'en rougirai point dans la prospérité.  
 Bazile a ma parole; & le cœur de ma fille  
 Est un prix qu'il a mérité.

Elevez jusqu'à vous une honnête famille,  
 Mon pere, encor ce trait de générosité.

D O L M O N, *pere.*

Oui, je me rends, mon fils; & ta reconnoissance  
 Force mes préjugés à respecter ses droits.  
 Viens Bazile: il est bon de montrer quelquefois  
 Que la simple vertu tient lieu de la naissance.

C H O E U R.

Rien de si tendre qu'un bon père.  
 C'est du ciel le plus heureux don.  
 S'il veut punir dans sa colère,  
 L'Amour est là, qui lui dit, *non.*  
 Il a beau faire le sévère;  
 Non, ce n'est jamais tout de bon.  
 Dans ses regards c'est la colère,  
 Mais dans son cœur c'est le pardon.  
 Aimons-le bien ce tendre père:  
 C'est du ciel le plus heureux don.

D O L M O N, *pere, avec le Chœur.*

Une ame tendre, pour un père,  
 Est du ciel le plus heureux don.

F I N.



M D C C X X I.  
 Avec Permission du Roi.

C O M M E D I E

Je n'en rougissais point dans la prospérité.  
 Bazile a ma parole & le cœur de ma fille  
 Est un prix d'où il a mérité.  
 Elevez jadis vous une honnête famille,  
 Mon père, encor ce trait de générosité.

D O L M O N

Oui, je me rends, mon fils, à ta reconnaissance  
 Force mes prières à ce que par ta main  
 Viens Bazile : il est bon de s'acquiescer à ce que tu fais  
 Que la simple vertu n'ait lieu de la naissance.

Rien de si tendre qu'un bon père.

C'est du ciel le plus heureux don.

S'il veut pour dans la colombe

L'Amour est le plus doux don.

Il a beau faire le Rival

Non, ce n'est point tout de bon.

Dans les amours c'est la colombe

Mais dans son cœur c'est le poison.

Amour n'est rien ce tendre don.

C'est du ciel le plus heureux don.

D O L M O N, père, avec le Cœur.

Une aimable pour un père

Est du ciel le plus heureux don.

F I N

M I A V I L I S

TOINON  
ET TOINETTE,  
COMEDIE,

EN DEUX ACTES EN PROSE,  
MESLE'E D'ARIETTES;

Représentée sur le Théâtre de la Cour, par  
les Comédiens François ordinaires du Roi,  
le 1771.



---

A COPENHAGUE,  
Chez CL. PHILIBERT,  
Imprimeur-Libraire.

---

MDCCLXXI.  
*Avec Permission du Roi.*

---

---

*A C T E U R S.*

LE PERE LA ROCHE, *Aubergiste.*

TOINETTE, *Fille du pere la Roche.*

Maître ANTOINE, *Oncle & Parein  
de Toinon.*

TOINON, *Neveu de Maître Antoine  
& Amant de Toinette.*

SABORD, *Capitaine de Vaisseau Corsaire.*

UN BAS OFFICIER du Capitaine Sabord.

---

---

*Représentée pour la premiere fois par les Comédiens  
Italiens Ordinaires du Roi, le 20 Juin 1767.*





TOINON  
ET TOINETTE,  
COMEDIE.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente dans le fond un Port de Mer, on voit un Vaisseau prêt à partir, sur lequel on embarque des provisions ; des Matelots radoubent une Chaloupe ; d'autres plient des Cordages. D'un côté, est un Fort sur lequel il y a un Fanal ; de l'autre, un Cabaret avec des Bancs & des Tables sous un petit Berceau de verdure.*

*Tout le costume est à la Flamande.*

---

SCENE PREMIERE.

SABORD, *buvant & fumant sa pipe.*

ARIETTE.

Point de soucis, point de tristesse,  
Point de langueurs, point de tendresse;

A 2

L'Amour

## TOINON ET TOINETTE,

L'Amour ne fait le plus souvent  
 Qu'engendrer l'humeur sombre & noire,  
 Et si par fois le cœur se rend  
 Aux charmes d'une aimable Enfant,  
 C'est lorsqu'elle nous verse à boire.

Si le Tendron fait le mutin,  
 Ma douleur est bientôt calmée,  
 Je prens ma pipe, & mon chagrin  
 Bientôt se dissipe en fumée.

Mademoiselle Toinette... Mademoiselle Toinette.

---

## SCENE II.

SABORD, TOINETTE.

TOINETTE, *encore dans la maison.*

ON y va... Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, Monsieur?

SABORD, *regardant Toinette avidement.*

Pour mon service, Mademoiselle Toinette... Pour mon service... Ah!... en attendant, apportez-nous, s'il vous plaît, une bouteille de ce certain vin...

TOINETTE.

Du vin de Bordeaux?

SABORD, *la regardant toujours.*

Oui... Non.

TOINETTE.

Duquel donc? Du vin de Bourgogne? Du vin d'Espagne.

SA-

## SABORD.

Oui, du vin de Bordeaux... Celui que vous aimez le mieux, Mademoiselle Toinette... pour mon service !

*(Pendant qu'elle va tirer le vin, Sabord reprend sa pipe, la quitte, puis recommence à chanter :*

Point de fousis, &c.

*mais d'un ton de voix plus faible & moins assuré.)*

*(Toinette revient, verse un verre de vin, & selon l'usage de Flandres le porte à ses levres, avant de le présenter à Sabord.)*

SABORD, *après l'avoir bû.*

L'excellent vin. Je n'en ai jamais bû de si bon.

## TOINETTE.

Vous êtes bien honnête, Monsieur, je suis bien aise qu'il soit de votre goût.

## SABORD.

Que de reste ; & vous aussi, Mademoiselle Toinette, & vous aussi.

TOINETTE, *fait la révérence sans répondre, ensuite.*

Souhaitez-vous encore quelque chose ?

## SABORD.

Un moment... Affez-vous-là. ConteZ moi un peu comment vont les amours ?

## TOINETTE.

Les amours ?

SABORD.

Eh! oui, les amours. Vous êtes la plus jolie fille du Port, vous avez seize ans passés, & vous ne savez peut-être pas ce que c'est.

TOINETTE.

Tenez, Monsieur le Capitaine, je vais vous chanter une chanson, qu'un Monsieur, qui logeait chez nous, m'a apprise l'autre jour.

ARIETTE.

Au mot d'amour toute fillette  
 Baïsse les yeux, reste muette;  
 Mais bien-tôt sa vive rougeur  
 Trahit le secret de son cœur;  
 L'une, pour peu que l'on la presse,  
 Sait détourner, avec adresse,  
 Cet entretien;  
 L'autre, d'abord, d'un air sévère,  
 Toute en colère,  
 S'en défend bien.  
 Sur ce mystère,  
 La plus sincère  
 Ne répond rien.

SABORD.

Sa naïveté me charme.

TOINETTE.

Vous, par exemple, Monsieur le Capitaine, qui avez bien voyagé par-tout, par-tout, avez-vous trouvé beaucoup de filles de bonne foi sur cet article?

SABORD.

Je vous assure que vous êtes la première; mais puisque vous êtes si sincère, vous conviendrez qu'un bon mari, là, comme moi, ne vous ferait point de peine.

TOI-

## TOINETTE.

Il me ferait grande peur. Un Capitaine Corsaire ! Je craindrais à tout moment d'être... Que fais-je!.. tuée.

## SABORD.

Vous auriez grand tort , je suis le meilleur homme du monde.

## TOINETTE.

Je ne m'y fierais pas.

## SABORD.

Je vous assure que je suis la douceur même. Par exemple , il y a trois mois , qu'en croisant sur la Côte d'Afrique , je fis douze prisonniers Algériens ; je leur laissai la liberté dans mon Vaisseau. Ces coquins-là ne voulurent-ils pas se révolter ? J'aurais pu leur faire éprouver les plus cruels supplices...

## TOINETTE.

Et vous leur fîtes grace ?

## SABORD.

Oui, je les fis tous jeter dans la Mer.

## TOINETTE.

Miséricorde , quelle douceur !

## SABORD.

C'est le droit de la Guerre. C'est notre métier de tuer, d'être tués ; chacun a son tour.

## TOINETTE.

Voilà un vilain métier.

SABORD.

Si bien donc, Mademoiselle Toinette, que vous ne voudriez pas d'un mari qui fait son métier de tuer les hommes?

TOINETTE, *en s'en allant.*

Au contraire.

SABORD, *en buvant un coup.*

Ma foi, elle est charmante.

## SCENE III.

SABORD, LA ROCHE.

SABORD.

EH! bien, qu'est-ce pere la Roche? Vous avez l'air triste, ce n'est pas votre coutume; mettez-vous là, nous boirons un coup.

LA ROCHE.

Il est vrai, j'ai quelque chagrin; ma fille me cause de l'embarras.

SABORD.

Si ce n'est que cela, je vous en débarrasserai. Donnez-la moi.

LA ROCHE.

Ce n'est pas pour m'en défaire, c'est au contraire pour la garder que je suis inquiet, je n'ai qu'elle, & je l'aime comme une fille unique: il y a trois ans que, pour vouloir augmenter sa petite fortune, je mis sur un vaisseau tout ce que je possédais, on n'en a point

a point entendu parler depuis ; cette longue absence m'a mis mal à l'aise , & j'ai été contraint d'emprunter d'un certain Antoine Bertrand, un vieux usurier, une somme de deux cent pistoles pour m'aider dans mon petit négoce.

SABORD.

Et il vous persécute, sans doute, pour les ravoir. Point de chagrin, pere la Roche, je vous les prêterai pour les lui rendre. Je n'ai maintenant que les fonds qui me sont nécessaires pour refaire mon équipage, mais j'en attends incessamment.

LA ROCHE.

Vous êtes trop bon, je vous suis obligé.

SABORD.

Moi, bon... Point du tout, c'est mon plaisir. Le premier vaisseau ennemi que je rencontrerai payera cela. Je ne fais la guerre aux ennemis du Roi que pour fournir aux besoins de ses sujets.

LA ROCHE.

Voilà un motif bien noble & bien louable ; mais il n'est pas question de cela : j'ai promis & me suis engagé, par écrit, de donner à Maître Antoine, ma fille en mariage, si je ne lui rendais la somme dans un an. Le tems est expiré, & il ne me donne que jusqu'à demain pour remplir ma promesse.

SABORD.

Il l'aime donc, ce vieux coquin ?

LA ROCHE.

Oui, après son argent & celui d'autrui, ma Toi-  
nette est ce qu'il aime le mieux.

SABORD.

Eh ! bien , il faut la lui donner , il amassera d'un côté , elle dépensera de l'autre. Cela fera un bon ménage. Après tout , vous ne ferez pas le premier pere dont la fille aura payé les dettes.

LA ROCHE.

Oui , mais ce Maître Antoine a un neveu qui est un fort joli garçon.

SABORD.

J'entends , & Toinette aimerait mieux que vous fussiez le débiteur du neveu que de l'oncle.

LA ROCHE.

C'est cela même , & je le souhaiterais comme elle ; car le jeune homme est rempli de bonnes qualités.

SABORD.

Oui , mais le coffre du Vieillard est rempli d'écus.

LA ROCHE.

Ce n'est pas la fortune qui rend heureux , je l'ai éprouvé moi-même , je n'étais pas né pour l'état où vous me voyez ; j'aurais pû prétendre davantage ; mais j'aimais la mere de Toinette qui tenait cette Auberge , & j'ai suivi sa profession , je n'ai pas trouvé qu'il fut honteux d'exercer l'hospitalité , & j'ai pensé qu'il n'y a point d'états qui deshonnorent ceux qui les remplissent ; mais qu'il y a beaucoup d'hommes qui deshonnorent les états qu'ils exercent.

SABORD.

Vous parlez bien.

LA ROCHE.

En faut-il tant pour être heureux ?

## ARIETTE.

Avec une Epouse chérie,  
 On est heureux soir & matin :  
 Pour couler doucement la vie,  
 Beaucoup d'amour, un peu de vin,  
 De la gaité, point d'opulence,  
 Peu de desirs, point de regrets ;  
 Tranquille au sein de l'innocence,  
 On est heureux à peu de frais.

Si quelqu'affaire, hors de la ville,  
 Me retient un jour seulement ;  
 A mon retour, de ma famille,  
 Que j'éprouve d'empressement !  
 Sur mes genoux, l'un me caresse,  
 L'autre s'empare de ma main,  
 Et mon épouse avec tendresse  
 Presse mon cœur contre son sein.

Enfin une main qui m'est chère  
 Me sert un repas sans apprêts.  
 Tour à tour dans le même verre,  
 Chacun de nous boit du vin frais.  
 D'un plaisir pur, inaltérable  
 Nous goûtons le charme divin ;  
 Et l'Amour avec nous à table,  
 De ce repas fait un festin.

C'est pour procurer le même bonheur à ma  
 chère Toinette que je voudrais la marier selon son  
 inclination.

## SABORD.

C'est bien pensé.

## LA ROCHE.

Je n'ai eu qu'un instant d'ambition dans ma vie  
 & j'en suis puni, hélas ! ce n'était pas pour moi.

SCE-

## SCENE IV.

SABORD, LA ROCHE, ANTOINE.

LA ROCHE.

AH! voici encore ce vieux Antoine qui vient me  
 persécuter.

ANTOINE.

Serviteur pere la Roche & votre compagnie.

SABORD, LA ROCHE.

Bon jour, Monsieur Antoine.

*(Tous restent un moment dans le silence, ne sachant  
 comment entâmer la conversation.)*

LA ROCHE.

Il me semble que le vent tourne au Sud-Ouest.

ANTOINE.

Oui, c'est un vent d'orage.

SABORD.

Il ne faut jamais songer à se marier de ce vent-là,  
 Monsieur Antoine... à votre âge!

ANTOINE.

Ah! ah! vous savez le proverbe, Monsieur le  
 Capitaine, Navire tout neuf & vieux Pilote, c'est  
 le moyen d'aller en course.

SABORD.

Je crois que les vôtres sont bien avancées.

AN-

A N T O I N E.

ça n'empêchera pas que je ne m'embarque avec Mademoiselle Toinette.

S A B O R D.

Je ne vous le conseille pas, Monsieur Antoine.

A N T O I N E.

Et quel inconvénient trouvez-vous à ce que je la prenne pour en faire ma petite moitié ?

S A B O R D.

La difficulté de la garder toute entiere.

A N T O I N E.

Ah! ah! ce fera mon affaire.

S A B O R D.

Quelqu'autre pourrait bien en faire la sienne.

A N T O I N E, *à la Roche.*

Vous savez nos arrangemens, il faut conclure, il y a plus de trois mois que j'attends.

S A B O R D.

Elle pourrait bien attendre plus long-tems.

A N T O I N E.

Vous plaisez toujours, Monsieur le Capitaine.

S A B O R D.

Que voulez-vous, Maître Antoine, vous vous amusez à amasser de l'argent, moi, je m'amuse à rire, il faut bien que chacun ait son passe-tems.

L A R O C H E.

Elle est si jeune...

SA-

## SABORD.

Si vous voulez m'en croire, vous vous ferez représenter dans cette affaire-là par votre neveu.

## ANTOINE.

Je n'ai pas besoin de vos conseils.

## LA ROCHE.

Vous voyez-bien que Monsieur le Capitaine est de mon avis.

## ARIETTE.

Quand un Barbon  
Prend un Tendron,  
Soir & matin c'est carillon;  
Dans le ménage  
Toujours tapage;

Si l'un dit oui, l'autre dit non.

L'enfer habite la maison.

Mais deux Amans qu'amour engage,

Dans le jeune âge,

Chantent toujours à l'unisson.

Si le désir,

Par un soupir,

Donne le ton,

Par un soupir,

Donne le ton,

Par un soupir,

L'autre répond

A l'unisson.

Mais qu'un Barbon

Prene un Tendron, &c.

Seulement encore quelques jours, Monsieur Antoine, vous savez que j'ai placé deux mille écus sur la Frégate la Belle Margueritte, elle ne peut tarder à revenir.

SA-

S A B O R D.

La Belle Margueritte , montée par le Capitaine  
Bon Retour ?

L A R O C H E.

Justement. En auriez-vous quelque nouvelle ?

S A B O R D.

Il y a trois semaines que je l'ai trouvée à Cadix  
qui se faisait radouber, elle avait fait la prise d'un  
Vaisseau de 300 Tonneaux qui revenait de la Chine  
richement chargé. Elle rapporte plus de 400 pour  
100. à ses Intéressés ; elle ne saurait tarder à être  
de retour. Il paraît deux Vaisseaux à la hauteur  
qui sont à l'ancre , & qui attendent la marée pour  
entrer dans le Port , elle pourrait bien être l'un de  
ces deux Bâtimens.

L A R O C H E.

Serait-il possible ? (*Il embrasse Sabord.*) Ah ! Mon-  
sieur Antoine attendez encore quelques jours, j'aime  
mieux vous rendre le double de ce que vous m'avez  
prêté.

A N T O I N E.

Je ne puis faire ce marché en conscience.

S A B O R D.

C'est une belle chose que la conscience, Monsieur  
Antoine !

A N T O I N E.

Elle a toujours été mon faible.

S A B O R D.

Je me doute bien que ce n'est pas votre fort.

AN-

ANTOINE.

Je ne me fie point à tout cela, je veux avoir votre fille. A demain la nôce, ou vous aurez de mes nouvelles.

(Il sort.)

SCENE V.

SABORD, LA ROCHE, TOINETTE,

*Toinette arrive sans que Sabord & la Roche s'en apperçoivent.*

LA ROCHE.

AH! mon cher Capitaine, que je vous suis obligé; je ne ferai pas réduit à contraindre l'inclination de ma chere Toinette.

TOINETTE, à part.

On parle de moi.

LA ROCHE.

Et je pourrai la rendre heureuse, en la donnant à Toinon avec une fortune honnête pour leur état. Je vais l'appeller & lui apprendre tant de bonnes nouvelles; mais la voilà, je crois que la friponne nous écoutait. Qu'est-ce que vous faisiez-là?

TOINETTE.

Je desservais la table de Monsieur le Capitaine. Papa, vous avez été bien long-tems à revenir.

(Elle l'embrasse.)

LA ROCHE.

Oui, je fors d'avec Antoine Bertrand.

TOI-

TOINETTE.

Le neveu ?

LA ROCHE.

Non, l'oncle.

TOINETTE.

C'est que vous savez bien qu'ils s'appellent tous deux de même.

LA ROCHE.

Oui, mais il y a de la différence. N'est-ce pas ?

TOINETTE, *embrassant encore son pere.*

Oh ! oui, papa.

LA ROCHE.

Je ne fais pas, tu me caresses beaucoup aujourd'hui.

TOINETTE, *en caressant encore.*

Mon petit papa, c'est que je vous aime bien.

LA ROCHE.

Elle a tout entendu... Nous parlions de te marier avec le pere Antoine ; nous avons là-dessus des arrangemens ; je ne t'ai pas encore dit tout cela.

TOINETTE.

Vous parliez avec le pere Antoine de me marier ?

LA ROCHE.

Oui, de te marier avec le pere Antoine.

SABORD.

A quoi bon la tenir dans l'inquiétude ; ne lui faites pas acheter les bonnes nouvelles que vous

B

avez

avez à lui donner. Adieu, je vous quitte, j'ai besoin de quelqu'hommes pour refaire mon équipage, qui a beaucoup souffert; je vais tâcher de les trouver. Belle Toinette, au moins, je veux être de la nôce.

*(Toinette fait la révérence, ne répond rien, regarde son pere, & est toute décontenancée.)*

## SCENE VI.

TOINETTE, LA ROCHE.

LA ROCHE.

TE voilà bien embarrassée, pour dire que tu aimes Toinon.

TOINETTE, *déconcertée.*

Moi, je l'aime!.. Parce qu'il vient chez nous quelquefois; c'est vous qui l'y avez engagé.

LA ROCHE.

Oui, parce que je l'estime. J'ai cru que tu serais plus heureuse avec lui qu'avec qui que ce put-être; j'approuve ses sentimens & les tiens. Ne t'en défends point, on ne doit cacher que ce qui est honteux... Te sens-tu quelque reproche intérieur?

TOINETTE.

Oui, mon pere, celui de ne vous avoir pas plutôt avoué...

LA ROCHE.

Je ne saurais encore condamner ce silence. Une jeune fille aime souvent sans le savoir; mais c'est à  
ses

ses parens à veiller sur son cœur, qu'elle ne connaît pas elle-même. Sois heureuse, c'est tout ce que je demande; la fortune seconde mes vœux, & ce ne fera pas pour faire ton malheur que le Ciel aura voulu que je fusse ton pere.

*(Toinette serre son pere dans ses bras avec un mouvement d'amour & de reconnoissance.)*

Voilà des caresses que je suis obligé de rendre à Toinon en conscience.

## TOINETTE.

Non, mon pere, elles sont toutes pour vous, & si j'aime Toinon c'est qu'il vous ressemble par la bonté de son cœur. Tenez, nous nous promenions l'autre soir sur le Port avec ma cousine Marguerite; tandis que nous étions à parler... de nos amours; la voilà qui se trouve mal, il le voit & me jette presque par terre pour courir à son secours.

## LA ROCHE.

Et tu ne fus pas un peu jalouse?

## TOINETTE.

Au contraire, je l'embrassai de tout mon cœur... Après, je fus bien honteuse.

## LA ROCHE.

Va, ma fille, avec de tels sentimens vous ne sauriez manquer d'être heureux ensemble... Je vais sur le Port m'assurer de ce que m'a dit le Capitaine.

## TOINETTE.

N'y allez pas encore.

LA ROCHE.

Pourquoi cela ?

TOINETTE.

Restez ici.

LA ROCHE.

Pour quelle raison ?

TOINETTE.

Papa, c'est que... je n'ose vous le dire... Toinon doit venir ici.

LA ROCHE.

Ah! ah! oui-dà... Eh! bien, tu le recevras comme si ta cousine Marguerite s'était trouvée mal.

TOINETTE.

Oh! que non, papa.

SCENE VII.

TOINETTE, *seule.*

**H**A! que Toinon va être heureux, quand je vais lui dire que mon pere... mais il faut lui apprendre que son oncle... Non, il faut lui raconter auparavant que le Capitaine Sabord... Non... Je suis si remplie de mon bonheur que je ne sai par où commencer.

ARIETTE.

Heureux momens! douce espérance,  
Ah! que vous ennivrez mon cœur!  
Qu'on attend son Amant avec impatience,  
Quand on va faire son bonheur!

Ainsi

Ainsi que l'aîle du Zéphir ,  
 Fait frissonner l'eau qu'il agite,  
 Ainsi l'impatient désir  
 Tourmente mon cœur qui palpite.  
 Si tant d'amour en ton absence ,  
 S'alume au feu de mes soupirs,  
 Ah ! cher Toinon , en ta présence  
 Je vais donc mourir de plaisir !  
 Heureux momens , &c.

Mais qu'il se fait attendre !.. S'il savait.... Ah !  
 le voici.. Non , ce n'est personne... Oh ! pour  
 le coup , c'est... C'est son vieux oncle ; que je suis  
 malheureuse ! rentrons.

## SCENE VIII.

Maître ANTOINE, TOINETTE.

ANTOINE.

LE Capitaine avait raison , je l'ai bien reconnue,  
 c'est la Frégate la Belle Marguerite, elle est en  
 rade ; il n'y a pas de tems à perdre ; tâchons d'ob-  
 tenir le consentement de Toinette , puisque je ne  
 puis avoir celui de son pere , quand il aura son ar-  
 gent tout prêt à me rendre, je n'aurai rien à dire ;  
 avec les intérêts, s'entend.

*(Il s'assied sur un banc.)*

TOINETTE, *impatiente, ressort.*

Il ne vient point... Ah ! vous m'avez fait peur.

B 3

AN-

ANTOINE.

Ce n'est pas mon dessein , belle Toinette ; je ne demande qu'à vous faire plaisir.

TOINETTE.

Qui vous, Monsieur Antoine.

ANTOINE.

Oui , ma chere Toinette , vous faites semblant d'oublier que je vous aime.

TOINETTE.

Non , mais je me souviens que mon pere me disait l'autre jour que vous aviez quarante-cinq ans lorsqu'il se maria.

ANTOINE.

L'âge n'y fait rien , Mademoiselle Toinette , vous savez bien que le feu prend plus facilement au bois sec qu'au bois verd.

TOINETTE.

Oui , mais il est plutôt consumé.

ANTOINE , *à part.*

Elle aime mon neveu , tâchons de l'en dégouter... Je vous ferais mon unique héritière , & Toinon n'aurait rien : aussi bien le coquin veut se marier.

TOINETTE.

Que dites-vous , il veut se marier. Avec qui ?

ANTOINE.

Avec une fille qui ne lui convient guères ; encore si elle était comme vous , Mademoiselle Toinette , je l'excuserais.

TOI-

TOINETTE

O ciel!

ANTOINE.

Qu'est-ce que vous avez, Mademoiselle Toinette?

TOINETTE.

Rien, Monsieur Antoine... Rien du tout; il veut se marier?

ANTOINE.

Oui, il nous presse pour cela. (*à part.*) Si elle pouvait m'épouser par dépit... Bon, le voilà; tout mon stratagème est au diable.

## SCENE IX.

TOINON, ANTOINE, TOINETTE.

TOINON, *joyeux.*

AH! Mademoiselle Toinette... (*Tristement.*)  
Bon, voilà mon oncle.

ANTOINE.

Vous voyez comme il est fâché de me trouver avec vous.

TOINON.

Bon jour, Mademoiselle Toinette, vous avez l'air bien triste.

TOINETTE.

Et vous l'air bien joyeux... L'ingrat.

TOINON.

Oui, c'est que je viens de voir la belle Marguerite.

ANTOINE.

Justement, Marguerite, c'est le nom de sa Maîtresse.

TOINETTE.

Ah! je ne m'étonne plus s'il la secourait avec tant d'empressement... Le perfide.

ANTOINE, *à part.*Voilà un bon *qui-pro-quo*; tâchons de les éloigner pour éviter l'explication... Allons, va-t'en; tu vois bien que tu gênes Mademoiselle.

TOINON.

Pourquoi donc moi, mon oncle, c'est peut-être vous. (*A Toinette.*) Qu'est-ce donc que vous avez, vous parlez toujours toute seule?

TOINETTE.

Vous avez donc eu bien du plaisir à voir la belle Marguerite?

TOINON.

Oh! pour cela oui, on dit qu'elle est d'une richeffe...

ANTOINE.

Vous l'entendez.

TOI-

TOINETTE.

Je ne vous croyais pas l'ame si intéressée.

TOINON.

Eh! mais ma bonne Amie, c'est à cause de vous.

TOINETTE.

A cause de moi... C'est donc pour m'insulter, Monsieur... C'est bien mal à vous, tandis que mon pere...

TOINON.

Eh! mais, c'est lui que j'ai trouvé sur le Port, qui m'a dit de venir vous apprendre cette bonne nouvelle... Tenez, demandez-lui plutôt; dame, moi, vous vous fâchez bien injustement.

ANTOINE, *à part.*

Voilà tout découvert.

SCENE X.

LA ROCHE, &amp; les Acteurs précédens.

LA ROCHE.

Qu'est-ce donc? je vous trouve déjà à vous gronder; attendez au moins que vous foyez mariés.

TOINETTE, *le cœur gros.*

C'est Monsieur qui vient ici m'insulter.

B 5

TOI-

TOINON.

C'est Mademoiselle qui me cherche une querelle... Moi, je n'y peux rien comprendre.

LA ROCHE.

C'est Monsieur; c'est Mademoiselle: allons, qu'on s'embrasse.

TOINON.

Moi je ne demande pas mieux.

TOINETTE.

Retirez-vous, Monsieur?

TOINON, *à la Roche.*

Vous voyez; pour lui avoir dit... que vous m'avez dit... de lui dire.

ANTOINE.

Tais toi; tu as tort; va t'en.

TOINON.

Que la belle Marguerite revient chargée de richesses!

TOINETTE.

Vous l'entendez, sa belle Marguerite!

LA ROCHE.

Eh bien oui, la belle Marguerite: la Frégate sur laquelle j'avois placé tout mon argent.

TOINETTE.

Comment!... c'est une Frégate... Ah! mon Pere.

LA

## LA ROCHE.

Oui, je ne t'ai jamais dit cela ; tu étais une enfant alors.

## TOINETTE.

C'est bien mal à vous Monsieur Antoine de mentir comme cela à votre âge : c'est lui qui m'a dit que Toinon vouloit épouser cette belle Marguerite.

## TOINON.

Moi épouser une Frégate !

LA ROCHE, à *Antoine*.

Vous devriez bien vous contenter de ruiner les familles sans vous occuper à brouiller les Amans. Vous avez un infâme caractère : me voici heureusement en état de m'acquitter avec vous, je ne veux vous voir de ma vie.

## ANTOINE.

Soit... Vous ferez bien de me payer sans cela... j'ai pris mes mesures...

## LA ROCHE.

Allez, on ne craint pas les méchans quand ils sont découverts. (*Antoine sort.*) Allons, mes enfans, vous n'avez tort ni l'un ni l'autre, embrassez-vous.

## TOINON.

Ah ! chere Toinette, je vous proteste que jamais... Elle ne veut pas seulement m'écouter.

## LA ROCHE.

Allons, dépêches tes protestations, je t'écoute moi.

TOI-

TOINON.

Elle ne daigne pas seulement me regarder.

TOINETTE.

Je n'ose...

TOINON.

Pourquoi ma chere Toinette?

TOINETTE.

Je vous ai fait une injustice.

TOINON.

Elle n'a servi qu'à me montrer votre tendresse &amp; à augmenter la mienne.

LA ROCHE.

Allons , que tout cela finisse. (*Toinette donne sa main à Toinon qui la baise.*) Embrasse, nigaud, embrasse, tandis qu'elle n'est pas ta femme... bon cela. Mais te voilà brouillé avec Maître Antoine.

TOINON.

Que m'importe ; il est mon oncle &amp; mon parain, mais je ne dépends pas de lui.

LA ROCHE.

Ah ! il a beaucoup de crédit sur l'esprit de ton pere ; je te conseille de le prévenir ; les méchans ont toujours des retours... (*Ici le bruit des vagues commence à se faire entendre.*)

ARIETTE.

Quels nuages sombres !

Je vois dans les airs,

A travers les ombres,

Briller les éclairs.

La flâme fillonne  
 L'onde qui bouillonne ;  
 La foudre en carreaux  
 Tombe & se rallume ;  
 La vague mugit :  
 Battu par les flots,  
 Blanchi par l'écume,  
 Le rocher gémit.  
 Jouet de l'orage,  
 Le triste Nocher,  
 Vingt fois au rivage,  
 Tout prêt d'approcher,  
 En vain tend les bras,  
 Dans sa main débile,  
 La rame inutile,  
 Se brise en éclats.

## ENSEMBLE.

Suspends ton tonnerre,  
 Calme ta colere :  
 O ciel ! loin de nous  
 Détournes tes coups.

*La tempête redouble pendant l'Entre-Acte, les Vaisseaux sont agités dans le Port ; on entend au loin plusieurs coups de canon tirés en signe de détresse : peu-à-peu l'orage s'éloigne & le calme succede à la tourmente.*

Fin du premier Acte.



ACTE



## A C T E II.

## SCENE PREMIERE.

TOINETTE, *seule.*

A R I E T T E.

**L**E ciel enfin est plus serein,  
 Les vens rentrent dans le silence,  
 Et déjà la douce espérance  
 A dissipé notre chagrin.  
 Le Soleil darde ses rayons,  
 Les troupeaux séchent leurs toisons,  
 Les oiseaux étendent leurs ailes;  
 Dans les cœurs la joie étincelle,  
 Et le bruit effrayant des flots,  
 Fait place aux chants des Matelots.

## SCENE II.

TOINON, TOINETTE.

TOINON.

Toinette? Toinette?

TOINETTE.

Eh bien.

TOI-

TOINON.

Ah ! mon pere ne demande pas mieux ; il a appris la fortune du tien & il va venir le trouver comme de raison... Qu'ils sont drôles avec leur argent ! est-ce que tu m'aimes davantage depuis que tu es riche ?

TOINETTE.

Oui , mon ami ; depuis que je fais que je te possède.

TOINON.

Et moi tout de même , je ne sens que mon bonheur.

TOINETTE.

Et le mien , Monsieur.

TOINON.

N'est-ce pas de même : pouvons-nous le goûter l'un sans l'autre.

ARIETTE.

Satisfaits par nos seuls desirs',  
Occupés de notre tendresse ,  
Nos trésors seront nos plaisirs ,  
Et notre amour notre richesse.  
Ma loi fera ta volonté,  
Ton bonheur sera mon étude,  
Et mon cœur toujours enchanté,  
Sçaura trouver dans l'habitude  
Les charmes de la nouveauté.

SCE-

## SCENE III.

ANTOINE, *Les Acteurs précédens.*

ANTOINE.

Allons , courage , mes enfans , réjouissez-vous.

TOINETTE.

Nous n'avons pas besoin de votre permission.

TOINON.

Ni de votre présence.

ANTOINE.

Ah , ah ! peut-être , peut-être. Oh que si , oh que si : par exemple , si je vous apprenais que le vaisseau du pere la Roche vient de périr à la vue du Port.

TOINETTE.

Serait-il possible !

ANTOINE.

Très-possible.

TOINON.

Quel malheur !

ANTOINE.

Oh ! ce n'est pas tout, vous pouvez aller trouver votre pere qu'on vient de mener en prison.

TOINETTE.

O ciel!

TOI-

TOINON.

En prison!.. Si j'avais été là...

ANTOINE.

C'est seulement pour lui apprendre à tenir sa parole.

TOINON.

Ah! mon oncle.

TOINETTE.

Ah! Monsieur Antoine.

ANTOINE.

Ah! mon oncle... Ah! Monsieur Antoine, vous ne parliez pas comme cela tout-à-l'heure, chacun a son tour.

TRIO.

TOINON. Hélas! voyez couler nos pleurs.

TOINETTE. Que la pitié vous intéresse,  
Soyez sensible à nos malheurs.

ANTOINE. La pitié n'est qu'une faiblesse,  
Vous avez ri de mon ardeur  
Et badiné de ma tendresse.

TOINON. Soyez sensible à nos malheurs.

TOINETTE. Que la pitié vous intéresse;  
Hélas! voyez couler nos pleurs.

ANTOINE. La pitié n'est qu'une faiblesse,  
Vous avez endurci mon cœur.

TOINON.

Levez-vous Toinette, nos prieres seraient inutiles.

C

TOI-

TOINETTE.

Nous ne pourrons rien obtenir.

TOINON.

N'espérez pas de le rendre sensible; c'est un  
cœur de fer... Allez consoler votre pere & reposez-  
vous sur moi. *(Il sort.)*

ANTOINE.

Oui, voilà une belle protection.

## SCENE IV.

TOINETTE, ANTOINE.

TOINETTE.

**J**E n'ai donc rien à espérer de votre bonté, mon  
cher Monsieur Antoine.

ANTOINE.

Ah! ma bonté... ma bonté, mon cher Mon-  
sieur Antoine.

TOINETTE.

Vous voulez donc que je meure de chagrin.

ANTOINE.

Non, je veux être payé: cela est juste, je crois?

TOINETTE.

Vous ne rendrez pas la liberté à mon pere.

AN-

## ANTOINE.

Il ne tenait qu'à vous ; c'est vous qui m'y avez contraint. (*Toinette sort en pleurant.*) Nous avons bien fait de tenir bon ; il faut à présent avoir mon argent & la fille pour les intérêts ; je leur apprendrai à se moquer de moi.

## ARIETTE.

D'une ingrante qui nous offense,  
Que le repentir soit le prix,  
Que le plaisir de la vengeance  
Nous console de ses mépris ;  
Plus on jouit, plus il augmente,  
Jamais le tems ne l'affaiblit :  
Celui d'aimer d'abord enchante,  
Mais bien-tôt il s'évanouit.

## SCENE V.

## ANTOINE, UN BAS OFFICIER

*du Capitaine Sabord.*

## L'OFFICIER.

NE pourriez-vous pas m'enseigner un nommé Antoine Bertrand.

## ANTOINE.

C'est moi-même.

L'OFFICIER *le regarde de la tête aux pieds.*

Vous. (*A part.*) Le Capitaine s'est moqué de moi ; mais ce qui est bon à prendre, est bon à

rendre. (*A Antoine.*) Tant mieux ; vous avez l'air d'un bon homme. Allons , camarade ; le vent est bon , il faut partir.

ANTOINE.

Bon voyage.

L'OFFICIER.

Mais il faut aller chercher votre pacotille ; on fortira du Port à la marée montante.

ANTOINE.

Qu'est-ce donc que vous voulez dire ? Est-ce que vous avez trop bu d'un coup ?

L'OFFICIER.

Encore une fois , n'êtes-vous pas Antoine Bertrand ?

ANTOINE.

Affurément.

L'OFFICIER, *d'un air railleur.*

Affez bien de figure ?

ANTOINE.

Pas mal, à ce qu'on dit... Oui, c'est moi-même.

L'OFFICIER.

Environ vingt-cinq ans ?

ANTOINE.

Quelque chose de plus.

L'OFFICIER.

Taille cinq pieds cinq pouces ?

AN-

ANTOINE.

Quelque chose de moins.

L'OFFICIER.

De grands cheveux chatains ?

ANTOINE.

Je les avais fort beaux.

L'OFFICIER.

Bien pris dans sa taille ?

ANTOINE.

Voilà tout mon portrait ; c'est moi-même, & si cette Toinette me refuse.

L'OFFICIER.

Engagé pour servir l'espace de trois ans sur le Vaisseau le Foudroyant ?

ANTOINE.

Ce n'est pas moi.

L'OFFICIER.

Allons, point de mauvaises raisons ; il faut marcher.

SCENE VI.

TOINETTE, & les Acteurs précédens.

TOINETTE, à Antoine.

AH ! Monsieur, rendez-lui la liberté.

L'OFFICIER, croyant que c'est à lui.

Cela ne dépend pas de moi.

TOINETTE.

Vous voulez donc qu'il meure en prison ?

L'OFFICIER.

En prison ; cela pourrait bien lui arriver.

ANTOINE, à Toinette.

Tout ce que vous dites là &amp; rien c'est la même chose.

L'OFFICIER, *le prenant par le bras, leve la canne.*

Où-dà. Allons, marche, tout-à-l'heure.

TOINETTE, *retenant Antoine par l'autre bras.*

Ah ! Monsieur Antoine ; arrêtez un instant, écoutez moi, je vous en conjure. Laissez-vous toucher.

ANTOINE.

Non, le Diable m'emporte.

T R I O.

TOINETTE.	ANTOINE.	L'OFFICIER.
Monsieur Antoine, écoutez donc,	Allez, allez trouver Toinon,	Marchons, marchons, point de façons,
Mon pere gémit en prison.	Eh mais, Monsieur, écoutez donc.	Marchons, point de façons.
Ecoutez donc,	Ce n'est pas moi ;	Point de façons, Point de raisons,
Mon pere gémit en prison.	O ciel, c'est une trahison.	Marchons, point de façons.

*(L'Officier leve la canne.)*

SCE-

## SCENE VII.

SABORD, & les Acteurs précédens.

SABORD.

Quel est donc tout ce carillon ?

L'OFFICIER.

C'est ce coquin qui ne veut pas marcher.

TOINETTE.

Ah ! Monsieur le Capitaine ; si vous avez quelque autorité sur lui...

SABORD.

Moi, point du tout.

L'OFFICIER.

Est-ce que ce n'est pas là celui que vous m'avez dit de conduire au Vaisseau ?

SABORD.

Qui, ça... je n'en voudrais pas pour faire un mouffe ; j'aurais fait là une belle recrue.

TOINETTE.

Engagez le donc je vous prie à faire sortir mon pere de prison.

SABORD.

Comment, vous avez fait mettre votre beau-pere en prison ; voilà un joli gendre... Tenez,

Mlle Toinette, je ne vois gueres d'autre moyen que de l'épouser.

TOINETTE.

Ah ! que je suis malheureuse. Oui, Monsieur Antoine, puisqu'il le faut. Ah ! Toinon...

SABORD.

Voilà le pere la Roche.

TOINETTE, *courant se jeter au cou de son pere.*

Ah ! mon pere !

ANTOINE, *à part.*

Comment a-t-il pû faire ?

TOINETTE.

Mais comment, déjà ?

SCENE VIII. & DERNIERE.

LA ROCHE, & les Acteurs précédens.

LA ROCHE.

UNE main généreuse & inconnue me rend la liberté. Ma fille je lui dois le bonheur de te revoir. (*En prenant la main Sabord qu'il soupçonne.*) Mais ne pourrai-je pas avoir celui de la serrer sur mon cœur ? (*Sabord ne répond rien.*) C'est m'enlever la moitié du bienfait, que de me priver de la reconnaissance. . . Ah ! Monsieur !

SA-

SABORD.

D'honneur, ce n'est pas moi. Oh! je n'y aurais pas tant fait de façons.

TOINETTE, à Toinon, qui paraît.

Ah! mon cher ami, venez donc vite. (*Elle le prend par la main, & s'efforce de bâter sa marche qui est lente.*) Eh bien, le voilà; vous ne le voyez donc pas?..

SABORD, à Toinon.

Ah! mon camarade, te voilà. Allons, il faut se disposer à partir.

TOINETTE.

Comment?

TOINON.

Oui, ma chere Toinette. Voyant que j'étais obligé de renoncer à vous, je n'ai pu me résoudre à rester dans le pays pour vous voir la femme de mon Oncle, & je me suis engagé avec le Capitaine Sabord.

SABORD.

Quoi? C'est-là votre neveu?

ANTOINE.

Lui-même, pour lequel on voulait me faire marcher, apparemment.

SABORD.

J'en suis charmé, j'en aurai soin; il a l'air d'un brave garçon, & quoi qu'il m'ait coûté cent pistoles...

LA ROCHE, *vivement.*

Il vous a coûté cent pistoles?

SABORD.

Assurément.

LA ROCHE.

Ah! Toinon... Ah! mon fils... & tu ne me dis rien.

TOINON.

Je n'en suis pas moins charmé de vous voir libre, & de pouvoir vous embrasser avant que de partir.

LA ROCHE.

Et celui à qui je dois cette liberté, vous ne le connaissez pas?

TOINON.

Je voudrais pouvoir vous le nommer.

LA ROCHE.

Eh bien, je vais moi le faire connaître, ce ne peut être que le Capitaine Sabord; vous ne voudriez pas mon fils que je fusse redevable d'un si grand

grand service à un étranger, tandis que vous pouvez me le rendre. Prêtez-moi les cent pistoles qu'il a payées pour moi... Vous me refusez...

TOINON.

Je ne les ai plus.

LA ROCHE, *avec transport.*

Ma fille, il ne les a plus...

*(Il le serre contre son sein.)*

ANTOINE.

C'est moi qui ai fait mettre votre pere en prison; ainsi ce ne peut être que par mes ordres qu'il en est sorti. *(A Toinette.)* Ce n'est qu'une feinte, je les avois donnés secretement.

TOINON, *avec indignation.*

Vous, mon oncle...

SABORD.

Plus de mystere, mon ami; la vérité t'a trahi. Et vous, Toinette, vous voilà dispensée de la promesse que vous aviez faite d'épouser cet homme là.

LA ROCHE.

Et toi, ma fille, aussi.

TOINETTE.

Je n'ai fait que mon devoir.

LA

LA ROCHE.

Ah ! mon cœur succombe sous le poids de l'amour & de la reconnaissance.

SABORD.

Je le crois bien , moi qui ne suis pas tendre ; ils me touchent le cœur. Permettez , charmante Toinette , que je vous fasse mon petit présent de nocce. (*Il lui remet l'engagement de Toinon.*) Ce n'est plus à moi , c'est maintenant à elle que vous appartenez.

TOINETTE.

Puis-je refuser un si beau présent. (*A Toinon.*) Mais votre pere ne voudra plus , à présent que nous sommes pauvres.

LA ROCHE.

Comment , pauvres ; tu ne fais donc pas ? . . ô ciel , je suis comblé de tant de bien à la fois , qu'ils échappent à mon esprit , & que mon cœur ne peut les contenir. Oui , ma fille , tous nos vœux sont comblés. La première personne que j'ai rencontrée en sortant de la prison , c'est le Capitaine Bon-retour.

SABORD.

Nous venons de le voir périr.

LA ROCHE.

Voilà ce qui a causé votre erreur ; il étoit à Cadix , comme vous savez , occupé à faire radouber

ber la belle Marguerite ; il y a rencontré le Capitaine la Vergue , dont le Vaisseau n'était plus en état de tenir la mer ; il lui a prêté sa frégate avec laquelle nous venons de le voir périr , & lui , a monté le Vaisseau qu'il avait pris sur les ennemis , & avec lequel il vient d'entrer dans le Port.

## ANTOINE.

Le Capitaine la Vergue est péri , ô ciel ; il avait tout mon bien ; je suis perdu , je suis sans ressource , il faut me pendre.

## SABORD.

Je vous le conseille , jusqu'à ce que votre chagrin soit passé.

LA ROCHE, à *Antoine.*

Malgré vos persécutions , je n'oublie point que vous m'avez rendu service. Vous pouvez compter sur moi. (*A Toïnon.*) Et toi , mon fils.





## VAUDEVILLE.

## LA ROCHE.

LA plus vive reconnoissance  
 Me met encor dans l'impuissance  
 De te rendre ce qui t'est dû.  
 Quand l'amitié reste insolvable  
 De payer l'amour est capable,  
 Un bienfait n'est jamais perdu.

## TOINETTE.

L'amour, l'amitié, la nature  
 Vont s'acquitter avec usure,  
 Et te rendre ce qui t'est dû;  
 Ce n'est pas la main de Toinette,  
 C'est son cœur qui paiera la dette;  
 Avec l'Amour rien n'est perdu. (bis.)

## TOINON.

Vous qui croyez qu'un cœur volage  
 De votre épouse est le partage,  
 Mari soyez plus assidu,  
 Montrez même ardeur, même zèle,  
 Elle fera toujours fidelle.  
 Avec l'Amour rien n'est perdu. (bis.)

## SABORD.

Lorsque je rencontre un Corsaire,  
Et qu'il me déclare la guerre,  
Bon, ce n'est qu'un prêté rendu ;  
S'il me détache une volée,  
Je vous lui lâche une bordée,  
Avec Sabord rien n'est perdu. *(bis.)*

## AU PARTERRE.

Souvent un Censeur trop sévère,  
Décourage plus qu'il n'éclaire  
Un Auteur timide éperdu ;  
Mais l'indulgence accroit son zèle,  
Le sentiment le renouvelle ;  
Un bienfait n'est jamais perdu. *(bis.)*

FIN.





# ZEMIRE ET AZOR,

COMEDIE - BALLET,

EN VERS ET EN QUATRE ACTES;

MÊLÉE DE CHANTS ET DE DANSES;

Par Mr. MARMONTEL,

*De l'Académie Française.*

La Musique est de Mr. GRETRI.

*Représentée sur le Théâtre de la Cour, par  
les Comédiens François ordinaires du Roi,  
le  
Septembre 1772.*



---

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,  
Imprimeur-Libraire.

---

M. DCC. LXXII.

*Avec Permission du Roi.*

---

---

ACTEURS.

AZOR, *Prince Persan, Roi de Kamir, d'abord  
sous une forme effrayante.*

SANDER, *Persan, Négociant d'Ormus.*

ALI, *Esclave de Sander.*

ZEMIRE, }

FATME', } *Filles de Sander.*

LISBE', }

UNE FÉE.

TROUPES DE GÉNIES ET DE FÉES.

*La Scene est en Perse, alternativement dans un  
Palais de Fée, & dans une Maison de Campagne  
très-simple, sur le Golfe d'Ormus.*

---

*Représentée devant Sa Majesté, à Fontainebleau,  
le 9 Novembre 1771, & sur le Théâtre de  
la Comédie Italienne, le Lundi 16 Décembre  
suivant.*





ZEMIRE ET AZOR,  
COMEDIE - BALLET.



ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.  
SANDER, ALI.

SANDER.

Quelle étrange aventure ! un palais éclairé,  
Meublé, richement décoré,  
Où je ne rencontre personne !

ALI, *avec frayeur.*

Monsieur, délogeons prudemment.  
Il n'y fait pas bon: je soupçonne...

SANDER.

Quoi donc ?

ALI.

Que tout ceci n'est qu'un enchantement.

A 2

SAN-

S A N D E R.

Un enchantement soit. Au milieu d'un orage,  
 La nuit, dans un bois ténébreux,  
 Nous sommes encor trop heureux  
 De trouver cet asyle.

A L I.

Auriez-vous le courage  
 D'y passer la nuit ?

S A N D E R.

Pourquoi non ?

A L I.

Monsieur, prenez-y garde.

S A N D E R.

Bon !

Qu'as-tu peur ? Si quelqu'un dans ce palais habite,  
 Il nous y reçoit assez bien.

A L I.

Et si c'est un Génie ?

S A N D E R.

Hé bien ?

A L I.

Croyez-moi, partons au plus vite.

A I R.

L'orage va cesser. (\*)

Déjà les vents s'apaisent :

Les voilà qui se taisent.

Partons sans balancer.

Ce n'est plus rien, rien qu'un nuage,

Dont le ciel se dégage.

Cela ne peut durer ;

Le temps va s'éclairer.

Vos

---

(\*) L'accompagnement contrarie les paroles.

Vos filles vont passer  
 La nuit à vous attendre ;  
 La frayeur va les prendre ;  
 Pourquoi les délaïsser ?  
 Vous les aimez d'amour si tendre !  
 Pourquoi , pourquoi les délaïsser ?

L'orage va cesser , &c.

S A N D E R.

Que dis-tu ? l'orage redouble.

A L I, *à part.*

Il a raison.

S A N D E R.

Comment retrouver mon chemin ?

A L I, *vivement.*

Je vous menerai par la main.

S A N D E R.

Nous sommes bien : passons ici la nuit sans trouble.

A L I, *avec frayeur.*

Sans trouble !

S A N D E R.

Au point du jour nous partirons demain.

AIR.

Le malheur me rend intrépide.  
 J'ai tout perdu ; je ne crains rien.  
 Et pourquoi serois-je timide ?  
 Pour moi la vie est-elle un bien ?  
 Je suis tombé de l'opulence  
 Dans la misère & dans l'oubli.  
 Un vaisseau, ma seule espérance ,  
 Dans les flots est enseveli.

Le malheur, &c.

A 3

ALI.

A L I.

Ho! moi, qui n'eus jamais d'autre bien que la vie,  
Je n'aime point à l'exposer.

S A N D E R.

Allons, laisse-moi reposer;  
Et dors, si tu le peux.

A L I.

Je n'en ai nulle envie.  
Dormir chez des esprits! & fans avoir soupé!..  
(*Une table servie paroît au milieu du Salon.*)  
O ciel!

S A N D E R.]

Qu'est-ce?

A L I.

Monsieur! une table servie!

S A N D E R.

Tu vois: de nos besoins quelqu'un s'est occupé.

A L I, *tremblant.*

Oui, quelqu'un!

S A N D E R.

Mets-toi là.

A L I.

Vous mangerez?

S A N D E R.

Sans doute.

Notre hôte est magnifique: il ne ménage rien.

A L I, *en élevant la voix.*

A ce Seigneur-là rien ne coûte.

*(plus bas.)*

Il faut que j'en dise du bien;

Car il est là qui nous écoute.

SAN-

S A N D E R.

Voilà des mets fort délicats.

A L I.

Ah! si je l'oseis, quel repas!

S A N D E R.

Ose, crois-moi.

A L I.

Voyons. *(Il mange.)*

S A N D E R.

Quoi! du vin!

A L I, *avec joie.*

Du vin!

S A N D E R.

Goûte.

A L I.

Pour celui-ci, je n'y tiens pas.

S A N D E R.

Ta main tremble?

A L I.

Ah Monsieur! cette liqueur vermeille

N'est peut-être qu'un poison lent.

Mais n'importe. *(Il boit.)* Il est excellent;

Et duffai-je en mourir; j'en boirai ma bouteille.

S A N D E R.

Hé bien? Comment te trouves-tu?

A L I.

De cet élixir la vertu

Petit à petit me soulage.

De fatigue & d'effroi j'étois presque abbatu;

A 4

Mais

8 ZEMIRE ET AZOR,

Mais je sens revenir ma force & mon courage.

*(Il boit.)*

Encore un petit coup. Ah ! le charmant breuvage.

AIR.

Les esprits, dont on nous fait peur,  
Sont les meilleures gens du monde.

Voyez comme ici tout abonde.

Quel bon soupé ! quelle liqueur !

Ah ! quelle liqueur !

Les esprits, dont on nous fait peur,  
Sont les meilleures gens du monde.

On n'en parle que par envie :

Moquons-nous de ces contes vains.

Pour moi, j'en ai l'ame ravie :

Je ne veux pas d'autres voisins.

Avec eux je passe ma vie,

S'ils ont toujours d'aussi bons vins.

Les esprits, &c.

S A N D E R.

Ali, pour le coup, est un homme :

Il ne craint rien.

A L I.

Ho ! rien du tout.

A présent je vais faire un somme.

*(Il se jette sur un siège.)*

S A N D E R.

Voyons quel temps il fait.

A L I, *en s'endormant.*

J'aurois dormi debout.

D U O.

S A N D E R.

Le temps est beau.

ALI.

COMEDIE-BALLET. 9

A L I.

J'en suis bien aise.

S A N D E R.

Ali!

A L I.

Je dors.

S A N D E R.

Il faut partir.

A L I.

Quand j'ai bien bu , ne vous déplaife,  
Je veux dormir.

S A N D E R.

Il faut partir.

Tu dormiras plus à ton aise,  
Quand nous ferons rendus chez moi.

A L I.

Je dors si bien sur une chaife!

On est ici comme chez soi.

S A N D E R.

Le jour se leve.

A L I.

Qu'il se couche.

S A N D E R.

Ali, fans toi je m'en irai.

A L I.

Partez fans moi : je vous suivrai.

S A N D E R.

Et si quelque bête farouche

Vient t'attaquer ?

A L I.

Je n'ai pas peur.

S A N D E R.

Ce vin t'a donné du cœur.

A L I.

Ce bon vin m'a donné du cœur.

A 5

SAN-

10 ZEMIRE ET AZOR,

S A N D E R.

Allons , ma famille m'attend.  
Lève-toi, je l'ordonne ; & partons à l'instant.

A L I.

Ah ! laissez-m'en du moins prendre encore une dose.  
(*Il boit.*)

S A N D E R.

Je veux , en quittant ce beau lieu,  
Avoir de ce prodige un témoin qui dépose.  
Ma petite Zemire , en me disant adieu ,  
Ne m'a demandé qu'une rose ;  
Je vais de ce rosier en cueillir une.  
(*Il approche d'un rosier, qui est sur une console, & il en cueille une rose.*)

---

S C E N E II.

AZOR, SANDER, ALI.

AZOR, *sous une forme effrayante.*

Hola !

A L I, *tremblant.*

Ciel !

S A N D E R.

Que vois-je ?

A Z O R.

Que fais-tu là ?

Et pourquoi me prendre mes roses ?

S A N D E R.

Pardon. Je ne voyois aucun mal à cela ;

Et

Et libéral en toutes choses ,  
Je ne te crois point jaloux de ces fleurs-là.

A Z O R.

Téméraire, ingrat , je te donne  
L'asyle, un bon soupé, le meilleur vin que j'ai ;  
Et tu veux que je te pardonne  
De me voler mes fleurs ! non, je serai vengé.  
Tu vas mourir.

S A N D E R.

Tu peux disposer de ma vie ;  
Je ne la plains , ni ne défends  
Des jours si peu dignes d'envie.  
Je n'ai regret qu'à mes enfants.

A Z O R.

De trois filles, dit-on, le destin t'a fait pere ?

S A N D E R.

Hélas ! ce qui me désespere,  
C'est de les laisser sans appui.

A L I.

Ah ! vous auriez pitié de lui,  
Si vous sçaviez combien ses trois filles sont belles.

S A N D E R.

Je viens d'Ormus. J'allois y sçavoir des nouvelles  
D'un vaisseau, mon dernier espoir.  
Mes filles, croyant me revoir  
Dans l'opulence, l'une d'elles,  
A mon départ me demanda  
Des rubans, l'autre des dentelles ;  
Mais la plus jeune leur céda  
Toutes ces riches bagatelles ;

Et

Et d'un air tendre & caressant,  
 Elle me dit en m'embrassant :  
 „ Je ne veux qu'une Rose : elle me fera chere,  
 „ Plus que le don le plus brillant ;  
 „ Et je dirai, c'est à moi que mon pere  
 „ Daignoit penser en la cueillant.“

AIR.

La pauvre enfant ne sçavoit pas  
 Qu'elle demandoit mon trépas.  
 Cachez lui bien que cette rose  
 Est la cause  
 De mon malheur.

Ah ! pour elle quelle douleur !  
 Sa tendresse  
 Qui me presse

De revenir dans ses bras,  
 Me rappelle ma promesse.  
 Ah ! pauvre enfant, tu ne sçais pas  
 Que tu demandes mon trépas.

A Z O R.

J'ai l'ame assez compatissante  
 Pour me laisser fléchir. Mais il faut que, pour toi,  
 L'une de tes filles consente  
 A venir se donner à moi.

S A N D E R.

Moi ! te livrer ma fille !

A Z O R.

Il faut me le promettre,  
 Ou sur l'heure!..

A L I.

Il est le plus fort ;  
 Et c'est à nous de nous soumettre.

SAN-

S A N D E R.

Cruel ! pour une fleur !

A Z O R.

Et sçais-tu si mon fort  
Ne tient pas à ces fleurs, qu'un charme a fait éclore ?

S A N D E R, *à part.*

Non, j'aime mieux mourir que d'exposer leurs jours.  
Mais je veux les revoir, les embrasser encore.

A Z O R.

Hé bien ?

A L I, *bas à Sander.*

Promettez-lui toujours.

S A N D E R.

Malgré le fort qui nous menace.  
J'en donne ma parole, & je te la tiendrai :  
Une d'elles prendra ma place,  
Ou moi-même je reviendrai.

A Z O R.

Voilà qui nous reconcilie.

Reprends cette fleur.

S A N D E R.

Moi !

A Z O R.

Reprends-là : je le veux,  
Et qu'elle soit pour tous les deux  
Le garant mutuel de la foi qui nous lie.

A I R.

Ne va pas me tromper.  
Ne crois pas m'échaper,  
Sur la terre & sur l'onde  
Ma puissance s'étend ;

Et

Et jusqu'au bout du monde  
 Ma vengeance t'attend.  
 Compte sur mes largesses,  
 Si tu me satisfais ;  
 Sois sûr que mes bienfaits  
 Passeront mes promesses,  
 Que pour toi mes richesses  
 Ne tariront jamais ;  
 Mais !

Ne va pas me tromper, &c.

Choisis, ou ma colere, ou ma reconnoissance.

S A N D E R.

Je redoute moins ta puissance  
 Que je ne respecte ma foi.

A Z O R.

Prends-y bien garde. Allons, suis-moi :  
 Je vais t'abrèger le voyage ;  
 Et dans l'instant même, un nuage  
 Va te porter d'ici chez toi.

A L I, *tremblant.*

Un nuage ! Ah ! permettez...

A Z O R.

Quoi ?

A L I.

Que je m'en aille à pied.

A Z O R.

Pourquoi donc ?

A L I.

Mon usage  
 N'est pas d'aller sur un nuage.

AZOR.

A Z O R.

Aimerois-tu mieux un dragon ?

A L I , *avec une frayeur plus vive.*

Ho ! non. Pour aller de la sorte ,  
Je n'ai pas la tête assez forte.

A Z O R.

Hé bien, tu peux attendre ici ton Maître.

A L I.

Non !

Le nuage d'abord m'a fait peur ; mais n'importe :  
Puisque mon Maître y va, j'y puis aller aussi.

A Z O R.

Viens donc.

A L I.

Si pourtant...

A Z O R,

Point de si.

A L I.

Allons, que le diable m'emporte ;  
Pourvu què ce soit loin d'ici.

*(Symphonie qui exprime le vol du nuage.)*

*(Le Théâtre change, Et représente l'intérieur de la  
maison de Sander.)*

Fin du premier acte.

\* \* \* \* \*

ACTE

S A N D E R.

(à *Fatmé* & à *Lisbé.*) (à *Zémire.*)

Mes enfans , vous pleurez ! &amp; toi, tu me consoles !

Z E M I R E.

Vous même, vous comptiez si peu  
Sur des espérances frivoles !

Nous en avons encore assez, de votre aveu.

Pour être heureux il faut si peu de chose !

L'oïseau des bois comme nous est sans bien ;

Le jour il chante, &amp; la nuit il repose.

Il n'a qu'un nid ; que lui manque-t-il ? rien.

J'ai vu souvent, dans la campagne ,

Le pauvre &amp; joyeux moissonneur

Folâtrer avec sa compagne ,

Et chanter gaîment son bonheur.

Allons, mon pere , allons , courage.

Leur exemple est pour nous une belle leçon !

Ali peut bien lui seul vaquer au labourage ;

Et vous, mes sœurs, &amp; moi, nous ferons la moisson.

N'est-il pas vrai, mes sœurs , qu'un pere qui nous  
aime,

Nous tient lieu de richesse, &amp; suffit à nos vœux ?

L I S B É.

Oui , ma sœur.

F A T M É.

Hélas, oui !

Z E M I R E.

Nous pensons tout de même ;

Ne soyez donc plus malheureux.

S A N D E R.

La pauvre enfant ! qu'elle est touchante !

Sa raison, sa bonté, sa tendresse m'enchanté.

Je me suis souvenu de toi.

Pour

(à Fatmé & à Lisbé.)

Pour vous deux, je n'ai pu... vous en savez la cause.

FATME' ET LISBE'.

Vous êtes trop bon.

SANDER, *aux mêmes.*

Plaignez moi.

Toi, Zemire, tu n'as demandé qu'une rose ;

La voilà.

ZEMIRE.

Vous me ravissez.

SANDER.

Oui, qu'elle te soit chere. (*bas.*) Elle me coûte assez.

ZEMIRE.

AIR.

Rose chérie,

Aimable fleur,

Viens sur mon cœur.

Qu'elle est fleurie !

Ah ! quelle odeur !

Voyez, ma sœur,

Qu'elle est fleurie !

Que ses parfums ont de douceur !

Des mains d'un pere,

Qu'elle m'est chere !

Quoi ! j'occupois mon pere absent !

Ah ! que mon cœur en est reconnoissant !

C'est à moi, c'est à moi que s'adresse,

Cet amour, cet excès de tendresse !

Bonté touchante !

Soin qui m'enchanté !

Bonté touchante !

Don ravissant !

Rose chérie,

Aimable fleur,

Viens sur mon cœur,

Puifer la vie !

Viens du moins mourir sur mon cœur.

S A N D E R.

Vous avez, mes enfans, veillé toute la nuit;

J'ai besoin de repos moi-même.

Venez, embrassez-moi. (*à part.*) Ciel! où m'as-tu réduit!(*Fatmé & Lisbé se retirent; Zemire reste, observant son pere, qui se jette sur un siége, accablé de douleur.*)

S C E N E III.

S A N D E R, A L I, Z E M I R E.

Z E M I R E, *à part.*  
Comme il est affligé!S A N D E R, *l'apercevant.*

Va-t-en.

Z E M I R E.

Non, je vous aime

Plus que ma vie; &amp; je ne puis...

S A N D E R.

Va-t-en. Dans l'état où je suis...

Laisse-moi.

Z E M I R E.

D'ou vous vient cette douleur extrême?

S A N D E R.

Que lui dirai-je? (*haut.*) va, ce n'est rien.

Z E M I R E.

Ce n'est rien!

Non, votre cœur ne peut se dérober au mien.

Avant que d'avoir l'espérance

Que ce vaisseau vous fût rendu,

Vous étiez consolé de le croire perdu.

Aujourd'hui, quelle différence!

Triste,

Triste, abbatu, découragé,  
 Mon pere ! en quel état vous êtes !  
 Dites-moi vos peines secrettes ;  
 Et vous en serez soulagé.  
 Est-ce à votre pauvre petite,  
 Qui vous aime si tendrement,  
 Que ce cœur devoit un moment,  
 Cacher le trouble qui l'agite ?

S A N D E R.

*(Elle s'éloigne.)*

Laisse moi... je l'afflige ; il faut la consoler.  
 Viens, embrasse ton pere avant de t'en aller.

Z E M I R E.

Mon pere !

S A N D E R.

Allons, va-t'en. Va reposer, te dis-je.  
*(Il sort.)*

Z E M I R E, à part.

Non, je le suis. Je veux sçavoir ce qui l'afflige.  
 Son silence me fait trembler.

S C E N E IV.

A L I, *seul.*

J E crois rêver ; je crois être en délire.  
 De ma frayeur je ne suis point remis.  
 Mon pauvre maître ! il a promis ;  
 Et le moyen de s'en dédire ?  
 Voilà pourtant , sans y songer ,  
 Ce que l'on gagne à voyager.

AIR.

Plus de voyage qui me tente.  
 Je veux mourir vieux, si je puis.  
 Je ne serai plus qu'une plante ;  
 Et je prens racine où je suis.  
 Passe encor pour aller sur terre ;  
 C'est un plaisir quand il fait beau.  
 Passe encor pour aller sur l'eau ;  
 Quoique je ne m'y plaïse guère.  
 Mais, voyager sur les nuages ;  
 Et voir là-bas, là-bas, là-bas,  
 La terre s'enfuir sous les pas !  
 Cela dégoûte des voyages.  
 La tête tourne d'y penser.  
 Je ne veux plus recommencer.

## SCÈNE V.

ALI, ZEMIRE.

ZEMIRE.

**A**li, mon cher Ali, dis-moi ce qu'a mon pere.  
 Son silence me désespere.  
 Il mête à ses embrassemens,  
 Des soupirs, des gémissemens  
 Qui remplissent mon cœur des plus vives allarmes.

ALI, à part.

Allons-nous en.

ZEMIRE.

Quoi! tu me fuis!

ALI.

Ho! moi, je ne fçais pas résister à des larmes.

ZEMIRE.

Cher Ali, prens pitié de l'état où je suis.

Daigne

Daigne me confier les peines de ton maître.

Je les adoncrai peut-être ;

Je les calmerai si je puis.

A L I, *à part.*

L'aimable enfant ! quel dommage,

D'être mangée à son âge !

Il n'en feroit qu'un repas.

Z E M I R E.

Que dis-tu là ?

A L I, *à part.*

Non, je gage

Qu'il ne la mangeroit pas.

Ecoutez. Il est sûr que sans votre assistance,

Votre malheureux pere est un homme perdu.

Z E M I R E.

Mon pere ?

A L I.

Il m'a bien défendu

De vous en faire confidence ;

Mais il ne s'agit pas ici de reculer ,

Ni de vous rien dissimuler.

Cette nuit , dans un bois...

S A N D E R, *sans se montrer.*

Ali !

A L I.

Je crois l'entendre.

Oui, c'est lui-même. Allez m'attendre.

Z E M I R E.

Ah ! tu m'en as trop dit , pour ne pas achever.

A L I.

Allez. Je vais vous retrouver.

B 4

SCENE

## SCENE VI.

SANDER, ALI.

SANDER, *à part.*

Plus de repos pour moi. Le trouble qui me presse...

*(à Ali.)*

Tu ne dors pas ?

ALI, *tristement.*

Moi ? non.

SANDER.

Et ces pauvres enfans ?

ALI.

Elles reposent.

SANDER.

Leur tendresse

Me fait un mal !.. je te défens,

Encore une fois, de leur dire

Où je vais, ni quel est le malheur qui m'attend.

ALI.

Quoi ! vous allez !..

SANDER.

Ce soir.

ALI.

Cela presse-t-il tant ?

SANDER.

Une table, je veux écrire.

Laisse-moi !

SCENE

## SCENE VII.

SANDER, *seul.*

JE suis si troublé!..

Du poids de ma douleur je me sens accablé.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

*(Il écrit.)*

Je vais faire encore un voyage,  
 Bien long peut-être!.. ô! vous, que je laisse au milieu  
 Des écueils de votre âge,  
 Veille sur vous le ciel!... jouissez en ce lieu  
 Des douceurs d'une vie obscure, honnête & sage...  
 Aimez-vous, aimez-moi. Je vous embrasse. Adieu.

Me voilà plus tranquille. Il faut que je dépose  
 Cette lettre en main sûre. Ah!.. mais il repose.

Ce soir, avant que de partir,

Il suffira que je la laisse.

Je suis abbatu de foiblesse;

Et je sens, malgré moi, mes yeux s'appesantir.

*(Il sort.)*

## SCENE VIII.

ZEMIRE, ALI.

DUO.

ZEMIRE.

JE veux le voir; je veux lui dire  
 Que c'est à moi de m'offrir au trépas.

ALI.

Ah! Zemire,

Parlez plus bas.

Il vous entend: parlez plus bas.

Que j'ai mal fait de vous le dire!

B 5

Voilà,

Voilà , voilà comme je suis :  
Je veux me taire & je ne puis.

Z E M I R E.

Que pour moi mon pere expire !  
Non , je ne le souffrirai pas.  
Je veux le voir ; je veux lui dire,  
Que c'est à moi de m'offrir au trépas.

A L I.

Ah ! Zemire ,

Parlez plus bas.

Il vous entend : parlez plus bas.  
Il veut partir sans vous le dire.

Z E M I R E.

Sans me le dire , il veut partir !  
Non , non , je n'y puis consentir.

Je veux le voir ;  
C'est mon devoir.

A L I.

Vous l'allez voir  
Au désespoir.

Z E M I R E.

Hé bien , sois mon guide toi-même.  
Vers ce Palais conduis mes pas.

A L I.

Qui ? moi ! vous mener au trépas !  
Trahir un pere qui vous aime ?  
Non , non.

Z E M I R E.

Cruel ! ne vois-tu pas  
Que je le dérobe au trépas ?  
Veux-tu le voir périr lui-même ?

A L I.

Non , non , non , non , je n'irai pas.

( *A part.* )

Et je tremble aussi pour moi-même.

Z E M I R E.

Cher Ali ! mon pere repose :  
C'est le moment : conduis mes pas.

ALI

A L I.

Non, non, je n'ai garde; (*à part.*) & pour cause.

Z E M I R E.

De son malheur je suis la cause.

Je dois le sauver du trépas.

A L I.

Non, non, non, non, je n'irai pas.

Z E M I R E.

Tu n'as jamais aimé ton Maître.

A L I.

Je l'aime, hélas ! il le sçait bien.

Z E M I R E.

Si tu l'aimes, fais-le connoître.

Le temps nous presse ; vien.

A L I.

Non.

Z E M I R E.

Vien.

A L I.

Je n'entens rien.

Z E M I R E.

A tes genoux

Que j'embrasse. . . .

A L I.

Ah ! de grace !

Levez-vous.

(*A part.*) Ma foiblesse va me prendre.

Z E M I R E.

A mes pleurs il faut te rendre.

Si nous tardons, il est perdu.

A L I.

(*A part.*) Je m'attendris ; je suis rendu.

(*Le Théâtre change & représente le Salon du Palais d'Azor.*)

Fin du second Acte.

ACTE



A C T E III.

---

SCENE PREMIERE.

A Z O R, *seul.*

**C**ruelle Fée, abrège ou ma vie, ou ma peine.  
 Tu m'avois donné la beauté ;  
 De ce don je fus trop flatté ;  
 Mais hélas ! est-ce un crime à mériter ta haine ?  
 Qu'exige de moi ta rigueur ?  
 Sous ces traits tu veux que l'on m'aime ;  
 Et le charme est détruit , si , malgré ma laideur ,  
 Je puis toucher un jeune cœur ;  
 Mais peux-tu l'espérer toi-même ?  
 Pour commander aux élémens ,  
 Tu m'as bien donné ta puissance ;  
 Mais les cœurs ne sont pas sous ton obéissance ;  
 L'amour est au-dessus de tes enchantemens.

AIR.

Ah ! quel tourment d'être sensible,  
 D'avoir un cœur fait pour l'amour ;  
 Sans que jamais il soit possible  
 De se voir aimer à son tour !  
 Je porte avec moi l'épouvante,  
 Et je ne répans que l'effroi.  
 La beauté timide & tremblante,  
 S'allarme & s'enfuit devant moi.

Ah ! quel tourment, &c.

Ce bon pere , à qui je commande  
 De me livrer sa fille, aura-t-il la rigueur  
 De m'obéir ? pour moi c'est un nouveau malheur ,  
 S'il

S'il fait ce que je lui demande.  
 J'aimerai ; mais puis-je à mon tour  
 Me faire aimer par la contrainte ?  
 La haine obéit à la crainte ;  
 L'amour n'obéit qu'à l'amour.  
 Que vois-je ? une jeune personne  
 Qui s'avance vers ce palais.

(Vivement.)

Je reconnois son guide : oui, c'est lui. Si j'allois  
 Au devant d'elle ? non... je brûle & je frissonne.

Cachons-nous ; tâchons de sçavoir  
 A quels plaisirs elle est sensible ;  
 Et que son cœur, s'il est possible,  
 Se rassure, avant de me voir.

(Il sort.)

SCENE II.

ALI, ZEMIRE.

ALI.  
 Vous voilà ; je me sauve : adieu.

ZEMIRE.

Quoi !

ALI, trouvant les portes fermées.

Misérable !

C'est fait de moi, tout est fermé.

ZEMIRE.

Ali, je te vois allarmé !

ALI, à haute voix.

Allons, rendons-nous favorable

L'hôte charmant qui nous reçoit ;

Avec

Avec plaisir chez lui sans doute il me revoit,  
Puisqu'il a la bonté de vouloir que j'y reste.

*(bas.)*

Pourquoi suis-je venu? complaisance funeste!

Z E M I R E.

Il est donc bien hideux? bien effroyable?

A L I, *à haute voix.*

Non!

Z E M I R E.

Tu me l'as dit.

A L I, *de même.*

Moi? dieu m'en garde!

On le croiroit d'abord; mais plus on le regarde...  
Il a l'air noble; il est bien fait, dans sa façon.

Je n'ai pas trop vu son visage;

Mais il est jeune, il est galant:

On a toujours assez de quoi plaire à son âge.

Du reste, il est riche, opulent;

Il aime le bon vin: c'est d'un heureux présage,

Car toujours un buveur a le cœur excellent.

Courage! allons, Mademoiselle,

Vous l'appriivoiserez: vous êtes jeune & belle.

Tenez-vous droite en le voyant;

Faites-lui bien la révérence;

Et de le trouver effrayant

Gardez-vous d'avoir l'apparence:

Cela ne seroit pas honnête. Il vous dira...

Que sçais-je? ce qu'il lui plaira.

Répondez-lui d'un air... là... d'un ton qui le touche:

*(bas.)* Car il est tant soit peu farouche.

Mais sur-tout foyez mon appui;

Et de me dévorer s'il avoit quelque envie,

Dites-

Dites-lui que j'aime la vie ;  
Et faites bien valoir ce que j'ai fait pour lui.

Z E M I R E.

Sera-t-il long-temps invisible ?

A L I.

Ho ! non.

Z E M I R E.

Dans son Palais tout me semble paisible.

Vois ces livres , ce clavecin.

A L I.

Oui, de galanterie avec vous il se pique.

Z E M I R E.

On diroit qu'il a sçu que j'aime la musique ,  
Et qu'il veut m'amuser.

A L I.

Vraiment ! c'est son dessein.

Z E M I R E.

Que vois-je ? Ali , tiens, tu sçais lire ;

Vois : *Appartement de Zemire.* (\*)

C'est donc là qu'il veut me loger ?

Ouvre.

A L I, *avec frayeur.*

Moi ! c'est chez vous, Madame ; ouvrez vous-même.

Z E M I R E, *elle ouvre.*

Quel éclat , cher Ali ! quelle richesse extrême !

A L I.

Il ne veut pas vous égorger.

DUO.

---

(\*) Ces mots sont écrits sur une porte.

D U O.

ZEMIRE.

Rassure mon pere ;  
 Dis-lui qu'on n'a pas  
 Résolu mon trépas.  
 Console mon pere ;  
 Dis-lui que j'espere  
 Me revoir dans ses bras.  
 Si dans son asyle  
 Je le sçais tranquille ,  
 Je suis sans effroi.  
 Je dis en moi-même :  
 Il respire, il m'aime ;  
 C'est assez pour moi.

C'est assez qu'il vive.  
 Qu'il oublie, hélas !  
 La pauvre captive,  
 La pauvre captive.  
 Ne s'en plaindra pas.

ALI, *cherchant à s'échaper.*

Oui, mais comment faire ?  
 On arrête mes pas.  
 Ne le voyez-vous pas ?  
 Hélas pour vous plaire  
 Je me vois dans ces lacs.

Dans notre humble asyle,  
 J'étois si tranquille !  
 J'étois sans effroi.  
 Celui qui vous aime,  
 Ne peut-il de même  
 Vous aimer sans moi ?  
 Que veut-il de moi ?  
 Ne peut-il vous aimer sans  
 moi ?  
 Soyez sa captive.  
 Pourvu que je vive  
 Je ne m'en plains pas.

A Z O R, *sans se montrer.*

Esclave, éloigne-toi. Laisse-la dans ces lieux.

*(Les portes s'ouvrent.)*A L I, *en s'enfuyant.*

Ah ! je ne demande pas mieux.

## SCENE III.

ZEMIRE, *seule.*

ME voilà seule... allons. Il va venir. Qu'il vienne...  
 Le cœur me bat.. Hé bien ? quelle peur est la mienne ?  
 Mon pere n'est plus en danger :  
 Je ne crains plus que pour moi-même.  
 Le ciel protégera l'innocence qu'il aime.  
 J'ai rempli mon devoir ; & mon fort peut changer.

SCENE

SCENE IV.

ZEMIRE, TROUPE DE GÉNIES.

*Danse de Génies, qui rendent hommage à Zemire.*

ZEMIRE.

Mais quelle Cour brillante autour de moi s'empresse?

Est-ce à moi que cela s'adresse?

Sur ce trône de fleurs voudroit-on m'élever?

En vérité, je crois rêver.

*(Les Génies des Arts font la cour à Zemire.)*

SCENE V.

ZEMIRE, AZOR.

ZEMIRE, tombant évanouie dans les bras des Fées.

O ciel!

AZOR.

De ma laideur, effet inévitable!

Zemire! ah! revenez de ce mortel effroi.

Je parois à vos yeux un monstre épouvantable:

D'un pouvoir ennemi telle est l'injuste loi;

Mais hélas! sous ces traits, s'il vous étoit possible

De lire dans mon cœur! il est tendre & sensible.

Ne me regardez pas, Zemire; écoutez-moi.

*(Il fait signe aux Génies & aux Fées de s'éloigner.)*

ZEMIRE.

Tous mes sens sont glacés, à peine je respire.

AZOR, à ses genoux.

Et quelle frayeur vous inspire

Le déplorable Azor, tremblant à vos genoux?

C

ZE

## ZEMIRE ET AZOR,

ZEMIRE, *le regarde.*Ah!.. Je me meurs. Eloignez-vous,  
Si vous ne voulez que j'expire.AZOR, *se releve.*Vivez. C'est à moi d'expirer,  
Si vous refusez de m'entendre.

ZEMIRE.

*(A part.)*

Comme il a l'air craintif! quelle voix douce &amp; tendre!

*(D'un air timide.)*

N'allez-vous pas me dévorer?

AZOR.

Qui? moi! je veux passer ma vie,

A vous plaire, à vous adorer.

De vous faire aucun mal je n'eus jamais l'envie.

ZEMIRE, *se leve.*

Je commence à me rassurer.

AZOR.

AIR.

Du moment qu'on aime,

L'on devient si doux!

Et je suis moi-même

Plus tremblant que vous.

Hé quoi! vous craignez

L'esclave timide

Sur qui vous regnez!

N'ayez plus de peur:

La haine homicide

Est loin de mon cœur.

Du moment, &amp;c.

ZEMIRE, *à part.*

Je ne puis revenir de mon étonnement.

Quelle figure horrible! &amp; quel charmant langage!

Non,

Non , cette voix-là sûrement  
N'annonce pas un cœur sauvage ;  
Et sa laideur sans doute est un enchantement.

A Z O R.

Je suis donc bien épouvantable !

Z E M I R E.

Mais... vous n'êtes pas beau.

A Z O R.

Vous me haïffez ?

Z E M I R E.

Non :

Quand on n'est pas méchant, on n'est point haïffable.

A Z O R.

Et si j'ai sous ces traits un cœur sensible & bon ?

Z E M I R E.

Je vous plaindrai.

A Z O R.

Zemire , il est trop véritable.

Plaiguez-moi : l'on ne peut avoir

Sous des traits plus hideux, un naturel plus tendre,

Z E M I R E.

Hélas ! j'oublie à vous entendre,

La peur que j'avois à vous voir.

A Z O R.

Oui , Zémire, vous êtes reine

De ce palais & de mon cœur.

Parlez , commandez en vainqueur.

Ici tout reconnoît votre loi souveraine.

Ici mille innocens plaisirs

Charmeront votre solitude.

Vous avez des talens, & vous aimez l'étude ;

Voilà de quoi sans cesse occuper vos loisirs.

Les beaux arts , la riche nature ,  
Des jardins émaillés des plus vives couleurs,  
Les oiseaux , les fleurs.

Z E M I R E .

Ah ! les fleurs !

A Z O R .

Vous en aimerez la culture.

Si quelquefois , par grace , à vos amusemens ,  
Vous daignez consentir que l'amitié se joigne ,  
Vous lui ferez passer de bienheureux momens !

Si vous voulez qu'elle s'éloigne ,  
Je m'en refuserai les tendres mouvemens.

Z E M I R E .

Mais mon pere ? mes sœurs ?

A Z O R , *vivement.*

Je suis riche ; & j'espère ,

A force de bienfaits , consoler votre pere.

Qu'il forme des souhaits , je les accomplirai :

Je dotterai vos sœurs , je les établirai.

Ils ont perdu leurs biens ; je les en dédommage.

Et ceux dont je les comblerai

Seront encore un foible hommage ,

Trop peu digne de celle à qui je le rendrai.

Z E M I R E .

Mais... vous m'attendrissez on ne peut davantage.

A Z O R .

Ah Zemire !

Z E M I R E .

A vous voir j'accoutume mes yeux.

A Z O R .

Hé bien , commencez donc à vous plaire en ces lieux.  
Vous

Vous chantez, je le sçais, vous chantez à merveille.  
 En parlant, votre voix touche, émeut tous mes sens ;  
 Ah ! quel charme pour mon oreille,  
 D'entendre éclater vos accens !

Z E M I R E.

Si vous desirez que je chante,  
 Je chanterai.

A Z O R.

Quelle bonté touchante !

Z E M I R E.

AIR.

La fauvette avec ses petits,  
 Se croit la Reine du boccage :  
 De leur réveil, par son ramage,  
 Tous les échos font avertis.

Sa naissante famille  
 Autour d'elle faultille,  
 Voltige & prend l'essor ;  
 Rassemblés sous son aîle,  
 De leur amour pour elle,  
 Elle jouit encor.

Mais par malheur  
 Vient l'Oïseleur,  
 Qui lui ravit son espérance.  
 La pauvre mere ! elle ne pense  
 Qu'à son malheur.  
 Tout retentit de sa douleur.

A Z O R.

Vos chants pour moi font une plainte.  
 Hélas ! je ne puis réussir  
 A calmer les regrets dont votre ame est atteinte.  
 Ne puis-je au moins les adoucir ?

Z E M I R E.

Vous le pouvez.

A Z O R.

Comment ? parlez : que faut-il faire ?

Z E M I R E.

Me laisser voir encore &amp; mes sœurs &amp; mon pere.

A Z O R.

Autant que je le puis, je vais vous obéir ;

Et vous m'en punirez peut-être.

Dans un tableau magique ils vont ici paroître ;

Mais si vous approchez , tout va s'évanouir.

## S C E N E VI.

AZOR, ZEMIRE, *sur le Théâtre.*SANDER, FATME', LISBE',  
*dans le Tableau.*

Z E M I R E.

**A**H, mon pere ! ah ! mes sœurs ! .. hélas ! com-  
me il est triste !

Il pleure. Sa douleur résiste

Au soin que leur amour prend de le consoler.

Il me cherche des yeux. Il semble me parler.

Ses bras vers moi semblent s'étendre.

Ah ! si je pouvois y voler !

Si du moins il pouvoit m'entendre !

A Z O R.

Cela n'est pas possible.

Z E M I R E.

Et moi, ne puis-je pas

L'entendre lui-même ?

AZOR.

A Z O R.

Ah, Zemire!

Que me demandez-vous?

Z E M I R E.

A ce que je desire

Vous vous refusez.

A Z O R.

Non. Mais je suis sûr, hélas,

Qu'en vous obéissant je me trahis moi-même.

Leurs plaintes vont me rendre odieux, je le vois;

Mais vous le voulez: je vous aime;

Vous allez entendre leur voix.

*T R I O en sourdine.*

S A N D E R.

Ah! laissez-moi, laissez-moi la pleurer.

A mes regrets laissez-moi me livrer.

F A T M E' E T L I S B E'.

Mon pere, hélas! cessez de la pleurer.

A vos regrets cessez de vous livrer.

S A N D E R.

Qui m'aimera jamais comme elle?

L I S B E'.

Ce fera moi.

F A T M E'.

Ce fera moi.

S A N D E R.

Qui me rendra ce tendre zèle?

L I S B E'.

Ce fera moi.

F A T M E'.

Ce fera moi.

Croyez la voir.

S A N D E R.

Oui , je la voi.

Je crois l'entendre qui m'appelle.

F A T M E' ET L I S B E'.

Nous vous aimons.

S A N D E R.

Je le sçais bien.

Mais ma Zemire !

Ah ! ma Zemire ,

Revien , revien !

Sans toi j'expire.

Revien , revien !

F A T M E' ET L I S B E'.

Sans toi , Zemire ,

Ton pere expire.

Revien , revien !

ZEMIRE, *se précipitant vers le Tableau.*  
Ah , mon pere !

*(Tout disparoit.)*

---

S C E N E VII.

ZEMIRE, AZOR.

ZEMIRE, à Azor.

AH , cruel !

A Z O R.

Je vous l'avois prédit :

Vous même avez détruit le charme.

Z E M I R E.

L'état de mon pere m'alarme.

Laissez-moi l'aller voir.

AZOR.

A Z O R.

Qu'ai-je fait !

Z E M I R E.

Il languit ,

Il s'afflige , il se désespere.

Ah ! laissez-vous toucher par les larmes d'un pere.

A Z O R.

Non, cessez, Zemire, cessez.

Je vous aime; & je meurs si vous m'êtes ravie.

Z E M I R E.

Pour rassurer mon pere & lui rendre la vie ,  
Une heure, un moment , c'est assez.

A Z O R.

Ah ! quel est sur moi votre empire !

Allez, allez le voir, ce pere tant aimé :

Rassurez son cœur alarmé :

Dites-lui que pour vous, que par vous je respire ;

Que je vous suis soumis ; que vous m'avez charmé ;

Mais Zemire , je vous conjure

De revenir.

Z E M I R E.

Je vous le jure.

A Z O R.

Regardez le Soleil près d'achever son tour.

Si je le vois coucher avant votre retour,

Dès ce moment je désespere,

Je finis mon malheureux sort ;

Et vous direz à votre pere :

„ Il n'est plus ; j'ai causé sa mort.“

## ZEMIRE.

Moi! causer votre mort! j'en serois bien fâchée!  
 Non, vous avez tant de bonté,  
 Et mon ame en est si touchée,

(à part.)

Que pour vous... Ah! le fort lui devoit la beauté.

## AZOR.

Il dépendra de vous d'en reparer l'injure.  
 Je vous remets ma vie & ma félicité.

Allez. Si vous êtes parjure,  
 Je ne punirai point votre infidélité.  
 Cet anneau vous rend libre. En le portant, Zemire,  
 Vous n'êtes plus en mon pouvoir;  
 Et je vous le confie.

## ZEMIRE.

O bonté que j'admire!

## AZOR.

Mais si vous voulez me revoir,  
 Quittez-le; & dans l'instant vous me serez rendue.

## ZEMIRE.

Cette confiance m'est due;  
 Et j'en mériterai ce gage, en le quittant.

## AZOR.

Adieu. N'oubliez pas celui qui vous attend.

(Le Théâtre change & représente la Maison de Sander.)

Fin du troisieme acte.

ACTE



A C T E I V.

---

---

SCENE PREMIERE.

S A N D E R , A L I .

SANDER, *assis, & appuyé tristement sur une table.*

Quel malheur est le mien !

A L I , *effrayé.*

Ah Monsieur !

S A N D E R .

Qu'est-ce encore ?

A L I .

Dans l'air...

S A N D E R .

Hé bien, dans l'air ?

A L I .

J'ai vu...

S A N D E R .

Quoi ?

A L I .

Je l'ignore.

AIR.

J'en suis encore tremblant.

C'est comme un char volant,

Ou bien c'est un nuage.

Non, c'est un char brûlant,

Volant

Sur un nuage ;

Je

Je l'ai bien vu ; j'en suis transfé ;  
 J'ai peur qu'il ne descende ici.

A l'équipage  
 Sont attelés

Deux beaux serpents ailés.

De leurs gueules béantes

N'ai-je pas vu les dents ?

Leurs prunelles brûlantes

Sont deux charbons ardents.

J'en suis encor tremblant.

C'est comme un char volant,

Ou bien c'est un nuage.

Non, c'est un char brûlant,

Volant sur un nuage,

Ou bien peut-être ce n'est rien.

Quand on a peur, on n'y voit pas si bien.

S A N D E R.

Et que me fait, à moi, ce char, ou ce nuage ?

A L I.

Ho ! rien. Mais c'est encor là,

Quelqu'un de ces Messieurs-là,

Qui pour son plaisir voyage.

S C E N E II.

ZEMIRE, FATME', LISBE',  
 SANDER, ALI.

FATME', LISBE'.

Voilà ma sœur.

Z E M I R E.

Mon pere !

SAN-

S A N D E R.

Ah! ma fille, est-ce toi?  
Est-ce bien toi que je revoi ?

Z E M I R E.

C'est Azor, c'est lui qui m'envoie.  
Il permet que je vous revoie :  
Il n'a pu me le refuser.  
Je n'ai qu'un moment ; je l'emploie ,  
Mon pere , à vous défabuser.  
Cessez de gémir & de craindre :  
Avec lui je suis moins à plaindre,  
Oui, bien moins que vous ne croyez.  
Il a pour moi , vous le voyez,  
Les soins les plus touchants, l'amitié la plus tendre.  
Il se prive de moi : c'est un pénible effort !  
Et je sens tous les maux qu'il éprouve à m'attendre.

S A N D E R.

Quoi !

Z E M I R E.

Si je différais, je causerois sa mort.  
Ne vous affligez plus, mon pere, sur mon sort.  
Je suis heureuse. Adieu.

S A N D E R, *vivement.*

Ciel! que viens-je d'entendre?  
Ma fille, tu veux me quitter !

Z E M I R E.

J'ai promis ; il m'attend ; & je dois m'acquitter.

S A N D E R.

Cruelle enfant, tu veux abandonner ton pere !  
Tu ne sçais pas les maux que tu m'as fait souffrir.

ZE-

ZEMIRE.

Pour vous sauver j'ai dû m'offrir;  
 Mais au lieu d'un maître sévère,  
 Je trouve un ami généreux.  
 Non, il n'est pas méchant; il n'est que malheureux.

SANDER.

Tu le plains !

ZEMIRE.

Hélas ! il me semble  
 Qu'il n'étoit pas né ce qu'il est.  
 Tenez, quand nous sommes ensemble,  
 On diroit que c'est lui qui tremble;  
 Qu'il est perdu s'il me déplaît.

SANDER.

Doux & timide en apparence,  
 Dans le piège il veut s'engager;  
 Et tu n'en vois pas le danger.

ZEMIRE.

Non, mon pere; j'ai l'assurance  
 Qu'il me chérit de bonne foi.

SANDER.

Ma fille, je sçais mieux que toi  
 Quelle est sa coupable espérance.

ZEMIRE.

Il veut vous combler de bienfaits.

SANDER.

Qu'il garde ses biens que je hais;  
 Et qu'il n'attende rien de ma reconnoissance.  
 Mes biens à moi sont mes enfans.  
 Rien, au prix de leur innocence.

ZEMIRE.

Vous l'outragez, mon pere.

SAN-

S A N D E R.

Et toi, tu le défens!

Quel sentiment pour lui dans ton ame s'éleve?

Z E M I R E.

La pitié.

S A N D E R.

Malheureuse! acheve.

Par ses enchantemens il t'aura sçu toucher.

Il t'intéresse!

Z E M I R E.

Hé oui, mon pere, il m'intéresse.

S A N D E R.

Il aura surpris ta tendresse.

Z E M I R E.

Oui, son sort m'attendrit: je ne puis le cacher.

S A N D E R.

Quoi ce monstre!

Z E M I R E.

Daignez m'entendre, & soyez juge.

Seule, sans appui, sans refuge,

Il me tenoit en son pouvoir.

J'ai desiré de vous revoir;

Il l'a permis: c'est peu: vous allez voir s'il m'aime.

Il me rend libre; il veut lui-même

Que de moi seule ici dépende mon destin.

Il mourra si je l'abandonne;

Et j'en ai le pouvoir; c'est lui qui me le donne:

En voilà le gage certain.

*(Elle lui montre l'anneau.)*

S A N D E R.

Cet anneau?

Z E M I R E.

Cet anneau me rend indépendante.

SAN-

S A N D E R.

Du pouvoir du génie ?

Z E M I R E.

Et de sa volonté.

S A N D E R.

Je respire. Ah, ma fille !

Z E M I R E.

Est-ce de sa bonté

Une preuve assez éclatante ?

S A N D E R.

Ce n'est donc que moi désormais,  
Que peut menacer sa colere ?

Garde-toi de quitter cet anneau.

Z E M I R E.

Quoi, mon pere !

Vous voulez !..

S A N D E R.

Garde toi de le quitter jamais.

Z E M I R E.

Et celui qui m'attend, ce malheureux qui m'aime,  
Je l'aurai donc trahi ? j'aurai fait son malheur ?  
Ah ! plutôt, laissez-moi devoir tout à lui-même.  
S'il est sincere & bon, j'attens tout de son cœur.

S'il est méchant, s'il a pu feindre,

Et s'il a voulu m'éprouver,

Pour vous, en l'offensant, que n'ai-je pas à craindre,  
Mon pere ? & de vos bras s'il venoit m'enlever !

S A N D E R.

Qu'il vienne.

Z E M I R E.

Laissez-moi, laissez-moi vous sauver.

DUO.

D U O.

Z E M I R E.

Ah ! je tremble. Quelles armes  
Opposer à son pouvoir ?

S A N D E R.

Mes pleurs , mes cris sont les armes  
Que j'oppose à son pouvoir.

Z E M I R E.

Non , vous n'avez plus d'espoir ,  
Plus d'espoir que dans mes larmes.

S A N D E R.

La nature au désespoir ,  
S'expose à tout sans alarmes.

Z E M I R E.

Ah ! je tremble. Quelles armes  
Opposer à son pouvoir ?

S A N D E R.

Mes pleurs , mes cris sont les armes  
Que j'oppose à son pouvoir.

Z E M I R E.

Ah ! mon pere !

S A N D E R.

Je suis pere.

Z E M I R E.

Si jamais je vous fus chere,  
Laissez-moi fuir ce séjour.

F A T M E' E T L I S B E'.

Que ne puis-je à sa colere  
Aller m'offrir à mon tour !

S A N D E R.

Et ma fille m'est plus chere  
Que la lumiere du jour.

Z E M I R E.

Lui-même en ces lieux peut-être  
Va paroître.

Ah ! laissez-moi.

D

SAN-

S A N D E R.

Qu'il paroisse.

Ma tendresse

Ne me laisse

Aucun effroi.

Z E M I R E.

Ma craintive obéissance

Peut défarmer sa rigueur.

La jeunesse &amp; l'innocence

Ont bien des droits sur un cœur !

F A T M E' ET L I S B E'.

La craintive obéissance, &amp;c.

S A N D E R.

J'obtiens, par ma constance,

Qu'il te rende à ma douleur ;

Et si ma douleur l'offense,

Qu'il me déchire le cœur.

Z E M I R E.

Ah ! je tremble. Quelles armes

Opposer à son pouvoir ? &amp;c.

F A T M E' ET L I S B E'.

Ah ! je tremble , &amp;c.

S A N D E R.

Mes pleurs, mes cris sont les armes

Que j'oppose à son pouvoir , &amp;c.

Z E M I R E, *jettant l'anneau.*

Mes sœurs, consolez notre pere.

S A N D E R.

Ma fille ! elle échappe à mes yeux !

F A T M E' ET L I S B E'.

Mon pere !

SAN-

## S A N D E R.

Laissez-moi. Le jour m'est odieux.  
Je veux sur moi du monstre attirer la colere.

*(Le Théâtre change, & représente une partie des  
jardins d'Azor. C'est un endroit sauvage, où est  
une grotte.)*

## S C E N E III.

A Z O R, *seul.*

R E C I T A T I F O B L I G E'.

LE soleil s'est caché dans l'onde ;  
Et Zemire ne revient pas !

J'ai tout perdu. Que fais-je au monde ?  
Zemire m'abandonne ; elle veut mon trépas.

A I R.

Toi Zemire , que j'adore,  
Tu m'as donc manqué de foi !  
Et pourquoi vivrois-je encore ?  
Je n'inspire que l'effroi.  
Le jour est affreux pour moi.  
Ah ! dans ma douleur extrême,  
Si je voulois me venger ! . . .  
Qui ? moi ! punir ce que j'aime !  
C'est un crime d'y songer.  
Non je ne puis me venger.

Mon sort s'accomplir. Je succombe.

Cette grotte sera ma tombe.

C'est trop souffrir ;

Il faut mourir.

*(Il tombe dans la grotte.)*

D 2

SCENE

## SCENE IV.

ZEMIRE, *seule.*

AIR.

Azor ! en vain ma voix t'appelle.

L'écho des bois

Répond seul à ma voix.

Revois Zemire. Elle est fidelle.

Elle consent à vivre sous tes loix.

Azor ! en vain ma voix t'appelle, &amp;c.

Hélas ! plus que moi-même,

Je sens que je t'aimois :

Et dans ce moment même,

Plus que jamais,

Je t'aime, Azor, je t'aime....

(Le Théâtre change, & représente un Palais enchanté.  
Azor y paroît sur un trône dans tout l'éclat de sa  
beauté.)

## SCENE V.

ZEMIRE, AZOR.

AZOR.

Zemire !

ZEMIRE.

Azor!.. ô ciel! où suis-je?

AZOR.

Aux vœux d'Azor

Le ciel vous rend plus belle encor.

ZEMI-

Z E M I R E.

Qui? vous, Azor! est-il croyable!

A Z O R.

Oui, je suis ce monstre effroyable  
 Que malgré sa laideur, vous n'avez point haï.  
 Mais vous rompez le charme : il est évanoui.  
 C'est vous qui me rendez à mon peuple, à moi-même.  
 Le trône où je remonte, est un de vos bienfaits.  
 Venez y prendre place, & que le diadème  
 Soit pour vous le moins cher des dons que je vous fais.

Z E M I R E.

Quel bonheur! quel prodige! &amp; c'est moi qui l'opere!

A Z O R.

Par vous la Fée, en sa colere,  
 Se laisse à la fin désarmer.

Z E M I R E.

Ah! que je vous ai plaint!

A Z O R.

Sa rigueur trop sévère  
 M'avoit laissé, Zemire, un cœur pour vous aimer.

Z E M I R E.

Et c'étoit assez pour me plaire.  
 Achevez. Rendez-moi mon pere.

A Z O R.

Vous l'allez voir.

Z E M I R E.

Je vais le voir!

A Z O R.

Vous allez être en son pouvoir.

D 3

SCENE

## SCENE VI.

ZEMIRE, AZOR, LA FE'E,  
*ramenant* SANDER, FATME,  
 LISBE', & ALI.

LA FE'E, *sans se montrer.*

Pere vertueux & sensible,

Revois ta fille.

ZEMIRE, *se jettant dans les bras de son pere.*

Ah!

AZOR, *à Sander.*

Tu me vois

Comme elle soumis à tes loix.

ZEMIRE, *à son pere.*

C'est Azor.

SANDER.

Je fçais tout.

ZEMIRE.

Serez-vous inflexible?

AZOR.

Pardonne, hélas ! sois généreux,  
 Et plus heureux , s'il est possible,  
 Que tu n'as été malheureux.

ZEMIRE, *suppliante.*

Mon pere!

AZOR.

A Z O R.

Oui, de toi-même il faut que je l'obtienne.  
Ta fille t'est rendue ; & de ta volonté  
Dépendra ma félicité ;  
Je n'ose dire encor, la sienne.

S A N D E R.

Ah! faites son bonheur ; & quoiqu'il m'ait coûté,  
Croyez-vous que je m'en souviene ?

SCENE VII. & DERNIERE.

LA FÉE, SA COUR, & les Acteurs  
précédens.

LA FÉE.

Azor, tu vois que la bonté  
A tous les droits de la beauté.  
Sur les cœurs étens son empire ;  
Et que sous ma loi  
Tout ce qui respire,  
Adore Zemire,  
L'adore avec toi.

(La Cour de la Fée célèbre l'hymen d'Azor & de Zemire.)

(LE BALLET COMMENCE.)

DUO.

ZEMIRE ET AZOR.

Amour! Amour! quand ta rigueur  
Met à l'épreuve un jeune cœur,

A

A quelles peines tu l'exposes !  
Qui mieux que moi sçaura jamais  
Quels sont les maux que tu nous causes,  
Quels sont les biens que tu nous fais?

S E X T U O R.

Ah! le beau jour !  
Rendons grace,  
Rendons grace à l'amour.  
De nos malheurs plus de trace.  
Ils sont passés sans retour.  
Ah! le beau jour!  
Rendons grace,  
Rendons grace à l'amour.

Z E M I R E E T A Z O R.

Vous plaire est mon seul desir.  
Vous rendre (heureux fait ma gloire.  
(heureuse est ma gloire.

S A N D E R , F A T M E ' , L I S B E ' , A L I .

J'ai peine encore à le croire.

T O U S E N S E M B L E .

Que de gloire & de plaisir !  
Ah! le beau jour !  
Rendons grace,  
Rendons grace à l'amour.

LE BALLET TERMINE LE SPECTACLE.

F I N .



